

Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto



0.109
15 vol.
13
add
10/6
C. 14
C. 15
1716

813

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto









Dans le feu de ses yeux la faillie étincelle.
 Sur ses levres on voit le Ris fin et moqueur;
 Mais sa bouche retient l'Epigramme cruelle,
 Le trait en s'échappant feroit seigner son Cœur.

par M. Coisson.

Disposé par Cochin fils.

Gravé par Dupin fils.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. L'ABBÉ

DE VOISENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE
de MADAME, de Madame la Comtesse d'ARTOIS
rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXXI.


Avec Approbation & Privilège du Roi.

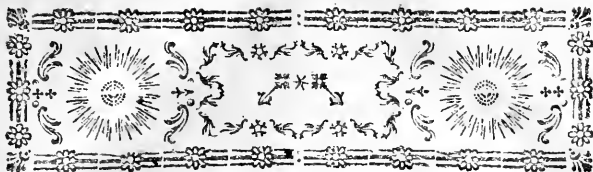
AVIS DU LIBRAIRE.

*CE qui a été publié jusqu'ici des Ouvrages dramatiques de M. l'Abbé DE VOISENON , se réduit au Recueil que Duchesne , Libraire , donna en 1752 , sous le titre d'Œuvres de Théâtre de M. D*** , un vol. in-12 , contenant les Mariages assortis , Comédie en trois actes ; la Coquette fixée , en trois actes ; le Réveil de Thalie , en un acte ; l'Ecole du monde , Dialogue en vers , précédé de l'Ombre de Moliere , Prologue ; & le Retour de l'Ombre de Moliere , en un acte.*

Le Recueil qu'on offre au Public renferme non seulement un plus grand nombre de Comédies , soit en vers , soit en prose , ou mêlées d'Ariettes ; mais encore ses Poèmes lyriques , dont plusieurs ont eu dans le temps des succès éclatans ; ses Poésies fugitives , ses Contes , des Fragmens sur l'Histoire , &c.

Dans le Recueil de Duchesne , on n'a suivi aucun ordre ; dans cette édition on s'est assujetti à l'ordre du temps où les Comédies ont été composées ou représentées , en observant cependant de ne pas confondre les Comédies mêlées d'Ariettes , avec les autres Drames.





P R É C I S

HISTORIQUE

D E L A V I E

D E M. L' A B B É

D E V O I S E N O N .

CLAUDE-HENRI DE FUSÉE DE VOISENON ,
de l'Académie Françoisé , Abbé du Jard , &
Ministre Plénipotentiaire du Prince Evêque
de Spire , d'une famille ancienne , naquit au
Château de Voisenon , près de Melun , le
8 Juillet 1708. Il tenoit de sa mere , qui
mourut de langueur peu de temps après l'avoir
mis au monde , une constitution foible & dé-
licate , & il puisa , dans un lait étranger ,
l'asthme qui le tourmenta jusqu'à la mort , &
des crachemens de sang habituels. A l'époque
de sa naissance , il ne se trouva qu'une seule
nourrice dans le village de Voisenon ; on
ignoroit ses infirmités , & elle eut grand soin

vj PRÉCIS HISTORIQUE DE LA VIE

de les cacher : il fut toujours souffrant , & d'une santé si chancelante , qu'on lui a souvent entendu dire que la Nature l'avoit sûrement formé dans un moment de distraction. Son enfance fut une maladie continuelle, dont chaque jour sembloit devoir être le dernier. Parvenu , contre toute espérance , à sa septieme année , son pere ne songea qu'en tremblant à son éducation. On n'exige guere des Instituteurs , que des mœurs & de l'habileté : on en chercha , pour un tel élève , qui joignissent à ces qualités essentielles , une patience à toute épreuve. Son pere n'osa même pas s'en rapporter à eux ; il dirigea leur conduite , & partagea leurs soins : mais il s'aperçut bientôt que la Nature avoit été plus libérale dans la construction morale de son fils , que dans la formation de ses organes.

La rapidité de ses progrès parut d'autant plus extraordinaire , qu'elle ne prit point sur sa santé : en cinq années il en fut autant que ses Maîtres. Le premier Poëte qu'on mit entre ses mains , développa son goût & son talent pour la Poésie. A peine avoit-il onze ans , qu'il adressa un Epître à M. de Voltaire , dont *Œdipe* & les premiers essais de la *Henriade* fixoient déjà sur lui tous les regards. Encouragé par la réponse qu'il reçut , il hasarda une

seconde Epître ; & M. de Voltaire , surpris de l'imagination & de la facilité du jeune Poëte , lui écrivit : » Vous aimez les Vers ; » je vous le prédis , vous en ferez de charmans ; soyez mon Eleve , & venez me voir «. On croira aisément qu'il n'y manqua pas ; & le Maître & le Disciple furent dès ce moment liés de l'amitié la plus tendre. Bientôt sa vivacité , sa jeunesse , & quelques Poésies légères , le firent admettre dans les meilleures Sociétés ; M. l'Abbé de Bernis voulut le connoître , & devint son ami.

Le Grand , Poëte Comique & Comédien , à qui il avoit communiqué quelques essais dramatiques , encore informes , l'encouragea à suivre la carrière du Théâtre. Il donna successivement *l'Ombre de Moliere* , *l'Ecole du Monde* , & *le Retour de l'Ombre de Moliere* : la premiere & la troisieme de ces Pieces , étincelantes d'esprit , remplies d'une critique fine , & d'une philosophie agréable , firent concevoir d'heureuses espérances. Le Public lui pardonna le défaut d'intérêt , en faveur des traits gais & piquans qui l'avoient amusé. *L'Ecole du Monde* n'eut pas le même succès , quoiqu'elle plaise beaucoup à la lecture. L'auteur fut le premier à sentir qu'un Dialogue dénué d'intrigue & d'action , entre des personnages

métaphysiques , exigeoit du Spectateur une attention trop soutenue , & ne devoit pas l'intéresser.

Sa foible fanté faisoit désirer à son pere qu'il embrassât l'état ecclésiastique ; mais , jeune & dans l'ivresse des premiers succès , il ne croyoit pas qu'il fût temps encore de prendre un parti , lorsqu'un mot imprudemment lâché lui attira une affaire de la part d'un Officier avec lequel il se battit , & qu'il blessa. Il frémit de s'être vu exposé à tuer , malgré lui , un homme qu'il avoit offensé. Cette réflexion lui inspira le dégoût du monde & de ses Loix cruellement bizarres ; il écrivit à son pere , & , croyant avoir fait un divorce éternel avec les Muses , il entra au Séminaire , s'enfonça dans l'étude de la Théologie & des Peres , & , se livrant avec ferveur à tous les devoirs de son nouvel état , il devint , dans la retraite , un exemple de piété , comme il l'avoit été de dissipation dans le monde.

M. Henriot , Evêque de Boulogne sur Mer , son parent , lui donna un Canoniat dans son Eglise , l'ordonna Prêtre , & le fit son Grand-Vicaire. Il se reposa sur lui de la plus grande partie des soins de l'Episcopat. M. l'Abbé DE VOISENON répondit à sa confiance

& à son amitié, par un zèle infatigable. Il pensoit que le moyen le plus sûr de faire triompher la Religion, étoit de la faire aimer. Il regardoit la charité comme la vertu la plus agréable à Dieu, & ses exemples la persuadoient encore mieux que son éloquence. Je me bornerai à un seul.

Un Mandement qu'il avoit composé pour l'Evêque de Boulogne, lui attira une critique sanglante, mais anonyme, remplie de traits mordans contre sa personne, & de plaisanteries indécentes sur son style épigrammatique & léger. Il lut le Libelle, & le méprisa; mais le Magistrat fit des recherches, découvrit l'Auteur, le fit mettre en prison, & se disposoit à le décréter. Aussi-tôt que l'Abbé de VOISENON en fut informé, il courut chez les Juges, &, par les sollicitations les plus pressantes, obtint l'élargissement du Zoïle. Le premier usage que le Prisonnier fit de sa liberté, fut d'aller demander pardon à son libérateur, & de le remercier. » Vous ne me
 » devez aucun remerciement, Monsieur, lui
 » dit le Grand-Vicaire en présence de l'Evê-
 » que; c'est à moi à vous en faire de m'avoir
 » averti que les vérités de l'Evangile exigent
 » de ceux qui les annoncent, un style plus
 » simple, un ton plus noble & plus grave :

» je n'aurois pas dû l'oublier , & je vous pro-
» mets de faire usage de vos conseils «.

M. Henriot le regardoit comme son fils , & M. l'Abbé de VOISENON avoit pour lui le respect & la tendresse qu'on a pour un pere. On imite sans peine un modele qu'on aime ; il régloit sa conduite sur les mœurs austeres du Prélat. Malgré les fréquentes maladies de poitrine que lui occasionnoit le séjour de Boulogne , par le voisinage de la mer , deux années s'étoient écoulées dans les douceurs de cette union : il se flattoit qu'elle dureroit encore long-temps , lorsque M. Henriot lui fut enlevé presque subitement. Sa maladie ne dura que seize heures. Une indisposition , qu'on crut très-légere , prit , en peu d'instans , un caractere funeste. On éveille M. l'Abbé de VOISENON au milieu de la nuit ; il vole auprès du malade , qui le prie de l'administrer. Cette triste fonction , qu'il exerça pour la premiere fois , a toujours été présente à son esprit ; il n'en parloit jamais sans verser des larmes.

A peine M. Henriot eut-il rendu le dernier soupir , que la Ville & le Clergé de Boulogne firent conjointement une députation au Cardinal de Fleury , pour le supplier de faire nommer le Grand-Vicaire au Siège vacant :

mais l'Abbé de VOISENON , averti de cette démarche , part de nuit pour Versailles , & court chez le Ministre , pour lui demander comme une grace , de rejeter le vœu des Boulonnois : » Eh ! comment , lui disoit-il , » veulent-ils que je les conduise , lorsque j'ai » tant de peine à me conduire moi-même « ? Il parut si extraordinaire de voir à la Cour un jeune Ecclésiastique solliciter un refus , que tout le monde s'empressa de le connoître. Le Ministre ne voulut pas laisser sans récompense un désintéressement si rare ; il lui donna l'Abbaye Royale du Jard , qui n'exigeoit ni résidence , ni devoirs au-dessus de ses forces.

Rendu à lui-même , il ne put revoir ses amis & la Capitale , sans que son goût pour la Poésie ne se réveillât. Les gens de Lettres les plus recommandables formoient alors deux Sociétés. M. de Voltaire étoit le Chef de la première ; il y attira son ancien Eleve , qui s'acquit l'estime & la confiance de Madame la Marquise du Châtelet (*) , & qui a conservé l'une & l'autre jusqu'à la mort de cette femme célèbre.

La seconde avoit été formée par Mademoiselle Quinault du Frêne : elle étoit com-

(*) Voyez les Anecdotes Littéraires , Article *Voltaire*.

posée de douze à quatorze personnes. De ce nombre étoient le Chevalier d'Orléans , Grand-Prieur , Moncrif , Crebillon le fils , Fagan , Duclos , M. Collé , &c. On dînoit tantôt chez Mademoiselle Quinault , tantôt chez le Comte de Caylus. M. l'Abbé de VOISENON fut admis à ces assemblées , où re-gnoient le goût , l'esprit , la gaieté , & la bonne plaisanterie (*).

Chacun payoit son écot par quelque ouvrage de Prose ou de Vers. Quelquefois on proposoit un sujet qu'on traitoit en commun , & la Gaieté étoit toujours la Muse qu'on invoquoit. Tous ces Ouvrages formoient le recueil du jour. On le livroit à l'impression , & le Public se l'arrachoit (**). Ces Recueils sont connus sous les titres des *Etrences de la Saint Jean* , des *Œufs de Pâques* , des *Ecof-seuses* , du *Recueil de ces Messieurs* , des *Bals de Bois* , des *Fêtes roulantes* , &c. Ces deux derniers sont de M. l'Abbé de VOISENON. Il avoit fourni à la Société la plupart des Contes , qui furent ensuite recueillis en deux Volumes in-12 , & dont on prépare une nouvelle édition chez l'Etranger.

(*) Voyez les Anecdotes Littéraires , Art. *Vadé*.

(**) Voyez les mêmes Anecdotes , *ibid*.

Les succès qu'il avoit obtenus au Théâtre avant sa retraite, le sollicitoient de rentrer dans cette carrière, la seule où le Public, malgré les traits empoisonnés des Zoïles, & les cabales de la rivalité, rend enfin justice aux talens. Mais l'ancien Grand-Vicaire de Boulogne hésitoit. Mademoiselle Quinault le détermina : elle lui donna le sujet de la *Coquette fixée*, Comédie qui eut le plus grand succès, & qui fit, ainsi que toutes les Pièces de cet Ecrivain, autant de plaisir à la lecture qu'à la représentation. Il donna successivement le *Réveil de Thalie*, les *Mariages assortis*, la *Jeune Grecque*, & quelques autres Pièces qui obtinrent également les applaudissemens du Public. Il a enrichi tous les Théâtres d'un grand nombre d'Ouvrages. L'Opéra, qui ne trouve plus de Poètes, en a perdu un dans M. l'Abbé de VOISENON. Si quelqu'un eût pu relever ce genre, & épargner à notre siècle la honteuse & barbare ressource de mutiler les chef-d'œuvres de Quinault, c'étoit lui sans doute ; mais, peu fait pour l'intrigue, il a vu le mauvais goût prendre le dessus, & s'est contenté de gémir de la perte du bon.

La célébrité que ses Ouvrages lui avoient acquise, un caractère doux & complaisant, de l'enjouement, une conversation agréable,

facile , pétillante d'esprit , toujours variée , toujours accommodée aux circonstances ; les faillies les plus heureuses , des Poésies légères & du meilleur ton , répandues dans ses Sociétés , le firent rechercher du plus grand nombre : il eut souvent la satisfaction de s'apercevoir que , devant à lui seul l'accueil qu'il en recevoit , il n'avoit d'autre avantage à tirer de sa naissance que le droit de pouvoir impunément accabler de ridicule , ceux qui , n'ayant aucune espece de mérite personnel , s'en font un d'avoir des aïeux.

Il parut à la Cour , & s'y fit des amis. Tandis que bien des Courtisans ne le regardoient que comme un homme aimable , M. le Duc de Choiseul démêloit , sous les dehors les plus séduisans , des qualités plus essentielles. Il le jugea propre aux affaires , & ce Ministre , protecteur de tous les talens , qui désiroit de récompenser son mérite , lui fit part du dessein qu'il avoit de le présenter à Sa Majesté , pour le faire nommer Ministre de France dans une Cour étrangere. L'Abbé de VOISENON frémit du projet , lui témoigna sa reconnoissance , & , sous prétexte de sa santé , supplia son Protecteur de lui réserver sa bienveillance pour une autre occasion. Le refus d'une grace est souvent une offense

auprès des Grands , ou tout au moins une raison de n'en plus accorder. M. de Choiseul ne fut fâché de ce refus , que parce qu'il lui ôtoit un moyen de marquer son estime à M. l'Abbé de VOISENON : il en trouva bientôt un autre.

Louis XV avoit imaginé de faire composer des *Essais historiques* , propres en même temps à orner l'esprit & à former le cœur des jeunes Princes ses petits-fils. M. le Duc de Choiseul fit charger l'Abbé de VOISENON de ce travail , & obtint pour lui , de Sa Majesté , une pension de 6000 liv. sur les Affaires étrangères. Il eut alors le bonheur d'approcher du Monarque ; il gagna la confiance & l'amitié de Madame la Marquise de Pompadour : il se hâta de profiter de son crédit , pour solliciter des graces en faveur du mérite ; il fit accorder une pension à M. du Belloy ; il en fit obtenir à plusieurs Gens de Lettres , qui ont toujours ignoré que c'étoit à lui qu'ils devoient les bontés du Roi.

M. le Duc de Choiseul lui ouvrit le dépôt des Affaires étrangères , pour y puiser des matériaux utiles à l'Histoire. Il lui eût été facile , dans cette circonstance , d'obtenir la place d'Historiographe de France , qui étoit vacante ; mais il ne fit aucune démarche , & la

vit, sans jalousie, passer à un homme de mérite qu'il n'aimoit pas. Il fit une vaste collection de recherches curieuses, il rédigea des Mémoires historiques : il ne gagna, dans ce pénible travail, que de nouvelles infirmités. On ignore entre les mains de qui ses Manuscrits sont tombés ; on n'a trouvé parmi ses papiers, que quelques fragmens sur les négociations entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour la paix d'Utrecht ; sur les affaires d'Angleterre à cette époque, & sur le Ministère de Colbert, relativement au commerce, aux manufactures, à la navigation, & cet Ouvrage fait justement regretter ceux qu'on ne trouve point. Les personnes qui les possèdent ne manqueront pas de s'approprier le fruit de ses veilles, & de s'en faire honneur.

Quelques années après, le Prince Evêque de Spire le nomma son Ministre Plénipotentiaire à la Cour de France. Le peu d'attention qu'il donnoit à ses propres affaires ne sembloit pas en promettre beaucoup pour celles d'autrui : cependant, à peine ce Prince lui eut-il remis ses intérêts, qu'il reprit quelques négociations interrompues depuis long-temps, & qu'il les termina à la satisfaction de l'Evêque,

DE M. L'ABBÉ DE VOISENON. xvij
vêque, de la Cour de France, & peut-être à
son grand étonnement.

En 1763, l'Académie Françoisè le nomma
à la place de Crébillon : le Poète des Graces
succéda au plus terrible de nos Poètes Tra-
giques. Le Discours qu'il prononça à cette
occasion, fut digne de l'un & de l'autre. La
peinture des deux Temples, l'un de la fausse,
l'autre de la véritable gloire, a le double avan-
tage d'être ingénieuse & vraiment poétique. Il
fit les honneurs de cette compagnie, lorsque
le Roi de Danemarck & le Prince héréditaire
de Brunswik y parurent (*); les Vers qu'il y
fut obtinrent leurs applaudissemens, & l'Aca-
démie eut lieu de se féliciter de l'avoir choisi.
Il fut long-temps assidu à ses assemblées; il y
fit admirer la justesse de son goût. Il en avoit
donné une preuve éclatante à M. de Voltaire.

Ce grand Poète, après une lecture de Mœ-
rope, lui ayant demandé ce qu'il pensoit de
cette Tragédie, l'Abbé de VOISENON, dans
l'enthousiasme, & les yeux humides de pleurs,
lui répondit, en l'embrassant, que c'étoit une
de ses meilleures Pieces, & qu'il lui garantif-
soit le succès le plus éclatant. Eh bien !

(*) Ces deux Pieces sont imprimées parmi ses Œuvres
Mélées, tome III, p. 265 & 295.

lui dit Voltaire , les Comédiens viennent de la refuser. Les barbares ! s'écrie l'Abbé de VOISENON ; & auffi-tôt il court à leur assemblée , leur fait sentir mille beautés qu'ils n'avoient point apperçues , leur représente qu'ils sont déshonorés à jamais , si l'Auteur obtient un ordre pour la leur faire jouer malgré eux , ou s'il la fait imprimer ; enfin il les fait rougir de leur jugement , & les force à le révoquer.

Les ennemis de M. l'Abbé de VOISENON ont voulu le faire regarder comme un homme inconséquent & frivole. Les faits qu'on vient de lire démentent cette imputation. Je pourrois en rapporter beaucoup d'autres , qui prouvent qu'il étoit plus estimable par les qualités de son ame que par celles de son esprit. Les plus grands sacrifices ne lui coutoient rien en faveur de ses amis , & il en avoit beaucoup. Dans le temps où il étoit le plus tourmenté par son asthme, Madame la Duchesse de Choiseul , qui ignoroit son état , lui proposa de l'accompagner aux eaux de Cotterets : il cacha son mal le mieux qu'il put , partit , & passa quatre mois à Cotterets , pendant lesquels il souffrit des oppressions continuelles sans se plaindre , & eut des crachemens de sang plus fréquens, effet de la vivacité de l'air de ce pays.

Lorsqu'il fut que M. le Duc de Praslin étoit exilé, l'Abbé de VOISENON, renonçant à ses plaisirs & à ses sociétés pour l'aller joindre au lieu de son exil, y arriva en même temps que lui. » L'amitié, disoit-il, doit prévenir la demande de l'amitié, & qui attend les circonstances pour en donner des preuves, est indigne du nom d'ami « ; sentiment qu'il a consacré dans une Piece de Vers à Madame la Marquise de Pompadour, qui lui avoit fait dire combien elle étoit touchée de ce sacrifice.

Tous les Gens de Lettres qui venoient le consulter, trouvoient en lui un guide & un ami : il ne se contentoit pas de leur donner des conseils, il refondoit leurs Ouvrages, les corrigeoit, y mettoit beaucoup du sien : aux uns il fournissoit des scènes entieres ; aux autres des tirades, qu'il appeloit des paquets de Vers ; il leur indiquoit des situations. Combien d'Auteurs, qui ne s'en vantent pas, lui doivent les morceaux les plus applaudis & le succès de leurs Ouvrages !

Ce désintéressement & son amitié pour l'Auteur de la *Chercheuse d'Esprit*, de l'*Anglois à Bordeaux*, & de tant d'autres Ouvrages, firent imaginer à quelques Gens de

Lettres , jaloux du repos de l'un & de la gloire de l'autre , que M. l'Abbé de VOISENON avoit la plus grande part aux Pièces de son ami ; que *les Sultanes , Isabelle & Gertrude , & la Fée Urgelle* , étoient entièrement de lui. Pour détruire cette opinion , il suffisoit de comparer l'élégante simplicité , la délicatesse des pensées , les graces naïves qui caractérisent tout ce qui sort de la plume de M. Favart , & la finesse , la critique des mœurs , l'esprit , la tournure épigrammatique qui sont propres à M. l'Abbé DE VOISENON : on n'avoit qu'à se rappeler que *la Chercheuse d'Esprit , Ninette à la Cour , le Coq du Village* & quelques autres Pièces avoient fait la réputation du premier , avant d'avoir formé aucune liaison avec l'Auteur de *la Coquette Fixée*. Cependant , comme la malignité trouvoit son compte à accréditer ce bruit , M. Favart ne pouvoit rien mettre au Théâtre qu'on ne l'attribuât à son ami , qui gémissoit de cette injustice , & qui enfin la repoussa avec indignation. Mais il faut qu'on sache , pour leur honneur , que , malgré ces imputations semées avec adresse , & peut-être imaginées pour les brouiller , leur amitié n'en souffrit pas un seul instant.

M. l'Abbé de VOISENON éprouva , quelque temps après , un chagrin auquel il fut très-

sensible. Dans une fête, où il eût été à désirer qu'il ne se fût pas trouvé, on chanta des Couplets qui attaquoient un grand Ministre alors dans la disgrâce : on les attribua à l'Abbé de VOISENON ; c'étoit l'accuser de la plus noire ingratitude. Ce bruit s'accrédita, & lui attira une foule d'ennemis. En vain le véritable Auteur, pour justifier l'accusé, déclara-t-il qu'il les avoit composés par des ordres supérieurs ; la calomnie prévalut. Les meilleurs amis de l'Abbé de VOISENON le fuyoient, & feignoient de ne pas le connoître. Il tenta plusieurs fois de prouver son innocence ; tous ses efforts furent inutiles. Ceux qui connoissoient le fond de son cœur, ne l'abandonnerent point, & furent témoins qu'il ne lui échappa jamais un mot contre ses accusateurs.

» Ils ne me connoissent pas, disoit-il ; telle
 » chose qu'on eût pu me dire contre eux,
 » je ne l'aurois jamais cru «.

J'ai insisté sur cette Anecdote, parce que j'en connois la fausseté, & qu'elle a empoisonné la fin de sa vie. Son caractère étoit entièrement opposé à la tracasserie, & plus encore à l'ingratitude. Il n'offensa jamais personne de dessein prémédité, & depuis la querelle qui le décida à embrasser l'état ecclé-

siastique plutôt qu'il n'auroit fait, il fut très-réserve sur la plaisanterie. Il étoit insensible aux traits de la satire, lorsqu'elle ne tomboit que sur lui.

Un Ecrivain, que la fureur de médire tourmentoit, vint un jour lui apporter une Satire amère contre sa personne & contre ses Ecrits. L'Auteur eut l'effronterie de l'engager à la lire, en le priant de lui en dire son avis. Après cette lecture, pendant laquelle l'Abbé de VOISENON n'avoit marqué ni surprise ni humeur; » Monsieur, dit-il au Satirique, » il y a bien des fautes dans cet Ouvrage; » permettez-moi de les corriger. Il s'approche de son bureau, efface, polit, aiguise plusieurs traits, en ajoute de nouveaux; & rendant, avec le même phlegme, la Satire à l'Auteur: » Je la crois très-bien à présent; » lui dit-il, vous pouvez la faire courir, elle » me fera du tort. Le Satirique, désarmé par cette modération jeta ses Vers au feu, lui demanda son amitié, fut constant dans la sienne; & c'est même dans ses bras que l'Abbé de VOISENON a rendu ses derniers soupirs. Il se permettoit quelquefois la raillerie, & la vivacité de son esprit le servoit si à propos, qu'il terminoit quelquefois d'un seul mot les affaires les plus difficiles.

Le Prince de C*** croyant avoir à se plaindre de lui , témoigna son mécontentement devant quelques personnes , qui en informerent M. l'Abbé de VOISENON : il courut à son audience pour se justifier ; mais dès que le Prince l'aperçut , il se tourna pour l'éviter.

» Ah ! mon Prince , s'écria l'Abbé de VOISENON , je suis satisfait ; je vois que vous » ne me traitez pas en ennemi. Pourquoi » donc , demanda Son Altesse ? C'est que , » reprit il , vous ne lui avez jamais tourné » le dos. Mon cher Abbé , lui dit le Prince » en lui tendant la main , il est impossible » de vous boudier , & même de le feindre «.

Il rendoit des devoirs assidus à une Dame recommandable par ses mœurs. Madame de R*** en fit des reproches à celle-ci en présence de l'Abbé de VOISENON. » Madame , » lui dit-il , ma vertu est de l'aimer , la sienne » est de le souffrir «.

A la représentation de la Comédie du Cercle , par Poinfinet , Piece dont quelques Scènes , écrites du ton de la bonne compagnie , en font la peinture , quoique cet Auteur ne la fréquentât guere : » Ah ! le fripon , » dit à ce sujet l'Abbé de VOISENON , il a » écouté aux portes «.

Un jeune Ecclésiastique , dans la ferveur d'une dévotion outrée , lui disoit , du ton le plus affirmatif, que S. Louis lui avoit apparu en esprit. » Je le crois , lui répondit l'Abbé » d'un ton persuadé , il venoit sûrement se » faire écrire pour le vôtre «.

M. l'Abbé de VOISENON ne cessa de travailler que deux ans avant sa mort. Les maux que son asthme lui faisoit éprouver devenoient plus aigus , & ses crachemens de sang plus fréquens : sa gaieté en fut altérée , il devint plus sédentaire. Les attentions & les soins qu'il reçut du petit nombre d'amis qui lui restoit , lui firent perdre de vue ses brillantes sociétés , & il regrettoit alors tant de jours perdus dans le tourbillon.

Il partit , le 15 Septembre 1775 , pour le Château de Voisenon , » afin , disoit-il , de » se trouver de plain-pied avec la sépulture » de ses peres «. Il voyoit approcher avec courage le terme de sa vie , & lorsqu'on lui porta le cercueil de plomb qu'il avoit commandé , il dit à un de ses Domestiques qui pleuroit : » Voilà une redingote que tu ne » feras pas tenté de me voler «. Sa fermeté ne l'abandonnoit que lorsqu'il voyoit le Comte de Voisenon son frere , pour qui il avoit toujours eu la plus grande tendresse.

Monseigneur le Cardinal de Luynes, Prélat plus distingué par ses vertus & par sa piété que par ses dignités éminentes, alla le voir dans les derniers temps de sa maladie ; il fut édifié de ses sentimens & de sa résignation. Sans trouble , sans effroi, n'attendant plus rien des secours de la Médecine , M. l'Abbé DE VOISENON demanda les secours spirituels , & après avoir reçu tous ses Sacremens , il expira , le 22 Novembre 1775 , dans la soixante-huitième année de son âge. Ses amis ne se consolent point encore de sa perte : il fut généralement regretté des pauvres , au soulagement desquels il distribuoit tous les ans les revenus de son Abbaye , ne se réservant pour vivre que la pension de six mille livres que la protection de Monsieur le Duc de Choiseul lui avoit procurée , & quelques rentes qu'il avoit d'ailleurs. Peu de temps avant sa mort , il avoit fait un contrat de six mille livres de capital , en faveur des pauvres de Voisenon. Il soutenoit plusieurs familles indigentes , parmi lesquelles étoient des familles Catholiques Angloises , que la persécution avoit forcées de se réfugier en France. Monsieur de Voltaire & quelques autres Poëtes ont consacré des Vers à sa mémoire. Les

suivans ont été dictés par le sentiment & par la vérité.

Jeunes Auteurs , pleurez un Maître ,
De vos talens il dirigeoit l'effor :
Pleurez , Amis , vous perdez plus encor ,
Vous seuls avez pu le connoître.

L'Auteur de ces Vers étoit sa véritable amie* ,
& s'en glorifioit : personne ne le connoissoit
mieux qu'elle. Peu de jours avant sa mort , il
déposa entre ses mains tout ce qu'il lui restoit
d'Ouvrages manuscrits. Elle écrivit à M. de
Voltaire la Lettre suivante.

* Madame la C. D. T.



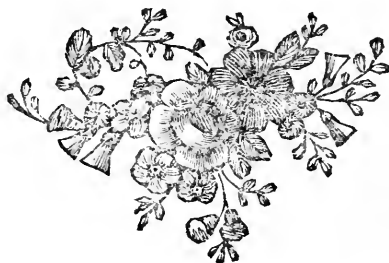
L E T T R E
D E L'É D I T E U R ,
A M. DE VOLTAIRE.

A Paris , ce 19 Mai 1776.

QUICONQUE aime les Lettres , Monsieur , quiconque s'en occupe , semble avoir acquis le droit de vous importuner. M. l'Abbé de VOISENON , qui fut mon ami particulier dans les derniers années de sa vie , vous appeloit son Maître. Il m'a confié , en mourant , ses Manuscrits ; je les garde précieusement , comme le fruit de vos leçons. Je remplirai l'intention de mon ami , en publiant ses Ouvrages ; je les remplirai encore mieux , si j'obtiens votre agrément. Je vous fais encore une prière , c'est de me permettre d'insérer dans le Recueil de ses Œuvres , ce que j'ai pu conserver de sa correspondance avec vous. Il n'est rien à quoi votre nom ne puisse donner le sceau de l'immortalité. S'il vous restoit entre les mains quelques Vers de M. l'Abbé de VOISENON , quelques Manuscrits que vous jugeassiez dignes de paroître , je vous serois infiniment

obligée de vouloir bien me les envoyer. Je fais avec empressement cette occasion de vous assurer de l'admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être , &c.

L. C. D. T.



R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney , ce 6 Juin 1776.

MADAME ,

Vous & moi avons perdu un ami : je le suivrai bientôt ; l'état où je suis m'en avertit à chaque moment. Vous rendez un grand service à sa mémoire , & en même temps au Public , en faisant connaître ses Ouvrages , & en joignant votre esprit au sien. Pour moi , accablé d'années , de maladies cruelles & d'ennemis plus cruels encore , j'aurais voulu , du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau , épargner à jamais au Public tous mes Ecrits aussi malheureux que moi , & toutes les correspondances des personnes qui valaient mieux que moi en tout genre. La véritable gloire appartient au petit nombre d'hommes qui ont ressemblé à Monsieur votre pere ; ceux qui ne ressemblent qu'à moi doivent être ignorés.

XXX PRÉCIS HISTORIQUE DE LA VIE , &c.

Parmi ceux qui se sont dévoués aux Lettres, votre ami s'était distingué par un mérite personnel qui le mettait à l'abri de toutes les horreurs dont j'ai été la victime. Je me suis cru obligé, dans ma dernière maladie, de brûler la plus grande partie de toutes mes correspondances, & d'arracher au moins quelque pâture à la haine & à la malignité. Si j'ai été assez heureux pour conserver quelques-uns de ces légers Ecrits de M. l'Abbé de VOISENON, qui faisaient le charme de la société, je ne manquerai pas de vous les restituer, Madame; tout ce qui est du domaine des Graces vous appartient; c'est une grande consolation pour moi de pouvoir obéir à quelques-uns de vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

M A D A M E , &c.

VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

D U P R E M I E R V O L U M E.

*P*RÉCIS historique de la Vie de M.
l'Abbé de Voisenon. Page v

Lettre de l'Éditeur à Monsieur de Vol-
taire. xxvij

Réponse de Monsieur de Voltaire. xxix

Avertissement de l'Éditeur. i

L'Heureuse Ressemblance, Comédie en un
acte, & en vers. 5

La Tante Supposée, Comédie en trois
actes, & en prose. 57

L'École du Monde, Dialogue en vers,
précédé de l'Ombre de Moliere. 123

Le Retour de l'Ombre de Moliere, Comé-
die en un acte, & en vers. 179

Les Mariages Assortis, ou la Sourde,
Comédie en trois actes, & en vers. 215

<i>La Coquette Fixée , Comédie en trois</i> <i>actes , & en vers.</i>	315
<i>Le Réveil de Thalie , Comédie en un</i> <i>acte , & en vers.</i>	425
<i>La Jeune Grecque , Comédie en trois</i> <i>actes , & en vers libres.</i>	463

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

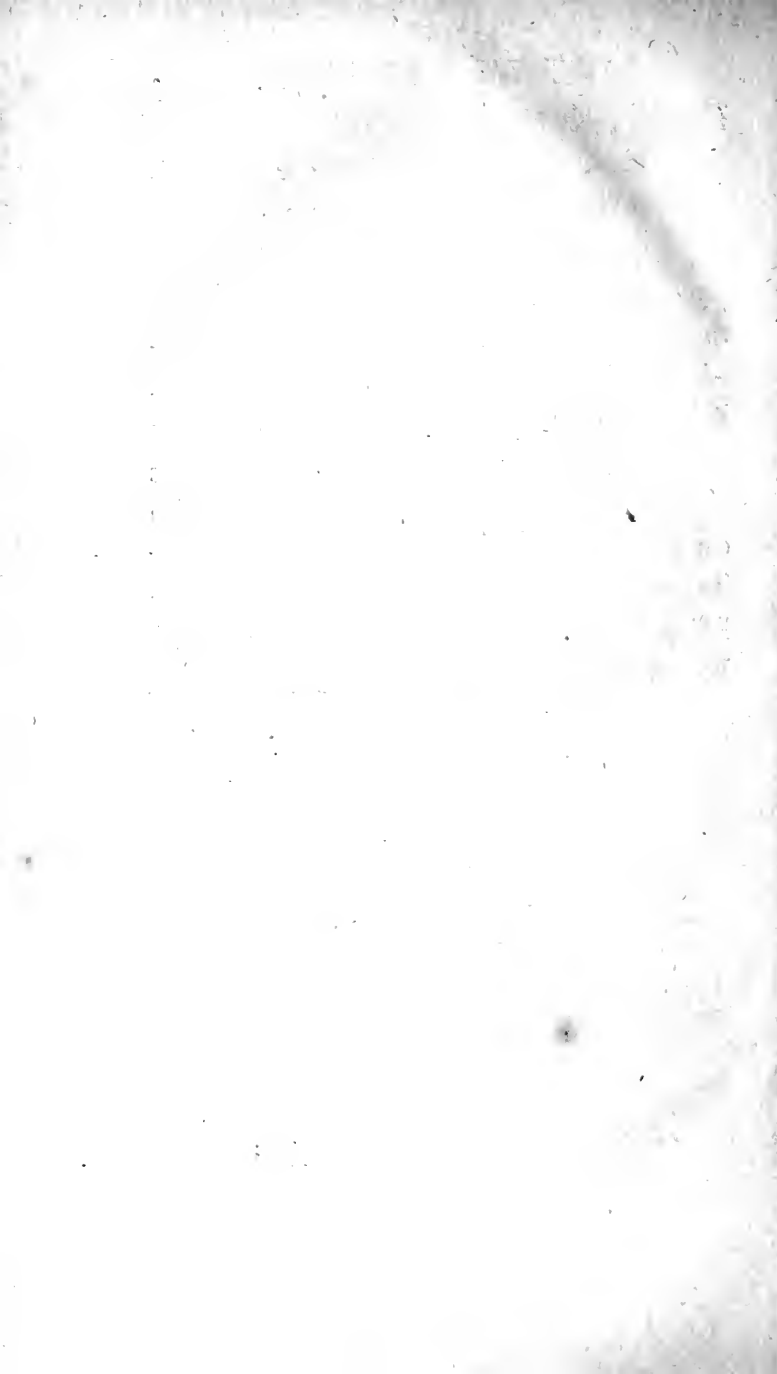
M. l'Abbé DE VOISENON n'avoit que vingt ans lorsqu'il composa cette Comédie ; le sujet n'en est point feint : il n'eut, pour ainsi dire , qu'à distribuer en scènes le fait tel qu'il se passa sous ses yeux. Il étoit dans la Terre d'un de ses amis , près de Rouen. La rentrée du Parlement attiroit beaucoup de monde dans les environs de cette Ville : parmi les personnes qui étoient à cette campagne , il y avoit un frere & une sœur jumeaux : leur ressemblance étoit si frappante , que sans la différence des vêtemens , on ne les eût point reconnus ; la sœur du Chevalier étoit l'amie intime d'une jeune Demoiselle dépendante absolument d'elle , dont le bien étoit considérable , & qui avoit fait une forte impression sur le cœur du Chevalier. Il ressembloit trop

2 A V E R T I S S E M E N T

à sa sœur pour ne pas intéresser son amie ; l'intérêt augmentoit chaque jour d'un côté , & la passion de l'autre : mais par un effet de ce même sentiment , on évitoit mutuellement d'en parler , de peur de se trahir. L'on proposa de donner un bal , & pour laisser plus de liberté aux voisins , on leur donna le choix d'y venir masqués ou non : le Chevalier & sa sœur , sans en rien communiquer à personne , changerent d'habits ; on ne se douta pas du travestissement. Ce qui d'abord n'avoit été imaginé que pour surprendre leur amie , eut des suites plus heureuses. Les deux amies n'avoient rien de caché l'une pour l'autre. Le Chevalier pris par la jeune personne pour sa sœur , s'entendit faire un aveu qui le transporta ; on lui recommanda le secret le plus inviolable : nullement prévenue , la véritable sœur , à quelques momens de là , s'approcha de son amie , qui reprit une conversation à laquelle la sœur ne répondoit qu'avec embarras : le Chevalier ne l'y laissa pas long - temps , il approche , se jette aux pieds de l'amie de

sa sœur , & obtient sans peine le pardon d'une faute dont on lui savoit gré. A quelques semaines de là on célébra leur mariage ; c'est pendant les apprêts de cette fête , que M. l'Abbé DE VOISENON accommoda cet événement assez singulier au théâtre , & l'enrichit des graces de la Poésie. La Piece fut jouée quelques jours après le mariage , & les Acteurs étoient les héros du sujet. Pendant nombre d'années on la représentoit à l'anniversaire de ce jour heureux. Je l'ai copiée sur le manuscrit que l'on a bien voulu me prêter , & qui est en Normandie , dans le même Château où la scène véritable s'est passée.





L'HEUREUSE
RESSEMBLANCE,

C O M É D I E

EN UN ACTE, ET EN VERS.



A C T E U R S.

THÉMIRE , Sœur du Chevalier.

FLORISE , Amie de Thémire.

LE CHEVALIER , Amant de Florise.

D A M O N , Amant de Thémire.

U N L A Q U A I S.

La Scene se passe chez Thémire.



L'HEUREUSE
RESSEMBLANCE,
COMÉDIE.



SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMIRE *habillée en homme*, LE CHEVALIER
habillé en femme.

LE CHEVALIER.

MA sœur, voici le jour par vous-même indiqué,
Où vous devez ici donner un bal masqué ;
La nature avec nous , semblant d'intelligence ,
Nous déguise tous deux par notre ressemblance ,
Et le monde est surpris de nous voir à la fois ,
Mêmes traits , même taille , & même son de voix.
Vous avez mon habit , & moi j'ai pris le vôtre ;
On nous méconnoîtra sûrement l'un & l'autre.

THÉMIRE.

De ce déguisement , je me fais un plaisir :
Un scrupule secret vient pourtant me saisir.

A iv

8 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE,

Quelquefois votre esprit un peu libre, mon frere ,
Suit l'effor hafardé d'une tête légère ;
L'imagination , fource de l'agrément ,
Dans fes heureux écarts vous entraîne aifément.
Cette vivacité qui rend un homme aimable ,
Seroit dans une femme indécente & blâmable ;
Ainsi de la prudence empruntant le fecours ,
Respectez votre fœur , & pesez vos discours.

L E C H E V A L I E R .

C'est vraiment exiger une pénible épreuve ;
Vous êtes trop févere. Enfin vous êtes veuve.

T H É M I R E .

Ce titre est-il un droit de se permettre tout ?

L E C H E V A L I E R .

Il procure celui de moins gêner fon goût ;
Il permet à l'esprit quelques clartés plus vives ,
Et de chaque agrément fait des prérogatives.
A la feule prudence il borne fa leçon ,
Et dans un champ plus libre il place la raifon.
Pourquoi , pour en jouir , faut-il qu'on fe marie ?
Ce feroit le premier des états de la vie.
La liberté fi douce , & les plaifirs décens ,
Répandent la gâité fur les jours innocens.
Une veuve , fans craindre un époux , une mere ,
Peut , fans fe faire tort , être vraie & fincere.
Livrée à des amis , dont la vivacité
Sait orner d'enjouement l'exaëte probité ,

Dont la discrétion , toujours impénétrable ,
D'un commerce charmant est le soutien durable ,
Sur tout ce qu'elle pense elle peut s'expliquer ,
Sans qu'aucun d'eux jamais cherche à la critiquer.
Les seules liaisons que les femmes choisissent ,
Ou détruisent leurs droits , ou bien les établissent.

T H É M I R E.

Le veuvage n'a pas tant de félicité ,
On se lasse à la fin de tant de liberté.

L E C H E V A L I E R.

Le jour qu'à son hymen une fille s'apprête ,
Je crois voir le malheur mettre un habit de fête ;
Et le jour qu'elle est veuve , alors je pense voir
Le bonheur véritable avec un habit noir.

T H É M I R E.

Ainsi donc votre esprit renonce au mariage.

L E C H E V A L I E R.

Je ne dis pas cela , je ne suis pas si sage.

T H É M I R E.

Le veuvage pourtant peint en traits éloquens.

L E C H E V A L I E R.

Tous les hommes, ma sœur, sont nés inconséquens ;
Et l'on ne voit que gens, dans le cours de leur vie ,
Qui vantent la sagesse , & suivent la folie.

T H É M I R E.

Vous êtes amoureux ; oui , je le gagerois.

10 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

LE CHEVALIER.

Je ne veux point gager , ma sœur , car je perdrois.

THÉMIRE.

Ah ! vous aimez.

LE CHEVALIER.

Sans doute ; est-ce une chose étrange ?

THÉMIRE.

Et c'est Florise ; eh bien ! je ne prends pas le change.

LE CHEVALIER.

Vous êtes étonnée , & je ne fais pourquoi ;
Le charme de l'amour n'est-il pas fait pour moi ?
Pour quel sujet , ma sœur , voudriez-vous prétendre
Privilège exclusif pour avoir le cœur tendre ?

THÉMIRE.

Qui , moi !

LE CHEVALIER.

Non , je m'abuse , & vois bien que j'ai tort ,
En croyant que Damon. . . .

THÉMIRE.

Oui , vous vous trompez fort ;
Damon est mon ami , c'est un très-honnête homme.

LE CHEVALIER.

Votre ami ! mais voilà comment cela se nomme.

THÉMIRE.

Quoi donc !

LE CHEVALIER.

Entre homme & femme on assure , dit-on ,
Que souvent l'amitié ne fournit que son nom.

C O M É D I E.

11

T H É M I R E.

Ah ! cette idée est fautive , & rien ne l'autorise ;
Pour moi , j'aime Damon. . . .

L E C H E V A L I E R.

Comme j'aime Florise.

T H É M I R E.

Vous m'impatientez.

L E C H E V A L I E R.

Cet habillement-là ,

De vos plus grands secrets avant peu m'instruira.

T H É M I R E.

Et pourquoi donc ?

L E C H E V A L I E R.

Pour vous si Damon va me prendre.

T H É M I R E.

Par son maintien timide il pourra vous surprendre ;
Il cherche à me parler , & se tait à l'instant.

L E C H E V A L I E R.

Cela forme un ami tout à fait amusant.

Ainsi quand vous croyez que l'entretien expire ,

Et que vous devinez ce qu'il n'ose vous dire ,

Vous êtes satisfaite , & changez de propos.

Pour vous y ramener , n'osant dire deux mots ,

Mon homme , respectant vos volontés cruelles ,

Vous regarde , & soupire en parlant de nouvelles.

T H É M I R E.

Cela ressemble assez , & vous peignez fort bien.

12 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

LE CHEVALIER.

Je faisois mon portrait en vous offrant le sien.

THÉMIRE.

Comment donc ! de Damon la peinture fidelle ,

LE CHEVALIER.

Avoit en le faisant la mienne pour modèle.

Il est fort amoureux.

THÉMIRE.

Assez.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi

J'ai deviné qu'il est tout aussi sot que moi.

THÉMIRE.

Votre timidité doit divertir Florise.

LE CHEVALIER.

Oui , voilà le mot propre , & je m'en formalise ;
L'embarras , qui toujours vient me déconcerter ,
La divertit , au lieu de l'impatienter.

THÉMIRE.

C'est fort mal raisonner sur son indifférence.

LE CHEVALIER.

Ma sœur , a-t-elle en vous beaucoup de confiance ?

THÉMIRE.

Elle m'aime , & jamais ne me déguise rien.

LE CHEVALIER.

Vous a-t-elle avoué son amour ?

T H É M I R E.

Non.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien ;

Il est donc très-certain que le mien l'importune.

T H É M I R E.

Non , rien n'est moins certain ; c'est chose très-commune

De voir qu'une femme aime, & ne le sache pas.

L E C H E V A L I E R.

Un semblable discours accroît mon embarras ;
Comment puis-je savoir un secret qu'elle ignore ?
Cela ne se peut pas.

T H É M I R E.

Vous vous trompez encore ;
Tout découvre un penchant par soi-même ignoré ;
Moins il est soupçonné , plus il est déclaré.

L E C H E V A L I E R.

Et vous vous doutez donc qu'elle m'aime ?

T H É M I R E.

Peut - être.

L E C H E V A L I E R.

Ma sœur , par cet espoir , vous me faites renaître ;
Et comment saurez-vous . . . ?

T H É M I R E.

J'imagine un moyen.

14 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

LE CHEVALIER.

Quel est-il ?

THÉMIRE.

Cet habit me servira très-bien.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne hasardez pas un aveu téméraire ,
Et ne m'attirez pas l'excès de sa colere.

THÉMIRE.

Rassurez-vous , mon frere , & fiez-vous à moi ,
Je ne manquerai pas à ce que je lui dois.

LE CHEVALIER.

Prenez les intérêts qu'un frere vous confie ;
Vous allez décider du bonheur de ma vie.

THÉMIRE.

Chercher vos intérêts, c'est prendre soin des miens.

LE CHEVALIER.

Je vous quitte.

THÉMIRE.

Soyez tranquille.

LE CHEVALIER.

Je reviens.

THÉMIRE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je veux vous faire une question.

THÉMIRE.

Laquelle

L E C H E V A L I E R.

Savez-vous que vous aimez Damon ?

T H É M I R E.

Un peu.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis pour lui, vous en saurez mieux feindre.

T H É M I R E.

Je connois mon penchant assez pour me contraindre.

L E C H E V A L I E R.

Il vient, je veux savoir s'il me prendra pour vous.

T H É M I R E.

Vous le pouvez.

L E C H E V A L I E R.

Je vais rendre son sort plus doux,
Et flatter son amour d'un rayon d'espérance.

T H É M I R E.

Mon frere, je vous prie, ayez de la prudence.



S C È N E I I.

DAMON , THÉMIRE *en homme* , LE
CHEVALIER *en femme*.

D A M O N , *s'adressant au Chevalier , qu'il prend
pour Thémire.*

P U I S - J E paroître ici , sans vous incommoder ?

L E C H E V A L I E R .

Oui ; que me voulez-vous ?

D A M O N .

Je viens vous demander

Un plaisir.

L E C H E V A L I E R .

Pour vous ?

D A M O N .

Non.

L E C H E V A L I E R .

Pour qui donc ?

D A M O N .

Pour deux Dames ;

L E C H E V A L I E R .

Comment, vous vous mêlez de protéger des femmes ?

T H É M I R E .

Le fait me paroît simple.

L E C H E V A L I E R .

C O M É D I E.

17

L E C H E V A L I E R.

Il est original.

Que veut-on ?

D A M O N.

Votre aveu pour assister au bal.

L E C H E V A L I E R.

Et comment nommez-vous ces Dames, je vous prie ?

D A M O N.

Tout Paris les connoît ; c'est Belise & Julie.

L E C H E V A L I E R.

Vous leur avez vanté votre crédit sur moi.

D A M O N.

Qui ? moi ! j'aurois grand tort.

L E C H E V A L I E R.

Cependant cet emploi
Le signifie.

D A M O N.

Avoir l'honneur de vous connoître,
Suffit pour l'obtenir.

L E C H E V A L I E R.

Damon, sans le paroître,
Est fort avantageux.

D A M O N, à *Thémire*.

Chevalier, votre sœur
A coutume avec moi d'avoir plus de douceur.

T H É M I R E.

Que voulez-vous ? il faut lui passer ce nuage.
La trouvez-vous coëffée à l'air de son visage ?

18 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

D A M O N.

Je ne la vis jamais si belle qu'aujourd'hui.

L E C H E V A L I E R.

Ainsi les autres jours , je suis donc moins bien.

D A M O N.

Oui.

T H É M I R E.

Vous vous y connoissez.

L E C H E V A L I E R.

Le pensez-vous, mon frere?

T H É M I R E.

Monseigneur vous trouve bien, c'est un titre pour plaire.

L E C H E V A L I E R.

Sans doute un tel suffrage a lieu de me flatter.

D A M O N.

Votre plus grand plaisir est de me plaisanter.

L E C H E V A L I E R.

Ne me reprochez rien, car vous me ferez rire.

D A M O N.

Le discours est touchant.

L E C H E V A L I E R.

Son air triste m'inspire

Une gaîté parfaite.

D A M O N.

Ah ! j'en suis fort touché.

L E C H E V A L I E R.

Oui , vous êtes plaifant , quand vous êtes fâché.

D A M O N.

Jamais je ne me fâche , à ce que j'imagine.

L E C H E V A L I E R.

En tenant ce propos , il me fait une mine. . .

D A M O N.

Je croyois cependant. . . .

L E C H E V A L I E R , *s'en allant en riant.*

Je n'y puis plus tenir.

D A M O N.

Et ces Dames !

L E C H E V A L I E R.

Eh bien , elles peuvent venir.

S C È N E I I I.

THÉMIRE *en homme* , DAMON.

D A M O N.

SANS cesse à mes dépens , sa gaîté se déploie.

T H É M I R E.

Par-tout où vous allez , vous inspirez la joie ;
C'est jouer dans le monde un rôle bien flatteur.

D A M O N.

Dispensez-vous du moins d'imiter votre sœur ,
Et ne me raillez pas.

T H É M I R E.

D'un simple badinage ,
 Vous paroissez , Damon , prendre un peu trop
 d'ombrage ;
 Et quelques traits plaisans , par l'amitié lancés ,
 Sont plus légèrement soufferts & repoussés.

D A M O N.

Si je les soutiens mal , c'est par délicatesse.

T H É M I R E.

Erreur ; en amitié défiance est foiblesse ,
 C'est un sentiment pur qui n'est jamais troublé ,
 A moins qu'il ne s'y trouve un peu d'amour mêlé.

D A M O N.

Suivant vous , je suis donc amoureux de Thémire.

T H É M I R E.

Mais....

D A M O N.

De mes sentimens vous n'avez qu'à l'instruire ;
 Je ferai pour toujours perdu dans son esprit.

T H É M I R E.

Je n'ai garde ; & jamais vous n'avez donc rien dit
 D'un si tendre amour ?

D A M O N.

Non , elle m'en impose ,
 Et détruit d'un coup-d'œil ce que je me propose.

T H É M I R E.

Du moins vous auriez dû vous confier à moi.

D A M O N.

Vous lui ressemblez tant, que j'en suis dans l'effroi.
Je crois la voir ; voilà sa façon de sourire,
Qui réprime aussi-tôt ce que je veux lui dire.

T H É M I R E.

Il faut, sans embarras, vous offrir à ses yeux.

D A M O N.

Avez-vous quelquefois été bien amoureux ?

T H É M I R E.

Non, j'ai toujours été plus aimé que sensible.

D A M O N.

Vous riez.

T H É M I R E.

Non vraiment.

D A M O N.

La chose est impossible.

T H É M I R E.

Mais je suis dans le cas encor, je ne mens point.

D A M O N.

Je ne vous croyois pas petit-maître à ce point.

T H É M I R E.

Faites-moi de vos feux un récit bien sincère,
Personne mieux que moi ne fait ce qui doit plaire.

D A M O N.

Non, avec votre sœur vous vous en moquerez.

T H É M I R E.

Non vraiment, c'est vous seul qui l'en informerez.

22 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

D A M O N.

Quis moi l'en informer! ah, grand Dieu! je n'ai garde.

T H É M I R E.

Quoi !

D A M O N.

J'ai trop de respect , pour que je m'y hasarde.

T H É M I R E.

L'amour ne fut jamais un manque de respect ;
Je crois (& mon avis ne peut être suspect)
Que sans se faire tort , la Beauté la plus sage ,
D'un homme vertueux peut recevoir l'hommage ;
Se gardant d'imiter ces femmes , dont l'amour
Fait le bruit , le spectacle & l'entretien du jour ,
Qui rendent le public le témoin & l'arbitre ,
Et des Amans passés , & de l'Amant en titre ;
Qui prennent pour amour un caprice inconstant ,
Qui naît avec fureur , & meurt en éclatant ,
Et qui , folles d'orgueil , résistent par méthode ,
Se livrent sans penchant , & se perdent par mode.

D A M O N.

Oui , voilà tous les jours ce que l'on voit ici.
Thémire , j'en suis sûr , ne pense pas ainsi.

T H É M I R E.

Dites-moi , sur l'amour quel est votre système ,
Et je vous avouerai si le sien est le même.

D A M O N.

Tout système est blâmable , & l'amour le proscriit ;
En attachant le cœur , il fait taire l'esprit ;

C'est un goût, un penchant, toujours involontaire,
 Dont souvent à soi-même on se fait un mystère,
 Dont le trouble nous rend circonspect sans besoin,
 Que tout découvre en nous, & qu'on cache avec soin.
 J'ai long-temps ignoré mon amour pour Thémire;
 Tandis que dans mon cœur je n'ai pas voulu lire,
 Ce calme si serein dont je croyois-jour,
 Me rendoit plus aimable, & devoit l'éblouir.
 L'imagination, sans liens & sans crainte,
 Tiroit son agrément de son peu de contrainte.
 Mon amour découvert étouffa ma gaité;
 Thémire paroissant, j'étois déconcerté,
 Et mon esprit, craignant d'en faire trop entendre,
 Cessa d'être galant quand mon cœur devint rendre.

T H É M I R E.

Thémire appêrçut-elle un si grand changement?

D A M O N.

Je ne l'en ai pas vue inquiète un moment.

T H É M I R E.

Feindre de ne pas voir une pareille chose,
 C'étoit vous découvrir qu'elle en savoit la cause.

D A M O N.

Sans doute elle le fait, je ne m'y trompe pas,
 Et c'est ce qui me donne un nouvel embarras:
 Je voudrois cependant lui déclarer ma flamme,
 Moi-même l'informer du secret de mon ame;
 Mais le tour m'embarrasse, & dans un cas pareil,
 Chevalier, je voudrois avoir votre conseil.

B iv

24 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

THÉMIRE.

Les déclarations ne réussissent guères ;
Ce sont des lieux communs si froids & si vulgaires !
L'homme qui les débite a toujours l'air si sot !

DAMON.

Mais je le suis au point de ne pas dire un mot.

THÉMIRE.

Eh bien , c'est un bonheur.

DAMON.

Quoi !

THÉMIRE.

La chose est certaine.

DAMON.

Du moins untel bonheur ne rend pas l'âme vaine.

THÉMIRE.

Je devine à peu près ce que vous lui direz ;
D'abord en soupirant vous la regarderez.

DAMON.

Cette ébauche déjà paroît aussi fidelle
Que si vous m'aviez vu tête à tête avec elle.

THÉMIRE.

Bon , depuis que je vis , j'ai tant vu d'amoureux.

DAMON.

Poursuivez le portrait.

THÉMIRE.

Vous chercherez ses yeux ;

Alors de les baisser elle aura l'artifice ,
Ou peut-être pourra fourire avec malice ;
Vous ferez confondu dans le même moment ;
Vous vous tairez , ou bien vous direz galamment ,
Que l'excès de l'amour dont vous êtes victime ,
Eut toujours pour appui la plus parfaite estime :
Cela ne fait-il pas un discours bien touchant ?

D A M O N.

Oui , vous avez raison.

T H É M I R E.

Si j'eusse été méchant ,
Je vous aurois laissé débiter vos tirades ,
Vos propos ennuyeux & tous vos sermons fades ,
Mais je suis votre ami.

D A M O N.

Je le vois bien vraiment ;
Et puisque vous parlez aussi sincèrement ,
Je veux vous consulter , & vous lire une lettre ,
Qu'à Thémire aujourd'hui je voudrois bien remettre.

T H É M I R E.

Vous n'en sentez donc pas tous les inconvéniens ?

D A M O N.

Vous rejetez toujours tous mes expédiens ,
Si je veux déclarer ce que je n'ose dire ;
Il ne me reste plus que le parti d'écrire.

T H É M I R E.

Il en est un meilleur.

D A M O N.

Lequel ?

T H É M I R E.

D'être amusant.

D A M O N.

Je vous conjure au moins d'être assez complaisant
Pour entendre ma lettre.

T H É M I R E.

Oh ! je le veux sans doute ,
Et j'en ai grande idée : allons , lisez , j'écoute.

D A M O N *lit.*

» Il ne m'est plus possible, Madame , de soutenir
» une passion aussi vive que la mienne , sans la dé-
» clarer :

T H É M I R E.

C'est fort bien débiter.

D A M O N.

Vous me plaîsantez ;

T H É M I R E.

Non.

Et vous avez déjà bien attrapé le ton.
Poursuivez :

D A M O N *continuant.*

» Le respect m'a retenu long-temps ; mais j'ai pensé
» qu'en vous adorant , je vous rendois le même
» hommage qu'aux Dieux ;

T H É M I R E.

Ah ! vraiment ceci devient sublime.

D A M O N.

» Et j'ai cru que vous ne pouviez pas vous offenser
» d'un amour que vos vertus ont fait naître , au-
» tant que vos charmes , & qui est fondé sur la
» plus parfaite estime «.

T H É M I R E.

Voilà donc à la fin la plus parfaite estime ;
Je soupairois après.

D A M O N.

Eh bien , ce billet-là
Fâchera-t-il Thémire ?

T H É M I R E.

Il la divertira.

D A M O N.

La divertir ?

T H É M I R E.

Il faut , le tout mis en balance ,
Qu'elle s'en divertisse , ou qu'elle s'en offense ;
Lequel des deux partis vous fait plus de plaisir ?
Je la gouverne assez pour la faire choisir.

D A M O N.

Employez bien plutôt votre crédit sur elle ,
En faveur d'un Amant si rendre & si fidele.
Si mon malheureux sort touchoit votre pitié ,
Vous pourriez vous charger

T H É M I R E.

Oh ! non , mon amitié

28 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

Vous offre des conseils ; mais pour mon ministère
Je ne suis pas assez bon ami , ni bon frère :
Elle vient , du moment vous pouvez profiter.

D A M O N.

Non, mon trouble est trop grand pour ne pas l'éviter ;
Son inhumanité me coutera la vie.

T H É M I R E.

Damon , de votre état , mon ame est attendrie ;
Votre sincérité mérite un sort plus doux ,
Reprenez vos esprits , je parlerai pour vous.

D A M O N , *en sortant.*

Ah ! des chagrins cuisans , où j'avois l'ame en proie ,
Vous me faites passer à la plus grande joie.

S C È N E I V.

LE CHEVALIER, THÉMIRE.

LE CHEVALIER.

DAMON , quand je paroïs , se dérobe à mes yeux ,

T H É M I R E.

Notre déguisement réussit tout au mieux ,
Il n'a pas un instant soupçonné la méprise.

LE CHEVALIER.

Je le crois : mais je viens vous annoncer Florise ;
Démêlez son penchant , & cachez-lui le mien.

T H É M I R E.

Contentez-vous, foyez présent à l'entretien.

L E C H E V A L I E R.

Non, ma timidité me trahiroit peut-être.

T H É M I R E.

Si vous êtes aimé, je saurai le connoître;
Du secret de son cœur je vous rendrai raison;
Ou je suis bien trompée, ou mon projet est bon.

L E C H E V A L I E R.

Je connois votre adresse, & je ne dois rien craindre;
Je fors en vous cédant l'honneur dans l'art de feindre.

S C È N E V.

T H É M I R E.

OUI, je veux profiter de cet art singulier,
Pour savoir si Florise aime le Chevalier,
Et vais par un moyen naturel & facile
Découvrir sûrement si son ame est tranquille.



SCÈNE VI.

FLORISE, THÉMIRE *en homme*.

FLORISE.

CHEVALIER, votre sœur n'est-elle pas ici ?
Je la croyois chez elle,

THÉMIRE.

Et je l'y crois aussi ;
Mais vous savez fort bien qu'en ces lieux on s'apprête
A rassembler du monde , à donner une fête ;
Mille petits détails viennent importuner ,
Et sans celle l'on a des ordres à donner.

FLORISE.

Sans doute.

THÉMIRE.

En attendant le moment qu'elle vienne ;
Vous voudrez bien, je crois, que je vous entretienne.

FLORISE.

Volontiers.

THÉMIRE.

Vous avez un habit bien galant.

FLORISE.

Le trouvez-vous joli ?

THÉMIRE.

Vous avez le talent
D'assortir avec goût toute votre parure ;

Tout le monde, il est vrai, n'a pas votre figure ;
Par l'art de se bien mettre on peut charmer les yeux,
Mais un joli visage est bien avantageux.

F L O R I S E.

Ces attentions-là me paroissent nouvelles ,
Jamais vous ne prenez garde à ces bagatelles.

T H É M I R E.

J'ai presque toujours eu du chagrin.

F L O R I S E.

En effet ,
Votre air est aujourd'hui plus gai , plus satisfait.

T H É M I R E.

J'ai lieu de l'être aussi , je ne suis plus le même ;
J'étois , vous le savez , d'une sottise extrême ,
Toujours embarrassé , rêveur , sombre , ennuyeux ,
En un mot , je devois vous paroître odieux.

F L O R I S E.

Odieux, c'est trop fort , mais vous me faisiez peine.

T H É M I R E.

Parlez-moi franchement , vous vous croyez certaine
Que j'étois amoureux.

F L O R I S E.

Je le soupçonnois fort :

T H É M I R E.

Vous ne vous trompez pas , mais j'ai fait un effort.

F L O R I S E.

Quoi ! pour vous délivrer ?

T H É M I R E.

Non , j'aime à la folie ;
Je chérirai toujours la chaîne qui me lie ,
Mais j'ai vaincu l'excès de ma timidité ;
Vous me trouviez sans cesse un air gauche, emprunté,
Et vous m'en faisiez même une guerre cruelle ,
Je me flatte d'avoir mis fin à la querelle.

F L O R I S E.

L'aveu de votre amour est donc bien préparé ?

T H É M I R E.

Je suis plus avancé , car je l'ai déclaré.

F L O R I S E.

Déclaré....

T H É M I R E.

Mais sans doute ; (*à part*) elle semble étonnée.

F L O R I S E.

Votre flamme en ce cas n'est donc pas condamnée ?

T H É M I R E.

Un peu , si vous voulez , mais assez foiblement ,
Par forme & par décence.

F L O R I S E.

Ah ! j'entends.

T H É M I R E.

J'ai vraiment
En déclaration voulu faire une épreuve ,
La tourner en un mot d'une manière neuve.

F L O R I S E.

La chose est difficile.

T H É M I R E.

T H É M I R E.

Oui, sans doute, & sur-tout

Lorsque l'on ne peut pas avoir un simple goût.
D'aimer avec excès, quand on fait la sottise,
La gâité disparoît de notre âme entreprise,
Et le triste respect, aussi froid qu'impôfant,
Interdit à l'esprit le don d'être amusant :
Voilà ce que j'étois, je n'en fais point mystere ;
J'étois trop amoureux pour parvenir à plaire ;
J'avois les yeux fixés, je ne répondois rien,
L'ennui de mon esprit passoit dans mon maintien :
A la fin, accablé de honte & de tristesse
De me voir subjugué par ma propre foiblesse,
Je cessai de jouer ce rôle humiliant,
Et bien loin de paroître humble, simple & liant,
D'un amour délicat j'étouffai les scrupules ;
Au défaut d'agrémens j'acquis des ridicules.
Le succès m'a prouvé que c'étoit le bon ton ;
Mais, Madame, je dois vous demander pardon.

F L O R I S E.

Pourquoi donc, je vous prie ?

T H É M I R E.

Oui, charmante Florise ;
Dans l'aveu de mes feux je vous ai compromise ;
J'ai cru que l'amitié pouvoit m'autoriser.

F L O R I S E.

Je ne vous conçois pas.

Tome I.

C.

T H É M I R E .

Pour ne rien déguiser ;
Et pour vous témoigner ma confiance entière ,
Belise est la personne à qui je voulois plaire.

F L O R I S E , *froidement.*

Bélise ? elle est aimable.

T H É M I R E .

Oh ! sans difficulté :
Mais par un grand défaut mon esprit est gâté ;
Son ame par l'envie est aisément blessée.

F L O R I S E .

On l'en accuse.

T H É M I R E .

Eh bien ! j'ai conçu la pensée
D'employer ce défaut à lui tendre un écueil ,
Et d'attendrir son cœur en piquant son orgueil.

F L O R I S E .

Comment ?

T H É M I R E .

Contre elle-même elle a fourni des armes ;
J'ai vingt fois répété l'éloge de vos charmes.

F L O R I S E .

Monsieur le Chevalier , je me passerois bien ,
Dans tous vos beaux discours , d'être mêlée en rien.

T H É M I R E , *à part.*

On m'appelle Monsieur , c'est déjà quelque chose.
Par-là j'ai découvert à quoi l'envie expose ,
Car en louant vos traits , votre cœur , votre esprit ,

De moment en moment j'augmentoïis son dépit.
L'envie enveloppoit ses attraits de son ombre ;
Vous auriez beaucoup ri de son air triste & sombre.

F L O R I S E.

Les foibleſſes d'autrui ne m'amuſent jamais ,
Vous m'avez attiré ſa haine à peu de frais :
Sa figure devroit guérir ſa jaloûſie ;
En peut-on éprouver lorſqu'on eſt ſi jolie ?

T H É M I R E.

Elle m'a fort loué ſur mon diſcernement ,
Et de votre amitié ſ'eſt vantée aigrement ,
Avec ce ton rentré d'une femme chagrine ,
Que le dépit ſuffoque , & que l'humeur domine.

F L O R I S E.

Monſieur , en vérité , vous m'excédez d'ennui ;
Et vous ne ceſſez pas de parler aujourd'hui.
Que me fait ce détail à moi , je vous ſupplie ?

T H É M I R E.

Mais je m'étois flatté que comme mon amie ,
Vous y prendriez part.

F L O R I S E

Selon vous , l'amitié
Vous donne donc le droit d'accabler ſans pitié ?

T H É M I R E.

Eh bien , je vais garder le plus profond ſilence ;
J'ai cru que vous pourriez , ſans certe indifférence ,
Apprendre mon bonheur.

36 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

F L O R I S E.

Vous êtes donc aimé

T H E M I R E.

Je le pense.

F L O R I S E.

L'aveu vous en est exprimé ?

T H E M I R E.

En langage très-clair.

F L O R I S E.

Cela n'est pas possible.

T H E M I R E.

Des pleurs sont un langage assez intelligible.

F L O R I S E.

Bélise pleuroit.

T H E M I R E.

Oui.

F L O R I S E.

Pourquoi ?

T H E M I R E.

De désespoir ;

Mais je ne feignois pas de m'en appercevoir.

F L O R I S E.

De ce que vous feignez je suis peu curieuse ;

Mais enfin

T H E M I R E.

Vous trouvez cette histoire ennuyeuse.

F L O R I S E.

Je voudrois bien savoir, je n'en disconviens point ;
Comment on peut conduire une femme à ce point.

T H E M I R E.

Je vous l'ai déjà dit, c'est par la jalousie.

F L O R I S E.

Ah !

T H E M I R E.

L'épreuve s'en fait tous les jours de la vie ;
Votre éloge, Madame, étoit trop avéré ,
Pour qu'en secret son cœur n'en fût point altéré ;
Mais par un trait cruel j'ai couronné la ruse ,
Et c'est sur quoi je veux vous demander excuse ;
J'ai porté le poignard dans son esprit jaloux.

F L O R I S E.

Comment ?

T H E M I R E.

En me vantant d'être amoureux de vous.

F L O R I S E, *vivement.*

Vous êtes bien hardi.

T H E M I R E.

Mais vous êtes trop prompte.

F L O R I S E.

Etre amoureux de moi !

T H E M I R E.

Non, ce n'étoit qu'un conte.

F L O R I S E.

Ce n'étoit qu'un conte ?

38 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE,

T H E M I R E.

Oui , pour la mieux abuser.

F L O R I S E.

De sorte que mon nom sert à vous amuser ;
C'est donner d'une femme une jolie idée.
Je vais trouver Bélise.

T H E M I R E.

Elle est dissuadée.

F L O R I S E.

Eh ! quoi ! . . .

T H E M I R E.

J'ai dit , pour voir son chagrin apaisé ,
Que mon amour pour vous n'étoit que supposé ;
Ainsi vous auriez tort d'en prendre aucun ombrage.

F L O R I S E.

Vous me faites jouer un fort beau personnage !

T H E M I R E.

Votre vivacité me met au désespoir.

F L O R I S E.

Vous pouvez vous attendre à ne me jamais voir ;
La menace n'est point passagere & frivole.

T H E M I R E.

Hélas ! il le faut bien , j'en ai donné parole.

F L O R I S E.

A qui donc ?

T H E M I R E.

A Bélise.

F L O R I S E.

O Ciel !

T H E M I R E.

C'est une loi ;

Qu'en agréant ma flamme elle exige de moi.

F L O R I S E.

Je veux donc avec moi que vous soyez sans cesse
Que Bélise est à plaindre avec tant de foiblesse !
Vous me suivrez toujours, oui, Monsieur, je le veux.

T H E M I R E.

Je ne le puis.

F L O R I S E.

Monsieur, ôtez-vous de mes yeux.

T H E M I R E.

J'obéis.

F L O R I S E.

Je vous prie , avertissez Thémire.

T H E M I R E.

Ma sœur ?

F L O R I S E.

Oui, j'ai, Monsieur, quelque chose à lui dire.
En un mot, à présent je désire la voir,
Car je ne pourrai pas rester ici ce soir.

T H E M I R E.

Vous vous trouvez donc mal ?

F L O R I S E.

Non, à ce que je pense.

T H E M I R E.

Vous avez cependant la fureur de la danse.

C iv

F L O R I S E.

Avec votre air plaissant vous m'êtes odieux ;
Laissez-moi.

T H E M I R E , *à part.*

Volontiers ; cela va tout au mieux.

S C È N E V I I.

F L O R I S E *seule.*

LE Chevalier s'égare , il est méconnoissable ;
Et ce n'est plus cet homme attentif , estimable ;
Son triomphe l'enivre , il en est entêté ;
C'est un garçon perdu pour la société.
Bélise cependant n'est pas si merveilleuse ;
Je ne vois pas en quoi la conquête est flatteuse.
Je n'ai point trop d'orgueil , mais cependant je croi
Qu'elle a cinq ou six ans tout au moins plus que moi.



S C È N E V I I I.

FLORISE, LE CHEVALIER.

F L O R I S E.

THÉMIRE, en vérité, vous devenez trop rare ;
C'est avoir, je l'avoue , un procédé bizarre ,
Que de me laisser seule avec le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Je fais que son talent est de vous ennuyer.

F L O R I S E.

Ah ! très-fort.

L E C H E V A L I E R.

En effet , il est si raisonnable.

F L O R I S E.

Voilà ce qu'il n'est point ; c'est un homme agréable ,
Un homme avantageux , aimé , fêté , couru ,
Fort à la mode enfin.

L E C H E V A L I E R.

Je ne l'aurois pas cru.

F L O R I S E.

Il vous a donc caché sa brillante aventure.

L E C H E V A L I E R.

Qui.

F L O R I S E.

Dites-vous bien vrai ?

42 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

LE CHEVALIER.

Très-vrai , je vous assure.

FLORISE.

Il a plus de bonté pour moi.

LE CHEVALIER.

Le vrai respect

Qu'il a conçu pour vous ne peut être suspect.

FLORISE.

De termes moins pompeux je dois être contente ,
J'ai seulement l'honneur d'être sa confidente.

LE CHEVALIER.

Je crois que l'on vous peut confier un secret ;
Mais vous avez plutôt l'air d'en être l'objet.

FLORISE.

On voit que l'amitié donne de l'indulgence ;
Mais ce n'est pas ainsi que le Chevalier pense.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous lui faites tort.

FLORISE.

Non , c'est la vérité ,
Bélise obtient de lui le prix de la beauté.

LE CHEVALIER.

Je suis sûre que non.

FLORISE.

Lui-même il s'en accuse ;
La rareté du fait me fait rire & m'amuse.

Je fais tout comme vous qu'elle a les yeux petits ,
Qu'elle a recours au blanc , & se peint les sourcils ;
Mais malgré ses défauts & sa taille postiche ,
Pour avoir des Amans , sans cesse elle s'affiche.
C'est , pour en attirer , un des plus grands secrets ;
Prévenir , c'est savoir suppléer aux attraits ;
Ce n'est qu'à son profit que l'orgueil s'humilie.
La laide en prévenant efface la jolie ;
Elle enchaîne toujours vingt Amans sur ses pas ;
Elle craint le mystère , & l'autre les éclats.
La belle craint des fots la remarque cruelle ;
La laide craint toujours qu'on ne parle pas d'elle.

L E C H E V A L I E R .

Belise ne plaît point du tout au Chevalier ,
Et l'équité m'engage à le justifier.

F L O R I S E .

Mais il m'en a fait part ; vous êtes étonnante.

L E C H E V A L I E R .

Je le fais mieux que lui.

F L O R I S E .

Cela m'impatiente :

Enfin , que direz-vous quand il l'épousera ?

Et , je vous le prédis , le fait arrivera.

D'un bonheur apparent la fausse perspective

Conduit le Chevalier , l'entraîne , le captive.

Bélise , en affectant de la facilité ,

Offre un triomphe vain à sa crédulité.

44 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

Mais ce bonheur aisé dont il flatte son ame ,
S'éloignera de lui pour allumer sa flamme ,
Et l'esprit & le cœur avec art enivrés ,
Se verront sans ressource enchaînés par degrés.

LE CHEVALIER.

Il est bien singulier qu'il m'en ait fait mystère.

FLORISE.

Si j'y prends intérêt, c'est qu'il est votre frere ;
Car , sans notre amitié , sans cet étroit lien ,
Tout me seroit égal , comme vous croyez bien.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier toujours m'a dit la même chose ,
Et que de vos bontés j'étois la seule cause.

FLORISE.

Eh bien , il avoit tort de vous parler ainsi ,
Je l'ai toujours traité comme un intime ami.

LE CHEVALIER.

Son trouble , en vous voyant , devoit vous faire
entendre
Qu'il desiroit un titre & plus doux & plus tendre.

FLORISE.

Ah ! fort bien , c'est de moi qu'il étoit amoureux.

LE CHEVALIER.

Oui....

FLORISE.

Vous n'y pensez pas.

L E C H E V A L I E R.

Le fait n'est pas douteux.

F L O R I S E.

De qui le tenez-vous , s'il vous plaît ?

L E C H E V A L I E R.

De lui-même.

F L O R I S E.

Le Chevalier m'aimoit ?

L E C H E V A L I E R.

Oui , d'un amour extrême ;

Et sa timidité , craignant votre rigueur ,

A vingt fois déposé ses peines dans mon cœur.

Sans doute cet amour si pur , si légitime ,

Eût élevé son ame & gagné votre estime.

On imite l'objet à qui l'on rend des vœux ;

C'est lui qui rend toujours blâmable ou vertueux :

Nous pensons, nous parlons, nous agissons de même,

Et le cœur s'ennoblit souvent par ce qu'il aime

F L O R I S E.

Mais vous me surprenez.

L E C H E V A L I E R.

Je parle sans détour.

F L O R I S E.

Vous ne m'avez jamais rien dit de cet amour ;

Je ne fais point de femme aussi mystérieuse.

L E C H E V A L I E R.

Vous auriez pu trouver sa flamme injurieuse.

46 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

Vous êtes toujours prête à vous formaliser ;
En un mot , je craignois de vous indisposer.

F L O R I S E.

Vous devriez , ce semble , un peu mieux me con-
noître ;

Je ne trouve odieux qu'un Fat , un Petit-Maitre ,
Qui croit en se montrant faire des passions ,
Et qui , faute de droits , a des prétentions.
Votre frere jamais ne fut de cette espece ;
C'est un garçon rempli de douceur , de sagesse ,
Et si j'avois connu le sujet de ses soins ,
Loin de le mépriser , je l'aurois plaint du moins.

L E C H E V A L I E R.

Je me repens donc bien d'en avoir fait mystere.

F L O R I S E.

Par exemple , il étoit beaucoup moins nécessaire
De dire que Cléon m'aimoit secrètement ,
C'est cela qui m'étoit égal absolument.

L E C H E V A L I E R.

Cléon est un amant sans nulle conséquence ;
J'ai cru vous amuser en rompant le silence.

F L O R I S E , *après avoir rêvé.*

D'un pareil mariage il faut le détourner.

L E C H E V A L I E R.

Qui donc ?

F L O R I S E.

Le Chevalier ; pourquoi vous étonner ?

L E C H E V A L I E R.

J'ai tort, mais de Cléon nous parlions, ce me semble.

F L O R I S E.

Jene fais pas comment nous pouvons vivre ensemble;
A des distractions votre esprit trop fujet,
Quitte presque toujours son principal objet;
C'est mon aversion, à moi, je vous l'avoue.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! cette exactitude est digne qu'on la loue.

F L O R I S E.

C'est sur le Chevalier que rouloit l'entretien.

L E C H E V A L I E R.

Oui, oui, je m'en souviens.

F L O R I S E.

Ah ! quel bonheur !

L E C H E V A L I E R.

Eh bien,

Vous ne voulez donc pas qu'il épouse Bélise ?

F L O R I S E.

Il s'y faut opposer.

L E C H E V A L I E R.

Mais rien ne m'autorise ;
Si vous me permettez de lui faire valoir
Le bien que vos bontés paroissent lui vouloir....

F L O R I S E.

Dites-lui qu'à son sort l'amitié m'intéresse.

28 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ;

LE CHEVALIER.

Mais au lieu d'amitié, si je disois tendresse ?

FLORISE.

Mais vous n'y songez pas, Thémire, assurément.

LE CHEVALIER.

Eh bien, n'en parlons plus ; je voulois seulement
Lui faire mieux sentir l'excès de sa sottise ,
En lui représentant la perte de Florise :
Du terme d'amitié je vais faire l'essai ;
Je doute du succès, à vous dire le vrai.

FLORISE, *le rappelant.*

Thémire, vous pourriez, je crois, lui faire entendre
Que je ressens pour lui l'amitié. . . .

LE CHEVALIER.

La plus tendre :

FLORISE.

Le terme est fort.

LE CHEVALIER.

Il l'est ou trop, ou pas assez.

FLORISE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Confiez-moi tout ce que vous pensez.
Si ce n'est que pour moi que vous aimez mon frère,
Amitié tendre est fort, & même peu sincère ;
Si lui seul à son sort cause votre intérêt ,
Alors le mot est foible, à ce qu'il me paroît.

FLORISE.

FLORISE.

Ah ! je vous vois venir ; je sens votre finesse,
Vous voudriez me faire avouer ma foiblesse.

LE CHEVALIER.

Du plaisir le plus vif mon cœur seroit charmé,
Si j'apprenois de vous que mon frere est aimé.

FLORISE.

Vous l'aimez donc beaucoup.

LE CHEVALIER.

Tout autant que moi-même.

Eh bien ?

FLORISE.

Non, vous iriez lui dire que je l'aime.

LE CHEVALIER.

Non, je vous donne ici ma parole d'honneur,
Que je ne l'instruirai jamais de son bonheur.

FLORISE.

Je veux voir par plaisir si vous êtes discrete.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce mot, ce seul mot, m'apprend votre défaite,
Si j'en croyois l'excès de ma vive amitié....
Je vais trouver mon frere.

FLORISE.

Au secret confié,

Songez, je vous conjure.

LE CHEVALIER.

Ah ! n'ayez nulle crainte.

F L O R I S E.

Cachez donc les transports dont votre ame est
atteinte.

L E C H E V A L I E R.

Oui, oui, je conduirai la chose prudemment,
Il n'époussera pas Bélise assurément.

S C È N E I X.

F L O R I S E *seule.*

U NE telle amitié dégénere en ivresse,
Et jamais pour un frere on n'eut cette tendresse.
Le Chevalier lui-même, instruit de ma bonté,
Ne pourroit témoigner plus de vivacité.
Une joie aussi vive est sûrement sincère,
Et Thémire par-là prouve un bon caractère;
Je puis conter, je crois, sur sa discrétion,
Elle agira sans doute avec précaution.
L'imprudence, en ce cas, seroit très-déplacée;
Mais je ne dois rien craindre, elle est femme sensée;
Elle conduit son frere, & saura toujours bien
Faire tout réussir, sans me commettre en rien.



SCÈNE X.

FLORISE, UN LAQUAIS.

FLORISE.

MAIS, qui vient ici ?

LE LAQUAIS.

C'est de la part de Thémire.

FLORISE.

Et pourquoi ?

LE LAQUAIS.

Ce billet pourra vous en instruire.



SCÈNE XI.

FLORISE *seule.*

UN succès aussi prompt seroit bien singulier !
 Mais, quoi ! je reconnois la main du Chevalier.

(*Elle lit.*)

„ Je suis, Madame, le plus heureux des hommes,
 „ depuis que je fais, à n'en pouvoir douter, que
 „ vous daignez répondre à mon amour. Je romps
 „ pour toujours avec Bélise, & j'irai dans un mo-
 „ ment me jeter à vos pieds “.

FLORISE.

Ah ! je n'en reviens point, Thémire m'a trahie ;
 Peut-on à cet excès pousser la perfidie ?
 Pouvois-je soupçonner que sa fausse douceur
 Vouloit me compromettre avec tant de noirceur ?
 Mais bien loin d'en pouvoir tirer quelque avantage,
 Son frere portera la peine de l'outrage.



S C È N E X I I .

THÉMIRE *en homme* , DAMON , FLORISE.

T H É M I R E.

JE viens vous apporter un joli domino ;
Vous trouverez, je crois, qu'il est d'un goût nouveau.

D A M O N.

Tous vos ajustemens effacent ceux des autres ,
Et nous voulons avoir votre avis sur les nôtres.

F L O R I S E.

Monfieur le Chevalier ne fe dément en rien ,
Et d'un homme agréable a l'air & le maintien.

T H É M I R E.

Ce reproche eft pour moi d'une nouvelle efpece.

F L O R I S E.

Oh ! vous vous conduifez avec beaucoup d'adrefle ,
Et parce que Thémire a pénétré mon cœur ,
Vous venez de mon trouble abuser en vainqueur.
Oui , Monfieur , j'en conviens , j'ai dit que je vous
aime ,

Mais je triompherai de ma foibleffe extrême ;
La raifon reprendra fes droits fur mon efprit ,
Je vous rends ce billet que vous m'avez écrit.

D iij

54 L'HEUREUSE RESSEMBLANCE ,

T H É M I R E.

Il faudroit , pour bien faire , en pareille aventure ,
Que cette lettre-là fût de mon écriture.

F L O R I S E.

Le détour est adroit.

T H É M I R E , *écrivait sur ses tablettes.*

Le fait est très-certain ;

Lisez. . .

F L O R I S E.

Mais de Thémire , ô Ciel ! voilà la main.

D A M O N.

Ah ! qu'ai-je fait ?

T H É M I R E.

Eh bien , qu'avez-vous à me dire ?

F L O R I S E.

Et c'est le Chevalier que j'ai pris pour Thémire.



SCÈNE DERNIERE.

LE CHEVALIER, FLORISE ;
THÉMIRE, DAMON.

LE CHEVALIER.

C'EST lui-même qui vient s'excuser à vos pieds ;
En lisant dans mon cœur, vous me pardonnerez,

FLORISE.

Un tel piège est pour moi la plus cruelle offense.

LE CHEVALIER.

C'est de ma sœur & moi la seule ressemblance
Qui nous a suggéré notre déguisement :
Il étoit inventé pour votre amusement ;
Le hasard en a fait une supercherie
Qui m'a fait pénétrer dans votre ame attendrie.

FLORISE.

Vous imposez encore à ma crédulité.

THÉMIRE.

Je vous suis caution de sa sincérité.

FLORISE.

Un tel garant peut-il prouver son innocence ?
Sans doute vous étiez tous deux d'intelligence :
Mais quand vous auriez eu dessein de m'abuser,
Le crime m'est trop cher pour ne pas l'excuser.

Div

D A M O N , à *Thémire*.

Tantôt je vous priois de protéger ma flamme ;
Avec intimité je vous montrois mon ame ,
En vous reconnoissant , je crains votre courroux.

T H É M I R E .

Ne craignez rien , Damon , car j'ai parlé pour vous.

L E C H E V A L I E R .

Avec notre bonheur que là fête commence ,
Et sur-tout rendons grace à notre ressemblance,

F I N.

L A

TANTE SUPPOSÉE,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

Représentée en Société.



A C T E U R S.

CÉLIANTE , Tante de Valere & de Mariane.

MARIANE ,
VALERE , } Frere & Sœur.

HORTENCE , aimée de Valere.

ALCIDOR , Pere de Valere & de Mariane.

FROSINE , Confidente de Céliante & de Mariane.

La Scène est à Smyrne.

Il est supposé que l'action se passe dans une maison de campagne , près des Fauxbourgs de Smyrne ; les modes qu'on y observe des Peuples du Levant dans les habillemens , autorisent le travestissement de Céliante , & lui donnent la facilité , dans un pays où il est inconnu , de passer pour une femme à la faveur de ces habits , qui sont à peu près les mêmes pour les deux sexes.



L A

TANTE SUPPOSÉE,
C O M É D I E.

A C T E P R E M I E R.

SCÈNE PREMIERE.

C É L I A N T E , F R O S I N E .

F R O S I N E .

MAIS, Madame, ou Monsieur, ferez-vous durer long-temps cette mascarade?

C É L I A N T E .

Hélas! Frofine, peut-être toute ma vie.

F R O S I N E .

Ma foi, depuis six mois, vous passez si incontestablement pour Madame votre mere, que j'ai presque oublié que vous êtes vous; peu s'en faut que je ne vous croye elle, avec tout le monde.

C É L I A N T E.

Tu fais quel enchaînement de circonstances imprévues m'a fait prendre ce parti ; elles me justifioient à mes yeux contre la violence de la contrainte que je m'impose.

F R O S I N E.

Vous aimez à faire durer le supplice , si c'en est un.

C É L I A N T E.

Mon étoile l'a voulu : pouvois-je éviter de suivre ma mere en ce fatal pays ? Son frere Alcidor lui confioit le soin de sa fille , ses instances réitérées la forcèrent d'abandonner sa patrie. . . . Voyage vraiment funeste ! Ma mere meurt dans la route ; j'arrive sans elle à Smyrne ; Alcidor étoit parti pour les Indes , il n'avoit pu nous attendre ; je me trouve seule chargée d'exécuter les volontés d'un pere, dont les ordres précis interdisoient à Mariane la vue de tout homme avant l'arrivée de ma mere.

F R O S I N E.

Vous n'hésitâtes pas, vous prîtes courageusement le nom & les habits de la défunte , afin de pouvoir donner vos soins charitables à sa niece infortunée ; & moi , qui étois la Femme de chambre de madame votre mere , je suis devenue la vôtre ; & , pour m'élever en dignité, vous m'avez constituée Gouvernante de Mademoiselle Mariane.

C É L I A N T E.

C'étoit l'unique moyen de la voir.

F R O S I N E.

Aussi vous pénétrâtes dans sa retraite inaccessible.

C É L I A N T E.

Que de graces s'offrirent à ma vue ! que de traits embrasèrent mon ame , quand les prévenances affectueuses de Mariane cherchoient , disoit-elle , à exciter une tendresse d'où dépendoit son bonheur ! Elle n'y a que trop bien réussi.

F R O S I N E.

Oui , la curiosité vous inspira cette métamorphose , & l'amour vous la fait conserver ; mais j'espere qu'enfin il vous la fera quitter.

C É L I A N T E.

Je ne fais...

F R O S I N E.

Que voulez-vous que Mariane fasse d'une tante qu'elle ne regarde que comme sa mere ? Il me semble qu'elle s'accommoderoit mieux d'un cousin qu'elle aimeroit comme son amant.

C É L I A N T E.

Je ne suis peut-être que trop intéressé à son erreur.

F R O S I N E.

Ma foi , vous ne courez pas grand risque : je vous répons que son cœur est au fait , l'énigme n'est plus que pour son esprit.

C É L I A N T E.

Je lis dans le cœur de Mariane ; mes seuls conseils reglent les mouvemens de son ame , c'est mon amour qui les dicte ; en elle la nature docile obéit à tous mes desirs ; quoique retenus & déguisés.

F R O S I N E.

Je conçois que cela est assez plaisant ; mais

C É L I A N T E.

Mais j'espère en la pureté de mes sentimens ; ma jalousie n'écarte pas même les amans qui cherchent à lui plaire.

F R O S I N E.

Vous ne faites pas un grand effort , elle ne les regarde seulement pas , elle s'ennuie de tous les plaisirs que vous lui procurez dans cette maison de campagne.

C É L I A N T E.

J'ai du moins réussi en engageant Hortence à venir ici ; elle y est depuis quatre mois ; Mariane l'aime , & se plaît avec elle.

F R O S I N E.

Elle se plaît encore plus avec vous.

C É L I A N T E.

Valère peut faire une diversion dans l'amitié d'Hortence pour Mariane.

F R O S I N E.

Oui , sans doute , Valère est son amant ; il doit être son époux , & cependant n'est que son pis aller.

C É L I A N T E.

Tu as toujours des idées singulieres.

F R O S I N E.

Pas tant que vous croyez ; Hortence & Mariane s'aiment , à ce que je pense ; mais il y a une certaine aigreur dans leur commerce , dont vous êtes la cause.

C É L I A N T E.

Premièrement , Valere est plus aimable que moi , & d'ailleurs elles ne peuvent soupçonner qui je suis.

F R O S I N E.

Monfieur , Monfieur , fur cet article , la science des Docteurs ne vaut pas notre instinct : elles parlent de vous fans cefse , vous vantent chacune tour à tour , feroient fâchées d'être contredites , & le font tout autant de se trouver de même avis.

C É L I A N T E.

Vas , tu t'abuses , Frosine.

F R O S I N E.

Je ne m'abuse point ; croyez qu'une Dame , telle que vous , est bien capable d'exciter de pareilles émotions ; de jeunes filles ne se doutent de rien , mais elles ne s'y trompent guere.

C É L I A N T E.

Mais Hortence aime Valere.

F R O S I N E.

Elle vous aime peut-être tous les deux ; cette contradiction de sentimens lui inspire cette bizarrerie qui étonne : son cœur incertain a également envie de rire & de soupirer.

C É L I A N T E.

Je veux la décider.

F R O S I N E.

Ce sera bien fait. Je voudrois que vous eussiez été témoin d'une scène qui se passa hier encore à votre sujet : Valère survint ; sa présence , comme il arrive toujours , vous fit tort dans le cœur d'Hortence , & dès-lors Mariane , qui étoit auparavant sombre & un peu aigre , s'adoucit , s'égaya à mesure que Valere triomphoit.

C É L I A N T E.

C'en est fait, je ne balance plus , elle se mariera aujourd'hui ; j'ai le consentement des parens ; Valere en fera charmé , Mariane le désire. Mais j'aperçois Mariane & Valere.



SCÈNE II.

SCÈNE II.

MARIANE, VALERE, CÉLIANTE ;
FROSINE.

VALERE.

DÉCIDEZ , ma tante , une plaisante dispute :
ma sœur dit qu'elle vous aime plus que moi , parce
qu'elle s'ennuie de tout ; moi , je soutiens que je
vous aime plus qu'elle , parce que je me réjouis de
tous les plaisirs que vous nous procurez.

MARIANE.

Je ne m'ennuie jamais avec ma tante ; les plaisirs
m'ennuient sans elle , & Céliante auprès de vous ,
mon frere , ne passe peut-être qu'après les plaisirs.

CÉLIANTE.

Mes enfans , votre amitié à l'un & à l'autre m'est
infiniment précieuse ; je me flatte que vous m'ai-
mez également tous deux chacun à votre maniere.

MARIANE.

O Ciel ! vous l'emportez , mon frere , puisque
Céliante vous égale à moi.

FROSINE.

Mademoiselle , je suis sûre que votre maniere
d'aimer Céliante vaut mieux que celle de Valere.

Tome I.

E

C É L I A N T E.

Que puis-je faire , belle Mariane , pour vous rendre heureuse ? Vous êtes jeune , charmante , sensible ; peut-être en effet l'amitié seule n'est point assez pour un cœur tel que le vôtre : si quelque Amant . . .

M A R I A N E.

Non , je ne veux point d'Amant ; l'amour m'est odieux.

V A L E R E.

Je vous dis que ma petite sœur a la tête tournée , à force de raison & d'indifférence.

C É L I A N T E.

Pour vous , Valere , vous êtes bien plus sage ; vous êtes amoureux.

V A L E R E.

J'avoue que votre consentement met le comble à mon bonheur & à mon amour.

C É L I A N T E.

Je suis d'accord avec tous les parens de votre maîtresse ; mais nous sommes convenus de conclure aujourd'hui votre mariage : allez les rassembler , & tout préparer pour votre bonheur.

V A L E R E.

J'y cours : au moins , ma sœur , ne soyez pas si sérieuse avec Hortence ; hier encore je vous trouvai prête à vous quereller. Je perds tout mon temps à lui remettre l'esprit ; il est vrai que si je me brouil-

lois avec elle, vous auriez peut-être plus de peine à faire mon raccommodement. (*Il sort.*)

C É L I A N T E.

Belle Mariane, je vais de mon côté travailler à finir cette affaire, pour n'avoir à songer uniquement qu'à vous : je veux que nous consultations sérieusement ensemble sur les moyens de fixer votre sort d'une manière qui vous satisfasse.

M A R I A N E.

Attachez-le pour jamais à vous ; je vous l'ai demandé cent fois, rien ne vous est si aisé.

C É L I A N T E.

Hélas ! pas tant que vous le croyez, peut-être.

S C È N E I I I.

M A R I A N E , F R O S I N E.

M A R I A N E.

JE ne vois pas pourquoi ma tante trouve cela si difficile.

F R O S I N E.

Une jeune fille comme vous, est embarrassante avec une tante comme elle.

M A R I A N E.

Mais non, Frosine.

F R O S I N E.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

E ij

M A R I A N E.

Tu ne me comprends pas.

F R O S I N E.

Ce feroit à moi à vous faire ce reproche.

M A R I A N E.

Tu ne me persuaderas jamais que ma tante ait raison de se séparer de moi. Que ne ferois-je pas pour elle ? J'étudierois ses goûts, je tâcherois de les deviner, je les préviendrois peut-être, je ne la quitterois ni jour, ni nuit.

F R O S I N E.

Ni jour, ni nuit, bon Dieu ! eh, comment entendez-vous qu'on puisse dormir auprès de vous ? Moi qui suis obligée de coucher dans votre chambre, je n'y saurois presque durer ; vous vous agitez sans cesse, & si par hasard le sommeil ferme vos yeux, vous vous mettez à rêver, & vous parlez tout haut. Il est vrai que c'est toujours de votre chere tante ; mais cela n'en est pas moins incommode. Non, je ne lui conseillerois jamais de s'y exposer.

M A R I A N E.

Frosine, je serois si sage ! je respecterois si bien son sommeil ! j'épierois seulement le moment de son réveil pour l'embrasser, pour lui baiser les mains, pour lui rappeler mille fois que je l'aime.

F R O S I N E.

Les tantes ne sont pas faites pour ces petits manèges-là.

M A R I A N E.

Que peux-tu y trouver à redire? Cela est si naturel!

F R O S I N E.

Comme si un époux ne l'étoit pas!

M A R I A N E.

Frosine, tu as entrepris de me désespérer, en me parlant toujours d'un époux; je n'en veux point, je n'en veux point.

F R O S I N E.

Vous êtes bien résolue: ah! vous changerez d'avis.

M A R I A N E.

Jamais; je sens que mon amitié pour ma tante croîtroit encore, si elle pouvoit croître, & qu'elle ne finira jamais.

F R O S I N E.

Voilà un goût bien vif.

M A R I A N E.

Eh! comment n'aimeroit-on pas Céliante? elle met tant de naturel dans ses attentions; elle donne un air d'intérêt aux politesses les plus simples; vous dit-elle une chose flatteuse? on voit dans ses yeux attendris que ce n'est point un compliment; toutes ses actions ont les nuances du sentiment le plus tendre; le moindre mot qui sort de sa bouche semble appartenir à son cœur; aussi cela répond-il tout aussi-tôt au mien: elle a l'art de choisir tous les ajustemens qui me vont le mieux; en prenant

soin de ma figure, on diroit qu'elle soutient sa propre cause ; elle paroît s'embellir des louanges qu'on me donne. Ah ! tu conviendras, Frosine, que ce n'est point une femme comme une autre.

F R O S I N E.

Mais, c'est un fort ; votre amie Hortence est comme vous ; elle me paroît moins touchée d'amour pour Monsieur votre frere, que d'amitié pour Céliante.

M A R I A N E.

Tu me rappelles une idée qui me fâche : ce que tu dis est vrai ; elle m'impatiente souvent à force d'aimer ma tante : de quoi s'avise-t-elle ? Céliante ne lui est rien.

F R O S I N E.

Il est vrai.

M A R I A N E.

Il me semble pourtant qu'elle l'aimoit davantage avant d'avoir connu mon frere ; mais je ne serai point tranquille, si elle ne l'épouse.

F R O S I N E.

On diroit que vous attendez cet événement pour vivre bien ensemble ; je ne vois pas pourquoi.

M A R I A N E.

Elle m'inspire tout à la fois de la tendresse & de l'aversion ; elle est de même à mon égard.

F R O S I N E.

Je n'y comprends rien : mais soyez la plus rai-

sonnable : la voici , tâchez de ne lui pas montrer tant d'humeur.

M A R I A N E.

Je vais , pour me dépiquer , lui faire compliment sur son mariage.

S C È N E I V.

M A R I A N E , F R O S I N E , H O R T E N C E.

M A R I A N E , *avec volubilité* :

HORTENCE , je vous attendois avec la dernière impatience , pour vous féliciter sur les nouveaux liens qui vont à jamais vous unir. Ce jour tant souhaité est enfin arrivé. Aujourd'hui vous comblez les vœux de Valere ; tout se dispose pour votre hymen ; vous ferez mariée ce soir , Céliante vient de me l'annoncer ; elle a le consentement de tous ceux dont vous dépendez ; elle ordonne actuellement les préparatifs de la fête , & mon frere est allé rassembler vos parens.

H O R T E N C E.

Quelle volubilité ! mais , Mariane , vous allez étouffer.

M A R I A N E.

J'avoue que je suis enchantée : permettez-moi , dans les transports de la joie que je ressens , d'aller rejoindre Céliante ; vous sentez bien que c'est à

72 LA TANTE SUPPOSÉE,

moi à l'aider dans tous les embarras que cet événement doit lui causer.

H O R T E N C E.

Vous me paroissez si agitée, que j'espérerois en vain de vous retenir un moment ; je le vois, je n'apprendrai pas de vous, les raisons qui ont pu déterminer si subitement Céliante & mes parens.

M A R I A N E.

Je vous laisse avec Frosine, qui pourra vous instruire.

S C È N E V.

H O R T E N C E , F R O S I N E.

H O R T E N C E.

MAIS, je ne la reconnois plus ; Frosine, est-ce là cette Mariane que j'ai toujours vue si sombre & si mélancholique ?

F R O S I N E.

Elle est charmée de votre mariage.

H O R T E N C E.

Je le vois bien.

F R O S I N E.

Si vous saviez combien elle vous aime !

H O R T E N C E.

Mais je ne le vois pas trop.

F R O S I N E.

Tenez , elle vous aime autant que vous l'aimez.

H O R T E N C E.

Oui , Froline , nous nous aimons comme on s'aime entre femmes.

F R O S I N E.

Il me semble pourtant que ce n'est pas tout à fait ainsi que vous aimez Céliante.

H O R T E N C E.

Ah ! j'avouerai qu'elle fait l'exception.

F R O S I N E.

Hé bien , je pense tout comme vous , & si l'on me donnoit à choisir , en vérité j'aimerois bien autant vivre avec Céliante qu'avec Valere.

H O R T E N C E.

Ce que je ne comprends pas , c'est que , malgré moi , je suis sérieuse avec Céliante , & je plaisante avec Valere.

F R O S I N E.

C'est que vous devez l'épouser , & que , pour nous autres filles , le mariage est toujours plaisant.

H O R T E N C E.

C'est-à-dire , il commence par être plaisant ; mais explique-moi , si tu le peux , pourquoi Céliante me plaît & m'attriste.

FROSINE.

Il y a dans le monde des choses bien singulières.

HORTENCE.

L'amitié en est du nombre ; dans cette maison-ci elle fait rêver.

FROSINE.

Au lieu qu'ailleurs elle fait bâiller.

HORTENCE.

Je ris avec mon Amant, & je soupire avec mon Amie ; cela est tout à fait inconcevable.

FROSINE.

Voilà précisément ce que Mariane trouve fort mauvais.

HORTENCE. /

Mais, pourquoi ?

FROSINE.

C'est qu'elle ne veut pas apparemment que son frere soit un mari pour rire.

HORTENCE.

Valere, quoique sérieux, m'amuse ; Céliante, quoiqu'enjouée, m'occupe.

FROSINE.

Cela a l'air d'un contresens, n'est-il pas vrai ?

HORTENCE.

C'est au moins une inconséquence.

F R O S I N E.

Allez , allez , pas tant que vous l'imaginez : mais je vois votre Amant ; je lui laisse le soin de vous donner toutes ces explications.

H O R T E N C E.

J'aimerois mieux les demander à Céliante.

F R O S I N E.

Je conçois que vous l'aimez mieux que Valere ; mais croyez cependant que Valere vaut mieux que rien : je vais rejoindre ma Maîtresse qui peut avoir besoin de moi.

S C È N E V I.

V A L E R E , H O R T E N C E.

V A L E R E.

ENFIN , belle Hortence , ce jour met le comble à ma félicité ; mes parens veulent bien hâter notre mariage ; il est fixé pour ce soir.

H O R T E N C E.

Ah , ah ! cela est plaissant.

V A L E R E.

Comment , plaissant ! Je ne m'attendois pas à cette réponse.

H O R T E N C E.

Aimeriez-vous mieux que cela me parût triste ?

V A L E R E.

En vérité, Hortence. . . .

H O R T E N C E.

Je fais que le mariage est une affaire sérieuse ,
sur-tout quand l'époux est sérieux ; mais les femmes
souvent en font une affaire fort gaie.

V A L E R E.

Je les blâme très-fort.

H O R T E N C E.

Voudriez-vous que du jour que l'on se marie on
se mît en petit deuil , en attendant que l'on fût
veuve ? Monsieur , le mariage est un bonheur , il
doit rendre gai.

V A L E R E.

Non , le bonheur ne fait pas rire , il rend content.

H O R T E N C E.

Qu'en savez-vous ?

V A L E R E.

C'est que je vous vois cet air sérieux avec ma
tante.

H O R T E N C E.

Je voudrais vous le voir avec moi.

V A L E R E.

Un seul de vos regards me le donneroit.

H O R T E N C E.

Point du tout ; lorsque je vous regarde , vous me

faites des yeux mourans ; quand je regarde Céliante , les siens deviennent étincelans.

V A L E R E .

Il est certain que vous l'aimez mieux que moi.

H O R T E N C E .

Pour vous parler franchement , je crois que si j'étois toujours avec elle , je me passerois fort bien de mari.

V A L E R E .

Hortence , Hortence ! vous n'avez point l'idée de ce que c'est que l'amour.

H O R T E N C E .

Ah ! que si , j'en doute un peu : je fais une grande différence d'un soupirant & d'un Amant ; j'aime assez l'un , & je fuis l'autre. Un soupirant est un être gauche , entrepris , transi , qui contemple sans cesse , & qui ennuie en contemplant ; s'il profere deux mots , c'est pour faire des sermens , & cela d'un ton si triste , d'un air si fade , qu'on l'en déga-geroit volontiers dans l'instant même qu'il les prononce. Il ne sort de sa langueur que pour vous rendre de petits soins. Ah ! je trouve qu'un homme qui affecte tant de miseres , est à faire périr. Un Amant prouve son amour sans en prononcer le nom ; seulement il vous aveugle : au lieu de vous louer , il étudie , il devine les goûts , les caractères , les inclinations de ce qu'il aime ; il les donne comme les siens , il fait croire que dans ce qu'il fait , il y a

plus de conformité que de complaisance ; peu à peu il vous attache , vous intéresse , enfin vous fait éprouver qu'il a touché le cœur , quand on ne le soupçonnoit que de vouloir plaire à l'esprit.

V A L È R E.

« Hortence , vos lumières m'étonnent ; les tenez-vous de ma tante ?

H O R T E N C E.

Oui , je lui ai cette grande obligation.



SCÈNE VII.

FROSINE, HORTENCE, VALERE.

FROSINE.

MADemoiselle, je viens vous avertir que Céliante parle de retourner dans ses Terres.

HORTENCE.

Comment ! Céliante nous quitteroit ; & que deviendroît donc Mariane ?

FROSINE.

Il est vrai que Céliante est bien nécessaire à son éducation.

HORTENCE.

Il faut l'empêcher de partir, il le faut absolument : Valere joignez-vous à moi, croyez que je vous estime, que je fais cas de vous, & que je prendrai avec plaisir pour époux quelqu'un dont je veux faire mon ami.

VALERE.

Charmante Hortence, vous dissipez mes alarmes, & je vais faire mon possible pour prévenir les vôtres.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

C É L I A N T E , V A L E R E .

C É L I A N T E .

ENFIN, mon départ est différé, Hortence & Mariane l'ont obtenu de moi, mon cher neveu; vous n'en paroissez pas aussi content qu'elles.

V A L E R E .

C'est qu'il n'y a que l'extravagance qui puisse être comparée à leur contentement; je vous aime beaucoup, mais c'est avec beaucoup de raison.

C É L I A N T E .

Pour moi, je ne fais rien de si raisonnable que d'aimer à la folie.

V A L E R E .

Je ne le croyois pas.

C É L I A N T E .

Il faut en toutes choses chercher le degré d'excellence, & lorsqu'il s'agit d'aimer, c'est la folie qui en fait la perfection.

V A L E R E .

V A L E R E.

Vous devez trouver ces Demoiselles bien par-faites ?

C É L I A N T E.

Aussi sont-elles parvenues à me faire rester.

V A L E R E.

Vos affaires en souffriront peut-être.

C É L I A N T E.

On n'en a de vraiment importantes que dans l'endroit où l'on est aimé.

V A L E R E.

C'est-à-dire qu'Hortence est votre homme d'affaires.

C É L I A N T E.

Mais, en vérité, mon neveu, je crois que vous êtes jaloux de moi.

V A L E R E.

Je le ferois certainement, si je ne savois pas que vous êtes ma tante.

C É L I A N T E.

Où prenez-vous, je vous prie, toutes ces rêveries ?

V A L E R E.

Il n'y a pas le sens commun, je l'avoue ; mais Hortence me parle de vous avec une vivacité qui m'étonne : là, parlez-moi en conscience, ne seriez-vous pas mon oncle ?

Tome I.

E

82 LA TANTE SUPPOSÉE,

C É L I A N T E.

La tête vous tourne absolument.

V A L E R E.

Dites plutôt à Mariane, & tout au moins à votre chère Hortence. Ne se sont-elles pas piquées plusieurs fois à votre sujet, comme si c'étoient deux rivales? Ma sœur même quelquefois me cherche querelle à moi, sur les bontés que vous me témoignez; cela est sans exemple; mais je vous l'abandonne, elle est sans ressource. Je n'en fais pas de même à l'égard d'Hortence, je vous prie de lui faire entendre raison.

C É L I A N T E.

Elle l'entendra, si vous la lui faites perdre.

V A L E R E.

Elle aimera mieux que vous vous en chargiez.

C É L I A N T E.

Vous êtes injuste; je vous soutiens qu'elle vous aime.

V A L E R E.

Elle me le dit avec tant de flegme, que cela prend l'air d'une maxime plus que d'un sentiment.

C É L I A N T E.

Et vous, vous avez l'air d'un Précepteur plutôt que d'un Amant. Songez que votre père a donné l'ordre, en nous quittant, de vous chercher un bon parti. Hortence vous convient, & quand elle ne

vous aimeroit pas éperduement , il n'en faudroit pas moins l'épouser : voulez-vous être aussi délicat dans le choix d'une femme , que dans celui d'une maîtresse ?

V A L E R E.

Mais si elle ne m'aime pas ?

C É L I A N T E.

Elle vous aimera : une jeune fille sort du Couvent , épouse un homme qu'elle n'a jamais vu ; au bout de huit jours elle en est amoureuse ; il faut que le mariage soit une bonne chose : Hortence vient , évitez-la , & laissez-moi le soin de vos intérêts ; vous gâteriez tout avec votre air de heros de Roman.

V A L E R E.

Elle m'apperçoit.

C É L I A N T E.

Eh ! tant mieux ; faites-lui une révérence froide ; & partez sans rien dire.



SCÈNE II.

HORTENCE, CÉLIANTE.

HORTENCE.

COMMENT donc ? Voilà de la dignité.

CÉLIANTE.

C'est qu'il prétend que vous en mettez beaucoup dans la façon dont vous l'aimez ; il est piqué, mais le dépit est un hommage.

HORTENCE.

Ah ! qu'il garde son hommage, son cœur & sa main pour une autre, je n'en mourrai pas de chagrin.

CÉLIANTE.

Vous manquerez donc l'occasion de devenir ma niece ?

HORTENCE.

Je serois cependant charmée de vous être quelque chose.

CÉLIANTE.

Cela est très-possible.

HORTENCE.

J'estime Valere, & l'on dit que l'estime est de l'amour, en fait de mariage.

CÉLIANTE.

Mais oui, l'on en peut tirer parti, lorsque l'on

vit ensemble , & je vous faurois un gré infini d'avoir pour Valere un goût plus décidé.

H O R T E N C E .

Ainsi pour être aimée de vous , je dois donner mon cœur tout entier à un autre.

C É L I A N T E .

L'amour peut occuper un cœur , sans nuire à l'amitié.

H O R T E N C E .

C'est tout le contraire ici , l'amitié y nuit à l'amour.

C É L I A N T E .

Il y a de la bizarrerie dans cette façon de penser.

H O R T E N C E .

Ily en a tout autant dans la vôtre ; vous voulez ; par exemple , me marier , parce que vous souhaitez , dites-vous , mon bonheur ; vous désirez celui de Mariane plus vivement encore , & cependant vous ne vous fouciez pas de lui donner un mari.

C É L I A N T E .

Que dites-vous ? C'est précisément le plus ardent de mes souhaits , c'est ce que j'ose exiger d'elle.

H O R T E N C E .

Non , vous ne l'y contraindrez pas , si elle s'obstine à vous refuser.

C É L I A N T E .

Comptez que je renoncerai au plaisir de la voir , si aujourd'hui elle ne me donne cette satisfaction.

F i j

H O R T E N C E.

Voilà qui est trop plaissant; aujourd'hui vous voulez que Mariane soit mariée.

C É L I A N T E.

Je le veux, je l'exige avec passion, aujourd'hui; n'en doutez pas.

H O R T E N C E.

Je vois bien qu'il faut qu'on vous obéisse.

S C È N E I I I.

CÉLIANTE, HORTENCE, MARIANE;
FROSINE.

M A R I A N E.

QUOI! ma tante, toujours Hortence avec vous! jamais Hortence avec mon frere!

C É L I A N T E.

Hortence me répétoit qu'elle étoit prête à assurer son bonheur.

M A R I A N E.

Ah! j'en suis ravie, j'en suis enchantée.

H O R T E N C E.

J'apprends aussi avec joie, eh, quelle joie! que vous vous mariez ce soir même.

M A R I A N E.

Moi !

H O R T E N C E.

Rien n'est si sûr ; à mon tour je vous en fais mon compliment , & de tout mon cœur.

M A R I A N E.

Voilà une plaisanterie.

H O R T E N C E.

Que vous trouvez bien mauvaise ; vous avez tort : c'est une vérité des plus incontestables ; demandez-le à Madame votre tante.

C É L I A N T E.

Ah ! c'est une affaire entre Mariane & moi.

M A R I A N E.

Mademoiselle Hortence a toujours la fureur de se mêler de tout. Laissez-nous.

H O R T E N C E.

Pour vous punir , il me prend envie de rester.

M A R I A N E.

Eh bien , restez , Mademoiselle ; mais ma tante ne me dira rien.

C É L I A N T E.

Il est vrai qu'il y a certains secrets de famille. . . .

H O R T E N C E.

Je les respecte , & ma réserve ne vient que du désir que j'ai de ne pas vous déplaire.



SCÈNE IV.
CÉLIANTE, MARIANE.

MARIANE.

MAIS, peut-on rien comprendre au galimatias offensant qu'elle nous fait ? Ne trouvez-vous pas , comme moi , ma tante , qu'elle a des charmes & des graces insupportables ?

CÉLIANTE.

Pourquoi dites-vous cela ? Elle consent à tout ce que nous désirons.

MARIANE.

Elle a bien fait ; si son caprice eût duré plus long-temps , je vous aurois priée , ma tante , de la renvoyer à ses parens : oh ! elle auroit mis le désordre dans cette maison.

CÉLIANTE.

Vous prenez aussi toujours avec elle des partis violens.

MARIANE.

Des partis violens ! n'est-elle pas bien à plaindre d'épouser mon frere ?

CÉLIANTE.

Non , sans doute , & elle n'aura pas lieu , je crois , de s'en repentir. Je vous répéterai les mêmes discours que je lui ai tenus. Souvent une fille à son

âge & au vôtre , doit songer à s'établir , c'est même une ressource pour sa vertu.

M A R I A N E.

Je n'ai , je pense , rien de commun avec elle.

C É L I A N T E.

La même bienfiance & la même nécessité.

M A R I A N E.

Mais , ma tante , Hortence m'a donc dit vrai ?
Oh ! mon Dieu , que je la hais ! cette petite fille
m'a toujours joué les tours les plus sanglans.

C É L I A N T E.

Seroit-ce d'épouser votre frere ?

M A R I A N E.

Eh ! non mais , encore un coup , quelle liaison y a-t-il de son mariage avec le mien ?

C É L I A N T E.

Il est temps , belle Mariane , de fixer votre état :
non , ce n'est point assez des dehors d'une languissante amitié ; ce culte modéré ne répond pas à l'excès de vos charmes , & aux transports qu'ils inspirent. Vous devez être aimée d'un amour dont on s'honore , d'un amour le plus violent & le plus passionné.

M A R I A N E.

Moi , ma tante !

C É L I A N T E.

On ne doit pas moins à vos graces qu'à vos fei-

timens. Le cœur d'un mari , d'un homme amoureux & aimé , peut seul vous rendre cet hommage , seul digne de vous : vous ferez heureuse alors , ma chere Mariane.

M A R I A N E.

Le pouvez-vous penser ? ô Dieu !

C É L I A N T E.

Vous goûterez enfin vous-même ce charme que vous inspirez ; ce charme se répandra sur toutes vos actions , & dans tous les momens de votre vie les caresses les plus tendres seront l'expression sensible & enflammée des sentimens nouveaux qui ne sont pas encore développés dans votre ame ; en vain , chere Mariane , je me hasarde à vous en donner une si foible idée.

M A R I A N E.

Eh ! ma chere tante , je goûte avec vous ce bien si précieux ; j'éprouve en vous aimant mille fois plus de bonheur que vous ne m'en promettez ; vous seule pouvez combler mes vœux.

C É L I A N T E.

Non, vous ferez épouvantée , Mariane , de la vie imparfaite que vous aurez passée jusqu'à l'instant heureux , où , toute entiere à votre Amant , vous vous avouerez à vous-même que vous avez languï , que vous n'avez pas vécu réellement avant de le connoître , avant de lire dans ses yeux votre bonheur & le sien.

M A R I A N E.

O Ciel!

C É L I A N T E.

Oui , vous avez un Amant , ma chere Mariane ; j'ose assurer qu'il est digne de vous par l'excès de sa passion ; mais vous ne pourrez jamais le connoître , si vous ne renoncez à la langueur de cette impuissante amitié.

M A R I A N E.

Mariane , renoncer à vous aimer ! Ah ! ma tante ; que me proposez-vous ?

C É L I A N T E.

Ce que je désire passionnément.

M A R I A N E.

Ah ! que peut vous faire le bonheur d'un Amant ? l'amour à moi m'est inutile.

C É L I A N T E.

Il est le bien suprême de tous les êtres , il en est le soutien , le conservateur , le dieu charmant. C'est par lui que tout respire , que tout s'embellit ; ses feux délicieux animent & perpétuent la nature ; il est le lien , le terme & le chef-d'œuvre de tous les sentimens du cœur ; la froide amitié n'offre que des douceurs imparfaites , l'ame ne peut être parfaitement remplie que par l'amour.

M A R I A N E.

Ma tante , vous ne seriez plus toute à moi , & je ne serois plus toute à vous.

C É L I A N T E.

Belle Mariane, cet Amant que je vous offre, c'est un autre moi-même; il brûle en secret pour vous des feux les plus tendres & les plus ardens; il est prêt à mourir du silence fatal que son respect impose à son amour.

M A R I A N E.

Comme vous me baïsez les mains en me parlant de son respect!

C É L I A N T E.

Imaginez-vous que c'est lui.

S C È N E V.

FROSINE, MARIANE, CÉLIANTE.

F R O S I N E.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle; Monsieur votre pere est arrivé des Indes.

M A R I A N E.

J'en suis comblée de joie.

C É L I A N T E, *bas à Frosine.*

J'en suis au désespoir.

M A R I A N E.

Ma chere tante, volons nous jeter dans ses bras.

F R O S I N E, *bas à Céliante.*

Tâchez de l'esquiver.

C É L I A N T E.

Ma niece , je veux vous prévenir.

M A R I A N E.

Non , mon empressement l'emportera sur le vôtre.

F R O S I N E.

Sortons vite de ce côté , il vient par l'autre.

S C È N E V I.

A L C I D O R , M A R I A N E.

A L C I D O R.

A H ! ma chere fille , que je sens de joie à vous revoir !

M A R I A N E.

Mon pere , ah ! mon pere , que ces embrassemens sont doux ! j'ai prévenu ma tante ; elle enviera bien mon fort.

A L C I D O R.

Ne troublons point ces instans d'alégresse par un souvenir douloureux ; ne parlons pas de votre tante.

M A R I A N E.

Comment ! auroit-elle eu le malheur de vous déplaire ?

A L C I D O R.

Hélas ! si cela étoit , je la regretterois moins.

M A R I A N E.

Je ne vous conçois pas , mon pere.

A L C I D O R.

Qu'elle vous auroit aimée, si elle vous eût connue !

M A R I A N E.

Voilà précisément ce qui est arrivé ; elle m'aime à l'excès , mais je l'aime davantage.

A L C I D O R.

Vous n'y pensez pas , ma fille, ma sœur est morte depuis trois mois.

M A R I A N E.

Ma tante est morte ! elle est ici , elle y jouit d'une santé parfaite , elle fait tout notre bonheur par les plaisirs qu'elle nous procure : nous nous disputons à qui s'aimera le plus ; sûrement c'est moi qui l'emporte ; elle est riante , jeune & fraîche.

A L C I D O R.

Il est vrai qu'elle n'étoit pas vieille , mais elle avoit quelque quinze ans plus que moi.

M A R I A N E.

Mon pere , permettez-moi de vous dire que vous avez l'air d'être son oncle.



S C È N E V I I.

VALERE, HORTENCE, MARIANE,
ALCIDOR.

V A L E R E .

MON pere, j'apprends votre arrivée, & je ne perds pas un moment pour venir vous embrasser, & vous présenter votre bru.

A L C I D O R .

Comment, vous/êtes marié sans mon consentement !

H O R T E N C E .

Pourriez-vous m'en soupçonner, Monsieur ? Quoique Valere soit aimable, je n'ai promis, de concert avec mes parens, de lui donner ma main que pressée par votre sœur, qui a toujours agi en votre nom.

A L C I D O R .

Enfin, c'est votre fureur à tous de soutenir que ma sœur est vivante.

V A L E R E .

En pouvez-vous douter ?

A L C I D O R .

Frofine m'a mandé qu'elle n'étoit plus.

M A R I A N E .

Frofine est ici avec elle.

A L C I D O R.

Frofine est ici ! & pourquoi ne puis-je parvenir à voir l'une des deux ?

M A R I A N E.

Elles vous cherchent , mon pere.

A L C I D O R.

Il faut absolument que je les trouve ; je crains fort que vous n'en foyez tous les dupes , & que vous n'ayez reçu ici deux aventurieres.

Fin du second Aëte.

ACTE III.



A C T E I I I.

SCÈNE PREMIERE.

HORTENCE, VALERE, ALCIDOR.

A L C I D O R.

C O M M E N T ! elle ne veut pas me voir, elle s'enferme à clef dans sa chambre, elle ne me répond point, & vous me soutiendrez que c'est ma sœur ! C'est faire à son frere une jolie réception.

H O R T E N C E.

Monfieur, tout est bien changé depuis votre départ ; voilà comme à présent les freres & les sœurs se reçoivent.

A L C I D O R.

Eh bien, moi, je veux la voir une fois seulement, pour lui montrer comme ils se congédient.

V A L E R E.

Je puis vous assurer, mon pere, qu'elle a pour vous des sentimens bien tendres.

A L C I D O R.

Il y paroît vraiment : est-ce là la façon dont votre sœur vous aime ? elle n'est pas gênante.

Tome I.

G

Je ne puis pas disconvenir que la chose ne soit un peu singulière; mais il n'en est pas moins vrai que c'est Madame votre sœur.

A L C I D O R.

Savez-vous bien, ma chère belle-fille, que vous me feriez sortir des bornes de ma douceur naturelle? Je vous dis, je vous soutiens, je vous répète, que je suis certain que ma sœur n'existe plus; Frofine me l'a mandé, positivement mandé.

V A L E R E.

Je la vois; elle va vous répondre elle-même.

S C È N E I I.

FROSINE, VALERE, HORTENCE,
ALCIDOR.

A L C I D O R.

AH! vous voilà, Mademoiselle Frofine; dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi ma sœur n'est pas morte?

F R O S I N E.

Monsieur, c'est qu'elle est polie, & se feroit une peine de passer avant vous.

A L C I D O R.

Mais, voici votre lettre qui m'a marqué le contraire.

F R O S I N E.

Il est vrai , Monsieur ; j'y ai été bien trompée.

A L C I D O R.

Voyons , tâchez , si vous pouvez , de me débrouiller ce mystère ; il y a certainement de la friponnerie là-dessous.

F R O S I N E.

Monsieur , si c'est une friponnerie que de n'être pas morte , vous n'êtes donc pas un honnête homme ?

V A L E R E.

Frosine , vous vous oubliez.

H O R T E N C E.

Il est vrai que la réplique est plus conséquente que respectueuse.

A L C I D O R.

Ne nous écartons pas : quel étoit votre objet en m'écrivant cette lettre ?

F R O S I N E.

Hélas ! Monsieur , dans ce moment critique j'étois dans la bonne foi : Madame votre sœur tomba dans une foiblesse si excessivement longue , que je la crus perdue ; la connoissance ne lui revint que dix-huit heures après ; c'est alors que je vis que les foiblesse ne font pas mourir les femmes.

A L C I D O R.

Mais d'où lui vient cette obstination à ne pas me voir ?

100 LA TANTE SUPPOSÉE ;

F R O S I N E.

C'est encore une foiblesse ; Madame votre sœur y a toujours été fort sujette ; la joie de votre retour l'a tellement suffoquée, qu'elle s'est évanouie. Vous sentez bien qu'il n'eût pas été décent qu'elle vous eût vu sans vous reconnoître.

A L C I D O R.

Elle est donc mieux , puisque vous l'avez laissée ?

F R O S I N E.

Mademoiselle Mariane l'a tirée d'un état si fâcheux. Vous savez leur union , & cette niece-là est pour sa tante un souverain spécifique.

A L C I D O R.

Oh ! corbleu , il ne sera pas dit que ma fille aura plus de privilège que moi ; il y a dans tout ceci des choses inconcevables , & que je crains de concevoir.

F R O S I N E.

Vous n'êtes cependant pas sujet à cela , Monsieur.

A L C I D O R.

Je n'entends point raison : Hortence , Frosine , & vous , mon fils , venez tous avec moi : oh ! oh ! on verra que je suis le maître.



S C È N E I I I.

MARIANE , ACTEURS PRÉCÉDENS.

M A R I A N E .

M O N pere , je venois.

A L C I D O R .

Vous veniez , vous veniez ; je ne me foucie pas
d'être instruit pourquoi vous venez ; je voudrois
plutôt favoir pourquoi vous vous en êtes allée.

M A R I A N E .

Qui peut donc si fort vous fâcher , mon pere ?

A L C I D O R .

Comment ! qu'est-ce qui peut me fâcher ? Croyez-
vous qu'il soit bien agréable pour moi que vous
ayez de la préférence pour ma sœur , quand elle
se trouve mal ?

M A R I A N E .

Mais , mon pere , elle ne s'est point trouvée mal.

A L C I D O R .

Elle ne s'est point évanouie ?

M A R I A N E .

Affurément , je ne l'ai pas quittée.

A L C I D O R .

Frofine vous fait des signes.

FROSINE.

Monsieur , c'est que Mademoiselle votre fille craint de vous alarmer. Je vais savoir par moi-même ce qui en est.

ALCIDOR.

Ah ! vous ne m'échapperez pas.

FROSINE.

Ah ! je tombe en foiblesse.

ALCIDOR.

Bon ! bon ! c'est par malice qu'elle perd la parole.

HORTENCE.

Le même principe la lui rendra peut-être.

MARIANE.

Frosine ! Frosine ! elle ne m'entend pas.

VALERE.

Je ne sens pas son pouls ; je vais l'emporter promptement dans la chambre de ma tante.

SCÈNE IV.

MARIANE , HORTENCE , ALCIDOR.

MARIANE.

MON pere, je voudrois bien vous voir avec l'esprit plus calme ; votre retour est un vrai jour de fête , & vous ne me regardez que d'un œil sévère ; vous ne me parlez que d'un ton rigide ; vous savez cependant combien votre tendresse m'est chère.

A L C I D O R.

Eh bien, Mademoiselle !

M A R I A N E.

Mademoiselle ! cette expression effarouche mon cœur : pourquoi ne me pas appeler votre fille ? Ce nom m'est si doux & si tendre ! c'est un bienfait dans la bouche d'un pere.

A L C I D O R.

Vous me touchez, ma fille ; je vois que vous m'aimez, & je me flatte que lorsque je marie mon fils avec Hortence, vous mettrez le comble à ma joie en devenant l'épouse de mon neveu.

M A R I A N E.

Vous m'avez toujours écrit que vous aviez un neveu, & je ne puis pas le croire depuis que je connois ma tante.

A L C I D O R.

Oh ! vous verrez que vous savez cela mieux que moi : mais, malgré ce que vous en pensez, je vous apprends que j'ai un neveu ; eh ! qui est-ce qui n'en a pas ?

M A R I A N E.

Je ne fais, mon pere, mais je me sens une répugnance extrême pour épouser mon cousin.

H O R T E N C E.

En effet, j'ai remarqué que ces mariages-là ne réussissent jamais.

A L C I D O R.

On n'étoit pas si scrupuleux dans l'enfance du monde.

M A R I A N E.

Depuis ce temps , mon pere , tout s'est bien perfectionné.

A L C I D O R.

C'est en effet une belle perfection qu'un mal de plus qu'on a imaginé : mais cela revient au même avec une dispense.

M A R I A N E.

Mon pere , si la chose est mal par elle-même , il me semble qu'une dispense n'en peut pas faire un bien.

A L C I D O R.

Il faut pourtant que vous ayez la bonté de faire comme si ç'en étoit un.

H O R T E N C E.

Mais , Monsieur , je croyois que vous n'aviez jamais eu qu'une sœur ?

A L C I D O R.

Eh bien ! sans doute ; qu'est-ce que cela prouve ?

M A R I A N E.

Cela ne prouve qu'une chose , mon pere ; c'est que vous ne pouvez pas avoir un neveu.

A L C I D O R.

Ah ! ah ! voici du nouveau ; vous m'allez soute-

nir à présent que je n'ai pas un neveu : mais , en vérité , on extravague ici , & tout le monde s'est donné le mot pour me mettre en fureur.

H O R T E N C E .

Mais ce neveu-là n'a donc , Monsieur , que trois ou quatre ans au plus ?

A L C I D O R .

Et pourquoi , s'il vous plaît ?

M A R I A N E .

Mon pere , c'est que ma tante n'en a guere que dix-sept ou dix-huit.

A L C I D O R .

Et de qui diable est-elle donc fille ? Il y a vingt-cinq ans que j'ai perdu & mon pere & ma mere.

M A R I A N E .

Ah ! que dites - vous là ? Vous commencez à m'inquiéter.

A L C I D O R .

Il n'y a rien de plus étrange que ce qui se passe dans ma maison ! mais on ne me jouera pas , on ne me trompera pas impunément : je ne me connois plus ! je suis hors de moi-même ! je vais chercher votre pretendue tante ; je veux en avoir raison , & je la ferai pendre si elle n'est pas ma sœur.



S C È N E V.

FROSINE , MARIANE , HORTENCE ,
ALCIDOR.

FROSINE.

JE viens ici, Monsieur, de la part de Madame votre sœur; elle vous demande un entretien particulier.

ALCIDOR.

Ah ! Mademoiselle Frofine est donc tirée de son évanouissement ?

FROSINE.

Oui, Monsieur, & plus heureusement que je n'aurois osé l'espérer. Que dirai-je à ma Maîtresse ?

ALCIDOR.

Que je l'attends; qu'elle vienne, & qu'elle n'a qu'à prendre garde à la figure qu'elle aura.

FROSINE.

Mais, Monsieur, si par hasard elle en avoit changé, croyez-vous que vous feriez si mal de fuivre son exemple ?

(Elle fort.)



S C È N E V I.

ALCIDOR , MARIANE , HORTENCE.

A L C I D O R.

L'INSOLENTE ! elle a bien fait de s'échapper.

M A R I A N E.

Eh bien , mon pere , vous voyez pourtant que
c'est ma tante.

A L C I D O R.

C'est ce que je ne vois pas encore.

M A R I A N E.

Ah ! c'est vraiment de toutes les tantes la meil-
leure , & la plus aimée.

H O R T E N C E.

Moi , qui vous parle , j'en ai trois , il n'y en a
pas une pour laquelle je sente ce que j'ai d'abord
senti pour la vôtre.

A L C I D O R.

Et si par hasard elle ne l'étoit pas , que diriez-
vous ?

H O R T E N C E.

Alors , je dirois qu'elle est peut-être quelque
chose de mieux.

M A R I A N E.

Il est vrai qu'elle est trop aimable pour n'être pas quelque chose de fort bon.

A L C I D O R.

Toutes ces sornettes-là ne servent qu'à m'impac-
tenter : retirez-vous toutes les deux.

H O R T E N C E , *en s'en allant.*

Traitez-là poliment , Monsieur.

M A R I A N E , *en s'en allant.*

Faites-lui bien des amitiés , mon pere.

S C È N E V I I.

A L C I D O R , *seul.*

CETTE prétendue sœur leur a tourné la tête ;
de mon temps elle ne l'avoit tournée qu'à son mari,
à force de le contrarier.



S C E N E V I I I.

CÉLIANTE , FROSINE , ALCIDOR.

C É L I A N T E.

MONSIEUR , je viens vous conjurer de ne me pas perdre ; mon sort est entre vos mains.

A L C I D O R.

Qui êtes-vous , Madame ? je ne vous connois point.

F R O S I N E.

Monfieur , c'est Madame votre fœur.

A L C I D O R.

Comment ! c'est vous qui avez la hardieffe de vous donner ici pour ma fœur ! qui vous êtes introduite dans cette maifon ! que j'y trouve impatronifée ! toutes les têtes y font renverfées , & c'est votre ouvrage ! je favois bien que vous étiez une franche aventuriere.

C É L I A N T E.

Monfieur.

A L C I D O R.

Qui êtes venue ici pour furprendre ma fille !

C É L I A N T E.

Daignez m'entendre.

A L C I D O R.

Pour tromper mon fils!

C É L I A N T E.

Mais.....

A L C I D O R.

Pour les voler, peut-être!

C É L I A N T E.

Un mot.

A L C I D O R.

Je vais vous mettre entre les mains de la Justice.

C É L I A N T E.

De grace.

A L C I D O R.

Je ne vous en ferai point ; je prétends vous faire
connoître.

C É L I A N T E.

Et c'est tout ce que je demande : mais vous ne
voulez pas m'entendre.

A L C I D O R.

Eh bien ! voyons , parlez , je vous écoute ; je suis
la douceur même.

C É L I A N T E.

Je commence par vous avouer que votre sœur
est morte.

A L C I D O R.

Par conséquent vous ne vous êtes servie de son
nom que pour venir ici abuser toute une famille

respectable, qui a fourni des Jurats à la ville de Bordeaux, & parmi lesquels il y en avoit un que l'on chargeoit toujours de porter la parole.

F R O S I N E.

Ah! vous tenez de lui, Monsieur.

A L C I D O R.

Qui peut vous attirer ici? voyons, expliquez-vous.

C É L I A N T E.

L'honneur seul de votre alliance.

A L C I D O R.

Ah! j'entends; vous êtes la Maîtresse de mon fils, & vous êtes ici de concert avec lui: qu'on le fasse venir tout à l'heure: oh! pour le coup je suis poussé à bout.

C É L I A N T E.

Ah! Monsieur, comment cette idée peut-elle vous venir? Votre fils est amoureux d'Hortence.

A L C I D O R.

Que venez-vous donc faire?

F R O S I N E, *à part.*

Pas tout ce qu'il voudroit.

C É L I A N T E.

Vous avez un neveu, Monsieur.

A L C I D O R.

C'est-à-dire, que c'est lui que vous voulez épouser. Je vous avertis que j'aime beaucoup ce neveu,

112 LA TANTE SUPPOSÉE;

quoique je ne l'aie jamais vu; je ne fais pas si c'est un bon fuier, mais il est riche; je veux réunir son bien & le mien, par conséquent je prétends qu'il épouse ma fille, & non pas vous.

C É L I A N T E.

Quand vous saurez qui je suis. . . .

A L C I D O R.

C'est bien ce que je prétends, afin de vous traiter comme vous le méritez; après quoi j'aurai grand soin de vous chasser.

F R O S I N E.

Monsieur, je vous déclare que Mademoiselle & votre neveu sont inséparables.

A L C I D O R.

Oh! nous verrons cela.

C É L I A N T E.

Il est vrai que si vous ne voulez pas que je demeure ici, votre neveu n'y paroîtra jamais.

A L C I D O R.

Eh bien, je vous donne encore vingt-quatre heures, mais à condition que vous déterminerez ma fille à devenir l'épouse de mon neveu.

C É L I A N T E.

Je vous en remercie, mon oncle.

A L C I D O R.

Ah! ah! n'allez-vous pas me dire à présent que vous êtes ma niece?

CÉLIANTE.

COMÉDIE.

115

C É L I A N T E.

Et non vraiment, c'est moi qui suis votre neveu.

A L C I D O R.

Comment ! mon neveu chez moi sans que je le sache, & déguisé en fille, dans le temps que j'ai défendu qu'aucun homme fût introduit ici !

F R O S I N E.

C'est pour cela qu'on s'est mis en femme.

C É L I A N T E.

Si vous connoissiez mon respect pour Mariane !

A L C I D O R.

Vraiment, vraiment, ce respect-là aura fait de belle besogne, à ce que j'imagine !

F R O S I N E.

Je n'ai point quitté Mademoiselle Mariane, je l'ai gardée comme moi-même.

A L C I D O R.

Le parallele me fait peur : Monsieur mon neveu, dès que vous avez été capable d'une telle escapade, vous n'aurez point ma fille.

C É L I A N T E.

Vous voulez donc me voir mourir, mon oncle ?

F R O S I N E.

Et si Monsieur meurt, vous savez qu'il a une sœur prête à se faire Religieuse; elle ne le fera point, & vous ôtera son bien pour venger son frere.

Tome I.

H

A L C I D O R.

Je sens les entrailles qui me parlent : Frofine, va chercher ma fille.

C É L I A N T E.

Ah ! mon oncle , ne l'instruisez pas encore de mon déguisement ; elle le regarderoit peut-être comme une supercherie qui l'irriteroit si on ne la préparoit à cet événement , & si on ne l'y amenoit par degrés ; elle m'aime comme sa tante , & pourroit fort bien ne pas m'aimer comme Amant.

A L C I D O R.

Bon ! bon ! c'est tout le contraire , & je conçois que si elle vous avoit d'abord aimé comme Amant , elle seroit bien offensée d'être forcée à ne vous aimer que comme tante.

C É L I A N T E.

Elle vient ; de grace ne me décelez pas.

A L C I D O R.

Laissez-moi faire.



S C È N E I X.

CÉLIANTE, MARIANE, ALCIDOR.

A L C I D O R.

MA fille, il est très-vrai que Céliante est de ma famille ; je vous annonce que je lui ai trouvé un parti convenable ; elle doit se marier ce soir : je vous laisse avec elle ; j'espère que ses conseils & son exemple pourront vous décider.

S C È N E X.

MARIANE, CÉLIANTE.

M A R I A N E.

MA tante, cela est donc bien vrai ?

C É L I A N T E.

Oh ! très-vrai, on ne peut pas plus vrai.

M A R I A N E.

Comment pouvez-vous être si gaie ?

C É L I A N T E.

C'est que ce qui va m'arriver n'est pas triste.

M A R I A N E.

Ainsi vous m'abandonnez ?

H ij

116 LA TANTE SUPPOSÉE ;

C É L I A N T E.

Je vous ferai plus attachée , plus unie , plus liée que jamais.

M A R I A N E.

Voilà toujours ce que l'on dit ; mais après votre mariage , je parierois que je vous trouverai toute autre.

C É L I A N T E.

J'espère , ma chere Mariane , que vous ne vous en plaindrez pas.

M A R I A N E.

Vous cesserez d'être ma tante.

C É L I A N T E.

Cela n'arrivera que lorsque vous cesserez d'être ma niece.

M A R I A N E.

Je ne crois pas les sermens des gens qui se marient ; nous étions si heureuses ! sans cesse occupées de ce qui pouvoit nous plaire , nos attentions réciproques faisoient le charme de notre vie ; rien de ce que vous disiez n'étoit perdu pour moi ; j'aimois mieux vos conseils que les louanges d'un autre ; ma confiance étoit fondée sur l'air de vérité qui les accompagnoit : ce n'étoit qu'en touchant mon cœur que vous formiez mon esprit ; vous imaginiez chaque jour des amusemens , des plaisirs & des fêtes ; m'en désirer , c'étoit les faire naître. Vous devez en être payée par ma sensibilité. Il n'y a point

de spectacle plus doux , plus délicieux , qu'une ame pénétrée du bonheur qu'on lui cause.

C É L I A N T E.

Mariane , ce tableau n'est qu'une ébauche que mon mariage perfectionnera.

M A R I A N E.

Vous m'impatientez : ne diroit-on pas que vous avez besoin d'un garant pour acquitter vos sentimens ?

C É L I A N T E.

Le garant & moi ne feront qu'un.

M A R I A N E.

Alors je jouerai un joli rôle.

C É L I A N T E.

Je vous avoue que j'aimerais mieux le mien.

M A R I A N E.

Pour moi , je vous déclare que je ne connois rien de si sot que le mariage.

C É L I A N T E.

Vous ne penserez pas toujours de même.

M A R I A N E.

N'allez pas me faire accroire que je me marierai.

C É L I A N T E.

J'y ferai tout de mon mieux.

M A R I A N E.

Voilà la première fois que vous m'avez déplu.

eh bien, Madame, mariez-vous tant que vous voudrez ; pour moi , je ne me marierai pas.

C É L I A N T E.

Permettez-moi de ne pas vous croire.

M A R I A N E.

Vous croyez donc que le mariage est le bonheur suprême ?

C É L I A N T E.

Rien n'est comparable à la félicité que donne cet état. Représentez-vous donc le plaisir parfait d'être intimement uni à son meilleur ami , de n'avoir qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même ame. Le bonheur est aux ordres de deux époux bien tendres ; un regard , un sourire , un mot , un soupir même le fait naître. On s'entend sans se parler , on ne se parle que pour se répéter ce dont on est bien sûr ; ce qui arrive à l'un est personnel à l'autre ; enfin , si l'intérêt de quelqu'un qui nous aime adoucit le malheur , jugez de la volupté qu'on doit sentir , quand on n'est pas heureux tout seul.

M A R I A N E.

Ma tante ! que cette peinture n'est-elle vraie ! je m'en sens toute émue !

C É L I A N T E.

Elle est exacte, elle est fidelle, & je l'ai prise dans mon cœur.

M A R I A N E.

Oui ; mais où trouver un mari aussi délicat ; aussi sensible ?

C É L I A N T E.

Il est trouvé ; je le connois , & j'en réponds comme de moi-même.

M A R I A N E.

C'est sans doute celui que vous devez épouser ? Mais il aura beau faire , il ne vous aimera pas autant que je vous aime ; je le défie d'avoir dans son attachement autant de recherche , autant de vivacité , autant de constance , que dans le mien ; & c'est lui que vous préférez ! Vous allez abandonner , vous allez oublier cette pauvre Mariane ! ah ! cette idée fait , malgré moi , couler mes larmes.

C É L I A N T E.

Vous avez tort de vous tant affliger.

M A R I A N E.

Je le fais bien , mais je ne puis pas m'en empêcher.

C É L I A N T E.

Ce même époux que vous haïssez tant saura vous consoler.

M A R I A N E.

Non , je ne veux jamais le voir.

C É L I A N T E.

Mais je ne parle que du vôtre ! il sent comme moi le prix de tous vos charmes ; il fait comme

moi l'hommage qui leur est dû; l'amour, l'adoration; les transports de la passion la plus extrême; voilà ce culte légitime que votre mari vous rendra. Ses sentimens que je ne puis ignorer, me sont aussi précieux que les miens mêmes. Oui, Céliante mourroit de douleur, si vous n'étiez pas aimée ainsi.

M A R I A N E.

Je ne suis pas si généreuse; je serois désespérée que l'ivresse de votre Amant pût l'emporter sur celle que j'ai pour vous.

C É L I A N T E.

Je ne puis plus me retenir; qu'il est délicieux d'entendre l'aveu d'une tendresse si pure! je sens redoubler l'ardeur de tous mes feux, & je ne puis plus suffire à l'excès de ma reconnoissance, de mon bonheur, & de mon amour.

M A R I A N E.

Que vois-je! quel saisissement inconnu! quel plaisir éprouvai-je en cet instant! Est-ce Céliante qui peut parler ainsi? & qui vois-je à mes genoux?

C É L I A N T E.

Adorable & divine Mariane, Céliante disparoît; vous ne retrouvez que l'Amant.

M A R I A N E.

Ciel!.....

C É L I A N T E.

J'ai, par mon déguisement, franchi les bornes de l'amour ordinaire. Vous avez été pour moi l'u-

nique divinité que j'ai toujours adorée avec une retenue égale à la violence de ma passion : ô Dieu ! que je me suis contraint ! Me pardonnez-vous , ma chere & belle Mariane , cette ruse amoureuse & si tendre ? me pardonnerez-vous les peines que je vous ai causées ? daignerez-vous encore me conserver votre cœur ?

M A R I A N E.

Hélas ! ce cœur est-il à moi ?

SCÈNE XI, & *derniere.*

ALCIDOR, HORTENCE, MARIANE,
CÉLIANTE, VALERE, FROSINE.

A L C I D O R.

J E vois que mon neveu a l'air d'un suppliant , & je parierois que ma fille n'est pas inexorable.

M A R I A N E.

A ce qu'il me paroît , mon pere , vous êtes instruit de tout.

A L C I D O R.

Oui , sans doute , mon neveu me l'a confié , & sur le champ je l'ai dit à tout le monde.

F R O S I N E.

Ah ! c'est un grand plaisir.

V A L E R E.

Je suis ravi que ma tante devienne mon beau-frere.

H O R T E N C E .

Mariane, vous n'avez plus tant de scrupules pour l'alliance des cousins?

M A R I A N E .

Je pense à présent que rien n'est plus convenable.

H O R T E N C E .

J'épouse Valere avec autant de plaisir que s'il étoit le mien.

V A L E R E .

Vous ne vous en repentirez jamais, belle Hortense, si vous voulez un époux qui soit toujours Amant.

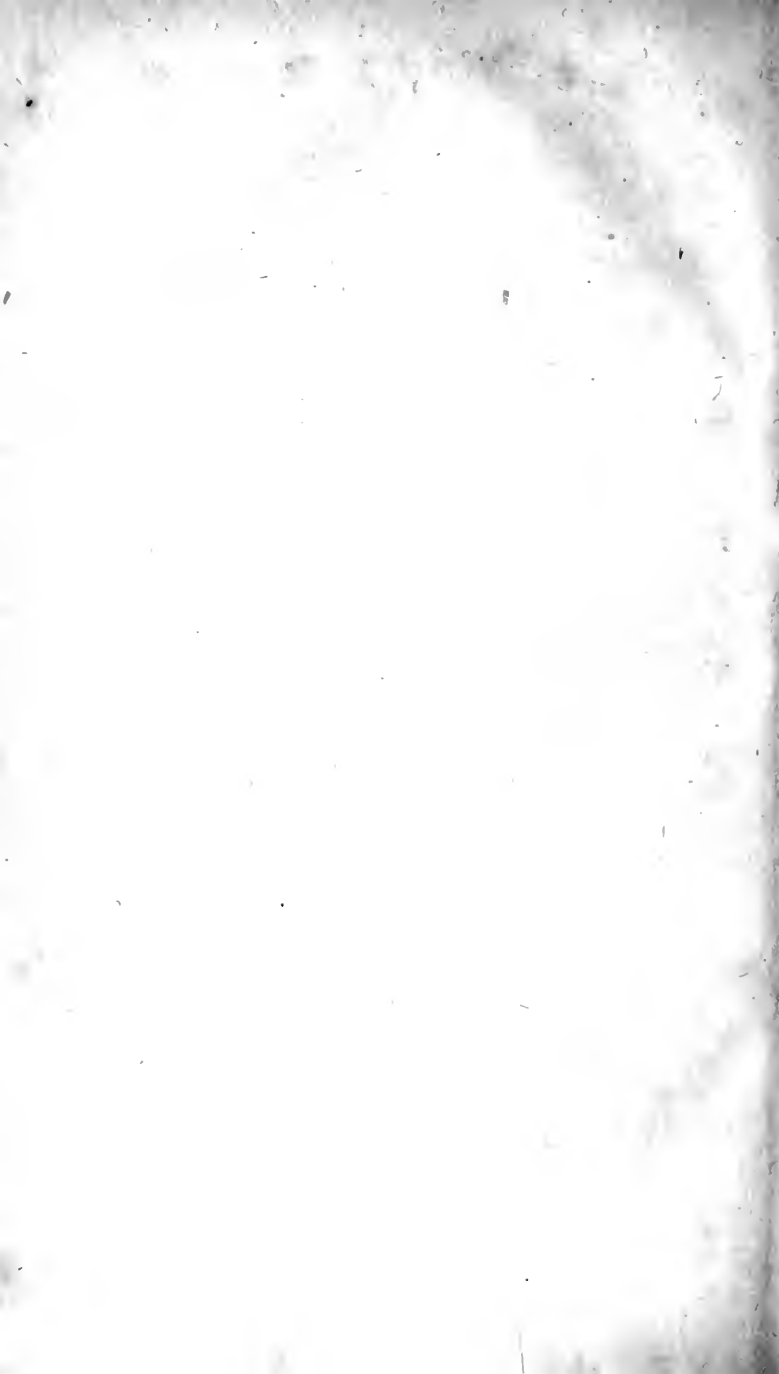
A L C I D O R .

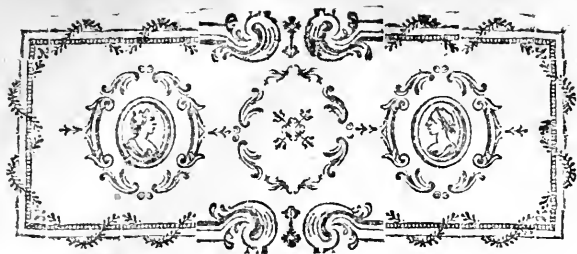
Soyez tous heureux, & vous diminuerez le nombre de mes années. Le bonheur des enfans est le meilleur de tous les secrets pour rajeunir les peres.

Fin du troisieme & dernier Acte.

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS,
PRÉCÉDÉ DU PROLOGUE
DE L'OMBRE DE MOLIERE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le 14 Octobre 1739.





E P I T R E
D É D I C A T O I R E ,
A T H É M I R E .

T HÉMIRE , je te dois l'hommage de mes Vers ;
Je le refuse aux Grands que le faste enveloppe ;
J'admirai leur éclat , j'adorai leurs travers ,
L'Amour m'a rendu misanthrope.
J'ai démasqué le monde , & j'ai vu sous mes yeux
Les talens de l'esprit unis avec le vice ;
Souvent le cœur avec les ennuyeux ,
L'envie au vrai mérite ouvrant un précipice ;
Le flatteur élevé , l'honnête homme abattu ;
La belle , un monstre de caprice ,
La laide , un monstre de vertu :
Ah ! que cette fidelle image
Est peu semblable à celle de ton cœur !
Avec le monde entier je donnai dans l'erreur ;
Je croyois la Raison orgueilleuse & sauvage ;

*Je la fuyois lorsque tu me frappas :
Je me flattai que tu n'étois qu'aimable ;
Mais , friponne , tu m'attrapas ,
Et je te trouvais raisonnable.
Va , je te pardonne ce tour ;
Je quitte les humains , je les fuis sans retour :
Je veux , en t'adorant jusqu'à mon dernier jour ,
Que mon cœur enivré dans le tien se confonde :
Ah ! qu'il est doux de critiquer le monde ,
Et de s'y dérober dans les bras de l'Amour !*





P R É F A C E.

V O I C I une Piece qui a été jugée avec la plus grande équité.

J'aurois dû m'appercevoir que je n'avois fait qu'un Dialogue, tantôt métaphysique, souvent froid, & toujours abstrait, dépouillé des graces de l'action, incapable d'être soutenu par le jeu des Acteurs, & dont la sécheresse du fond ne pouvoit être rachetée par aucune exactitude de détail.

J'ai donné dans l'allégorie sur l'exemple d'Aristophane, qui a introduit avec succès des personnages bien plus métaphysiques que les miens. Persuadé que je ne pouvois m'égarer en prenant un tel modele, j'ai voulu peindre une jeune personne, que l'Age & l'Erreur tirent des bras de la Vertu; je l'ai, pour ainsi dire, suivie par degrés; l'Apparence la séduit; l'Inclination se fait jour dans son cœur; le Monde l'emporte;

elle y trouve l'Inégalité, qui lui peint tous les ridicules attachés à la plupart de ce qu'on nomme jolies femmes; elle en connoît l'abus. Son frere, que l'Apparence avoit emmené, revient faire une image du monde plus vraie que vraisemblable, n'ayant pu en tirer en si peu de temps une connoissance parfaite. Le Malheur leur ouvre les yeux; la Vertu, que je suppose avoir pris le nom & le déguisement de Sophie, pour accompagner Damon & le préserver de tous les dangers du Monde, reparoît, & leur débite des maximes qu'on auroit dû écouter avec plus d'attention: ils retournent dans son Temple, & renoncent aux hommes.

Voilà l'histoire de ce qui frappe nos yeux tous les jours; mais le spectateur avec raison ne s'est point prêté à l'allégorie: c'est un genre en effet qui jette l'esprit dans une application trop fatigante. On ne fait jamais quel est l'Acteur qui parle; il n'y a que l'Ennui seul que l'Auteur n'a point voulu personnifier, qui, sans se nommer, se fait

fait sentir & deviner. Ainsi je me condamne tout le premier, & je ratifie la sentence du Public. Cependant je fais imprimer ma Piece sous le titre de Dialogue, ne méritant point celui de Comédie; parce que j'ose me flatter que la lecture en pourra satisfaire, m'étant donné le soin le plus exact pour la versification, pour étudier le caractère de tous mes Personnages, & le rendre dans toute la vérité.

Je crois qu'on ne sera pas fâché de voir à la tête de cet Ouvrage *le Prologue de l'Ombre de Moliere*, qui fut reçu avec tant d'indulgence, & qu'on eut même la bonté de demander lorsque l'Acteur vint annoncer.





A C T E U R S.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LA POÉSIE.

L'ESPRIT.



PROLOGUE.

SCÈNE PREMIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LES Dieux me rendent la lumiere
Pour venir réformer Messieurs les Beaux-Esprits.
Pourront-ils bien en moi reconnoître Moliere ?
Le Royaume des morts est plein de leurs Ecrits.
Plaute, Térence & moi, nous jugeons leurs Ouvrages.
De brillans déplacés c'est un amas confus ,
Un vrai chaos luisant de lambeaux décousus ,
Qui surprend , frappe , enivre , & vole les suffrages.

SCÈNE II.

L'OMBRE DE MOLIERE , LA POÉSIE , L'ESPRIT.

L'ESPRIT, d'un air dédaigneux.

MON bon-homme , retirez-vous ;
Car je suis en bonne fortune.

L' O M B R E .

Je respecte un destin si doux.

I ij

L' E S P R I T.

Voyez-vous cette aimable Brune ?
Je vous crois un homme prudent ;
Je l'enleve.

L' O M B R E.

Un enlèvement !

L' E S P R I T.

Oui , je l'enleve.

L' O M B R E.

En quel lieu , je vous prie ?

L' E S P R I T.

Oh ! par ma foi , nous n'avons nul objet.
Je l'enleve , en un mot ; c'est-là tout le projet.
Je suis l'Esprit , elle est la Poésie.

L' O M B R E.

La Poésie ? O Ciel ! que me faites-vous voir ?
Elle est pleine de fard ! & c'est une coquette !
Regardez-vous dans un miroir.

L A P O É S I E.

Et comment donc dois-je être faite ?

L' O M B R E.

Je voudrois que votre air fût simple & naturel.
Par la moindre parure une Piece est ternie.
Une mollesse aisée , une douce harmonie ,
Font éclore vos fleurs , les arrosent de miel.
Il faut attendrir son génie :
Que son feu , que ses traits , que ses vivacités ,

Preignent des mains de l'Art les attrait de l'aïfance ;
Et donnent à fes vers , avec foin enfantés ,

Les graces de la négligence.

De fes propres talens , chaque Auteur entêté ;

A corrompu cette fimplicité ;

En voulant vous orner , leurs mains vous obfcure-
ciffent.

Ce font des guêpes qui flétriffent

Un parterre naiffant où brillent cent couleurs.

Dès que les traits de l'Aurore vermeille

Etalent les trésors qu'ont fait naître fes pleurs ;

L'effaim des mouches fe réveille :

Mais on voit cent frelons pour une feule abeille

Qui profanent le fuc tiré de tant de fleurs.

L A P O É S I E.

C'eft ainfi que parloit la Nature , ma mere.

L' E S P R I T.

A fes triftes confeils j'ai bien fu vous fouffraire.

L' O M B R E.

Comment avez-vous pu la tirer de fes bras ?

L' E S P R I T.

Mon éloquence a touché fes appas.

J'avois un bon-homme de pere ,

Qui , grace au Ciel , eft mort depuis long-temps :

C'étoit un appelé Moliere.

Après fa mort , il laiffa deux enfans ;

L'Efprit & le Bon Sens.

Le Bon Sens s'étoit vu l'objet de sa tendresse.
 Mon pere m'enfermoit, & couvroit mes attraits;
 Avec ménagement il employoit mes traits
 Pour dérider la fécheresse
 Du frere aîné, qui ne rioit jamais.
 Pour critiquer les mœurs, il prenoit ma lumière:
 Mes efforts étoient vains pour forcer ma prison;
 Il commettoit ma garde à la Raison,
 Qui me tenoit toujours par la lièze.

L' O M B R E.

Ce Moliere se doutoit bien
 Que l'Esprit, seul, pouvoit être un vaurien.

L' E S P R I T.

Dès qu'il fut mort, je sortis d'esclavage.
 Tout fut rempli de mes accens.
 La Nature cria; mais ses cris impuissans
 Ne firent qu'animer ma rage,
 Et j'assassinai le Bon Sens.

L' O M B R E.

Vous avez fait un bel ouvrage !
 Le Beau, le Vrai, le Simple est méprisé;
 Le Bon Sens est détruit, & le Goût s'est blasé.

L' E S P R I T.

Le Sentiment vouloit chanter ses tendres flammes;
 Autant de mort; & même à l'Opéra
 On a fait de l'Amour un diseur d'Epigrammes:
 Le Sentiment jamais n'y reviendra.

L' O M B R E.

Je ne me mêle point de ce théâtre-là ;
Mais celui sur lequel nous sommes ,
Fut de tout temps le théâtre des hommes.
Le Bon Sens, la Nature.....

L' E S P R I T.

Y voudroient revenir ?
Mais ces deux bonnes gens, & tous ceux de leur sorte,
Feroient bâiller , feroient périr.
Ils sont consignés à la porte.

L' O M B R E.

Quoi ! je ne verrai point leurs graces , leurs appas ,
Dans aucune de ces trois Pieces
Que l'affiche promet ?

L' E S P R I T.

Ne vous en flattez pas.
Que feroit-on de ces vieilles especes ?

L' O M B R E.

Quel en est le dessein ?

L' E S P R I T.

Je vous le dirai bien.
Oh ! ce sera du bon , ou je n'y connois rien.
Dans toutes trois l'esprit abonde.
La Piece du premier Auteur
Est d'un esprit farouche & de mauvaise humeur ,
- Qui peint les vices , qui les fronde.
Le titre de l'Ouvrage est , *l'Ecole du Monde.*

L' O M B R E.

Je le trouve orgueilleux , pour parler en Censeur ;
Mais , après tout , pourvu que le fonds y réponde ;

Il ne doit point blesser le spectateur.

Car , nous autres Auteurs , c'est ainsi que nous
sommes ,

Nos préceptes sont pour les hommes ,

Et le Public est notre Précepteur.

L' E S P R I T.

Pour la seconde est admirable ;

Elle prendra , sans contredit.

C'est le Médecin de l'Esprit.

L' O M B R E.

J'ai peur qu'il n'entreprenne un malade incurable ;
Et la troisième c'est ?

L' E S P R I T.

Un Esope nouveau ,

Qui voudroit pour le bien des Auteurs qu'il révere ;

Corriger , mais sans leur déplaire ,

Les abus du sacré Côteau.

L' O M B R E.

Ce n'est pas là vraiment une petite affaire :

Ces trois Ouvrages sont dans le goût d'aujourd'hui ?

L' E S P R I T.

Ah ! parbleu , vous devez le croire.

L' O M B R E.

Je les fifflerai donc ?

L'ESPRIT.

Vous les fifflez ?

L'OMBRE.

Oui :

Et qui plus est , j'en ferai gloire.

Vous devriez rougir de donner dans le faux.

Connoissez l'Ombre de Moliere.

L'ESPRIT.

Qu'entends-je !

LA POÉSIE.

O Ciel !

L'OMBRE.

Je revois la lumière

Pour corriger tous vos défauts ,

Pour vous ôter une vaine parure ,

Et pour vous rendre à la Nature.

Si vous voulez marcher d'un pas solide & sûr ,

Connoissez bien Thalie , & parcourez ses fastes ;

Vous y découvrirez le brillant des contrastes ,

L'art d'amuser par un comique pur.

Allez-vous enrichir au sein de ses mysteres ;

Parlez au cœur , sans être obscur ;

Soutenez tous vos caracteres ;

Que l'exposition se fasse avec clarté ;

Exprimez-vous avec noblesse :

Plaisant , sans être bas , & noble avec gaîté ;

Que l'aimable enjouement orne la vérité ;

Embarraffez l'intrigue avec adresse ;

Que le sujet soit un, clair, simple, distingué;
Et suspendez l'esprit, sans qu'il soit fatigué.

L' E S P R I T.

Ce projet est des plus maussades ;
Le Public à présent ne veut que des tirades.

L' O M B R E.

Si j'y trouve du beau, je les applaudirai ;
Mais si c'est du clinquant, je vous ferai la guerre.
Allez, pour vous juger en Censeur éclairé,
Mon Ombre va passer dans le corps du Parterre.

Fin du Prologue.

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS.



A C T E U R S.

LA SAGESSE ou LA VERTU.

JULIE, }
DAMON, } Eleves de la Sageffe.

L'APPARENCE.

L'INCLINATION.

LE MONDE.

L'INÉGALITÉ.



L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SAGESSE, *en habit de Vieille.*

V O I C I le Temple où je préside :

L'éclat de l'or ne couvre point ces murs ,

Le fondement en est solide ;

C'est la demeure des cœurs purs.

O Sagesse ! ô Vertu ! dans ce siècle perfide ,

Les mortels sous tes loix coulent des jours obscurs ;

Autour de ce palais mes yeux veillent sans cesse.

J'en chasse en vain ces tyrans séducteurs ,

L'Apparence, l'Amour , & l'attrait des grandeurs :

Ils surprennent mes soins, ils trompent mon adresse ,

Et même dans mes bras ils ravissent les cœurs.

Infortunés mortels , que le monde empoisonne ,

Faut-il que mes attraites plaisent moins que des fers ?

Revenez dans mon sein , la Vertu vous pardonne ;

Vous l'avez outragée , elle plaint vos revers.

SCÈNE II.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

D A M O N.

JE viens vous déclarer , Madame la Sageſſe ,
Que depuis très-long-temps je m'ennuie avec vous.

J U L I E.

Je viens vous dire auſſi que votre air de triſteſſe
Me fait croire qu'on peut trouver des gens plus doux.

L A S A G E S S E.

Eh quoi ! vous me quittez ? votre ſort m'intéreſſe.
Mes enfans , épanchez vos deux cœurs dans le mien ;
Croyez-moi votre amie , & non votre maîtreſſe.
Pour vous garder ici , que puis-je faire ?

D A M O N.

Rien.

C'eſt toujours le même entretien ;
Et votre égalité m'aſſomme.
Je vais courir après le bien.
Que ferois - je en ces lieux ? Sont-ils faits pour un
homme ?
Ceci n'eſt que pour des hiboux.
La Fortune jamais n'y porta ſes délices.
J'aime mieux rire avec les Vices
Que de bâiller ſagement avec vous.

LA SAGESSE.

Redoutez la Fortune , & craignez ses caprices ;
Quoi , Damon ! votre cœur seroit ambitieux ?
Vous ignorez les coups dont le destin les frappe.
C'est un vaisseau sur les flots furieux ;
Une vague le porte aux Cieux ;
Mais la vague fuit & s'échappe ,
Et le vaisseau s'abyme au fond d'un gouffre affreux.

DAMON.

Si Cléante eût suivi vos sentences morales ,
Il ne jouiroit pas d'un état si brillant.

LA SAGESSE.

Vous m'arrachez des pleurs par votre aveuglement ;
Vous ne prévoyez pas ses disgrâces fatales.

DAMON.

Il est heureux en attendant.

LA SAGESSE.

Non, non, pour être heureux, il faut être estimable ;
Il traîne dans les biens un destin déplorable :
De ces nouveaux venus il est le vrai miroir.
Il est monté par ses souplesses ;
Chaque moment accroît l'amas de ses richesses ;
A ses côtés le Vice vient s'asseoir ;
Son éclat le rend respectable ;
Il ferme de son cœur l'entrée à la pitié ,
Voit à ses pieds tomber le misérable ,
Et se refuse aux traits de la tendre amitié.

D A M O N.

Avec cette amitié , dont le beau nom vous flatte ;
 Il faut avoir beaucoup de bien.
 C'est chez le riche qu'elle éclate ,
 Et chez le pauvre elle n'est rien.

J U L I E.

Oui , c'est le bien qui fait les vertus de la vie.

L A S A G E S S E.

Et vous , Julie , aussi ,
 Vous que j'ai tant chérie ,
 Quoi ! sans être attendrie ,
 Vous me quittez ainsi ?
 Vous , que je vois encor d'un œil plein de tendresse ;
 Vous , sur qui mes leçons avoient tant de crédit ?

J U L I E.

Je n'étois qu'un enfant ; en attendant l'Esprit ;
 Il faut vivre avec la Sageffe.

L A S A G E S S E.

C'est ce qui m'arrive souvent.
 On traite mon Temple en Couvent.
 Lorsque les Passions en ont forcé la porte ;
 Un jeune cœur m'échappe , & vole sur leurs pas.
 Ses traits font-ils fanés ? l'Amour sort de ses bras ;
 Et la Nécessité me ramene & m'apporte
 Les débris effacés de ses premiers appas ,
 Monumens de sa honte , & rebuts des ingrats.

DAMON ;

D A M O N.

Allez, ma bonne Dame, allez, Déesse antique,
Vos avis nous paroîtront doux;
Nous recevrons votre critique,
Quand le temps des plaisirs s'éloignera de nous.

L A S A G E S S E.

Si mon aspect n'a rien qui vous éclaire,
Je ne peux vous quitter sans vous dire en ce jour
Une Fable qui peut hâter votre retour,
Et vous rendre à l'éclat de ma vive lumière.

F A B L E.

UN jour, on vit un homme au bord d'une rivière;
La Nature en ornoit différemment les bords:
L'un étaloit des fleurs la splendeur printanière;
L'autre, des meilleurs fruits renfermoit les trésors:
Sur le côteau fleuri, plus séduisant qu'utile,
On trouvoit quantité d'aspics & de serpens.
Parmi tant de dangers l'homme restoit tranquille;
A ramasser des fleurs il employoit son temps,
Se mirant quelquefois dans le cristal liquide,
Et méprisant les maux qui s'armoient contre lui;
Un Sage lui crioit: » Tremblez; dès aujourd'hui,
» Tirez-vous d'un lieu si perfide;
» Ces roses & ces lis dans peu se faneront;
» Les monstres seuls vous environneront;
» Passez le fleuve ». Oh! j'ai trop de prudence;
Répondit cet homme aveuglé.
» Pour le passer à sec avec plus d'assurance,
» J'attends qu'il se soit écoulé ».

Mes enfans, je vous vois dans un état semblable.
Faites, si vous pouvez, vos applications ;
Mais le torrent des passions
A tout âge est intarissable.

S C È N E I I I.

J U L I E , D A M O N.

J U L I E.

ELLE est désespérante avec sa gravité ;
Elle a toujours en main quelques froids apologues.

D A M O N.

Elle & ses Favoris sont de francs pédagogues ,
Vrais monstres de société.

J U L I E.

Nous voilà délivrés de son pénible Empire.

Pour réussir, ce n'est pas peu :

Le Monde est notre fait ; qui peut nous y produire ?

D A M O N.

Nous seuls. Vous êtes jeune ; & j'aime le gros jeu.

J U L I E.

Hier encor ma vue en fut frappée.

Je voyois sous ces murs le plus aimable objet ! ...

Cette personne, hélas ! fut bientôt échappée ,

Et mon cœur fut atteint d'un sensible regret.

Ah ! si nous la trouvions ! ... Mais voici son portrait.

Oui , c'est elle.

S C È N E I V.

L'APPARENCE, JULIE, DAMON.

J U L I E.

VENEZ, Divinité brillante ;
Recevez nos cœurs & nos vœux.

D A M O N.

Quelle Déesse est assez éclatante
Pour éclairer ce séjour ténébreux ?

L' A P P A R E N C E.

Je suis Souveraine du monde ,
L'ornement des esprits , l'enveloppe des cœurs ;
De l'art de déguiser protectrice féconde ,
Savante sans travail , cruelle sans rigueurs ,
Mère de la Foiblesse & de la Bienfaisance ,
Belle par artifice , & vilaine sans fard ,
Rebut de la Nature , & chef-d'œuvre de l'Art ;
En un mot , je suis l'Apparence.

J U L I E.

Quel est votre talent ?

L' A P P A R E N C E.

C'est l'art de réussir :
En variant mes yeux , mes discours , mes manières ,
Je trompe les Mortels , & m'en fais applaudir.
Le Monde est composé de divers caractères :

K ij

148 L'ÉCOLE DU MONDE ;

C'est un tableau changeant de portraits opposés ;
Un lustre décoré par diverses lumieres,
D'où cent jours différens, l'un par l'autre croisés ;
Sur un nouvel objet tombent & réfléchissent ;
Eclairé par les uns , les autres l'obscurcissent.

Pour vous parler avec plus de clarré,
Ce qu'on nomme Société ,
Est un amas d'esprits que le hafard rassemble ,
Qui vivent réunis , & se choquent ensemble ;

La politique anime ce grand corps.
Un crépi d'amitié couvre le fond de haine :
Mes mains avec adresse entrelacent la chaîne :

Mais l'intérêt en brise les ressorts.
Il faut , pour s'attirer un suffrage unanime ,
Fréquenter les humains , les bien étudier ,
En connoître le foible , apprendre à s'y plier :
En flattant leur orgueil , on en obtient l'estime ;
Et c'est en quoi consiste mon métier.

J U L I E.

Cela me paroît impossible.
Pour flatter de chacun les penchans & les goûts ;
Il faudroit seule avoir la science de tous.

L' A P P A R E N C E.

C'est l'ouvrage d'un jour , & la chose est sensible.
Je vais vous montrer l'art de jouer l'Univers.
Je m'abandonne à vous , je vous donne ce Livre ;
Connoissez-y le Monde , & le talent d'y vivre.

Tous mes trésors vous sont ouverts :
Mais pour vous épargner la peine de le lire ,

Je vais vous en donner l'extrait.

De tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on admire,

Je veux en raccourci vous faire le portrait.

Vous entrez dans le Monde où tout n'est qu'apparence ,

Le faste , le savoir , la vertu , la naissance.

Les feuillets de mon Livre ont diverses couleurs ,

Qui donnent la teinture aux différentes mœurs.

Un homme a la manie

De paroître savant ;

Il détache du Livre une page noircie

De vingt ou trente mots , en style obscur & grand ;

Il en farcit son aride génie ,

Et va , maigre de fond , & boursoufflé de vent ,

Les débiter , les répéter sans cesse :

L'ignorance l'écoute ; on l'entoure , on le presse ;

Le voilà savant constaté.

Un autre a la fatuité

De viser au nom d'agréable ;

De mon Livre il parcourt la table ;

Il cherche , il trouve son feuillet :

C'est le mot à deux sens , c'est la chaste Equivoque.

Voilà de son esprit l'heureuse & digne époque :

Il les retient ; c'est un jeune homme fait.

Vient une Prude à pas lents & solides.

D'orgueil enflée , & friande d'amour ,

Avec discernement , elle choisit deux guides ,

Le Plaisir pour la nuit , la Vertu pour le jour.

Elle saisit mon Livre , examine l'Ouvrage.

A force de le parcourir ,

150 L'ÉCOLE DU MONDE ;

Le véritable endroit à ses yeux vient s'offrir :

A deux envers elle trouve une page.

Une démarche fiere , un regard dédaigneux ,

Des termes hérissés d'une morale austere ,

C'est le côté fait pour frapper les yeux :

L'autre côté renferme le mystere ;

C'est là que de son cœur & que de son esprit .

On voit toute la flamme peinte ;

Mais ce côté-là ne se lit

Que quand la lumiere est éteinte.

Voilà tous mes secrets , mettez-les à profit.

J U L I E.

Je ne suis pas assez disposée à la feinte

Pour en espérer quelque fruit.

L' A P P A R E N C E.

Damon , en votre honneur , que faut-il que je fasse ?

D A M O N.

Me rendre heureux , sans que rien m'embarasse.

L' A P P A R E N C E.

Décidez , je me livre à vous.

D A M O N.

Je voudrois un état qui flattât tous mes goûts ;

La clef de mon projet est la seule abondance.

On respecte un faquin dans un char élevé ,

Et l'on siffle l'honneur traînant sur le pavé.

Je ne recherche point une illustre naissance.

Il n'est qu'un cerveau vain & creux

Qui puisse désirer la folle connoissance

Des titres anciens dont brilloient ses aïeux.
Je ne veux point non plus perpétuer ma race :
Je veux avec le sexe être toujours en grace ,
Par conséquent , n'être pas marié.
Je prends le bon , je laisse les chimères ;
Et je ne veux jamais être contrarié ,
A moins que ce ne soit par deux plaisirs contraires.

L' A P P A R E N C E.

Voulez-vous imiter ces gens d'intégrité ,
Qui , pour faire fortune , ont pris d'indignes routes ,
Et dont l'éclat , né dans les banqueroutes ,
S'affermit dans l'impunité ?

Du public opprimé dévorantes sangsues ,
Qui composent leur lustre , & forment leur clarté ,
De larcins & de vols faits dans l'obscurité ,
Dont le peuple écrasé respecte les massues ?
Ils sont les Dieux des Grands. On vous verra comme
eux ,

Regorger de plaisirs , trancher du vertueux ,
Moraliser dans le sein de l'ivresse ;
Préconiser l'honneur en pillant un trésor ;
Et fièrement assis sur un coffre plein d'or ,
Peindre les maux affreux qu'entraîne la richesse.
Je veux vous en combler avant la fin du jour :
Qui peut devenir riche est bien plus estimable.
Pour vous , belle Julie , on vous laisse à l'Amour ;
Attendez en ce lieu le destin favorable :

Ainsi que vous , lorsqu'on a des appas ,
La Fortune s'avance , & fait les premiers pas.

S C È N E V.

L'INCLINATION , JULIE.

J U L I E.

J'ENVISAGE à la fin un sort plus agréable ;
Que vois-je ? en ce séjour on a déjà volé.
Je trouve malgré moi cette personne aimable.

A l'Inclination.

Mon cœur , à votre abord se sent ému , troublé :
Des guides dont on m'a parlé ,
Vous êtes la plus désirable.

L' I N C L I N A T I O N.

Jeune beauté , sans contredit ,
Je forme le bonheur , je dissipe les doutes ;
Je fais sentir le cœur , je fais penser l'esprit ;
Venez cueillir les fleurs dont j'embellis mes routes.

J U L I E.

Votre discours m'engage , & votre air me séduit ;
Je ressens un plaisir que j'ai peine à connoître.

L' I N C L I N A T I O N.

Qui peut vivre sans moi , n'auroit jamais dû naître.

J U L I E.

Quel est donc votre empire & votre fonction ?

L' I N C L I N A T I O N.

Ce n'est pas avec vous qu'il me convient de feindre.

Ne me sentez-vous pas à votre émotion ?

Je suis . . .

J U L I E.

Qui ?

L' I N C L I N A T I O N.

L'Inclination.

J U L I E.

Qu'entends-je ? Ah ! je vous suis.

L' I N C L I N A T I O N.

Fuir !

J U L I E.

Je dois m'y contraindre ;

C'est mon devoir bien plus que mon intention.

La Sagesse m'a dit que je devois vous craindre.

L' I N C L I N A T I O N.

Elle auroit dû vous assurer ,

Que tôt ou tard il faut me rencontrer.

Quels maux m'impute-t-on ?

J U L I E.

Tous ceux de la Nature :

L' I N C L I N A T I O N.

La vraisemblance écarte cette injure.

Suis-je un monstre à vos yeux ?

J U L I E.

Non : vous m'amusez fort ;

Votre entretien me plaît. Je vous comprends ; je
pense.

154 L'ÉCOLE DU MONDE ;

Mon esprit animé s'élève , prend l'effor ;
Et je passe avec vous les bornes de l'enfance.

L' I N C L I N A T I O N .

C'est mon premier grief : j'éclaire l'ignorance.
Est-ce un crime si grand ?

J U L I E .

Non. Vos avis sont doux :
Et vos airs prévenans répandent la lumière :
Je profiterois plus en un jour avec vous ,
Que pendant vingt ans sous ma mere.

L' I N C L I N A T I O N .

Cet esprit de sagesse est un maître cruel.
Par sa morale sèche & vive ,
Il accable de fers une Beauté captive.
Ennemi du penchant , tyran du naturel ,
Il égare en des champs stériles & sauvages ;
Et ses préceptes durs ne forment que des sages
Dépouillés d'agréments , & dégoûtans de fiel.

J U L I E .

Ah ! vous peignez ma vieille tante.

L' I N C L I N A T I O N .

Je la connois. Jalouse , & médifante ,
Elle cache vos yeux sous un voile inhumain ,
Et n'exerce des siens la lumière tremblante ,
Que pour lancer des regards de venin ;
Rebut honteux des plaisirs de la vie.
Elle assemble un ramas de vieillards hérissés
Sous les étendards de l'Envie.

Le Soupçon s'établit dans leurs yeux enfoncés,
Pour se venger de la Nature,
Qui va bientôt leur ravir son flambeau ;
Leur haine en forme une affreuse peinture :
Le Désespoir en fournit le pinceau.

J U L I E.

Vous la connoissez mieux qu'un autre.

L' I N C L I N A T I O N.

Je remplis en tout temps & son cœur & le vôtre ;
Vous, pour votre bonheur, & pour vous éclairer ;
Elle, pour son supplice, & la désespérer.,
En lui faisant sentir sans cesse
Qu'il est bien malheureux d'avoir de la tendresse ;
Lorsqu'on ne peut plus l'inspirer.

J U L I E.

Oui, rendez-là bien amoureuse,
Pour la faire toujours haïr.
Mais si je suis vos loix, je prétends être heureuse ;
Ne cherchez pas à me trahir.

L' I N C L I N A T I O N.

Je veux que d'être aimée elle attende la gloire.
Espérant tout de ses traits préparés,
Elle sera vaincue en cherchant la victoire :
Et vous, d'un coup-d'œil vous plairez,
Sans y travailler, ni le croire.

J U L I E.

Ne me trompez-vous pas ?

L'INCLINATION.

Qui ? moi ! dont un regard
 Perce la fraude , & triomphe de l'art ;
 Sans apprêts , sans soin , sans parure ,
 Je puise ma naissance au sein de la Nature.
 En regnant dans ses bras je forme la beauté.
 Tous mes préceptes sont dictés par l'art de plaire ;
 Persuadés par le Mystère ,
 Et remplis par la Volupté ;
 Non , certe volupté que le caprice allume ,
 Que l'amour défavoue , & que le temps consume ;
 C'est sur des cœurs obscurs qu'elle établit ses droits.
 Le véritable amour n'en fouille pas ses loix ;
 Du bonheur de nos jours c'est le ministre aimable ;
 C'est cette passion , ce goût insurmontable ,
 Que combat la Raison , que suit l'Humanité ,
 Qui nous traîne à son char aux yeux de la Fierté ;
 Et la tient elle-même , esclave assujettie ,
 Sous la loi du penchant , & de la sympathie.

JULIE.

Je me laisse entraîner à votre douce voix ;
 Et je pense qu'aimer & plaire
 N'est point contraire aux bonnes loix.

L'INCLINATION.

Oui , vous pouvez aimer ; mais tout dépend du choix ,
 Si l'Amour vous permet d'en faire.
 Il faut que votre Amant se livre par penchant ,
 Réservé sans froideur , ardent avec tendresse ;

Qu'il cherche dans l'esprit le don d'être galant ,
Et ne parle qu'au cœur pour la délicatesse ;
Qu'il triomphe de vous sans être avantageux ,
Amoureux du mystère autant que de vos charmes.

Assez jaloux pour vous prouver ses feux ,

Trop peu pour donner des alarmes.

On peut suivre l'Amour , quand il a tant d'attraits.

Cette raison , dont vous craignez les traits ,

Ne demande que la décence.

Respectez l'équité de ses sages arrêts :

Accordez la Nature avec la Bienfaisance ;

Goûtez tous les plaisirs ; mais tenez-les secrets :

C'est la véritable prudence.

J U L I E.

Un tel Amant n'est pas commun.

L' I N C L I N A T I O N.

Sur le hasard sa rencontre se fonde :

Pour vous en faire trouver un ,

Je vais, en me cachant, me livrer au grand Monde.



SCÈNE VI.

LÉ MONDE, JULIE.

LE MONDE.

VENEZ vous mettre dans mes mains.

JULIE.

C'est le Monde avec qui je voudrois toujours être.

LE MONDE.

Vous ferez son soutien ; il fera votre maître :

Vos écoliers vont être les humains.

Sur les ailes du Temps l'âge fuit & s'envole :

Saisissez les instans de sa rapidité ;

Et le Plaisir qui conduit mon école ,

Fera de tous vos jours des jours de volupté.

JULIE.

Quel tour aisé ! quel esprit enchanté !

LE MONDE.

Ce n'est point de l'esprit ; c'est un simple langage

Plus vif que l'esprit même, & plus éblouissant.

Il faut le posséder : c'est un secours puissant

Pour paroître avec avantage.

Entrons en conversation.

Quels guides ont formé votre éducation ?

JULIE.

La Sagesse.

L E M O N D E.

Ecole abusive !

J U L I E.

L'Apparence.

L E M O N D E.

Gothique.

J U L I E.

Et l'Inclination.

L E M O N D E.

Elle est un peu plus instructive,
Lorsqu'on l'écoute avec précaution.

J U L I E.

Quel danger court-on à la suivre ?

L E M O N D E.

D'être dupe lorsqu'on s'y livre.

J U L I E.

Oh ! j'aime mieux duper.

L E M O N D E.

C'est la perfection :

Car il faut que l'adresse entre dans la partie,
Et que la dureté de votre repartie

Couvre un cœur accessible aux traits de la pitié.
Par pur raffinement plus que par modestie ;

Cachez vos appas à moitié.

Prêtez l'oreille, & détournez la vue,
Lorsque d'un fait trop libre on vous peint le détail ;
On rit avec pudeur, quand c'est sous l'éventail.

160 L'ÉCOLE DU MONDE ;

Livrez-vous avec retenue ;
Lorsque l'amour colore votre teint ,
Paroissez de colere émue.
Ne donnez un soufflet que dans le seul dessein
De vous faire baïser la main.
Un Amant aveuglé, trompé par l'apparence ,
Prend l'amorce pour résistance ;
Et timide vainqueur de tant de faux combats ,
Il triomphe à la fin des vertus qu'on n'a pas.

J U L I E.

Oh ! la maxime est merveilleuse ;
Mais pour bien tendre ces appâts ,
Je ne suis point assez ingénieuse.

L E M O N D E.

La beauté se passe d'esprit ;
Sans le connoître , elle en abonde.
Pourvu que son minois flatte & pique le Monde ;
Sur le reste on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille , un tour de tête , un geste ,
Un jargon superficiel ,
Beaucoup d'appâts , & peu de naturel ,
Le goût de l'équivoque avec un air modeste ,
De petits mots subtilisés ,
Une phrase coupée , obscure , embarrassée ,
Les sentimens analysés ,
Un coup-d'œil , au lieu de pensée ;
Voilà ce que le Monde appelle de l'esprit.

JULIE.

J U L I E.

Quoi ! cela simplement suffit ,
Pour s'attacher quelqu'un pendant toute sa vie ?

L E M O N D E.

Gardez-vous d'une passion :

C'est un travers , une folie.

On passe une inclination ;

C'est-à-dire , une fantaisie.

On ne pardonne point d'aimer par sympathie ;

Mais bien pour établir sa réputation :

On se conduit avec décence.

Il n'en faut recevoir qu'un en particulier :

Lorsqu'on veut d'un second faire la connoissance ,

Il faut renvoyer le premier.

C'est un devoir de conséquence ;

C'est-à-dire , on permet un Amant par quartier :

Car le Monde , en un mot , veut de la bienfiance.

J U L I E.

Ce que vous dites est charmant :

Comment ! on peut changer , sans offenser la gloire ?

L E M O N D E.

N'en doutez pas ; c'est un abus de croire

Que c'est un mal de quitter un Amant :

Le penchant seul lui donna la victoire ;

Et dès que l'habitude use le sentiment ,

Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.

Quiconque de l'amour connoît bien la pratique ,

N'en peut aimer que le commencement.

Tome I.

L

162 L'ÉCOLE DU MONDE ;

C'est alors que de plaire & d'être séduisant
L'Amant fait son étude unique :

Vous le voyez qui prend adroitement
De la timidité le tendre caractère ,
Pour se mettre insensiblement ,
Dans le point d'être téméraire :

Ce qu'il dit, ce qu'il sent, ce qu'il pense est char-
mant ;

En lui tout parle, amour, gestes, regards, langage ;

Que dis-je, langage ? souvent
Son silence fait son hommage ;
Mais aussi-tôt qu'il est content,
Son cœur heureux est nonchalant.

Il ne prend plus la peine de vous plaire ;
Plus de joli, plus de saillant ;

Il devient un homme ordinaire :

Ce n'est plus que l'esprit qui parle sentiment :
Mais au lieu de tendresse il se sert d'éloquence ;
Sans aller jusqu'au cœur on passe tout un jour ;
On s'ennuie, on se tait, & pour lors le silence
Est un blasphème envers l'amour.

J U L I E.

A voir comme le Monde pense,
On prendroit l'amour pour un jeu :
Mais l'honneur d'une femme en doit souffrir un peu ?

L E M O N D E.

Point du tout ; elle prend une nouvelle attache
Par la force du sentiment ;
Il ne faut point qu'elle s'en cache ,

Le Public applaudit à son discernement :
Son héros la conduit , il porte sa devise ;
Il l'annonce au spectacle , il prend ses liaisons ,
A les mêmes amis , voit les mêmes maisons :
L'amour le veut , l'usage l'autorise :
Un mari qui s'en formalise ,
Tout d'une voix passe pour sot.
Se faire aimer n'est pas son lot ;
Et pourvu que sa femme en secret le méprise ,
Il n'a pas droit de dire un mot.
Qu'une beauté s'en tienne à cette règle sage ,
Elle reçoit les vœux de chaque cœur :
Elle quitte un époux sans passer pour volage ,
Et je la garantis une femme d'honneur.

J U L I E.

J'aime les réglemens de votre aimable vie :
A mon humeur je la trouve assortie.
Qui sont vos amis ?

L E M O N D E.

Le plaisir.

J U L I E.

Quoi ! l'on ne peut trouver une solide amie ;
Avec laquelle un cœur puisse s'ouvrir ?

L E M O N D E.

Oh ! non , méfiez-vous des femmes ;
Leur cœur fait pour l'amour se ferme à l'amitié :
Vos crimes sont gravés dans vos yeux pleins de
flammes ;

Pour un visage aimable elles font sans pitié.
 Dans le sein des plaisirs, au centre du beau Monde;
 Un Seigneur éclatant débute & prend l'effor;
 C'est alors que la troupe, en manœuvres féconde,
 En fait mouvoir le plus secret ressort.
 L'une devient guindée en recherchant la grace;
 L'autre en lorgnant fait la grimace;
 La plus jeune a recours à l'ingénuité;
 La plus laide attend tout de sa vivacité:
 On l'entoure, on le flatte, on l'encense, on l'agace:
 De sa conquête elles font tant d'état,
 Et le gâtent si bien qu'elles n'en font qu'un fat.
 D'un plein accord l'essaim conspire;
 L'intimité se détruit, se déchire;
 Chacune croit augmenter son éclat,
 En ternissant celui de son amie:
 Stratagèmes, noirceurs, faux rapports, calomnie,
 Sur la plus belle épanchent leur poison;
 L'envie étouffe la raison,
 Et sa bouche indiscrete arrache du silence
 Des traits cachés que l'imprudence
 Déposa dans un cœur rempli de trahison.

JULIE.

Me préserve le Ciel d'un pareil caractère!

LE MONDE.

Pour vous instruire à fond dans le grand art de
 plaire,
 Ma dernière maxime est de ne jamais voir
 Qu'une société choisie.

Il vaut mieux s'égarer en bonne compagnie ,
Que de la voir mauvaise en suivant son devoir.

J U L I E.

Eh ! quelle est-elle , je vous prie ?

L E M O N D E.

Mais ce sont les honnêtes gens.

J U L I E.

C'est-à-dire , les gens prudens ?

L E M O N D E.

Non. Ce sont ceux qui tiennent table ouverte ,
Dont la maison est bonne , & la tête un peu verte ,
Remplissant les devoirs d'illustres citoyens ,
En se faisant honneur d'imaginer des riens.

J U L I E.

Vous entendez par bonne compagnie
Un esprit moins droit que brillant ,
Qui court après une faillie ,
Et qui fuit la raison de peur d'être pesant ?

L E M O N D E.

C'est-là son vrai portrait. Sans un trait pétillant ,
A quoi peut servir le génie ?
On préfère un vice amusant ,
A la vertu lorsqu'elle ennuie.

J U L I E , *à part.*

Que le Monde est extravagant !

Mais , Seigneur , s'il vous plaît , dans l'état où nous-
sommes ,

Il feroit indécent de ne voir que des hommes :

Ainsi je voudrois bien savoir

Quelles femmes je pourrai voir.

L E M O N D E .

Celles aux pieds de qui la brillante jeunesse ;

Par caprice & par mode , apporte un fol encens ;

Dont les regards obéissans ,

En s'armant de rigueur , annoncent la foiblesse ;

Qui bravent de l'amour les efforts impuissans ,

Et reçoivent des Grands l'hommage & la tendresse ;

Celles enfin , qui par sagesse ,

Ne livrant pas leurs cœurs à des soins trop pressans ;

Accordent des faveurs par seule politesse ,

J U L I E .

Desquelles dois-je m'écarter ?

L E M O N D E .

Vous devez très-peu fréquenter

Celle de qui le nom , peu connu dans la Ville ,

Ne peut pas à la Cour vous mettre en liaison ;

Qui , renfermée en sa maison ,

Sourde aux Amans , à ses amis utile ,

Attentive à sa gloire , à son époux docile ,

Coule des jours obscurs vis-à-vis la raison.

Gravez dans votre cœur ma morale facile ;

Adieu. Je vais ailleurs débiter mes leçons.

Avec esprit employez mes façons ;

Et je vous traiterai comme une fleur naissante ,
Qu'un doux zéphir vient caresser ,
Et dont l'abeille diligente
Tire le suc sans la blesser.

SCÈNE VII.

L'INÉGALITÉ, JULIE.

L'INÉGALITÉ.

EMBRASSEZ-MOI, belle Julie.

Sur le bruit de votre beauté ,
Je viens me déclarer votre meilleure amie.

JULIE, à part.

Oh ! voici de la nouveauté !
Elle est femme, elle m'aime, & me trouve jolie !

L'INÉGALITÉ.

Que je vous regarde un moment !
Oui, voilà de grands yeux, un coloris charmant ;
Des petits trous à chaque joue ,
Une bouche vermeille, & pleine d'agrément :
Vous êtes belle exactement ;
Et c'est par force qu'on vous loue.

JULIE.

Ce portrait, quoique séducteur ,
Ne blesse point ma modestie.
Pour plaire, la figure est la moindre partie ;

168 L'ÉCOLE DU MONDE ;

Il faut joindre aux attraits l'égalité d'humeur :
C'est le premier agrément de la vie.

L'INÉGALITÉ.

Egalité d'humeur ! modestie ! Oh ! vraiment ,
Voilà des mots qui sentent le Couvent !
En ouvrant la bouche , elle ennuie :
Je m'en dédis , elle n'est pas jolie.

JULIE.

Vous prenez tout à coup un air sombre & rêveur !
Qui peut vous inspirer cette mélancolie ?

L'INÉGALITÉ.

Cette mélancolie est mon premier bonheur ;
Pour me faire adorer , c'est mon unique guide.
Sachez de moi que sans humeur
On est sûrement insipide :
Sans humeur , le plaisir est un être idéal.
Les traits , les graces , les faillies ,
Naissent de l'esprit inégal :
Il ne convient qu'aux vrais génies ;
Sans lui rien n'est original.
La complaisance est douceuse & fade :
Elle marque un esprit sans vie & sans ressorts ;
Mourant avec lenteur dans la prison du corps ,
Dont le goût débile & malade ,
Pour se venger , nomme maussade
Et le caprice & ses trésors :
C'est ce caprice qui nous pique ;
C'est à ce défaut prétendu

Que le titre d'aimable est dû :
Par-tout on le met en pratique.
Le beau de la musique
Est dans ses tons changeans.
Le doux son des musettes
Vient endormir vos sens ,
Quand ils s'éveillent aux accens
Des tymbales & des trompettes.
Ouvrez un Opéra ; vous y lisez : gaiement ,
Doux , promptement ,
Fort , gravement ,
Lentement ,
Gracieux , vivement :
La danse suit ses caractères ;
Elle est tendre ; & bientôt un air de mouvement
Fait bondir les Nymphes légères ,
Et nous remplit d'étonnement :
C'est ainsi que l'esprit doit être.
Lorsqu'il varie à chaque instant ,
C'est un feu pur , c'est un salpêtre ,
Qui s'embrase , qui part , qui frappe , qui surprend ,
Et qui répand un jour riant
Sur chaque objet qu'il fait paroître.

J U L I E.

Ah ! s'il vous plaît , de la Variété
Distinguons l'Inégalité.
L'une vole de grace en grace ;
L'autre vous rebute , vous lasse ,
Et va de défauts en défauts.

Eh, non, non, mon enfant! vous donnez dans le faux;
Et pour vous en tirer, il faut qu'on vous éclaire.

JULIE.

Je ne veux répondre qu'un mot;
C'est que pour parvenir à plaire,
On m'a recommandé de suivre le contraire.

L'INÉGALITÉ.

Votre Précepteur est un sot.
Le caprice est la simple & la belle Nature.
Sentez, si vous pouvez, le prix de sa parure,
Et suivez mon raisonnement.
Tout est inégal dans le Monde.
Sous la voûte des cieux, sur la face de l'onde,
On éprouve le changement;
Et le calme & les vents, l'air pur & les orages,
Les ardeurs du soleil, & les mortels frissons,
Tantôt de fleurs, & tantôt de glaçons,
Couvrent la terre & les rivages.
Sans l'Inégalité tout paroît languissant.
L'humanité porte dans son essence
La rêverie & l'enjouement,
La vivacité, l'indolence,
Le feu d'esprit, le sentiment,
Le charme du savoir, l'amour de l'ignorance.
Ces sentimens divers, ce contraste étonnant,
Nous choquent dans la perspective;
Mais un esprit qui fait en mêler les couleurs,

Doit en tirer la grace la plus vive ,
Et trouve l'art de subjuguier les cœurs.
A chaque instant je l'éprouve moi-même ;
Moi qui suis l'Inégalité.
Je boude , je ris , je hais , j'aime ;
Je tire mes attraits de la diversité.
Tour à tour je brusque , & j'attire ;
Je parle , je me tais , je critique , j'admire ;
Je suis sombre ; & soudain , de même qu'un éclair ;
Mon esprit se réveille , & s'élance dans l'air ;
Le Monde est animé par l'éclat de ma flamme.
Cet état opposé d'agrément & d'humeur ,
De prévenance & de froideur ,
Allume l'action de l'ame ,
L'agite , la contente , & forme son bonheur.

J U L I E , *à part.*

De peur de me laisser séduire ,
Il faut bien m'en débarrasser.

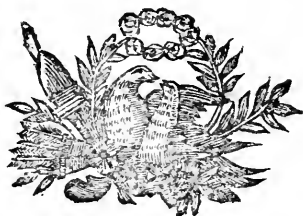
A l'Inégalité.

Eh bien ! par vos conseils , je prétends me conduire :
Sans cesse en mon esprit je vais les repasser.

L' I N É G A L I T É .

Enfin , vous êtes raisonnable.
C'est un vrai don que l'Inégalité ;
Par elle seule on est aimable :
Lorsqu'on a seulement un faux air de beauté ,
Elle fournit les graces , la saillie ,
A ce qu'on nomme ici la bonne compagnie.

Elle vous donne les vertus
Que doit avoir une femme jolie ;
L'art fin de la minauderie ,
L'art d'attirer par des refus ,
L'air décidé , la modestie ,
La vivacité folle , & la mélancolie ,
Les préférences , les hauteurs ,
La bruyante gaieté , l'air froid de rêverie ;
Les superstitions & les fausses frayeurs ,
La prévention , les vapeurs ,
Le mal de tête , & l'insomnie.



SCÈNE VIII.

JULIE, *seule.*

QUE le Monde a d'attraits trompeurs !
Plus je les examine , & plus je suis changée.

Dans un vuide étonnant je me trouve plongée.

Ce Monde que j'aimois me paroît plein de faux :

Tout son brillant n'est que dans ses défauts :

C'est la Sagesse qu'on y fronde.

Voici , je crois , le vrai portrait du Monde :

C'est un génie étroit , que le vent élargit ;

Impénétrable au bon , ouvert aux ridicules ,

Où la fatuité se creuse des cellules ,

Et remporte un respect dont le bon sens rougit.

Il enfante au hasard une frêle pensée ,

Soumise à son jargon , & toujours déplacée ;

Qu'il habille sans goût de mots mal concertés ;

Qu'il change, qu'il rebat, qu'il râte & remanie ;

Qui plaît, & qui surprend dans sa superficie ,

Et qui , dans vingt tours répétés ,

Dégoûte , s'use , & tombe anéantie.

L'esprit du Monde est comme un peloton

Avec lequel un chat badine.

Il roule , il tombe , est relevé d'un bond ;

La patte du joueur le déchire , le mine ,

Et bientôt n'en fait qu'un chiffon.



SCÈNE IX.

D A M O N , J U L I E .

D A M O N .

MA sœur, fuyons le Monde, & craignons son
poison.

C'est une mer où regnent les orages ;
Je n'y suis arrivé que pour voir des naufrages ;
Le point de vue en paroît beau ;
Mais percez plus avant , déchirez le bandeau ,
On voit l'amour perfide , & l'amitié parjure ;
Le viol du dépôt , la trahison , l'usure ,
Les pièges souterrains , & les biens envahis ;
Et la bassesse avec des yeux hardis ,
De son néant poudreux leve sa tête impure :
Elle regne sur des débris ,
Insulte ses egaux , & rampe avec souplesse
Devant des Grands , dont les sens avilis
N'offrent pour titre de Noblesse
Qu'un tas de crimes impunis.



SCÈNE X, & dernière.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

D A M O N, *continuant.*

VENEZ me soutenir, respectable Sophie ;
Venez, digne & solide amie,
Vous, qui dans ce Monde infecté,
Eclairez les mortels sans blesser leur fierté.

L A S A G E S S E.

Comment donc ? vous voilà dans la Philosophie ?
Sur un ton bien moral je vous trouve monté ?
Qui peut vous inspirer ce changement extrême ?

D A M O N.

La Raïson.

L A S A G E S S E.

La Raïson ! vous lâchez un grand mot.
Comment ? dans ce jour même
L'homme sensé vous paroïssoit un sot ?

J U L I E.

Hélas ! nous nous trompions peut-être.
Nos esprits aveuglés ont pu la méconnoître.
Je lui dois justice en ce point.
La Vertu m'a prédit le trait qui nous accable ;
Elle nous ennuyoit , mais ne nous trompoit point.

Oui, vous vous abusiez. La Sagesse est aimable.
 Les plus belles couleurs composent son portrait ;
 Et quand la moindre tache en obscurcit un trait
 C'est la fausse Sagesse, & non la véritable.
 De la fausse Vertu les signes sont certains :
 Elle sonde les cœurs pour perdre les humains ,
 Condamne la foiblesse , & tolere le vice :
 Farouche par orgueil , sage par artifice ,
 Elle ne fuit que les plaisirs mondains ,
 Elle s'en fait un de la haine ;
 De sombres médifans elle forme une chaîne :
 Dans ses discours elle verse le miel ,
 Vous accable en Public de caresses frivoles ,
 Compose ses regards , & dore ses paroles :
 Mais l'animosité, l'amertume & le fiel ,
 Distillent en secret de sa bouche enflammée ,
 Et dévorent la renommée
 Des esprits qu'a trompés son manège cruel.
 C'est elle , mes enfans , dont le Monde est victime ;
 Elle porte un air abattu ;
 Et même dans le sein du crime
 Elle veut dérober l'encens de la Vertu.
 La Sagesse est douce & facile ;
 Son cœur libre & sans fard lui donne un air riant :
 Incapable d'aigreur , toujours stable & tranquille ,
 Son accueil est humain , son esprit est liant :
 Exacte en ses devoirs , sans paroître sauvage ,
 Elle cache le mal , elle applaudit le bien ;

Franche

Franche sans être dure , humble sans étalage ,
Elle remarque tout , & ne critique rien ;
Raille sans déchirer , amuse sans médire ;
Aimable sans étude , elle plaît sans dessein ;
Court après les ingrats qui veulent la détruire ,
Les cherche , les découvre , & leur ouvre son sein.

J U L I E .

Vous me percez le cœur. Ah ! ma chere Sophie ;
Où peut-on la trouver ? faites-la moi revoir ,
Cette Vertu , que j'ai si mal servie.
Daignera-t-elle encor me recevoir ?
Plus je suis avec vous , plus je suis attendrie.
Vous metendez la main !.... Vous sentez ma douleur !
Vous êtes la Vertu ! j'en crois mon ame émue.
Serrez-moi dans vos bras , dans ces bras de douceur.

L A S A G E S S E .

En ce moment , vous quittez votre erreur ,
Puisque vous m'avez reconnue ;
Je suis déjà dans votre cœur.

D A M O N .

Ceci paroît une méprise.
Mais vous n'êtes donc pas la Vertu de tantôt ?

L A S A G E S S E .

La même.

D A M O N .

Mais , parbleu , vous n'avez nul défaut :
Je ne peux sortir de surprise.
Au lieu d'avoir ces traits charmans ,
Tome I. M

178 L'ÉCOLE DU MONDE, &c.

Sous le poids de vos jours vous paroissiez courbée :

Je vous aurois donné cent ans.

L A S A G E S S E.

De vos yeux obscurcis la toile est déchirée.

Ma difformité, ma laideur,

N'étoit qu'une épaisse vapeur

Qui s'élevoit de votre ame égarée ;

Déformais elle est épurée,

Et vous connoissez ma splendeur.

Vous avez vu des biens la fragile durée :

Venez jouir d'un plus rare trésor,

Revenez dans mon Temple, & prenez votre effor.

Je veux vous rendre heureux ; c'est tout ce que
j'exige :

Vous baiferez mes aimables liens.

Venez prouver à ceux que votre absence afflige ;

Que le malheur, quand il corrige,

Est le plus grand de tous les biens.

F I N.

LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS,

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens
François Ordinaires du Roi , le 21 Novembre
1739.*



A C T E U R S.

FINETTE.

LÉANDRE.

LÈ BON SENS.

MOMUS.

UN AUTEUR.

PASQUIN, en femme.

L'OMBRE DE MOLIERE.

*La Scène est sur le Mont-Parnasse, dans
le vestibule de l'appartement de Thalie.*



LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

FINETTE, *seule.*

PENDANT l'absence de Moliere,
Je suis commise dans ces lieux
Pour opposer une barriere
A tous les Auteurs ennuyeux.
C'est ici que loge Thalie.
Pour mériter de paroître à ses yeux,
Il ne faut pas être trop sérieux,
Ni trop donner dans la folie.



SCÈNE II.

LÉANDRE, FINETTE.

L É A N D R E.

FINETTE, chez Thalie aurai-je enfin accès?

F I N E T T E.

Et quel titre avez-vous pour qu'on vous le permette?

L É A N D R E.

Parbleu, je suis charmé de tes attraits ;
Avec plaisir tu reçois la fleurette.

F I N E T T E.

Il est des gens qui ne sont faits
Que pour connoître la Soubrette.

L É A N D R E.

Je verrai ta Maîtresse en ce jour, ou jamais :
Oui, je prétends me faire adorer de Thalie.

Tout est pour moi ; j'ai du brillant ,
De l'aimable, du vif, du gentil, du saillant ;
Du léger ; en un mot, je frise la Folie ;

Je fais manier un portrait ;
J'ai de l'expression, je tourne le couplet ;
Je suis mordant, de crainte d'être fade ;
Je ne me refuse aucun trait ,
Et j'arrondis une tirade.

F I N E T T E.

Il faut encor d'autres talens ,
 Je vous en donne ma parole :
 Thalie est gaie , & non pas folle ;
 D'ailleurs , il faut avoir l'aveu de ses parens.

L É A N D R E.

Je ne les connois point : peins-moi leur caractère ,
 Et nomme-les par nom & par surnom ?

F I N E T T E.

Il faut d'abord commencer par la mere.

L É A N D R E.

Oui, l'on en est toujours plus certain que du pere.
 La mere enfin ?

F I N E T T E.

Se nomme la Raison.

L É A N D R E.

Le vilain nom ! L'ame en est assoupie ;
 Il arrête du sang la circulation ;
 Cela sent son apoplexie.
 Est-elle bonne femme au moins ?
 Laisse-t-elle conter la fleurette à sa fille ?
 Car tous ces siecles-là courbés sur la béquille ,
 A troubler la jeunesse appliquent tous leurs soins.

F I N E T T E.

Oh ! jamais elle ne querelle ;
 Et même elle se cache bien :
 Mais elle est toujours avec elle.

M iv

L É A N D R E.

Cela ne me fait rien.
 Si je puis parler à Thalie ,
 Cette vieille déguerpira ;
 Je la dérouterai , je te le certifie.
 Il faut , quand je parois , prendre ce parti-là.
 Que fait sa fille ?

F I N E T T E.

Elle est à sa toilette.

L É A N D R E.

C'est-à-dire qu'elle est Coquette ?

F I N E T T E.

Coquette ! le terme est trop fort,
 Elle veut plaire.

L É A N D R E.

Eh bien ! je gage
 Qu'avec mon air & mon langage ,
 Je l'enforcellerai dès le premier abord.
 N'est-ce pas toi qui prends le soin de sa coiffure ?

F I N E T T E.

Non pas , Monsieur , ce sont des hommes :

L É A N D R E.

Ciel !

Par quelle bizarre aventure
 N'en suis-je pas instruit ? Car en fait de parure
 Et d'artificiel ,
 Je suis , je te le jure ,
 Un vrai prodige de Nature.

Je porte un composé de fleurs ;
J'en ai de toutes les couleurs ;
Des Tricolores ; des Pensées ,
Des Tubereuses , des Œillets ;
Dans une touffe de Bluets
Des Tulipes entrelacées.

F I N E T T E.

Oh ! vous ne lui conviendrez pas.
Cette parure est pour une journée ;
Elle périt aussi-tôt qu'elle est née ;
Et ma Maîtresse veut de solides appas ,
De ces appas qui soient toujours de mode ,
Qu'avec les mains de l'Art la Nature accommode.
Vous ne pourriez jamais la coiffer à son point.
Votre garniture ginguette
Ne lui conviendrait point :
Gardez-la pour une Grifette.
Adieu , Monsieur.

L É A N D R E.

Ah ! ma chère Finette ,
Parle pour moi ; fais-en l'essai :
Dis-lui bien que j'aspire à me voir dans ses chaînes ;
Que je n'ai jamais fait une Piece , il est vrai ,
Mais quatre volumes de Scènes.



SCÈNE III.

LÉANDRE, *seul.*

ELLE peut bien me faire entrer.

Mon impatience est extrême :

Mais peut-être je n'ai besoin que de moi-même :

Dans ce Palais tâchons de pénétrer.

(*Il va à la porte.*)

SCÈNE IV.

LE BON SENS, LÉANDRE.

LE BON SENS, *d'un ton brutal.*

QUI va-là ?

LÉANDRE, *humblement.*

Monsieur

LE BON SENS.

Quel Génie

Ose se présenter ainsi ?

LÉANDRE, *à part.*

Ah ! quelle physionomie !

Quel esprit rauque ! tout ceci

Sent son Portier de Comédie.

(*Au Bon Sens.*)

Dites-moi, n'est-ce pas ici

Que demeure Thalie ?

I E B O N S E N S.

Oh ! si vous doutez du logis ,
Apparemment que vous n'y venez gueres.
Ce doute-là recule vos affaires ,
Et vous ne ferez point admis.
La Déesse jamais ne voit que ses amis ,
Et ne reçoit point de visites.

L É A N D R E.

Si vous connoissiez mes mérites !...

L E B O N S E N S.

Dites-moi votre nom ; voyons s'il est marqué
Parmi ceux qui forment ma liste.
Vous avez l'air d'un Auteur efflanqué ,
Qui suit le clinquant à la piste.

L É A N D R E.

(*Au Bon Sens.*) (*à part.*)

Je ne suis que l'Esprit. Que cet homme est choquant !

L E B O N S E N S.

Vous perdez donc souvent haleine.
L'Esprit , plus léger que le vent ,
Ne s'offre qu'aux Auteurs qui le cherchent sans
peine.

On court après lui vainement :
Lorsqu'on croit l'attraper , on n'en tient que l'image.

On fait comme Ixion ,
Qui croyoit embrasser Junon ,
Et qui n'embrassoit qu'un nuage.
Savez-vous mon nom seulement ?

L É A N D R E.

La demande est extraordinaire !
 Pour entrer quelque part , Monsieur , assurément ;
 Je n'ai pas cru qu'il fût fort nécessaire
 D'en connoître le Suisse.

L E B O N S E N S.

Oh ! le trait est fort bon ,
 Et bien digne du personnage.
 Vous croyez le Bon Sens un Suisse de maison !

L É A N D R E.

Vous , le Bon Sens ?

L E B O N S E N S.

Oui , c'est mon nom.
 Adieu ; devenez sage ,
 Je pourrai prendre un autre ton.
 Je suis doux avec la Raison ;
 Et je deviens sauvage
 Avec l'homme à jargon.

S C È N E V.

L É A N D R E , *seul.*

OUF ! je viens d'essuyer une mauvaise chance.
 Il me desservira , loin de me protéger.
 Je lui trouve un air étranger ,
 Et je ne le crois pas de France.

SCÈNE VI.

FINETTE, LÉANDRE.

FINETTE.

MA foi, vos affaires vont mal.

LÉANDRE.

Je ne fais plus où sera mon refuge.

Votre Portier est si brutal ! . . .

J'aime mieux le Portier d'un Juge ;

Car on en est du moins quitte pour son argent.

FINETTE.

Eh ! le nôtre, il est vrai, n'est pas d'humeur entrante.

LÉANDRE.

Comment te traite-t-il ?

FINETTE.

Tout au plus poliment ;

Et j'ai l'art d'adoucir l'humeur récalcitrante :

Oh ! le Bon Sens n'est pas, vraiment ,

Si dur qu'il le paroît , & qu'on se l'imagine.

Malgré lui-même il est galant ;

Et souvent il perd tête en voyant une mine.

LÉANDRE.

As-tu parlé pour moi ?

FINETTE.

Très-inutilement.

Elle avoit grande compagnie.

J'ai nommé votre nom , vanté votre talent ;

Et dans le cercle de Thalie ,

On ne vous connoît nullement.

J'ai de vos qualités fait de vains étalages.

Nos vieux Auteurs , ces graves personnages ;
Qui , d'un esprit aimable , & d'un jugement sain ,
Réformoient les travers de l'humaine Nature ,
Et nous traçoient du cœur une grande peinture ,

M'ont écoutée avec dédain.

„ Ce brillant , m'ont-ils dit , n'est que de la fadaïse.

„ Crois-tu qu'un Michel-Ange , ou bien un Raphaël ,

„ Un Titien , un Véronèse ,

„ Doivent placer dans un rang immortel

„ Les tableaux d'un Peintre en pastel “ ?

L É A N D R E .

Tous ces bons Messieurs-là m'ennuieroient bien ;
je pense.

F I N E T T E .

Voilà , de nos amis , la pure quintessence.

„ Messieurs , leur ai-je dit , vous sêchiez sur un plan

„ Pendant le cours entier d'un an ;

„ Vous sondiez les esprits ; vous fouilliez dans les
„ ames.

„ Léandre , chaque jour , fait trouver le sujet

„ D'une douzaine d'Epigrammes :

„ Au bout du mois cela fait un recueil complet

„ Et de bluettes & de flammes.

„ Il les écrit sans suite & sans projet ;

„ Il les rassemble ensuite piece à piece ;

- » Et tout l'ouvrage est un feu violet.
» En trois Actes tous neufs il a fait une Piece :
» Le premier Acte, en bouts rimés comme un Sonnet;
» Il a mis le second en mauvaise musique ;
» Le troisieme, sans doute, étoit le plus parfait :
» Il étoit en danse gothique,
» Et le dénouement en ballet.
» Le tout assaisonné de petites pensées,
» Bien mignones, bien compassées ;
» Car son esprit entortillé,
» Fécond en petites merveilles,
» Avec un style éparpillé,
» Est semblable à des nompareilles «.

L É A N D R E.

Tu veux me plaisanter, je croi :
Tu serois trop heureuse en venant avec moi ;
Tu parlerois d'esprit en petite Maîtresse,
Sans servir de rien à la Piece.
Si tu ne voulois pas parler,
Je serois sûr de te faire briller
Dans une scène neuve & belle.

F I N E T T E.

J'entends, vous me feriez jouer de la vielle.

L É A N D R E.

Peut-être bien un jour tu n'aimeras que moi.

F I N E T T E.

Eh ! qui peut répondre de soi ?
Un prodige d'orgueil, c'est-à-dire, une Prude ;
S'arme d'un regard fier & rude,

192 L'OMBRE DE MOLIERE ;

Echafaude bien sa vertu,

Sur un ajustement austere.

Tant que son cœur n'est point tenté ni combattu,
Sa fierté se rengorge, & son air se resserre :

Mais qu'un objet vienne à lui plaire ,

L'œil s'adoucit ,

Le cœur mollit ,

L'échafaud rompt , la Vertu tombe à terre.

Oui , oui , cette Vertu peut parler un instant ;

Mais le cœur vient à la traverse ,

Qui vous lui donne sur le champ

Un bon soufflet , & la renverse.

L É A N D R E.

Finette , allons , il faut tâcher

De me faire entrer chez Thalie.

Moliere , j'en suis sûr , lui perdra le génie.

Je l'aime trop , pour m'empêcher

De lui dire en ami ce que l'on en publie ;

Et je ne veux avoir rien à me reprocher.

F I N E T T E.

Oh ! ne vous flattez pas d'entrer chez ma Maîtresse.

L É A N D R E.

Mais , Finette

F I N E T T E.

Je n'entends rien.

L É A N D R E.

Que faut-il donc faire ?

FINETTE.

F I N E T T E.

Une Piece.

L É A N D R E.

Mais , Finette , je danse bien.

F I N E T T E.

Une Piece , une Piece.

L É A N D R E.

Je suis , de plus , très-grand Musicien.

F I N E T T E.

Une Piece , une Piece.

L É A N D R E.

Je la régalerai du cri Parisien.

F I N E T T E.

Eh , Monsieur , en un mot , il nous faut une Piece.

L É A N D R E.

Oh ! malgré toi , je suis certain

Que j'entrerais.

(Il veut entrer.)

F I N E T T E.

Non , votre effort est vain.

N'allez pas faire d'incartade ,

Car je vous ferme le chemin

Par une gargouillade.

L É A N D R E.

Puisque tu le prends sur ce ton ,

J'abandonne Thalie , & je la laisse seule ,

Avec tout son peuple barbon.

Tome I.

N

Bientôt, à force de raison,
On n'en fera qu'une bégueule.
Dis-lui qu'elle se tienne bien ;

Je ne prétends la ménager en rien.

Cet hiver, je veux mettre en pièces
Ces Ouvrages si beaux qu'elle nomme des Pièces.
Elle m'appelleroit en vain à son secours.

Sa sœur cadette
Est aimable & coquette,
Je vais faire ses plus beaux jours.

F I N E T T E.

Je vous crois en effet digne de son estime.

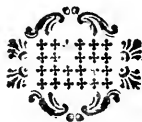
L É A N D R E.

Cet hiver, je suis sûr d'un suffrage unanime.

J'ai le portrait le plus galant
De la Danseuse pantomime,
Avec celui d'un Anonyme
Qu'on trouvera très-ressemblant.

F I N E T T E, *seule.*

Nous voyons sans effroi le courroux qui l'anime.



SCÈNE VII.

MOMUS *amoureux*, FINETTE.MOMUS, *d'un air niais.*

SERVITEUR.

FINETTE.

Que veut ce nigaud ?

MOMUS.

Je voudrois tout-à-l'heure
Monter là-haut.

FINETTE.

Quoi ! chez Thalie ?

MOMUS.

Eh oui ! c'est là que je demeure.

FINETTE, *d'un ton railleur.*

En vérité ?

MOMUS.

Vraiment , j'en suis aimé.

FINETTE.

Je le crois bien.

MOMUS.

Ne prétendez pas rire.

FINETTE.

Voilà , ma foi , l'on peut le dire ,

Un petit homme bien formé.

Vous savez bien que le Temple est fermé.

N ij

Nommez-vous, pour que l'on vous ouvre.
 Vous paroissez bien langoureux.

M O M U S.

Oh dame ! c'est que je suis amoureux.

F I N E T T E.

A votre mine on le découvre.

M O M U S.

Je suis Momus.

F I N E T T E.

Que me dites-vous-là ?

M O M U S.

Eh vraiment, oui : je viens de l'Opéra.
 Quel pays ! quelles gens ! j'étois glacé de crainte.
 Je m'y suis égaré : c'est un vrai labyrinthe.

F I N E T T E.

Ah ! quel petit peste malin !
 Vous vous êtes tiré d'affaire ?
 Vous avez bien médité ? c'est votre caractère.

M O M U S.

Oh non, je n'y suis plus enclin.
 Dans les Cieux j'aimois à médire ;
 Mais l'Opéra doit être exempt de la satire.

F I N E T T E.

Certainement, c'est un lieu sans défauts !

M O M U S.

On y fait pourtant de bons fauts.

F I N E T T E.

Quel étoit votre personnage ?

M O M U S.

Je me suis mis au rang des amoureux transis ;
J'ai pris le nom du beau Berger Tircis.

F I N E T T E.

Vous aimiez une fille étourdie & volage ?

M O M U S.

Non, vraiment, j'en voulois une qui fût bien sage.

F I N E T T E.

Avez-vous eu le bonheur d'étreñner ?

M O M U S.

Eh oui, je l'ai trouvée.

F I N E T T E.

Ah ! je n'ai rien à dire.

M O M U S.

Le compliment étoit difficile à tourner.

» Momus qui blâme tout, vous aime & vous admire ;

(Ai-je dit galamment).

» D'adorer vos appas occupé seulement ,

» Il renonce pour vous au plaisir de médire “.

F I N E T T E.

Il falloit tout autant lui dire :

» Jadis je savois employer

» L'art de plaire & de faire rire ;

» Mais puisque je vous aime & que je vous admire,

» Je ne saurai plus qu'ennuyer “.

L'Auteur a manqué votre rôle :
 Il devoit vous rendre amoureux
 D'une Bergere qui fût folle ,
 Et vous faire médire en déclarant vos feux ;
 Lui dire : » Si vous étiez sage ,
 » Si vous goûtiez le sentiment ,
 » Si vous aimiez mieux un Amant
 » Qu'un amour de passage ,
 » Je vous détesterois , je médirois de vous ;
 » Je vous traiterois en Déesse :
 » Mais vous succombez sans foiblesse ;
 » Vous n'aimez aucun homme , & vous les flattez
 » tous ;
 » Voilà ce qui pour vous me pique & m'intéresse « .
 En le prenant sur ce ton-là ,
 Vous ne pouviez manquer de plaire ;
 Et sans sortir de votre caractère ,
 Vous attrapiez le ton de l'Opéra.

M O M U S.

Oui , j'aurois pu donner dans la faillie ;
 Mais l'on m'auroit accusé de piller
 Le Carnaval & la Folie.

F I N E T T E.

Cela valoit bien mieux que de faire bâiller.

M O M U S.

La pantomime est si divertissante ,
 Que pour la contraster j'ai donné dans l'ennui.

F I N E T T E.

Pour paroître plus éclatante ,
 Elle n'a pas besoin de cet appui.
 Les gestes' du Danseur , ses regards , sa figure ,
 Sont de Momus la naïve peinture.
 Votre esprit de ses pas devoit être jaloux ;
 Ses pieds en disent plus que vous.
 Refondez tout votre Acte, allez changer les rôles :
 De ce couple léger rendez bien les appas ;
 Dans votre esprit faites entrer leurs pas ,
 Et mettez-les tous en paroles.

S C È N E V I I I.

UN AUTEUR , FINETTE.

F I N E T T E.

QUE veut cet homme sombre ? Il a l'air vapoureux !
 Je n'ai jamais rien vu de si triste en ma vie.

Il porte l'ennui dans ses yeux :
 Malgré moi , de bâiller je sens naître l'envie.

L' A U T E U R.

Ciel ! on bâille ! au secours ! je tombe en pamoison.

F I N E T T E.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ?

L' A U T E U R.

Une convulsion.

Je suis l'Auteur de l'Ecole du Monde :
 Quand on bâille , voilà ma situation.

N iv

F I N E T T E.

Il est vrai qu'au milieu de l'inclination
Les bâillemens commencèrent leur ronde.

L' A U T E U R.

Je n'en suis pas encor revenu maintenant ;
Car l'Actrice avoit une mine
Incompatible avec le bâillement.
J'en ai découvert l'origine.
On m'a depuis peu révélé
Que pour faire bâiller on avoit cabalé.

F I N E T T E.

Oui-da : mais vous étiez le chef de l'entreprise.

L' A U T E U R.

Une Piece choisie, une Piece de mise,
Avoir un si honteux destin !
La honte en rejaillit sur tout le genre humain.
L'allégorie étoit exquise :
Je l'avois lue à deux Régens,
Amis sans fard & sans manège,
D'un goût très-fin, & point trop indulgens,
Qui me la demandoient pour jouer au Collège.
Après un jugement si bon,
Le Parterre bâille & s'ennuie !
Encore un coup, j'en veux avoir raison :
Et de ce pas je vais trouver Thalie.

F I N E T T E.

Alte-là, mon joli garçon :
Avec votre mine discrète,

Et votre grand chapeau ,
Pour assister à sa toilette ,
Vous êtes un friand morceau !
Tenez-vous-le pour dit , allez briser vos plumes ;
Cessez d'instruire l'Uniyers.
Il n'est qu'un fou qui croit dire en sept ou huit Vers
Ce que Molière à peine a mis en huit volumes.

L' A U T E U R.

Ma fille , avec votre caquet ,
Vous aimez mieux le feu follet ,
Et la brillante bagatelle
D'un étourdi qui parle à son valet.
Sur la Musique ancienne & nouvelle.

F I N E T T E.

Vous mettez-vous en parallèle ?

L' A U T E U R.

Ah ! c'étoit un morceau joliment enchaîné !

F I N E T T E.

Sans doute ; puisqu'il a su plaire.
Ce qu'aime le Public est toujours bien placé.

L' A U T E U R.

A ce qu'il me paroît , votre tête légère
Aime tous les discours sans corps , sans liaison ;
Qui mettent sans pitié le Bon Sens en prison ;
L'étincelle vous plaît , vous pique , vous agite ;
Et je croyois , à voir votre minois fripon ,
Que vous aimiez un feu qui s'éteignît moins vite.

Comment donc, mon ami, vous faites le léger ?
 Mais vous n'avez du Monde encore qu'un faux air.
 Apprenez qu'il n'est point de chose plus aisée
 Que d'avoir du bon sens à tête reposée ;
 Et la grande façon, dans le siècle présent,
 C'est d'avoir son esprit tout en argent comptant.
 Avec votre raison vous me la donnez belle !
 Il ne tiendrait qu'à moi d'avoir de la cervelle ;
 Mais c'est le vrai moyen d'ennuyer à coup sûr :
 On n'est plus dans le goût d'un esprit juste & mûr ;
 Ses traits les mieux frappés, ses discours les plus
 mâles ,
 Sont des feux sans éclat, des étincelles pâles.
 J'aime mieux un bon mot, qu'on lâche à tout hasard,
 Que tous ceux qu'on arrache entre les mains de l'Art.
 Il vous appartient bien de me rompre en visière ,
 De dire que mon feu n'est que fausse lumière ,
 Géometre glacé, dont le pesant compas
 Enerve la pensée, en flétrit les appas ;
 Destructeur du brillant, du goût, de la finesse ,
 Solide raisonneur, mais sans délicatesse ;
 Censeur amer & sombre, homme grave & profond,
 Qui du feu de l'esprit rabat le premier bond ;
 Parleur aride & sec que la justesse abuse ,
 N'aimant mieux dire rien, qu'un rien qui nous
 amuse :
 Votre morale assomme ; & pour tout compliment,
 Je vous réponds, Monsieur, par un grand bâille-
 ment.

L' A U T E U R.

L'on m'affomme, l'on m'assassine!

Vous savez mon foible; ah! coquine!

Vous violez le droit des gens.

S C È N E I X.

PASQUIN, *en femme*, UN AUTEUR;
FINETTE.P A S Q U I N, *en femme*.

NON, les hommes jamais ne furent si méchans;
Et sans doute on avoit conjuré ma ruine.

L' A U T E U R.

Ah! nous allons voir un beau bruit,
C'est le Médecin de l'esprit.

P A S Q U I N.

Oui, je soutiens qu'il faudroit rompre
La cruelle habitude où le Public se met;

De crier, rire, & d'interrompre
Une Piece, à l'endroit du plus vif intérêt.

Je ne puis digérer l'offense

Qu'on me fit, en faisant finir.

Voyez un peu la belle avance

De m'habiller en femme, pour venir,
Au Public, sans parler, tirer ma révérence!

F I N E T T E.

Je vous approuve fort, & c'est un grand affront;
 Le Public a cette habitude ;
 Mais les Auteurs l'en déferont.

P A S Q U I N.

Comment ?

F I N E T T E.

En faisant une étude
 De ne lui donner que du bon.

L' A U T E U R.

Sans doute, vous avez raison.

P A S Q U I N.

Ah ! vous voici Monsieur le Pédant de Collège !
 Avec vos Passions, & leur vilain cortège,
 Vous avez commencé par fâcher le Public.

L' A U T E U R.

Il devoit pourtant être affamé de comique.

P A S Q U I N.

Non, mais vous l'aviez mis dans le goût satirique ;
 Et quand il crie, il a le tic
 De ne jamais finir, à moins qu'on ne l'amuse.

F I N E T T E.

Lorsqu'il attend cela, bien souvent il s'abuse.

P A S Q U I N.

Vous aviez méfuté de son attention
 Par votre chien de goût allégorique,
 Cela tend l'esprit & l'applique ;

Et comme l'on étoit dans la prévention ,
Lorsqu'on me vit en femme on crut dans l'assemblée
Que j'étois une Passion
Qu'on avoit personnifiée ,
Et l'on me prit encor pour l'Inclination.

L' A U T E U R.

Elle eût été bien déguisée.

P A S Q U I N.

Quand je partis , je fus choqué.
Cependant je soutins la chose avec courage :
Mais un trait dont encor je me sens suffoqué ,
Et ce qui m'enflamme de rage ,
C'est qu'en sortant j'allai dans un Café :
On s'y portoit , on étoit étouffé ;
D'hommes qui clabaudaient j'aperçus une masse :
C'étoit de ces Auteurs que la cabale sert ,
Que l'envie & la faim dévorent de concert ,
Objets dégradés du Parnasse ,
Vils insectes de vanité ,
Qui clapissent avec audace
Au centre de l'obscurité.
Ils se disoient , d'un air tout transporté :
» En venez-vous ? quelle journée !
» Non , je ne l'aurois pas donnée
» Pour deux repas bien étoffés.
» Quel plaisir de noyer deux Pièces tout de suite !
» Nous en avons beaucoup plus de mérite
» D'avoir vu deux Auteurs, l'un sur l'autre étouffés » ;
Je pensai déchirer cette engeance maudite.

F I N E T T E.

Un médiocre Auteur doit s'attendre à cela.

P A S Q U I N.

Ce trait ne peut tomber que sur ce grimaud-là.

L' A U T E U R.

Si ma Piece est tombée, & si l'on m'épilogue,
J'ai tout au moins l'honneur d'avoir fait le Pro-
logue.

P A S Q U I N.

Vous me la donnez belle : oh ! par ma foi, voilà
Un beau chef-d'œuvre, avec votre Ombre de
Moliere.

Au milieu du Parterre il transporta l'Enfer ;
On n'y connoissoit plus de frein ni de barriere ;
Et je crois que c'étoit l'Ombre de Lucifer.

L' A U T E U R.

Il est vrai que ce jour il se donna carrière :
Mais mon Prologue est une fleur
Qui ne sera jamais fanée :

Mon amour propre encore en respire l'odeur,
Et je le fis pourtant en une matinée.

P A S Q U I N.

Puisque c'est-là votre talent ,
Levez une boutique , ou plutôt une niche ;
Et mettez dessus pour affiche :
„ Céans , on fait , & promptement ,
„ Des Prologues fort proprement “.



S C È N E X.

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE,
L'AUTEUR, PASQUIN.

L' O M B R E.

J E reviens du Parterre , où d'un ton formidable ,
J'ai condamné , j'ai jugé quatre Auteurs.
Qu'a t-on fait du comique instructif , agréable ?
Est-ce ainsi qu'on travaille à corriger les mœurs ?

L' A U T E U R.

Ah ! parlez donc , Monsieur Moliere !
Si de mes jours je vous rends la lumiere ,
Je veux bien qu'on me pende.

L' O M B R E.

Eh quoi !

N'êtes-vous pas content de moi ?

P A S Q U I N.

Vous avez fait un beau rapage !
Ce jour-là le Parterre avoit le diable au corps.

L' O M B R E.

Jamais je ne le vis plus sage ;
Jamais plus d'équité n'en régla les ressorts.

L' A U T E U R.

Comment ?

L' O M B R E.

Avec lumiere il jugea chaque Ouvrage ;
Vous le fîtes bâiller avec grande raison.

L' A U T E U R.

Un Ouvrage entrepris pour détruire le vice !

L' O M B R E.

Il étoit fait par un Novice.

La Piece est détestable , & le projet fort bon ;

Elle ne peut jamais être applaudie.

Le jugement public n'a point été trop prompt.

Comment avez-vous eu le front

De lui donner le nom de Comédie ?

Sans intrigue , sans action ,

C'étoit une analyse étique ,

Un dialogue allégorique ,

Sérieux sans instruction.

Lorsque l'on donne un corps à chaque Passion ;

Il faut que l'Auditeur sente au fond de son ame

Passer le sentiment avec des traits de flamme.

Vous aviez fait du cœur une dissection ,

Qui fatiguoit l'esprit de maximes arides.

Votre morale étoit pleine de rides ;

Vous deviez éviter le style languissant ,

Quitter le ton métaphysique ,

Peindre le ridicule en un miroir comique ;

Et forcer le Public à rire en rougissant.

F I N E T T E.

Sans doute ; vous aviez l'air pédant , l'air austere.

Quand on veut instruire , il faut plaire.

Votre vertu ressembloit à l'humeur.

Pour la faire aller jusqu'au cœur ,

Il faut que l'agrément l'éclaire.

Vous

Vous l'aviez habillée en gris ;
 Et vous deviez semer des fleurs dans sa cornette ;
 Oui , vous deviez coëffer la Morale en coquette :
 Elle étoit en chauve-fouris.

P A S Q U I N.

Sans doute ; vous avez assommé tout Paris.

L' O M B R E.

Corrigez-vous ; raillez avec délicatesse ;
 Au lieu d'instruire avec rudesse ,
 Lâchez des traits au lieu d'avis ;
 Au lieu du ton pédant , faites des Epigrammes ;
 Cherchez sur-tout à plaire aux Dames ,
 Et vos conseils seront suivis.

L' A U T E U R.

Je veux plutôt donner dans le genre tragique.

L' O M B R E.

Il n'est pas plus aisé que le comique ;
 Il est rempli d'écueils dont il faut se parer.
 Lorsqu'on s'y livre, il faut pour plaire
 Etonner la Nature , & ne pas l'égarer ;
 Ne l'emporter jamais au delà de sa sphere.
 On veut un naturel qui soit sublime & grand ;
 Et tous les jours chaque Auteur s'y méprend.
 Veut-il que son sujet soit simple & vraisemblable ?
 Il le dépouille , & le rend décharné.
 Veut-il aller au cœur ? Il invente une fable ,
 Et pense que le fond est dignement orné
 Par le plan impliqué d'un Roman misérable.

Tome I.

O

210 L'OMBRE DE MOLIERE ;

Ces fades sentimens font un amas de mots ;
Capables d'éblouir une troupe de fots ,
En révoltant un Juge habile & respectable ;
Melpomene demande une noble fierté.
Il faut rendre une intrigue avec simplicité ;

Y représenter la tendresse ,

Non comme une vertu , mais comme une foiblesse ;
Par ses traits séducteurs qu'un Héros arrêté ,
L'écoute , la combatte , & dompte la mollesse ,
En s'arrachant des bras de l'Amour irrité.

Des situations forcées

Redoutez les attraits pervers ;

Et que la force des pensées

Produise la pompe des vers.

Du tragique voilà l'image & l'origine :

C'est ainsi qu'autrefois je parlois à Racine :

L' A U T E U R.

Tous ces discours font anciens.

Bon Dieu ! que cet homme est gothique !

L' O M B R E.

Ne vous y trompez pas ; mon goût n'est point antique.

On pense ainsi dans le lieu d'où je viens.



S C È N E X I.

L'OMBRE DE MOLIERE ; PASQUIN *en*
femme , FINETTE.

P A S Q U I N.

DITES-NOUS donc , avant que d'entrer en
matiere ,

Si vous avez traité de la bonne maniere
Mon bon ami Monsieur Michaut ?

L' O M B R E.

Nous l'avons reçu comme il faut :
Il s'est , en s'égarant , privé de la lumiere.

Nous l'avons condamné tout net
A retourner terminer sa carriere
Au Château de la Butordiere.

P A S Q U I N.

Vous l'avez exilé ?

L' O M B R E.

Par un coup de sifflet
Le Public signe ainsi ses lettres de cachet.
Il s'agit maintenant de votre Comédie.

P A S Q U I N.

Oui , c'est à vous à m'en faire raison.
En France il n'étoit pas un sujet assez bon
Il étoit tiré de Turquie.

O ij

L' O M B R E.

Et par un bel Esprit , dit-on ;
On en peut faire quelque chose.

P A S Q U I N.

Je le crois bien.

L' O M B R E.

Nous en viendrons à bout
En conservant le titre , & retranchant le tout.

P A S Q U I N.

S'il vous plaît , dites-m'en la cause ?
Comment, vous vous mêlez d'être malin aussi ?

L' O M B R E.

J'ai trop peu d'esprit pour médire.

P A S Q U I N.

Mais , parbleu , ne croyez pas rire :
On dit publiquement ici
Que vous n'en avez guere.

L' O M B R E.

Ce discours ne peut me déplaire.
J'en'eus jamais de celui d'aujourd'hui.
Quand je revins au jour pour être votre arbitre ;
Je me prévins pour vous : le Spectateur charmé
Attendoit tout de votre titre ;
Pour corriger l'esprit il le croyoit formé ;
Il se représentoit les tristes maladies
Dont le génie est consumé :
Vous voyiez déchirer ces âmes avilies ;

Ces Auteurs malheureux , sans nom & sans appui ,
Qui n'ont d'autre beauté que la laideur d'autrui :
Aigres Censeurs , sombres génies ,
N'ayant pour tout talent qu'un poison infecté ;
Se nourrissant du gain de leur malice ,
Et faisant à leur vanité
Un honteux sacrifice ,
Et de l'honneur & de la probité.

P A S Q U I N.

Vous ne connoissez pas le vrai moyen de plaire.
Je vois que vous m'êtes contraire.
Eh bien ! puisqu'on m'a desservi ,
Et qu'on n'a pas voulu m'entendre ,
(*Revenant.*) (*Au Parterre.*)
Je prends congé de vous.... Avant d'être sorti ,
Messieurs , sachez que j'ai deux cents beaux Vers à
vendre ,
Avec un dénouement qui n'a jamais servi.



SCÈNE XI, & dernière.

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE.

FINETTE.

ET moi, Monsieur, que vais-je faire ?

L' O M B R E.

Reste toujours ici pour empêcher d'entrer

Tout Auteur téméraire,

Qui, sans l'aveu public, y voudroit pénétrer.

Je reviendrai, si je suis nécessaire.

Mais le Parterre a pour moi tant d'attraits,

J'y trouve des esprits qui savent tant me plaire ;

Que ce sera ma demeure ordinaire,

Et j'y rentre à l'instant pour n'en sortir jamais.

F I N.

LES MARIAGES

ASSORTIS,

OU

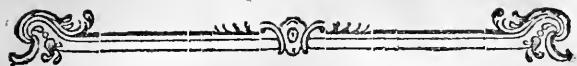
LA SOURDE;

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 10 Février
1744.*





P R É F A C E.

ON reproche aux Auteurs modernes de sacrifier les fonds aux détails , de donner des Scènes vuides d'action , & chargées de portraits , de négliger l'intrigue , & de préférer ce qui est brillant à ce qui est sensé. Mais on ne songe pas que ceux qui font ce reproche sont les mêmes qui y donnent lieu.

Nous sommes dans un siècle où la fureur de l'esprit absorbe tout. Une Piece ennuye ; si elle n'est pas un feu d'artifice perpétuel ; à peine a-t-on la patience de supporter une exposition ; la préparation des événemens seroit autant de retranché sur les peintures ; les situations seroient autant d'obstacles à des conversations. Les Acteurs , forcés par les positions des Scènes , à ne dire que ce qu'ils devroient , n'auroient pas le temps de faire assaut d'esprit ; on diroit que l'Auteur connoît le Théâtre , mais ne connoît pas le monde : la Piece seroit estimée , & ne seroit pas courue ; on la traiteroit comme une belle

femme sans rouge , mise tout uniment , qui est toujours écrasée par un visage de fantaisie.

Il est certain que rien ne nuit tant à l'éclat des détails qu'un plan bien combiné , qui consiste dans un enchaînement de Scènes où l'embarras augmente par degrés , jusqu'à ce qu'il se développe aussi naturellement qu'il paroît avoir été amené , & se termine par un dénouement qui ne soit ni forcé , ni prévu.

Voilà ce que c'est que l'Art du Théâtre ; c'est le comble de la difficulté que d'y atteindre. L'esprit est beaucoup plus commun que le génie. Il est aisé de rendre avec agrément ce que l'on fait avec vivacité. Un homme d'esprit n'a pas plus de peine à en semer dans ses Ouvrages , qu'un Financier à répandre de l'argent. L'un & l'autre manquent presque toujours leur but , faute de savoir placer leur dépense.

Un Auteur comique doit étudier le monde , & même il ne peut faire de bonnes Comédies qu'en vivant dans le monde.

Un homme auroit beau avoir du talent , il manqueroit tous ses sujets , s'il restoit en

Province. Les ridicules ne conservent que leur titre , & changent de nuances tous les ans , comme les étoffes changent de mode : ce sont les mêmes fonds , & jamais les mêmes dessins ; il faut être en état d'appercevoir & de rendre tous ces raffinemens. Mais ce n'est pas assez de connoître le monde , il faut connoître les hommes.

En connoissant le monde , on ne fait que des Vers ; en connoissant les hommes , on peint des caractères , & c'est avec des caractères qu'on fait de bonnes Pièces. Il ne s'agit alors que de les mettre en jeu , en ménageant des incidens.

La Comédie n'est autre chose qu'une aventure principale , traversée par des événemens contraires & vraisemblables. C'est la diversité & l'opposition de ces événemens qui doit servir à faire sortir ces caractères , & à répandre du plaisant toujours aux dépens des vices & des ridicules ; car on ne doit jamais travailler qu'avec un but moral (& c'est en quoi je ne conçois pas que l'on fasse un crime du Spectacle). Je suis convaincu que

l'on confond la Comédie moderne avec l'ancienne ; c'est certainement une méprise.

En s'affervissant à jeter de l'action dans une Piece , on parviendroit en même temps à former des Acteurs. Il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse faire briller le jeu des Comédiens dans des Scènes où il n'y a que des conversations , qui sont bien éloignées d'être des dialogues. On ne trouve point à jouer là où il n'y a qu'à débiter. Qu'est-ce qui fait le grand Comédien ? C'est la souplesse & la promptitude à prendre successivement les différens visages qu'exigent les mouvemens opposés du rôle. Il faut que des Acteurs soient perpétuellement occupés à s'étudier , à se deviner , & à s'embarrasser. Il faut souvent dans une même Scène entre deux personnages , que l'embarras passe rapidement de l'un à l'autre , que la satisfaction & l'inquiétude se peignent tour à tour sur leur physionomie , que le Spectateur soit toujours dans la confiance , & que les Acteurs n'y soient jamais ; voilà ce qui fait les bons Comédiens , ce qui rend plaisans les Auteurs , & ce qui

contente les Connoisseurs. Mais pour y parvenir , il faut avoir beaucoup plus que de l'esprit. Ce n'est point en cousant tant bien que mal des paquets de Vers faits en différens temps , que l'on forme un ensemble : ce n'est point en copiant servilement les expressions du jour , que l'on fait un ouvrage durable ; les ridicules sont dans les choses , & non pas dans les mots. On doit peindre les mœurs en termes qu'en tout temps l'on puisse comprendre ; c'est ce qu'on ne fait plus , & les trois quarts du Public en sont contens ; il seroit très-possible qu'une Comédie , telle qu'on les donne à présent , eût un grand succès à Paris , & ne fût pas entendue à Strasbourg. C'est être trop détaché de la postérité ; nos Auteurs sont trop Philosophes , ou trop pressés de jouir ; ils mettent leur gloire à fonds perdu. Telles sont , j'en conviens , quelques-unes des Pièces qui composent ce Recueil. Dans les Mariages assortis (*), on remarque un homme qui fait tout ce qu'il peut pour faire des Vers ,

(*) Cette Préface se trouve à la tête du Recueil des Pièces , imprimé en 1753.

& qui ne songe guere à faire des Scènes. Son style fort souvent du genre sans aucune nécessité ; il ne peut pas alléguer pour excuse le *Tumido dilitigat ore*. Ses Personnages sont des Moralistes froids qui déclament toujours , & qui n'agissent presque jamais. Il y a le caractere de la Sourde dont on auroit pu tirer un meilleur parti , qui jette du comique dans la Piece. Je me souviens que ce fut ce rôle-là qui pensa la faire tomber à la premiere représentation , & qui en fit le succès dans la suite. On a tellement perdu l'idée du comique ; que l'on trouve ignoble tout ce qui fait rire. La Coquette Fixée est écrite plus naturellement ; il y a des peintures du monde assez vraies ; on y trouve de temps en temps quelques Scènes théatrales ; le troisieme Acte a du mouvement : je ne chercherois cependant pas querelle à l'Auteur , s'il eût tâché d'être un peu plus plaissant ; il avoit un beau modele dans la Métromanie ; mais il y a bien des gens qui en font un ridicule , & il n'y avoit qu'un homme , capable d'en faire une bonne Piece.



NOTE

DE L'ÉDITEUR.

MALGRÉ la sévérité avec laquelle l'Auteur juge les *Mariages Affortis*, cette Comédie eut un très-grand succès. Dans le temps qu'elle fut jouée, le Théâtre Italien admettoit, outre les Comédies purement Italiennes, les Parodies & les Pièces mêlées de chant, des Comédies régulières, & dans le bon genre. Ces dernières, dont un grand nombre faisoit les délices du Public, furent condamnées, on ne fait pourquoi, à ne plus paroître. On auroit pu du moins en augmenter le riche fonds du Théâtre François; on aima mieux les laisser dans l'oubli. Quoique M. l'Abbé DE VOISENON n'eût aucune espérance de voir reprendre les représentations des *Mariages Affortis*, il a corrigé & presque refondu cette Comédie. Il y a lieu d'espérer que les Comédiens Italiens, à qui la liberté de jouer des Pièces régulières a été rendue, la remettront au Théâtre.





A C T E U R S.

DORIMON , pere de Damon & du Chevalier.

ARAMINTE, tante d'Angélique & d'Hortence.

DAMON.

ANGÉLIQUE.

LE CHEVALIER.

HORTENCE , fille de Beauval.

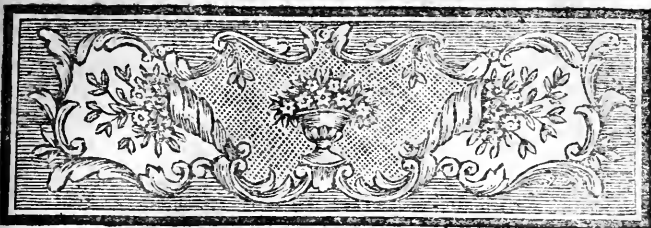
BEAUVAL , ami de Damon.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

*La Scène se passe dans le jardin d'un
Hôtel garni.*

LES



LES MARIAGES
ASSORTIS,
OU
LA SOURDE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DORIMON, DAMON.

DORIMON.

Vous m'affligez, mon fils; je vois avec chagrin
Que d'être singulier vous prenez le chemin.
Si vous n'adoucissez votre esprit trop sauvage,
Que prétendez-vous être?....

Tome I.

P

D A M O N.

Ami de l'homme sage.

La raison a formé ce système en mon cœur ;
 Je quitte la fortune & choisis le bonheur.
 Oui , de l'ambition le seul projet m'assomme ;
 Je ne connois d'emploi que celui d'honnête homme ;
 Il n'est que celui-là qui devoit anoblir ,
 Et ce n'est pas le moins difficile à remplir.

D O R I M O N.

Dans l'ordre général , l'ambitieux habile
 Doit sans doute effacer l'honnête homme inutile.
 Vous auriez plus d'honneur à suivre vos aïeux :
 En marchant sur leurs pas , distinguez-vous comme
 eux ;
 Leurs peines , leurs travaux , forment votre noblesse ,
 Et votre inaction vous dégrade & me blesse.

D A M O N.

Moi , j'ai pour sentiment , & je le crois sensé ,
 Qu'il vaut mieux n'être rien que d'être déplacé.
 Un emploi qu'on fait mal ne donne qu'un faux lustre ;
 L'ignorant l'avilit , l'habile homme l'illustre ;
 Et l'on choisit à tort l'état de ses aïeux ,
 Quand ce n'est pas celui qu'on remplira le mieux.

D O R I M O N.

Je mets, ainsi que vous , au nombre des chimères
 La fureur d'exercer le métier de ses peres.
 Chacun a son talent , son goût particulier ,
 Et pour être un grand homme , il faut l'étudier.

Quelquefois malgré nous il s'efforce à paroître ;
En un mot , tout consiste à favoir se connoître.
Je ne vous gêne point , mon fils , mais choisissez :
A quoi tendent vos vœux ? ils seront exaucés.

D A M O N.

Vous ferez obéi , s'il est ainsi , mon pere ;
J'ai trouvé mon talent.

D O R I M O N.

Eh c'est ?

D A M O N.

De ne rien faire.

D O R I M O N.

A la fin , vous poussez ma patience à bout.
Vous voulez donc ternir votre nom ?

D A M O N.

Point du tout.

Si l'intégrité seule emportoit la balance ,
Si l'estime en étoit la sûre récompense ,
Mon esprit animé pourroit se surmonter ;
Mais le mérite abaisse au lieu de nous porter.
Si j'étois nécessaire au bien de ma patrie ,
J'y sacrifierois tout , ma fortune , ma vie.
Si les postes vaquoient par manque de sujets ,
On me verroit courir après les plus abjects :
Mais tant d'autres sans moi sont avides de places !
Je ne fais point encor solliciter des graces ;
Dans des principes sûrs , dès long-temps affermi ,
Je ne suis courtisan que d'un sincere ami.

P ij

D O R I M O N.

Ainsi vous n'agissez que par philosophie.

D A M O N.

Malheureux qui la prend pour règle de sa vie !
 Ce n'est pas que par-là je veuille la blâmer ;
 Tout mon système tend à me faire estimer.
 Il faut aux préjugés que le Sage s'ajuste ,
 Qu'il craigne le Public , mais c'est quand il est juste.
 Enfin je veux chez moi me tenir concentré ,
 Peser le prix du temps , l'employer à mon gré.
 J'ai quelques amis sûrs avec qui j'aime à vivre ;
 Là chacun à l'envi s'abandonne & se livre ;
 Qu'ils soient nobles, ou non, qu'importe? deux vertus
 Se comptent parmi nous pour vingt aïeux de plus.
 L'amitié si sacrée , & si rare en pratique ,
 Forme toutes nos loix , fait notre politique.
 Notre cœur , enivré par le prix des bienfaits ,
 Ne perd le souvenir que de ceux qu'il a faits ;
 Et de cette tendresse on porte le prodige
 Au point de rendre grâce à l'ami qu'on oblige.

D O R I M O N.

Oui , Monsieur , lorsqu'on est singulier à ce point ;
 Il faut rester chez soi , je n'en disconviens point ;
 Et sans doute pour suivre en tout votre système ,
 Vous resterez garçon , pour n'être qu'à vous-même ?

D A M O N.

Non , je n'ai pour l'hymen aucun éloignement ;
 Je ne me suis jamais lié d'aucun serment ,

Et même mon plaisir seroit inexprimable
De faire le bonheur d'une personne aimable.

D O R I M O N.

Oh ! vous n'êtes donc pas si fou que je pensois ?
Comment ? c'est tout de bon ? Si je vous proposois
Une fille d'attraits, de richesse pourvue. . .

D A M O N.

Sur quelqu'une auriez-vous déjà jeté la vue ?

D O R I M O N.

Votre frere en ménage une , à ce qu'il m'a dit ;
Il en est bien capable , il a beaucoup d'esprit.

D A M O N , *ironiquement.*

Oh ! je vous en réponds.

D O R I M O N.

Doucement , je vous prie ,
Et sur le Chevalier point de plaisanterie.
Cadet du premier lit , c'est pourtant votre aîné ,
Et dix ans après lui , Damon , vous êtes né.
Du respect ; il fera l'honneur de sa famille.

D A M O N.

Je le croirois assez ; Il s'intrigue , il babille.
De ces Docteurs de cercle imitateur exact ,
Des fadaïses du monde il s'instruit par état ;
Il parle , il éblouit , il n'est rien qu'il n'effleure ,
Il change de discours dix fois en un quart-d'heure ;
Tout se loge au hasard dans son cerveau sans frein ;
Il a tout ce qu'il faut pour faire son chemin.

S C È N E I I.

LE CHEVALIER , DORIMON , DAMON.

L E C H E V A L I E R.

J' A I su te déterrer une excellente affaire ,
Sorrable de tous points. Ah ! serviteur , mon pere ,
Je ne vous voyois pas.

D O R I M O N.

Son esprit turbulent
S'écarte ; mais le fond est toujours excellent.

L E C H E V A L I E R.

C'est une fille aimable , une riche héritiere ;
Elle a le bon esprit de n'avoir point de frere ;
Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Couvent ;
Le pere , qui l'aimoit beaucoup apparemment ,
A pris soin de mourir pour la rendre contente ;
C'est avoir des égards. Elle n'a qu'une tante
Décrépite & coquette , & dont le tein fané
Cache les passions sous un front sillonné.
Il faut être bien fait & beau pour qu'on lui plaise ;
Sa mine a soixante ans , son cœur n'en a que seize.
Elle a du bien ; vraiment il seroit dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses yeux ,
Il s'en emparerait par un bon mariage ,
Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme sage.
Ainsi , savez-vous bien ce que j'entreprendrai
Pour prévenir ce mal ?

D O R I M O N.

Quoi ?

L E C H E V A L I E R.

Je l'épouserai.

Cependant, je veux bien vous la céder, mon pere.

D O R I M O N.

Bon ! vîtes-vous jamais une telle chimere ?

Et la niece, qu'est-elle ?

D A M O N.

Il est à parier

Qu'elle n'a nul défaut, elle est à marier.

Que ne la gardez-vous, puisqu'elle est si parfaite ?

L E C H E V A L I E R.

Depuis plus de trois mois l'affaire seroit faite ;

Mais la tante m'adore, elle m'offre sa foi ;

Et si la niece osoit jeter les yeux sur moi ,

Ce seroit le moyen d'être déshéritée ;

Il n'y faut pas penser : mais je suis à portée

De l'obtenir pour toi.

D A M O N.

Le service est très-grand.

L E C H E V A L I E R.

Je deviendrai ton oncle , & soutiendrai mon rang.

D O R I M O N.

Quand pourrai-je, mon fils, voir ta belle amoureuse ?

L E C H E V A L I E R.

Tout à l'heure, mon pere. Elle est grande parieuse .

Elle vous questionne avec vivacité ;

232 LES MARIAGES ASSORTIS ;

Elle a , je vous l'avoue , une incommodité ;
 Elle est sourde à l'excès ; mais elle vous écoute ,
 Et répond au hasard , de peur qu'on ne s'en doute.
 Je ris lorsque j'entends ses quiproquo sans fin ;
 Mais sans y prendre garde , il faut aller son train.
 Mon frere , en vous faisant épouser cette fille ,
 Convenez que j'agis en pere de famille.

D A M O N.

Vous en avez tout l'air.

L E C H E V A L I E R

Et le vôtre est guindé ;
 Pour le grand sérieux vous êtes décidé.
 Non , votre esprit n'a point ces graces naturelles :
 Il marche pesamment au lieu d'avoir des ailes.
 L'imagination doit voltiger toujours ;
 Tirer le suc des fleurs qu'elle trouve en son cours ;
 Se livrer sans contrainte aux éclairs du génie ;
 C'est par-là qu'on s'acquiert une grace infinie ,
 C'est par-là que j'ai su me faire un certain nom.
 Mon cher frere , je veux vous mettre sur ce ton.
 Si vous ne pouvez être original aimable ,
 Devenez ma copie , & vous serez passable.....
 Vous riez..... mais à tort , vous êtes trop pédant.
 Que votre son de voix soit un peu plus traînant ;
 Mettez dans vos saluts un air de nonchalance ;
 Je suis dans tout Paris le premier pour la danse ,
 Et vous pouvez m'en croire. Allons, tenez-vous droit ;
 Sur-tout défaites-vous de cet air sombre & froid.

Pour vous parler ainsi, je vous suis assez proche,
Et je ne veux sur vous avoir aucun reproche.

D A M O N.

C'est avoir pour son frere un excès de bonté.

L E C H E V A L I E R.

Allons, ne sois donc plus comme un collet monté.
Si tu veux, nous allons répéter l'entrevue.
Imagine-toi voir en moi ta prétendue;
Prends ce ton de conquête, & cet air confiant,
Ce ton d'Amant vainqueur, & cet esprit riant,
Ces mots à double sens, enfans de l'alégresse,
Qui font briller l'esprit de la belle jeunesse.

D A M O N.

Mais vous extravaguez, mon frere.

L E C H E V A L I E R.

Il est fort bon;

C'est la fille qui doit répondre sur ce ton;
Elle doit avec soin jouer la modestie,
Et l'Amant se charger de la contre-partie.

D A M O N.

Monsieur, je ne veux pas me marier encor.

L E C H E V A L I E R.

Il le faut pourtant bien, car nous sommes d'accord.

D A M O N.

Votre caquet, mon frere, & m'accable & m'af-
fomme.

Est-ce ainsi, dites-moi, que doit parler un homme?

Qui de vous imiter formeroit le projet ,
Seroit , je crois , mon frere , un fort joli sujet !

D A M O N .

Souffrez que je vous parle avec une franchise
Que de tout temps pour vous ma tendresse autorise ;
Car enfin je vous aime en vous désapprouvant.
Quiconque veut trop plaire est méprisé souvent.
Faites votre portrait , & tirez-moi de peine.
Quel rang occupez-vous dans la nature humaine ?
Parleur impitoyable , adoré par les fots ,
Qui tournez tout le jour dans un cercle de mots ,
Au milieu du beau sexe , ou fade ou satirique ,
Des scandales du temps ramassant la chronique ;
C'est par malignité que l'on brille aujourd'hui ,
Et l'esprit est formé des sottises d'autrui.
Est-ce par ce poison , que l'audace disperse ,
Que l'on doit dans le monde établir un commerce ?
Y peut-on entrevoir cette chaîne d'amis ,
Cette société de cœurs si bien unis ,
Où quelques traits légers aiguïsent le génie ,
Et dont l'attachement entretient l'harmonie ?
Vous n'êtes qu'un ramas d'ennemis dangereux ,
Des vices de vos cœurs observateurs affreux ;
Et tous les passe-temps d'esprits tels que les vôtres ,
C'est de perdre les uns pour amuser les autres.

L E C H E V A L I E R .

Quoi ! vous vous érigez en héros d'amitié !

Allons, vous êtes fait pour être marié.

Quelqu'un vient : ah ! parbleu, c'est notre vieille tante.

Prépare tes poulmons.

S C È N E I I I.

ARAMINTE, DORIMON, DAMON,
LE CHEVALIER.

A R A M I N T E.

U N E affaire importante

M'attire près de vous, aimable Chevalier ;

Votre frere, dit-on, voudroit se marier.

D A M O N , *criant.*

Non, Madame.

A R A M I N T E.

Ah ! Monsieur, vous me rompez la tête.

Pourquoi parler si haut ? rien n'est plus malhonnête ;

Vous pouviez prononcer ce oui d'un ton moins fort.

D A M O N.

Juste Ciel !

L E C H E V A L I E R , *criant.*

Il vouloit vous marquer son transport.

A R A M I N T E , à *Damon.*

Voilà comme l'on parle : imitez votre frere ;

La conversation veut un ton ordinaire.

Mais voici le moment de remplir mon emploi.
 Vous savez que ma niece a confiance en moi ;
 Elle me prie , avant de faire l'entrevue ,
 De voir de quel époux elle sera pourvue.
 Lorsqu'à mon sentiment on s'en rapportera ,
 Jamais sur cet article on ne se trompera.
 J'ai tant vu d'hommes !

LE CHEVALIER.

Oui , l'on peut bien vous en croire ,
 Pourvu que vous fassiez un effort de mémoire.

D A M O N.

Sa niece est sûrement plus folle qu'elle encore ?

A R A M I N T E.

Vous parlez bien , Monsieur ; ma niece est un trésor.

LE CHEVALIER.

Sans doute.

A R A M I N T E , à part.

Entrons en charge. Il faut que j'examine
 De ce futur époux & la taille & la mine.
 Parlez-lui , Chevalier , il n'a pas l'air content.
 Je vais le parcourir . . . oh dame ! en un instant ,
 Je fais par cœur un homme.

D A M O N.

Elle est insupportable.

LE CHEVALIER.

Il n'importe , l'affaire est toujours très-fortable.

D O R I M O N.

Elle m'amuse fort.

Mon frere , en ce moment ,
Je vous trouve déjà l'air rêveur d'un Amant.

D A M O N.

Si je rêve , Monsieur , c'est à votre folie.

A R A M I N T E.

Mais ! mais ! il a vraiment la taille assez jolie !
Un peu mince pourtant : ho ! cela passera.

D A M O N.

Le mariage enfin jamais ne se fera.

A R A M I N T E.

Que cette impatience est d'un bien bon augure !
Rassurez-vous , demain on pourra tout conclure.

L E C H E V A L I E R.

Tu verras que la niece a vraiment de l'esprit.

D A M O N.

Mais je connois la tante , & cela me suffit.

A R A M I N T E , *après avoir bien tourné autour
de lui.*

J'ai fait mon examen avec un soin extrême ,
Tout comme , en vérité , si c'étoit pour moi-même.

D A M O N , *criant.*

Je resterai garçon , le fait est très-certain.

A R A M I N T E.

Eh bien ! vous cesserez de l'être dès demain.

D A M O N.

Je ne dirai plus mot.

D O R I M O N.

Crier, c'est se méprendre ;
 Lorsque l'on veut d'un sourd se faire bien entendre ,
 Il faut articuler , & parler posément ;
 Vous verrez qu'elle va m'entendre clairement.
 Madame , je suis bien charmé de vous connoître.

A R A M I N T E.

Selon ce que j'entends , vous me paroissez être
 Le Notaire qui vient pour signer le contrat.

D O R I M O N.

Non , Madame , jamais ce ne fut mon état.
 Damon, sans mon aveu, ne peut prendre une femme ;
 Je suis son pere , & prêt à vous servir , Madame.

A R A M I N T E.

Oui , Monsieur , je consens à me servir de vous.

D A M O N.

C'est mon pere , Madame.

A R A M I N T E.

Ah ! sur un ton plus doux ;
 Corrigez-vous , Monsieur , j'ai l'ouïe assez claire ;
 J'entends bien que c'est lui dont se sert votre pere.

D A M O N.

Oh ! ce dernier trait-là manquoit pour m'assommer.

L E C H E V A L I E R.

Il se fâche ; voilà de quoi iire à pâmer.

A R A M I N T E.

Votre main , Chevalier; venez me reconduire.
Damon, je vous protège, & veux bien vous produire;
Vous pouvez vous flatter de vivre dans l'espoir;

(Elle revient, & l'examine.)

Un seul coup-d'œil encor pour remplir mon devoir.
On peut être plus grand; il peut cependant plaire;
Les temps sont malheureux, le siècle dégénère;
Tous nos petits Messieurs n'ont plus que des minois:
Ah! ce ne sont pas là les hommes d'autrefois.

(Elle sort.)

S C È N E I V.

D O R I M O N , D A M O N.

D O R I M O N.

IL ne faut pas juger la niece sur la tante.

D A M O N.

Mon pere, dût-elle être une fille charmante,
J'aimerois beaucoup mieux qu'elle eût de vrais
défauts,
Qu'une tante pareille.

D O R I M O N.

Et c'est raisonner faux.

La tante est un défaut; mais comme elle est âgée,
La niece en la perdant en fera corrigée.

D A M O N.

Ne vous y trompez pas , de semblables objets
Assomment tout le monde , & ne meurent jamais.

D O R I M O N.

Il faut donc que je fasse avertir votre frere ?

D A M O N.

Oui , je vous en conjure , arrêtez cette affaire.

D O R I M O N.

Je vous laisse un instant pour la réflexion.
Mais enfin vous devez soutenir votre nom.
Les honneurs dont on a décoré nos ancêtres
Sont des dettes , mon fils , envers de nouveaux êtres.
L'espoir d'envifager d'illustres descendans ,
Est l'unique bonheur qu'on a dans ses vieux ans.

S C È N E V.

D A M O N , *seul*.

U NE telle manie est une franche ivresse ,
Un piège que l'orgueil nous tend avec adresse ,
D'où part la vanité , pour nous infatuer
Du faux éclat d'un nom qu'on veut perpétuer.
Les biens , les dignités , les titres que l'on donne ,
Devroient n'être attachés qu'à la seule personne.
Les honneurs usurpés par un nom ancien ,
Sont les droits de celui qui commence le sien.

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

HORTENCE, DAMON.

H O R T E N C E.

M O N S I E U R , dans le jardin , j'ai cru trouver
ma tante ;

D'accompagner ses pas , j'étois impatiente.

D A M O N.

Je ne puis partager un tel empressement ,
Avec elle on fait bien de parler rarement.

(à part.)

C'est sans doute l'objet que mon frere propose.

H O R T E N C E.

Hé quoi ! ne faut-il pas se passer quelque chose ?
Ma tante avec grand soin cache sa surdité ,
Et contre elle je vois que l'on est révolté ;
Pour les défauts du cœur on a plus d'indulgence ;
On les déguise tous , sans que personne y pense.

D A M O N.

Mademoiselle , on voit , par cette attention ;
Tout ce que vous devez à l'éducation.
A votre âge souvent on rit de la vieillesse ;
Excuser ses défauts , secourir sa faiblesse ,
Est un garant certain d'un naturel heureux.
Vous en êtes bien plus respectable à mes yeux.

Tome I.

Q

H O R T E N C E.

Je fais ce que je dois , ce n'est qu'une justice ;
 Je ne demande pas que l'on m'en applaudisse ;
 L'amour de ses devoirs procure une douceur ,
 Dont on n'est bien payé que par son propre cœur.
 Lorsque la vanité sous ses traits se déguise ,
 Ce n'est plus un bonheur , ce n'est qu'une méprise.
 On se sent en secret traversé , combattu ;
 C'est gâter le plaisir que donne la vertu.

D A M O N , *à part.*

Oh ! je change d'avis , elle sera ma femme.
 Par de tels sentimens vous pénétrez mon ame.
 Ainsi donc quand l'hymen vous joindra de ses
 nœuds ,
 Sans doute vous voudrez rendre un époux heureux ?

H O R T E N C E.

Lui seul seroit chargé du soin de me conduire ;
 De me faire éviter ce qui pourroit me nuire ,
 De diriger mes pas , mes goûts , mes volontés ;
 De peser sur le choix de mes sociétés ;
 C'est le point principal ; c'est de là qu'on prend date ;
 Pour tous les jugemens que le public constate.
 Ah ! qu'il me seroit doux , en prenant ses leçons ,
 De mettre ma conduite au dessus des soupçons ,
 De dire , pour époux , j'ai quelqu'un que j'adore ,
 Qui m'estime , qui m'aime , & que chacun honore !
 De pouvoir refuser les hommages d'autrui ,
 Moins par égard pour moi , que par amour pour lui ;
 Et de lui rapporter mon ame toute entière ,

Sans lui faire valoir une sagesse altière !
Ne donnant d'autre source à ma fidélité
Que l'excès de ma flamme & de sa probité.

D A M O N.

Penser si sagement lorsque l'on a votre âge ,
J'en suis tout étonné ; c'est avoir du courage.
Vous savez qu'aux faux airs ce siècle est aguerri ,
Et vous auriez le front d'aimer votre mari ?

H O R T E N C E.

Je m'étonne, en voyant qu'une femme est honteuse ,
Lorsque de son époux on la croit amoureuse ;
Je blâme cet abus , & ne fais pas pourquoi ,
C'est un si mauvais air d'être heureuse chez soi.

D A M O N.

Du plus parfait bonheur vous m'offrez la peinture ;
Jamais je ne sentis une joie aussi pure.
Excusez ce transport ; mais les perfections
Ont de tout temps sur moi fait ces impressions.

H O R T E N C E.

La décence , Monsieur , ici m'avoit conduite ;
Par le même motif , il faut que je vous quitte.
Cet entretien devoit me faire respecter ;
Mais il pourroit aussi se mal interpréter.
Ce n'est qu'en observant l'exakte bienséance ;
Que l'on peut au public imposer le silence ;
D'un temps pénible & long son estime est le fruit ;
Et lorsqu'on s'en croit sûr un instant la détruit.

(Elle sort.)

Q ij

SCÈNE VII.

D A M O N , *seul.*

R I E N n'égale ma joie , & tout mon cœur s'y livre.
C'est donc pour être heureux qu'à présent je vais
vivre !

SCÈNE VIII.

D O R I M O N , D A M O N .

D A M O N .

J E me soumets à vous , & vous ferez content ;
Mon pere ; j'ai changé d'avis en un instant.
A l'état de garçon loin que je porte envie ,
Je ne puis être heureux , si je ne me marie.
La niece d'Araminte est un objet charmant ;
Il faut , pour l'obtenir , ne pas perdre un moment.
Je crains que ma froideur n'ait ralenti mon frere ;
Et qu'il ne songe plus à suivre cette affaire.
Allez chez Araminte , & joignez-vous à lui ;
Concluez , s'il se peut , cet hymen aujourd'hui.

D O R I M O N .

Mon fils , vous m'enchantez par cette impatience ;
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance.
Ici le Chevalier les conduit à dessein ,

Pour respirer , dit-il , l'air frais de ce jardin :
Mais cette promenade étant comme imprévue ,
N'est qu'un prétexte au fond pour faire une entrevue.

D A M O N.

Il n'en est pas besoin , vous m'en voyez frappé.
Nous nous convenons fort , ou je suis bien trompé.

S C È N E I X.

ARAMINTE , LE CHEVALIER ,
DORIMON , DAMON.

A R A M I N T E.

MA niece ne vient point , elle m'impatiente ;
A son âge , vraiment , je n'étois pas si lente.
Mais que fait-elle ?

L E C H E V A L I E R.

Elle est à sa coiffure encor.

A R A M I N T E.

Elle est à la lecture ! elle n'a donc pas tort.

D O R I M O N.

Madame , vous voyez un Amant dans l'ivresse ,
Qui brûle d'obtenir la main de votre niece..

A R A M I N T E.

Ma niece me ressemble , au moins elle a mon air.

L E C H E V A L I E R.

Comme on voit le printemps ressembler à l'hiver.

A R A M I N T E.

Allons , taifez-vous donc petit malin.

D A M O N.

Madame ,
Votre niece est charmante , elle a touché mon ame.

A R A M I N T E.

Ah ! vous avez pour moi trop de bontés , Monsieur ;
Vous ferez mon neveu , j'approuve votre ardeur.

D A M O N.

Tous mes vœux font comblés,

A R A M I N T E.

Sa joie est naturelle,
Enfin , ma niece vient.

D A M O N.

Je vole au devant d'elle.

S C È N E X.

ANGÉLIQUE , ACTEURS PRÉCÉDENS.

D A M O N *reste pétrifié de voir que c'est Angélique.*

M A D E M O I S E L L E ô Ciel !

A N G É L I Q U E.

Qu'avez-vous ?

D A M O N.

Excusez , je vous prie,
Je n'ai rien.

A R A M I N T E.

Il en perd le maintien.

C'est votre époux , ma niece : à la première vue
La grande passion en fait une statue ;
L'aventure est pour vous bien flatteuse.

A N G É L I Q U E , *en petite Maîtresse.*

Oui , vraiment.

Monsieur veut donc aimer sa femme ?

L E C H E V A L I E R.

Assurément.

A N G É L I Q U E.

Cela prouve qu'il a de l'usage du monde.

D A M O N.

Qu'entends-je ?

A R A M I N T E.

Elle a raison ; lorsque l'hymen se fonde
Sur l'amour réciproque , on est sûr d'être heureux.

A N G É L I Q U E , à *Damon.*

Elle radote un peu.

A R A M I N T E.

Vous parlez tout au mieux ;

Ma niece ; c'est avoir de la reconnoissance
Du peu de soin qu'a pu me coûter votre enfance.

D O R I M O N.

De votre passion , je ne suis point surpris.

D A M O N.

Ce n'est pas elle.

D O R I M O N.

Quoi ?

D A M O N.

Non , je m'étois mépris ;

A R A M I N T E.

Il parle de l'amour d'une façon touchante :
Ma niece , en vérité , doit être fort contente.

L E C H E V A L I E R.

Tu verras qu'Angélique a vraiment de l'esprit.

D A M O N , *à part.*

J'étouffe , & je vais faire éclater mon dépit.

A R A M I N T E.

Regardez donc Damon avec plus de tendresse ;
Qu'il vous baise la main , je le permets , ma niece.

A N G É L I Q U E.

Ma tante....

A R A M I N T E , *prenant sa main.*Je le veux ; (*à Damon*) venez.

D A M O N.

Mais....

A R A M I N T E.

Allons donc.

Ah ! qu'il est neuf !

L E C H E V A L I E R , *à Damon.*

Voilà la première leçon.

A R A M I N T E , *à part.*

Il va de nos amours révéler le mystère.

LE CHEVALIER, *montrant Araminte.*

Elle a ses soixante ans.

ARAMINTE.

Voulez-vous bien vous taire ?

Le petit indiscret !

ANGÉLIQUE, *regardant Damon.*

Cet homme est glacial.

LE CHEVALIER.

Son air embarrassé ne lui va pas trop mal.

DAMON, *à son pere.*

Je n'ai garde de faire un pareil mariage.

DORIMON.

Mon fils, est-il séant de tenir ce langage,
Lorsque l'on a donné sa parole d'honneur ?

ARAMINTE.

Mes chers enfans, il faut hâter votre bonheur.
Que l'on mette à l'instant mes chevaux au carrosse,
Pour que j'aie lever tous les habits de noce :
D'abord après dîner dans ce lieu trouvez-vous,
Afin de stipuler le contrat entre nous.

ANGÉLIQUE.

Chevalier, je ne puis supporter votre frere.

DAMON, *au Chevalier.*

Elle a dans tous les points le don de me déplaire.

LE CHEVALIER.

Cela n'empêche pas les gens de s'épouser.

D O R I M O N.

Damon , c'est mon bonheur que vous allez causer.

A R A M I N T E.

Voyez comme l'amour est peint sur leurs visages !
Voilà comme se font tous les bons mariages.

S C È N E X I.

ANGÉLIQUE , LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

S T , ft.

A N G É L I Q U E.

Je n'ose pas échapper à ses yeux :
Je n'ai pas mal joué mon personnage.

L E C H E V A L I E R.

Au mieux.

Continuez toujours , chargez le caractère ,
Vous aurez le bonheur de révolter mon frere.

A N G É L I Q U E.

Pour m'unir avec vous , cela ne fera rien.

L E C H E V A L I E R.

Fions-nous à l'amour , il nous servira bien.
Mon frere est un parti proposé par moi-même ,
Pour cacher à la tante à quel point je vous aime.

Il faut qu'elle ait pourtant quelques soupçons sur
nous,
Car elle me défend d'être seule avec vous.

S C È N E X I I.

ARAMINTE, ANGÉLIQUE;
LE CHEVALIER.

A R A M I N T E.

AH! voilà donc le cas qu'on fait de mes défenses?

A N G É L I Q U E.

J'allois vous retrouver.

A R A M I N T E.

Où sont les bienféances?

Cela me déplaît fort. Monsieur le Chevalier
Ne doit point avec vous être en particulier.

LE C H E V A L I E R , *criant.*

Ce seroit sans raison, si vous étiez jalouse,
Je la mettois au fait de celui qu'elle épouse.

A R A M I N T E.

Je ne vous charge pas de son instruction.
Mais vous la regardez avec émotion,
Je pense.

LE C H E V A L I E R.

Point du tout; & c'étoit vous, Madame.

A R A M I N T E.

Bon , pour cela ; je veux que Damon l'ait pour femme
Dès ce soir.

LE C H E V A L I E R , à *Angélique*.

Vous voyez qu'il est bien important
De parler de façon qu'il soit fort mécontent.

A R A M I N T E.

Oui , oui , qu'il soit content.

LE C H E V A L I E R.

Jouez l'impertinente.

A R A M I N T E.

N'y manquez pas au moins.

A N G É L I Q U E.

Je le promets , ma tante.

A R A M I N T E.

Marchez , & songez bien à vous faire une loi
De ne parler jamais tous deux que devant moi.

LE C H E V A L I E R.

Il faut en convenir , vous êtes bien habile.

A R A M I N T E.

Que des filles , hélas ! la garde est difficile.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

BEAUV AL, DAMON.

BEAUV AL.

Q uoi ! vous vous mariez n'étant point amoureux ?

D A M O N.

Oui , mon pere m'est cher , & je remplis ses vœux.

BEAUV AL.

Celle qu'on vous destine est sans doute accomplie ?

D A M O N.

Si j'en crois l'apparence , elle est fort étourdie ;

Est très-mal élevée , a beaucoup de travers ;

Et petite Maîtresse , elle en a tous les airs :

Sa figure est fort bien ; la mienne elle l'ignore ;

Elle n'a pas daigné me regarder encore.

Je lui crois de l'esprit.

, BEAUV AL.

Eh ! mais , c'est tant pis.

D A M O N.

L'esprit en mûrissant devient de la raison.

Non ;

254 LES MARIAGES ASSORTIS ;
Une femme à son âge , imprudente & légère ,
N'ayant point réfléchi , n'a point de caractère.
Un époux éclairé , conduit par la douceur ,
Gagne sa confiance en faisant son bonheur ;
Et par les procédés du zèle le plus tendre ,
En qualité d'ami corrige sans reprendre.
Loin de contrarier ses penchans & ses goûts ;
Il semble adroitement qu'il les approuve tous ;
En ne la gênant point il ralentit ses ailes ,
Lui propose de bons & de mauvais modeles ;
Par des portraits plaisans il l'amuse & l'instruit.
Qu'on attribue au cœur les fautes de l'esprit ,
Alors sans se douter que quelqu'un la ramene ,
Elle suit la raison sans efforts & sans peine.
Les femmes que l'on voit des objets de mépris ,
N'ont souvent d'autres torts que ceux de leurs maris.

B E A U V A L.

De ce système-là vous pouvez faire usage ;
Mais peut-être qu'auSSI vous aurez trop d'ouvrage.

D A M O N.

On n'est pas encor sûr de mon consentement ;
Et même je m'y sens assez d'éloignement ;
Cependant , si je puis vaincre ma répugnance ,
Mon pere se louera de mon obéissance.

B E A U V A L.

On fait toujours bien mieux de demeurer garçon ;
A mes propres dépens , j'en donne une leçon ;

Je fais trop quel malheur le mariage entraîne ,
Je voudrois n'en avoir jamais serré la chaîne.

D A M O N.

Vous êtes marié ?

B E A U V A L.

Non , je ne le suis plus ;
Le temps ne peut calmer mes chagrins superflus ;
Je pleure tous les jours l'épouse la plus sage ;
Des graces , des vertus elle étoit l'assemblage.
J'étois riche , un naufrage enleva tout mon bien ;
Ma femme me restoit , je crus ne perdre rien ;
Elle suivit mes pas au fond d'une retraite.
Ce fut là qu'au dessus des faux biens qu'on regrette ;
L'amour me fit sentir que , malgré le malheur ,
L'homme possède tout quand il jouit d'un cœur.
La mort frappa ma femme ; il m'en reste une fille ,
Elle seule aujourd'hui fait toute ma famille.
Mon ami , concevez quel est mon désespoir !
On ne m'accorde pas la douceur de la voir.

D A M O N.

A vos yeux paternels , qui peut donc la soustraire ?

B E A U V A L.

Vous ne le croirez pas , c'est la sœur de sa mere.
Je l'instruisis d'abord de mon dérangement ;
Son orgueil produisit l'effet du sentiment :
Elle crut me prouver l'excès de sa tendresse ,
En donnant sa maison pour asile à sa niece.
Je sentis ce bienfait , je le fis éclater ;
J'ignorois à quel prix il falloit l'acheter.

256 LES MARIAGES ASSORTIS ;

D'entrer dans sa maison je ne fus plus le maître ;
 Et même elle feignit de ne me pas connoître.
 Sa fille vanité souffroit en murmurant
 Qu'un homme tel que moi passât pour son parent.
 Avec précaution ma fille m'est cachée ;
 Mais autant que son pere , au lieu d'être touchée ,
 Cette fille puisant un esprit orgueilleux ,
 Peut-être , en me voyant , détourneroit les yeux.

D A M O N.

Votre ami pénétré partage vos alarmes.
 Je prétends arrêter la source de vos larmes ,
 Et j'irai dès ce jour chez votre belle-sœur.

B E A U V A L.

Pour se laisser toucher , il faut avoir un cœur.
 Loin de se repentir , son ame trop altiere
 S'irriteroit de honte en voyant la lumiere.

D A M O N.

Apprenez-moi toujours son nom , son logement.



SCÈNE II.

S C È N E I I.

LE CHEVALIER , BEAUVAL , DAMON.

L E C H E V A L I E R .

ON va dans ce jardin se rendre en ce moment :
Mais fois donc plus aimable avec ta prétendue !
Ton mérite a manqué son coup à l'entrevue.
Çà , tourne un compliment ; répète-le tout haut ,
Je saurai remarquer jusqu'au moindre défaut.
Pour les propos galans j'ai le goût infailible :
Mais je te trouve un air moins galant que sensible ;
Je crains que tes fadeurs n'ayent un tour moral.

(Appercevant Beauval.)

Cet homme-là m'a l'air (je n'en juge pas mal)
De tromper son prochain en vendant des harangues.

D A M O N .

Eh ! mon frere. . .

L E C H E V A L I E R .

Ou plutôt c'est un Maître de Langues.
Je vais l'interroger.

D A M O N .

Non.

L E C H E V A L I E R .

Il m'estimera ;

Je fais entretenir ces sortes de gens-là.

Tome I.

R

D A M O N.

De grace....

L E C H E V A L I E R.

(à Beauval.)

Laisse-moi. Si j'en crois l'apparence ,
 Monsieur ne paroît pas être dans l'opulence ;
 Les Lettres , je le vois , ne font pas en crédit.
 J'en suis ma foi fâché , j'aime beaucoup l'esprit.

B E A U V A L.

Monsieur , on ne doit pas trouver la chose étrange ;
 Vous le savez assez , sur tout la mode change :
 C'est en votre faveur qu'elle regne en ce jour ;
 Le Sage , en se taisant , doit attendre son tour.

(Il sort.)

S C È N E I I I.

D A M O N , L E C H E V A L I E R.

D A M O N.

C'EST un homme d'honneur , qui , sans aucun
 scrupule ,

Condamne ouvertement ce qu'il croit ridicule.

L E C H E V A L I E R.

Oh ! serviteur très-humble à sa rigidité ,
 Cet homme n'est pas fait pour la société.
 Par exemple , Cléon , tout le monde l'admire ,
 Et jamais il n'a rien que d'obligeant à dire.

D A M O N.

Dès que quelqu'un approuve, on est content de lui ;
Notre amour propre fait le mérite d'autrui.
Enfin, je suis fâché de votre catastrophe ;
Vous vous êtes vous-même attiré l'apostrophe.

L E C H E V A L I E R.

L'honnête homme est piqué.

D A M O N.

Vous êtes aguerri.

L E C H E V A L I E R.

Quel métier fait-il donc ? quel est-il ?

D A M O N.

Mon ami.

L E C H E V A L I E R.

Lui, votre ami ?

D A M O N.

Sans doute.

L E C H E V A L I E R.

Ami de confiance ?

D A M O N.

Très-fort.

L E C H E V A L I E R.

Cela s'appelle un ami d'importance.

D A M O N.

De l'inégalité de parens & d'état ,
L'amitié doit tirer son lustre & son éclat ;
C'est un degré de plus pour fonder son empire ,
Quand la fatuité ne vient pas la détruire.

R ij

Par ces nœuds enchanteurs l'univers est lié;
 Et le premier besoin des cœurs, c'est l'amitié.
 Des mortels qu'elle unit, voici la différence;
 Les uns ont le plaisir de la reconnoissance;
 Les autres ont pour eux le plaisir des bienfaits:
 C'est pour ce sentiment que les hommes sont faits.
 Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême
 Qui puisse élever l'homme au dessus de lui-même.
 Mon frere, croyez-moi, c'est le plus grand des maux
 Que de n'avoir jamais d'amis que ses égaux.

L E C H E V A L I E R.

Il est de certains cas où nous donnons dispense;
 Je voudrois que l'on fût comme tout se compense:
 Oh! oui, sans contredit, notre société
 Est, sans beaucoup d'étude, un miroir d'équité.
 Qu'un bourgeois, par exemple, ait une femme
 aimable,

Dans le même moment il est notre semblable;
 Nous le prévenons même, & pour lui fermer l'œil;
 Pour engourdir son cœur, nous flattons son orgueil.
 Tu connois bien Cloé? nous nous mîmes en tête
 De nous liguier à six pour faire sa conquête;
 Le Comte, le Baron, le Marquis aux yeux doux,
 Le Président, le Duc & moi brochant sur tous,
 Chacun convient d'un mois, chaque Amant s'y
 renferme.

On convient que l'heureux, à la fin dudit terme,
 Iroit avec l'époux se promener un soir,
 Pour montrer son triomphe à qui le voudroit voir.

Chacun , sans se trahir , près de Cléo soupire :
Enfin , du temps présent le jour critique expire.
Devine le vainqueur , je te le donne en dix.

D A M O N.

Aucun.

L E C H E V A L I E R.

Si fait , l'époux fut entouré de six.

D A M O N.

Peut-être de tous six étoit-ce une imposture :
On ne pourra jamais croire cette aventure.

L E C H E V A L I E R.

Quand tu seras époux , tu verras tout cela ;
Je te présenterai ces petits Messieurs-là.
Si de te promener il te prend quelque envie ,
Tu pourras fort bien être en grande compagnie.

S C È N E I V.

DORIMON , DAMON , LE CHEVALIER.

D O R I M O N.

MON fils , pour le contrat on n'ira pas bien loin ,
De sortir de ce lieu nous n'aurons pas besoin.

L E C H E V A L I E R.

Il faut tâcher de prendre une mine riante.
Approchez-vous de moi pour que je vous présente.



S C È N E V.

ANGÉLIQUE , HORTENCE , ARAMINTE ,
ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARAMINTE , *au fond du Théâtre.*

HORTENCE , écoutez bien , & sentez cet honneur :
D'Angélique , ma niece , il faut vous dire sœur ;
Il faut ensevelir l'état de votre pere ;
De peur de vous tromper , ayez soin de vous taire.
Comme vous êtes sûrs de vous bien convenir ,
Mes enfans , nous allons , avant de vous unir ,
Pour votre mariage arranger toutes choses ,
Disposer le contrar , & peser sur les clauses.

DAMON , *voyant Hortence , dit au Chevalier.*

Voilà cette Beauté si pleine de douceur.

LE CHEVALIER ,

C'est la sœur d'Angélique.

DAMON .

Elle ?

ANGÉLIQUE .

Il est vrai , Monsieur.

HORTENCE .

Cependant , si j'osois . . .

A R A M I N T E.

Taisez-vous , mal-adroite ;
Hon ! .. la petite sotte ; allons , tenez-vous droite.

A N G É L I Q U E.

Chevalier , votre boëte est d'un goût bien nouveau.

L E C H E V A L I E R.

J'ai fourni le dessein , que je crois assez beau.
De toutes ces couleurs admirez le mélange ;
Rien de confus , le goût est ce qui les arrange.
Remarquez ces rameaux incrustés en émail ,
Faits pour servir d'ombrage à ces fleurs de corail.
Voyez de ces oiseaux la plume transparente ,
Et ces rayons dorés d'une aurore naissante ,
Qui percent à travers de ce jeune arbrisseau ,
Pour venir se mêler à cette couleur d'eau.

A R A M I N T E.

Je songe en ce moment qu'on s'entretient d'affaire :
Oui , ce bien-là suffit pour fixer un douaire.

D O R I M O N.

Oh ! morbleu , cette tante est sourde comme un pot.

L E C H E V A L I E R , *criant.*

A mon pere , du moins , dites un petit mot.

A R A M I N T E.

Votre santé , Monsieur ?

D O R I M O N.

Elle est bien chancelante.

A R A M I N T E.

Que ne puis-je exprimer combien j'en suis contente !

A N G É L I Q U E.

Monsieur n'est plus si jeune , & vraisemblablement
Doit mourir avant moi ; fixez mon logement ,
Lorsque je serai veuve.

L E C H E V A L I E R , *bas à Damon.*

Elle a de la prudence.

D O R I M O N.

De votre logement vous aurez l'assurance
Dans un très-beau Château que je donne à mon fils.

A N G É L I Q U E.

Ah ! si donc ; moi , jamais je ne fors de Paris.

A R A M I N T E , *à Dorimon.*

Il falloit adoucir votre plaisanterie ;
Je crains que vous n'ayez blessé sa modestie.

D A M O N , *à Dorimon.*

Je ne puis épouser cette personne-là ,
Mon pere , elle révolte. . . .

D O R I M O N.

Attendez , on verra.

L E C H E V A L I E R.

Il se fait tous les jours de plus grandes méprises.

A N G É L I Q U E.

Mais , à propos , vraiment , parlons de mes reprises.

L E C H E V A L I E R.

On ne peut vous blâmer.

A N G É L I Q U E.

Lorsque je prends ces soins;
Monsieur est trop sensé pour m'en estimer moins.

D A M O N.

Mon estime est pour vous décidée.

A R A M I N T E , à *Damon*.

Il me semble
Que vous prenez le train de vivre bien ensemble.

A N G É L I Q U E.

Monsieur dîne-t-il ?

D A M O N.

Non , je ne fais que souper.

A N G É L I Q U E.

Cela ne convient pas , Monsieur , c'est se tromper ;
La journée est bien longue , à moins qu'on ne la
coupe.

C'est le mari qui dîne , & la femme qui soupe.

L E C H E V A L I E R.

Elle a raison , au moins , tu t'en porteras mieux.

D A M O N.

Je n'y puis plus tenir , & je suis furieux ;
Ce mariage-là seroit une folie.

L E C H E V A L I E R , à *Angélique*.

Vous donnez l'épouvante à la Philosophie ;
Continuez.

ANGÉLIQUE.

Eglé vient d'épouser Lindor ;
Après s'être adorés, ils se déplaissent fort.
Cherchant à se quitter, & craignant une esclandre,
L'hymen est le parti qu'ils ont cru devoir prendre.
Lindor sort le matin, la femme sort le soir ;
Ils se sont épousés pour cesser de se voir.

DAMON, à *Dorimon*.

Quel caractère, ô Ciel ! quoi ! j'aurois l'imprudence...

ANGÉLIQUE.

Eh bien, peut-on savoir ce que Monsieur en pense ?

DAMON.

Mademoiselle. . . .

ARAMINTE.

Là, convenez en effet,
Que ma niece Angélique est un joli sujet.

DAMON.

Vous avez bien raison ; mais quand je l'examine....

ARAMINTE.

Comme vous, je lui trouve une drôle de mine.

DAMON.

Si le rapport d'humeur ne s'y rencontroit point ?

LE CHEVALIER.

Bon, faut-il un moment s'arrêter sur ce point ?
Elle a dix mille écus bien venant chaque année,
Morbleu, la sympathie est toute examinée.

A R A M I N T E.

J'en passerai par là , vous m'en faites la loi.
Je veux bien la garder pendant six ans chez moi.

D O R I M O N.

Je ne m'attendois pas à pareille réplique.

A N G É L I Q U E.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que ma tante est comique ?

A R A M I N T E.

L'action ne vaut pas un tel remerciement.
Vous vous moquez de moi , ma niece, assurément.

L E C H E V A L I E R.

Nous voilà tous enfin d'accord sur cette affaire ,
Et pour la diriger il ne faut qu'un Notaire.
Mon pere, allez chercher vos titres, vos papiers.

D A M O N.

Je fuis.

D O R I M O N.

Il ne faut pas que vous vous échappiez ,
Monsieur, dans ce moment qu'on est prêt à conclure.

A N G É L I Q U E.

Cela seroit très-mal.

D A M O N.

Mon pere , je vous jure

Que.

L E C H E V A L I E R.

Mauvaises raisons , & ne l'écoutez pas.

D O R I M O N.

Venez.....

D A M O N.

Du moins....

A M A R I N T E.

Que j'aime à voir son embarras !
Ce pauvre garçon-là vous adore , ma niece.

A N G É L I Q U E.

Je le vois bien , cela m'enchanté.

L E C H E V A L I E R.

Sa tristesse

En est la preuve.

D A M O N.

Mais....

D O R I M O N , *le menant.*

Oh ça ! point de discours ,
Et cherchons pour finir les moyens les plus courts.

S C È N E V I.

ARAMINTE , ANGÉLIQUE , HORTENCE ,
LE CHEVALIER.

A R A M I N T E.

SORTÉZ toutes les deux , & sur-tout vous ,
Hortence ;

Votre air pincé me choque , & votre révérence
Est de trop ; le respect est incommode.

H O R T E N C E.

Hé bien,

Je fors impoliment.

A N G É L I Q U E.

Moi, je n'en ferai rien.

S C È N E V I I.

ARAMINTE, LE CHEVALIER;
ANGÉLIQUE, *derrière Araminte.*

A R A M I N T E.

Nous pouvons maintenant nous parler à notre
aise.

Approchez, Chevalier, & prenez cette chaise;
Des regards importuns ne veillent plus sur nous.

LE CHEVALIER, *regardant Angélique.*

Oui, je puis librement discourir avec vous.

A R A M I N T E.

On a dans notre état cent choses à se dire.

(*Appercevant Angélique.*)

Que faites-vous-là ?

A N G É L I Q U E.

Mais. . .

A R A M I N T E.

Allons, qu'on se retire.

270 LES MARIAGES ASSORTIS,

LE CHEVALIER, à *Angélique*.

En feignant de sortir, revenez sur vos pas,
Nous pourrons nous parler, elle n'entendra pas.

(*Angélique feint de sortir, & revient derriere
Araminte.*)

A R A M I N T E.

Vous triomphez de moi, Chevalier ; je soupire ;
A la fin, d'un vainqueur je reconnois l'empire,
Et mon cœur ne peut plus vous cacher son secret.

LE CHEVALIER.

Vous avez rebuté mon frere tout à fait.

A N G É L I Q U E.

Croyez-vous ?...

A R A M I N T E.

Vous pensez comme les autres hommes ;
Mais si vous vous mettiez dans la place où nous
sommes.

A N G É L I Q U E.

Mais pourrons-nous jamais nous unir tous les deux ?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, espérons quelque hasard heureux.

A N G É L I Q U E.

Ma tante d'être à vous, ne voulant point démordre,
Voudra qu'un bon contrat....

LE CHEVALIER.

Non, non ; pour y mettre ordre,
J'ai fait choix d'un Notaire aussi sourd qu'elle.

A R A M I N T E.

Bon.

L E C H E V A L I E R.

Comme elle , il fait semblant d'entendre.

A R A M I N T E.

Avec raison ,

Vous me ferrez la main , vous me rendez si tendre !

A N G É L I Q U E.

Le Notaire en effet pourroit bien se méprendre.

L E C H E V A L I E R.

J'y compte.

A R A M I N T E.

Et moi , vraiment.

L E C H E V A L I E R.

Nous aurons tout son bien.

A R A M I N T E.

Non, Chevalier, c'est moi qui vous fait don du mien.

A N G É L I Q U E.

Mon scrupule , pourtant....

L E C H E V A L I E R.

Le scrupule est frivole ;

Quelqu'un l'attraperoit à cette vieille folle.,

A R A M I N T E.

Ah ! vous me rendez bien justice sur ce point.

A N G É L I Q U E.

Je n'aime pas Damon , je n'en disconviens point.

LE CHEVALIER.

Vous faites ce qu'il faut pour rompre cette affaire.

ARAMINTE.

Vous êtes bien pressant, je ne fais comment faire.

LE CHEVALIER.

A quelque autre que moi pourrois-je vous livrer ?

ARAMINTE.

Me livrer, non vraiment, & je puis bien jurer
Que je n'aime que vous.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

ARAMINTE.

Il faut se rendre ;

Chevalier, vous savez regarder d'un air tendre ;
Mais je pencherois fort pour un nœud clandestin.

LE CHEVALIER.

Je ferai votre époux avant demain matin.

ARAMINTE.

Vous m'enchantez.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais comment pourrez-vous faire ?

LE CHEVALIER.

Il faut tout espérer du bon sens du Notaire.

ARAMINTE.

Oui, je saurai me taire en cette occasion ;
Il faut un grand secret.

ANGÉLIQUE.

A N G É L I Q U E.

C'est une attention.

L E C H E V A L I E R.

Nécessaire.

A R A M I N T E.

On viendra vous trouver sur la brune ;
Notre hymen aura l'air d'une bonne fortune.

A N G É L I Q U E.

Il faut vous obéir , & rompre avec Damon.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! je suis transporté de ce discours-là.

A R A M I N T E.

Bon.

Votre esprit pénétrant se prête au stratagème :
Quel plaisir , Chevalier , lorsqu'en secret on s'aime ,
De goûter , sans éclat , l'excès de volupté ,
D'augmenter le bonheur par son obscurité !

L E C H E V A L I E R.

Oui , charmante Angélique , oui , mon cœur vous
adore.

A R A M I N T E.

Qu'il est tendre !

A N G É L I Q U E.

Oui , j'aime.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! répétez encore.

Tome I.

S

ANGÉLIQUE.

Soyez sûr de mon cœur.

ARAMINTE.

Ecoutez ce soupir.

LE CHEVALIER, *serrant la main d'Araminte,
en regardant Angélique.*

Je ne me connois plus à force de plaisir.

ARAMINTE.

O Ciel ! qu'avec transport je vois votre tendresse !

LE CHEVALIER.

Angélique, êtes-vous sensible à mon ivresse ?

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez-vous point ?

ARAMINTE.

Jurez-moi dans l'instant

Que vous m'aimez.

ANGÉLIQUE.

Jurez que vous ferez constant,

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, rien ne sera capable
De m'empêcher jamais de vous trouver aimable.

ANGÉLIQUE.

Et je vous jure, moi, que je n'aime que vous.

ARAMINTE.

Oui, mon cher Chevalier, vous ferez mon époux ;

(*apercevant Angélique.*)

Vous ... que faites-vous-là , petite impertinente ?
Répondez.

A N G É L I Q U E.

Je ne fais que d'arriver , ma tante.
Le Notaire paroît , je venois l'annoncer.

A R A M I N T E.

Hé bien , cela suffit ; qu'on le fasse avancer ,
Et sortez. Chevalier , de peur qu'on ne soupçonne ,
Retirez-vous aussi.

L E C H E V A L I E R.

Je fors.

A R A M I N T E.

Dans mon automne
Je vais me voir encor heureuse incognito.

A N G É L I Q U E.

Cachons-nous pour entendre un peu leurs qui-
proquo.



SCÈNE VIII.

ARAMINTE, LE NOTAIRE.

ARAMINTE.

APPROCHEZ donc, Monsieur.

LE NOTAIRE.

C'est moi qui vous salue.

ARAMINTE.

Je prétends qu'aujourd'hui l'affaire soit conclue.
Mais comme je voudrois que l'on n'en parlât pas,
Ayons l'attention de nous parler bien bas.
Monsieur le Chevalier, homme prudent & sage,
De votre probité m'a rendu témoignage.

LE NOTAIRE, *à part.*

Répondons au hasard; si l'on me croyoit fourd,
Je ne passerois pas un seul acte en un jour.
Madame, en vous voyant, je devine sans peine
Le sujet pour lequel près de vous on m'amene.

ARAMINTE.

Monsieur, assurément vous êtes trop poli.

LE NOTAIRE.

Ma réputation n'a pas un petit pli.

ARAMINTE.

Hé bien, en vérité, Monsieur, cela m'étonne.

L E N O T A I R E.

Oui, la précaution à votre âge est très-bonne.

A R A M I N T E.

Je veux me marier, mais très-secrètement.

L E N O T A I R E.

J'entends; vous m'appellez pour votre testament.

A R A M I N T E.

S'épouser est si doux!

L E N O T A I R E.

Pour ce que cela coute....

Cela ne fait mourir personne.

A R A M I N T E.

Mais sans doute,

Pour la seconde fois j'en passerai par là.

L E N O T A I R E.

Hé mais, l'on peut passer le tout où nous voilà.

A R A M I N T E.

Je crains....

L E N O T A I R E.

Pourquoi trembler? sans pronostic funeste

On fait son testament.

A R A M I N T E.

Ah! je suis si modeste.

L E N O T A I R E.

Vous voudriez qu'on pût ignorer vos bienfaits.

A M A R I N T E.

Oui, j'ai toujours aimé les jeunes gens bien faits.

LE N O T A I R E.

Vous me prouvez par-là votre bon caractère.
De qui faites-vous choix pour votre Légataire ?

A R A M I N T E.

Monsieur , voilà pourquoi je veux me marier.

LE N O T A I R E.

Vos deux nieces sans doute ?

A R A M I N T E.

Oui, c'est le Chevalier.

LE N O T A I R E.

Ah ! oui, fort bien , c'est lui que vous avez en vue
Pour l'exécution.

A R A M I N T E.

Oui.

LE N O T A I R E.

La faveur est due

A son mérite.

A R A M I N T E.

Aussi j'en ai fait mon Amant.

LE N O T A I R E.

Vous lui faites pour legs présent d'un diamant.

A R A M I N T E.

Pour en trouver de beaux , il faut que je m'informe.

LE N O T A I R E.

Vous pensez juste , il faut être exact dans la forme ;
Jamais l'on n'y peut trop prendre garde en effet ,
Car votre testament seroit cassé tout net.

A R A M I N T E.

Monsieur , je vous croyois une tête meilleure.
Casser mon mariage ! enfin je suis majeure.

L E N O T A I R E.

Monsieur le Chevalier n'est pas votre parent.

A R A M I N T E , *criant.*

Ah ! ah ! fort b'en , cela vous est indifférent ;
Cela ne me l'est pas à moi.

L E N O T A I R E , *criant.*

Point de colere.

A R A M I N T E , *criant.*

Il n'est pas dans Paris un plus mauvais Notaire.

L E N O T A I R E , *criant.*

Vous me manquez , Madame.

A R A M I N T E.

Allons , sortez d'ici.

L E N O T A I R E.

Me prendre par l'épaule ! ô Ciel ! peut-on ainsi
Traiter un Conseiller Garde-note ?....

A R A M I N T E.

J'enrage.

Vous aurez celle-là de plus sur le visage.



S C È N E I X.

LE CHEVALIER , ARAMINTE ,
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

UN soufflet ! un soufflet ! Ciel !

LE CHEVALIER.

J'arrive au payement.

ARAMINTE.

Ce n'est qu'un imbécille.

LE NOTAIRE.

Une folle.

LE CHEVALIER.

Ah ! vraiment ;

Ils se sont entendus. Peut-on savoir la cause ? ...

LE NOTAIRE.

Vous saurez donc ...

ARAMINTE.

Monfieur dit que c'est une chose
Défendue à présent que de se marier.

LE CHEVALIER.

On s'en passe , il est vrai.

LE NOTAIRE.

Je fais bien mon métier.

J'ai pourtant de l'honneur ; mais Madame m'insulte,

Et dans quel temps encor ! Lorsqu'elle me consulte
Sur les meilleurs moyens de faire un testament.

A R A M I N T E.

Quoi ! je ferois, dit-il, beaucoup plus sensément ;
De faire un testament ? Laissez, que je l'étrangle.

LE C H E V A L I E R , *l'arrêtant.*

Là.....

LE N O T A I R E.

Ne dit-elle pas qu'il faut que l'on me fangle ?

LE C H E V A L I E R.

Non, pour parler si juste elle est trop en fureur.

A R A M I N T E.

Laissez-moi.

LE N O T A I R E.

Mais.

LE C H E V A L I E R.

Tous deux vous êtes dans l'erreur.

A R A M I N T E.

Chançons.....

LE C H E V A L I E R.

Ecoutez.

A R A M I N T E.

Non.

LE N O T A I R E.

Mais c'est mon ministère.

A R A M I N T E.

Et je me marirois plutôt sans un Notaire.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, LE CHEVALIER.

A R A M I N T E.

Q U O I ! ce Notaire est sourd ?

LE C H E V A L I E R , *criant.*

Il faut crier bien fort
Pour qu'il entende un mot.

A R A M I N T E.

Mais du moins il a tort
De n'en pas avertir.

LE C H E V A L I E R , *criant.*

Il craindrait que personne
Ne voulût l'employer.

A R A M I N T E.

Cette raison est bonne.
Pourquoi l'avoir choisi ?

LE C H E V A L I E R , *criant.*

Vous vouliez du secret,
Et j'ai pris le plus sourd pour qu'il fût plus discret.

A R A M I N T E.

Cette précaution est juste.

L E C H E V A L I E R.

Et nécessaire.

A R A M I N T E.

Qu'on fasse promptement revenir le Notaire :
Son contrat vous rendra maître de mes attraits.

L E C H E V A L I E R.

Quel plaisir !

A R A M I N T E.

J'aurai soin de lui parler de près.

L E C H E V A L I E R.

Ce fera très-bien fait & pour l'un & pour l'autre.

A R A M I N T E.

Vous l'avez déjà dit , je fais que c'est le vôtre.

L E C H E V A L I E R.

Il est dans le salon.

A R A M I N T E.

Qu'il vienne en ce jardin ,
Je dicterai bien haut , sans craindre aucun voisin.

L E C H E V A L I E R.

Je vais vous contenter.



SCÈNE II.

ARAMINTE, *seule.*

QUE j'étais être heureuse !
C'est un homme charmant , son ame est généreuse.
Nous allons employer nos jours & nos instans
A nous parler d'amour , à nous rendre contents.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE NOTAIRE,
ARAMINTE.

LE CHEVALIER, *au fond du théâtre.*

RETENEZ bien cela , que votre esprit conçoive
Qu'elle est très - sourde , & craint qu'on ne s'en
apperçoive.

LE NOTAIRE.

Je vous entends , je vais m'arranger là-dessus.
A l'égard du soufflet , je ne m'en souviens plus.

ARAMINTE.

Excusez-moi , Monsieur , je suis dans l'habitude
D'être dans le beau monde , où l'on fait son étude
De se parler toujours si bas , si bas , si bas....

L E C H E V A L I E R.

Que l'on a le bonheur de ne s'entendre pas.
L'amour propre a , je crois , amené cette mode.

L E N O T A I R E.

Oui, je vous l'avouerais , la chose m'incommode
De tant crier.

A R A M I N T E.

Je vais crier plus fort que lui ;
C'est ce que ne font pas les femmes aujourd'hui.

L E N O T A I R E.

Que voulez - vous de moi ? m'entendez - vous ;
Madame ?

A R A M I N T E.

Ah ! oui, du Chevalier je veux payer la flamme.
Voulez-vous une table , afin d'écrire ?

L E N O T A I R E.

J'écris sur mes genoux.

Non ,

A R A M I N T E.

C'est la bonne façon.

L E N O T A I R E.

Madame , dictez-moi vos volontés vous-même.

A R A M I N T E.

Oui, oui, vous allez voir ce que je fais quand j'aime.

L E N O T A I R E.

Le trait est généreux , & doit vous faire honneur.

A R A M I N T E.

Oui, sans doute, je compte y trouver mon bonheur.
Chevalier, ayez soin de faire bien transcrire
Ce qu'en votre faveur mon amitié m'inspire.

L E N O T A I R E , *écrivain.*

Pardevant fut présent en son plein jugement.

A R A M I N T E.

Jacqueline Araminte.

L E C H E V A L I E R.

A l'âge où sûrement
Une fille a son bien, sans être émancipée.

A R A M I N T E.

Ayant de tous les temps eu du goût pour l'épée.

L E C H E V A L I E R.

Goût presque incompatible avec le célibat.

A R A M I N T E.

Aimant du Chevalier la personne & l'état.

L E C H E V A L I E R.

Quelle faveur !

A R A M I N T E.

Vraiment, j'ai su toucher votre ame.
Continuez.... D'ailleurs connoissant bien la flamme
Dont dudit Chevalier le cœur est animé,
Lui donne en mariage, en beau bien affermé,
Plus de cent mille écus, dont j'ai la jouissance.

L E C H E V A L I E R.

Votre niece en aura de la reconnoissance.

A R A M I N T E.

Ah ! si donc , Chevalier , ce n'est rien que cela.
Ecrivez. Pour donner force à cet acte-là ,
Si de ce mariage il ne sort pas lignée ,
Malheur dont , grace au Ciel , je suis bien éloignée ,
Je donne néanmoins mon bien au Chevalier ,
Sans qu'aucun autre puisse en être l'héritier.

L E N O T A I R E , *au Chevalier.*

Cet acte est à souhait ; vous n'auriez pu vous-même
Le dicter autrement.

A R A M I N T E.

Chevalier , lorsque j'aime ,
Voilà mes procédés.

L E C H E V A L I E R.

Ils sont persuasifs.

A R A M I N T E.

On ne peut vous frustrer , c'est un don entre vifs.

L E N O T A I R E.

Il faut tout confirmer par votre signature.

A R A M I N T E *signe.*

A présent à ma niece , apprenons l'aventure.

L E C H E V A L I E R.

Son cœur à ce coup-là ne s'est pas préparé.

A R A M I N T E.

Moi je vous , réponds bien qu'elle m'en fera gré :
Vous l'allez bientôt voir. Angélique ! Angélique !

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LE
CHEVALIER, LE NOTAIRE.

ANGÉLIQUE.

MA tante, me voilà.

ARAMINTE.

Venez que je m'explique.
Faites la révérence à votre oncle.

ANGÉLIQUE.

Comment !

ARAMINTE.

Le Chevalier m'épouse.

LE CHEVALIER.

Oh ! pas encor vraiment.

ANGÉLIQUE.

Est-il bien vrai ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, l'affaire est épineuse ;
Mais je m'en tirerai.

ANGÉLIQUE.

Non, je suis malheureuse.

ARAMINTE.

Venez, Monsieur ; lisez votre contrat tout haut.
Vous allez le signer, Chevalier, il le faut.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Cependant....

ARAMINTE.

Signez donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis déconcertée.

ARAMINTE.

Voyons si vous avez entendu ma dictée.

LE NOTAIRE, *criant*.

Pardevant fut présente, en son plein jugement,
Jaqueline Araminte, & sachant sûrement
Que le Chevalier veut Angélique pour femme,
Et d'ailleurs connoissant tout aussi bien la flamme
Qu'Angélique ressent, son cœur en est charmé,
Et donne en mariage, en beau bien affermé,
Plus de cent mille écus dont elle a jouissance.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'attrapez donc ?

LE CHEVALIER.

Je croyois....

ARAMINTE.

Patience ;

Vous n'êtes pas au bout : voyons.

LE NOTAIRE.

Outre cela,

Pour donner pleinement force à cet acte-là,
Si de ce mariage il ne sort pas lignée,
Malheur dont la future est encore éloignée,

Tome I.

T

290 LES MARIAGES ASSORTIS,
Tout le bien d'Araminte est pour le Chevalier,
Sans qu'aucun autre puisse en être l'héritier.

ANGÉLIQUE.

Ma tante, de bon cœur vous ferez embrassée.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Hé bien, vous le voyez, elle n'est pas fâchée;
Je vous l'avois bien dit.

LE CHEVALIER, *embrassant le Notaire.*

Vous êtes un trésor.

LE NOTAIRE.

Vous m'étouffez.

ANGÉLIQUE, *à Araminte*

Je veux vous embrasser encor.

ARAMINTE.

La pauvre enfant ! c'est bien le meilleur caractère !
Une fille jamais ne me feroit plus chère.
Vas, tu feras heureuse en épousant Damon.

LE CHEVALIER.

Oh ! non, ce parti-là pour elle n'est pas bon ;
Il faut rompre l'affaire, & j'ai pour elle en vue
Quelqu'un qu'elle aime mieux.

ANGÉLIQUE.

Oui.

ARAMINTE.

La chose est conclue.

Oui , mais l'autre est signée.

LE CHEVALIER , *criant.*

Et pour vous parler vrai ,
Mon frere m'a prié d'obtenir du délai ;
Il aimeroit bien mieux être l'époux d'Hortence.

A R A M I N T E.

Soit ; je vais arranger la chose en conséquence ;
Il faut pour réussir , que je parle à Beauval :
Et vous , ma niece , & vous , vous ne ferez pas mal
D'entretenir Damon : il faudra si bien faire
Qu'il vous cede l'Amant que votre cœur préfere.
Suivez-moi , je vous veux dicter votre leçon.

LE CHEVALIER.

Et je l'épouserai , moi de cette façon.

A R A M I N T E.

Sans doute.

LE CHEVALIER , *faisant une révérence.*

Nous allons vous duper , notre tante.

A R A M I N T E.

Vous vous moquez , c'est moi qui suis votre servante.

(*Au Notaire.*)

Dans une heure au plus tard retrouvez-vous ici.
M'entendez-vous ?

LE N O T A I R E.

Non pas.

ARAMINTE, *sortant avec Angélique.*

Tant mieux.

LE NOTAIRE.

J'en suis ravi.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE n'aurois jamais cru cette affaire possible.

SCÈNE VI.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

JE viens voir Araminte.

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas visible.

DAMON.

Mon cher frere, je suis très-mécontent de vous.

LE CHEVALIER.

Nulla conformité ne se trouve entre nous,
Car moi je suis content de toute ma personne.

DAMON.

Mais je hais Angélique.

L E C H E V A L I E R.

En voilà d'une bonne !

Qu'importe en mariage ? un peu d'aversion
Est le commencement de la vocation.

D A M O N.

Je ne me conduis plus par votre tête folle ,
Et viens , pour parler net , retirer ma parole.

L E C H E V A L I E R.

Il n'est personne à qui tu puisses t'adresser ;
Comme tu m'ennuierois , je m'en vais te laisser.
Je puis te procuter un entretien d'Hortence ;
Sa très-plate raison la rend sans conséquence ,
Et je ne te crois pas un homme dangereux.
Vous allez bien , je crois , vous amuser tous deux !

S C È N E V I I.

D A M O N , *seul.*

C E second entretien me paroît nécessaire
Pour mieux examiner quel est son caractère.
Oui , mais cet examen vient peut-être un peu tard ;
Le cœur plus que l'esprit y pourroit avoir part.
Sérieux insensés , esprits philosophiques ,
Voilà donc tout le fruit de vos regards critiques !
Malgré ce fier dédain dont vous vous parez tous ,
La beauté tôt ou tard vous voit à ses genoux.
Mais elle vient ; je vais faire tout mon possible
Pour l'observer encor sans être trop sensible.

T iiij

SCÈNE VIII.
HORTENCE, DAMON.

D A M O N.

J E jouis en ce jour d'un bonheur peu commun,
Mais je crains à la fin de vous être importun ,
Et vous pourrez de moi vous ennuyer peut-être,
Avant que d'avoir eu le temps de me connoître.

H O R T E N C E.

Oh ! vous n'avez jamais à craindre un pareil fort ,
Monsieur , & vous plaisez dès le premier abord.
Je crois qu'on peut en vous mettre sa confiance :
Je vous vois comme ami , non comme connoissance ;
L'amitié dans les cœurs remplis de probité ,
Semble avoir aussi-tôt droit d'ancienneté.

D A M O N.

Dans cette occasion vous me rendez justice ;
Mon cœur est avec vous dépouillé d'artifice ,
Et vous pouvez compter sur mon attachement.

H O R T E N C E.

J'en suis vraiment flattée , & j'aspire au moment
De vous appartenir plus fortement encore.
Tout est-il arrêté ?

D A M O N.

L'alliance m'honore,
Mais.

H O R T E N C E.

Quoi ! cesseriez-vous de former le projet ?

D A M O N.

Si je suis incertain, ce n'est pas sans sujet ;
Vous-même vous pourriez balancer davantage,
S'il étoit question de votre mariage.

H O R T E N C E.

Je vais vous étonner ; si je me mariois ,
Un mari philosophe est ce que j'envierois.

D A M O N.

L'austérité souvent fuit la philosophie.

H O R T E N C E.

Elle fait en tout temps le charme de la vie.
Je refuse ce titre à ces gens orgueilleux ,
Dont le cœur insensible & l'esprit dédaigneux
Désertent l'univers, s'enfoncent dans eux-mêmes ,
Et dont les vains discours sont autant de problèmes ;
Tous ces pédans pétris des mains de la fierté
Sont l'opprobre du monde & de l'humanité.
Le parfait Philosophe est doux, simple & traitable ;
S'il cherche la raison, c'est pour la rendre aimable.
Il observe, il mesure, il pèse les esprits ,
Loin de les rabaisser, il en hausse le prix.
Le talent de chacun en lui seul se rassemble ,
Il est semblable à tout , & rien ne lui ressemble ;
Eclairé, mais soumis ; docile, mais pressant ;
Bon pere , tendre époux, ami compatissant,

296 LES MARIAGES ASSORTIS ;
Sur l'humanité seule il fonde son système ,
Et du bonheur du monde il tire le sien même.

D A M O N.

Vous seule de mes jours causeriez la douceur :
Lorsque je vous entends , vous éclairez mon cœur ;
Un penchant inconnu me conduit & m'anime ;
Nous sommes déjà joints par les nœuds de l'estime.
Une conformité si parfaite entre nous
Devroit bien nous unir par des liens plus doux.

H O R T E N C E.

Damon , à ce discours je n'ai pas dû m'attendre ,
Je me ferois promis de ne le pas entendre.

D A M O N.

Je comptois retrouver la paix , la liberté ,
En vous examinant avec sévérité ;
Mais rien n'éteint le feu que vous avez fait naître :
Je viens de l'animer en voulant vous connoître.
D'Angélique , en un mot , si je crains d'être époux ,
Elle ne doit sans doute en accuser que vous ;
A mes engagements si je suis infidèle ,
C'est plus amour pour vous qu'éloignement pour elle.
Vos vertus lui font plus de tort que ses défauts ;
Vous produisez en moi des sentimens nouveaux ;
Vous avez des attraits capables de séduire ;
Votre esprit , votre cœur en augmentent l'empire.
L'estime & le respect m'enchaînent sans retour ;
La raison pas à pas m'a conduit à l'amour.

H O R T E N C E.

D'un triomphe si vain, si j'estimois la gloire ,
Je pourrois m'applaudir d'une telle victoire :
Damon, à votre amour si j'osois consentir ,
Au lieu de vous aimer ce seroit vous trahir.
Je suis sans bien, je suis même dans l'indigence ;
Angélique est l'aînée, elle est dans l'opulence.
D'ailleurs je vous connois sage, rempli d'honneur ;
Devenant son époux vous ferez son bonheur ;
En voulant l'en priver, je me rendrois coupable ,
Je serois à vos yeux un objet méprisable.
Pourrois-je en recevant votre main, votre foi ,
Trahir, en même temps, vous, Angélique & moi ?

D A M O N.

Plus vous vous défendez, & plus je vous adore.

H O R T E N C E.

J'ai pour vous refuser d'autres raisons encore.

D A M O N.

Vous voulez à mes yeux vous dérober en vain ,
A toute autre qu'à vous je refuse ma main.
Je vais voir Araminte.

H O R T E N C E.

Eh non, je vous conjure,

Non, Damon, votre amour lui feroit une injure.

D A M O N.

Eh ! pourquoi ? je suis sûr qu'elle m'approuvera.

H O R T E N C E.

Et je suis sûre, moi, qu'elle s'irritera.

D A M O N.

Si je puis obtenir l'aveu de votre bouche ,
Ah ! croyez

H O R T E N C E.

Supposé que votre amour la touche ,
Quand son consentement pourroit se joindre au
mien ,
Tout cela pour m'avoir ne seroit encor rien.

D A M O N.

Comment ! que dites-vous ? Je ne puis vous com-
prendre.
De quel autre pouvoir pouvez-vous donc dépendre ?
Araminte , en un mot ...

H O R T E N C E.

Le pourriez-vous penser ?

D A M O N.

Quoi ? ...

H O R T E N C E.

N'est pas celle à qui l'on devroit s'adresser.

D A M O N.

Qu'entends-je ?

H O R T E N C E.

Adieu , Damon , le fait est un mystere
Que je crains de trahir , & que je dois vous taire.



S C È N E I X.

D A M O N , *seul.*

J E ne m'attendois pas à ce qu'elle m'a dit.
Mais quel heureux soupçon s'élève en mon esprit ?
Non, je m'en flatte en vain ... l'événement m'étonne.
Avant que d'éclaircir la nuit qui m'environne,
D'Angélique je veux rompre l'engagement.
Je crois qu'elle prendra la chose vivement ;
Non qu'elle n'ait pour moi beaucoup d'indifférence ;
Mais c'est sa vanité que mon refus offense.
Elle vient ; dans ses yeux je crois voir plus d'aigreur.

S C È N E X.

A N G É L I Q U E , D A M O N .

A N G É L I Q U E , *à part.*

C O M M E N T , sans l'offenser , lui découvrir mon
cœur ?

C'est une vérité qui me paroît trop dure.

D A M O N , *à part.*

Il faut bien cependant trouver une tournure.
Allons , abordons-la.

A N G É L I Q U E , *à part.*

Je ne puis l'éviter.

Comment lui déclarer ?

D A M O N , à part , la saluant.

Ciel ! par où débiter ?

A N G É L I Q U E , à part.

O Ciel ! qu'il est timide ! il me regarde à peine ,
D'un amour violent c'est la marque certaine.

D A M O N , à part.

L'embarras où je suis me paroît la choquer.
M'aimeroit-elle assez pour pouvoir se piquer ?

A N G É L I Q U E , à part.

Cet homme m'a bien l'air d'un sot Amant fidele.

D A M O N , à part.

(haut.)

Il faut bien cependant parler Mademoiselle ...

A N G É L I Q U E , à part.

Son air déconcerté , sa grande émotion ,
M'annoncent dans l'instant la déclaration.

D A M O N , à part.

L'oserais-je informer de ma nouvelle flamme ?

A N G É L I Q U E .

Je voudrois bien oser vous découvrir mon ame.

D A M O N .

Parlez

A N G É L I Q U E .

D'un doute affreux mon esprit est rempli.

D A M O N .

Eh ! quel est-il ? par moi peut-il être éclairci ?

A N G É L I Q U E.

Oh ! tout au mieux.

D A M O N.

Parlez avec la certitude
De n'être pas long-temps dans votre inquiétude.

A N G É L I Q U E.

Mais vraiment , c'est un cas assez embarrassant :
Oh ! vous m'en instruirez , vous êtes un Savant.

D A M O N.

J'attends.

A N G É L I Q U E.

Lorsqu'on s'unit d'une chaîne éternelle,
La simple probité , dites-moi , suffit-elle ?

D A M O N.

Je crois que deux époux , s'ils ne sont amoureux,
Fussent-ils pleins d'honneur, ne peuvent être heureux.

A N G É L I Q U E.

Quoi ! vous pensez ainsi ? parlez avec franchise.

D A M O N.

A quoi me serviroit d'employer la surprise ?

A N G É L I Q U E.

Fort bien. Par conséquent , un homme bien sensé ;
N'auroit donc pas sujet de se croire offensé
Qu'une fille lui fît part de sa répugnance ?

D A M O N.

L'aveu mériteroit de la reconnoissance.

A N G É L I Q U E .

Ah ! que par ce discours mon cœur est soulagé !
Car je suis dans ce cas.

D A M O N .

Je vous suis obligé.

A N G É L I Q U E .

Oh ! je vous en dispense.

D A M O N .

Et plus qu'on ne peut dire ,
Car du même secret je voulois vous instruire.
Je ne savois comment me tirer de ce pas ,
Vous m'avez prévenu ; je suis hors d'embarras.

A N G É L I Q U E .

Croirai-je ce discours ?

D A M O N .

Il est très-véritable.

A N G É L I Q U E .

Quoi ! vous ne m'aimez pas ? que vous êtes aimable !

D A M O N .

Je vous rends grace aussi du même sentiment.

A N G É L I Q U E .

Ah ! puissiez-vous sentir tout mon ravissement !
Il nous faut désormais agir d'intelligence :
Voilà le vrai moment de notre connoissance ;
Car nous ne pouvions plus tomber dans la fadeur ;
Nous ne ferons jamais époux ! Ah ! quel bonheur !
(Elle sort.)

S C È N E X I.

D A M O N , *seul.*

VOILA ce qui s'appelle agir à l'amiable ,
Et de notre amitié la source est admirable.
Deux époux sans amour , unis depuis dix ans ,
De se voir séparés ne sent pas plus contens.

S C È N E X I I.

B E A U V A L , D A M O N .

D A M O N .

AH ! mon ami , venez prendre part à ma joie ,
Et que dans votre sein mon ame se déploie.
Sentez tout mon bonheur , je vais le raconter.

B E A U V A L .

Ces transports qu'à mes yeux vous faites éclater ,
Me prouvent que depuis la première entrevue ,
L'amour vous a parlé pour votre prétendue.

D A M O N .

Vainement pour l'aimer j'ai fait ce que j'ai pu ,
Et notre mariage est tout à fait rompu.
Nous sommes cependant fort joliment ensemble :
Vous ne croiriez jamais le nœud qui nous rassemble.
Nous nous sommes parlés avec sincérité ;
Cette franchise-là fait notre intimité.

304 LES MARIAGES ASSORTIS,

A mon premier aspect un fond d'antipathie
Involontairement l'a frappée & faisie ,
Et dans ses sentimens me trouvant de moitié ,
L'averfion commune a fait notre amitié !

B E A U V A L.

Ah ! je vous revois donc le maître de vous-même ,
Heureux , libre , fensé , digne que je vous aime.

D A M O N.

Non , il ne s'agit plus pour moi de liberté.

B E A U V A L.

Vous aimez?...

D A M O N.

Oui , j'adore une jeune beauté ,
Aimable fans deffein , fans art ingénieufe :
Mais ce qui me la rend encor plus précieufe ,
Ce qui fait mon bonheur , elle n'a pas de bien.
Lorfque je l'enrichis je fens le prix du mien.

B E A U V A L.

Nommez-moi cet objet fi digne de vous plaire ?

D A M O N.

Volontiers, puis-je avoir pour vous aucun myftere?



SCÈNE XIII.

SCÈNE XIII.

BEAUVAL, DAMON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *bas à Beauval.*

ARAMINTE, Monsieur, demande à vous parler
Pour affaire importante.

BEAUVAL.

Hé bien, j'y vais aller :
Un intérêt pressant exige que je sorte ;
L'amitié qui nous joint est trop tendre & trop forte ;
Pour ne pas m'engager à revenir dans peu
Vous instruire de tout.

DAMON.

Je vous attends. Adieu.



SCÈNE XIV.

D A M O N , *seul.*

IL faut tout au plutôt fixer ma destinée.
La seule Hortence peut la rendre fortunée.
Araminte ne peut décider de son sort !....
Ce discours-là m'étonne & m'inquiète fort.
Je voudrois être instruit de ceux qui l'ont fait naître :
Mais quel moyen prendrai-je afin de le connoître ?
Si d'un rang méprisable elle a reçu le jour ,
Il faudroit bien tâcher d'étouffer mon amour ;
Mais elle a des vertus , voilà ce que j'adore ,
Et c'est l'essentiel ; ainsi sa main m'honore.
Si je puis aujourd'hui devenir son époux ,
Je veux que mon ami vienne vivre avec nous.
A l'amour le plus pur , l'amitié réunie
Combleroit de douceurs tous les jours de ma vie.



S C È N E X V.

H O R T E N C E , D A M O N.

H O R T E N C E.

MONSIEUR, votre intérêt me ramene en ces lieux;
Pour la dernière fois je parois à vos yeux.

D A M O N.

Quel malheur offrez-vous à mon ame étonnée ?
Quand je veux à vos jours unir ma destinée,
Quand j'allois d'Araminte embrasser les genoux ?

H O R T E N C E.

Ah ! si je l'en croyois , vous seriez mon époux.

D A M O N.

Hortence, quoi ! c'est vous qui cherchez à détruire ?

H O R T E N C E.

On cherche à vous tromper , je dois vous en instruire.
Le Ciel qui de mon cœur voit les replis secrets ,
Sait combien cet hymen auroit pour moi d'attraits ;
Mais je me rends justice , & je fais me connaître.
Le sort ne voulut point pour vous me faire naître.
Damon, votre noblesse égale votre bien.
Ah ! que nous différons !

D A M O N.

Non , ne désirez rien ;
Je vous épouserois , fussiez-vous sans naissance ;
S'unir à la vertu, c'est faire une alliance.

V ij

Mais enfin, dites-moi de quel sang vous forcez ?
Croyez que rien ne peut....

H O R T E N C E.

Ah ! Damon, écoutez,
Apprenez un secret que tout le monde ignore ;
Déguiser son néant, c'est l'augmenter encore.
Je vais dans ce moment m'expliquer sans détour ;
Vous apprendrez bientôt à qui je dois le jour.
On voudroit cependant vous en faire un mystère.
Comment pourrois-je, hélas ! désavouer mon pere ?
Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper...

D A M O N.

Que ce discours, Hortence, a lieu de me frapper !

H O R T E N C E.

On fait bien plus ; on veut que de cet artifice
Mon pere même soit le malheureux complice.
A ne me plus connoître on veut le condamner ;
De l'appeler mon pere on veut me détourner :
Je mourrois de douleur s'il alloit me défendre
De prononcer un nom & si cher & si tendre ;
Non, je ne le pourrois, tout viendrait me trahir ;
Mon cœur me forceroit à lui désobéir.

D A M O N.

Pour jeter sur son nom la honte du silence,
Qu'a donc fait votre pere ?

H O R T E N C E.

Il est dans l'indigence.
La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,

Ne lui donna des biens que pour les lui ravir.
Il les a tous perdus , voilà quel est son crime.

D A M O N.

Le malheur qu'on soutient rend plus digne d'estime.
De grace , nommez-moi ce pere infortuné ?

H O R T E N C E.

A l'ignorer encor vous êtes condamné.
L'alliance est pour vous trop défavantageuse ;
Je connois & je crains vótre ame généreuse.
Ma franchise à vos yeux ne peut déguiser rien ;
Mon pere est sans naissance , il a perdu son bien.
Pour vous faire éviter le piège qu'on projette ,
Je vais m'enfvelir au fond d'une retraite.
Je respecte mon pere , & je dois aujourd'hui
Le sauver de l'affront qu'on exige de lui.
Peut-être il se rendroit par excès de tendresse ;
L'amour de mon bonheur causeroit sa foiblesse.

D A M O N.

Je vais voir Araminte & tomber à ses pieds.

H O R T E N C E.

Hélas ! qu'est-il besoin que vous le connoissiez ?



S C È N E X V I.

ANGÉLIQUE , DORIMON , DAMON ;
BEAUVAL , HORTENCE.

H O R T E N C E .

MON pere , à votre aspect que mon ame est ravie !
Ah ! ne prononcez pas le malheur de ma vie !
Je ne voudrois jamais de Damon pour époux ,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous.
Votre seule amitié pour mon cœur a des charmes ;
Nommez-moi votre fille & calmez mes alarmes.

D A M O N .

Ciel ! qu'entends-je ? sa fille ! ô bonheur inoui !
Quoi ! le pere d'Hortence est mon meilleur ami.

B E A U V A L .

Comblé de vos bienfaits , j'étois dans l'impuissance
De vous rendre certain de ma reconnoissance.
Tropheux qu'aujourd'hui l'amour soit de moitié ,
Et vienne à mon secours pour payer l'amitié !

D O R I M O N .

Je vois avec plaisir un si bon mariage :
Oui , votre choix , mon fils , dénote un homme sage.
Hortence à cet hymen va devoir tout mon bien :
Mais près de sa vertu , ma richesse n'est rien.

L'amour n'eût point sans vous triomphé de mon ame.

D A M O N.

Et sans vous je passois mes jours sans une femme.

SCÈNE XVII, & *derniere.*

LE CHEVALIER, ARAMINTE, LE
NOTAIRE, Acteurs précédens.

A R A M I N T E.

ALLONS, mes chers enfans, grande joie en ce jour,
L'hymen fait aujourd'hui les honneurs de l'amour.
Ces Dieux étoient brouillés, c'est moi qui les ras-
semble ;

Tous deux, graces à moi, vont vivre bien ensemble.

D O R I M O N.

Quoi !....

A R A M I N T E.

Je me détermine à me remarier,
Et choisis pour époux l'aimable Chevalier.

D A M O N

Cela ne se peut pas.

A R A M I N T E.

Je vois votre surprise.

Lisez....

L E C H E V A L I E R.

Elle va voir ici de la méprise.

V i y

312 LES MARIAGES ASSORTIS ;

A R A M I N T E.

Chevalier , nous allons passer tous nos instans ;
Tout comme des oiseaux revoyant le printemps.

D O R I M O N , *criant.*

Ce contrat là vraiment est en très-bonne forme.

A R A M I N T E.

Oui , trouvez-vous cela ?

D O R I M O N.

Loin d'y mettre réforme ,
Je prétends le signer.

A R A M I N T E.

Mon papa , grand merci.

A N G É L I Q U E.

Ma tante , consentez que je le signe aussi.

D O R I M O N.

Je suis très-satisfait de ce qu'on m'a fait lire :
Je vous unis tous deux.

(*Le Chevalier quitte la main d'Araminte ;
& prend celle d'Angélique.*)

A R A M I N T E.

Que voulez-vous donc dire ?

A N G É L I Q U E , *haut.*

Ma tante , c'est à moi de vous remercier.

L E C H E V A L I E R , *haut.*

Le don de votre main sert à nous marier.

A R A M I N T E *lisant.*

On m'a trompée , ô Ciel !

L E C H E V A L I E R.

Votre erreur est extrême :

Ne vous en prenez pas à d'autres qu'à vous-même :

On vous a lu cet acte.

A N G É L I Q U E , *haut.*

Et c'est en sa faveur

Que je vous embrassois tantôt de si bon cœur.

A R A M I N T E.

Ah ! l'ingrate.

L E N O T A I R E , *haut.*

Croyez qu'une faute si lourde

Vient de vouloir cacher que vous êtes fort sourde :

A R A M I N T E.

Vous m'escroquez mon bien, mais je m'en vengerai ;

En dépit de vous tous je le rattraperai ;

Vous n'en rembourferez que le seul ridicule.

Toute donation antérieure est nulle ,

Lors que l'on se marie & qu'on a des enfans ;

J'en aurai trois au moins avant quatre ou cinq ans.

Je vous le garantis , je tiendrai ma promesse ;

Et pour lors de nous deux , qui rira bien , ma niece ?

Je tressaille de joie en prenant ce moyen !

Vous aurez des cousins , & moi j'aurai mon bien.

(Elle sort , & tous lui rient au nez.)

B E A U V A L.

Lorsque nous nous moquons de ses travers extrêmes ,

Sachons au moins , sachons réfléchir sur nous-mêmes.

Instruifons-nous par elle ; & quand le cours des ans

Afflige les humains de divers accidens ,

Chacun doit convenir , sans honte & sans foiblesse ,

Des tristes changemens qu'entraîne la vieillesse.

Un aveu courageux fait respecter ses maux ,

Lorsqu'on veut les cacher , on en fait des défauts.

Fin du troisieme & dernier Aëte.

LA COQUETTE

F I X É E ,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES, ET EN VERS;

Avec un Divertissement.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 10 Mars
1746.*



A V E R T I S S E M E N T.

CETTE Piece est une des plus agréables de notre Théâtre; elle eut vingt-trois représentations de suite. Quoique le sujet ressemble à celui de la Princesse d'Élide, l'Auteur a su se le rendre propre par la maniere dont il l'a envisagé, & en se servant des mêmes moyens que Moliere a employés. Il y a quelques années que M. l'Abbé DE VOISENON, assistant à une représentation de cette Comédie sur un théâtre de société, crut qu'en faisant rendre par Clitandre, dès la premiere scène du troisieme acte, le portrait qui fait le nœud de l'intrigue, il y jetteroit un plus grand intérêt, & refit cet acte tel qu'on le donne dans cette édition.





A C T E U R S.

LA COMTESSE.

CIDALISE.

DORANTE.

CLITANDRE.

DAMIS, petit Maître.

CARMIN, Peintre.

LISETTE, Femme de Chambre de la
Comtesse.

UN LAQUAIS.

*La Scène se passe dans la maison de Cidalise ,
dont la Comtesse occupe une partie.*



LA COQUETTE
FIXÉE,
COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quoi ! Dorante déjà revenu de la Cour ?
Vous y deviez, je crois, faire un plus long séjour.

DORANTE.

Non, pendant quelques jours une importante affaire
M'éloignoit de Paris ; mais à la fin j'espère
Voir les soins que j'ai pris finir heureusement.

CLITANDRE.

L'objet de ce voyage étoit un Régiment !

D O R A N T E.

Oui, depuis fort long-temps je suis dans le service,
 Et je crois que bientôt on me rendra justice.
 Vous savez que je suis d'un rang à mériter
 Qu'à ce grade nouveau l'on me fasse monter.

C L I T A N D R E.

Mais vous avez là-bas des concurrens sans doute ?
 Si vous ne mettez point d'obstacles sur leur route,
 Peut-être

D O R A N T E.

A leur égard je ne sens nul effroi :
 Une tante que j'ai, sollicite pour moi.
 L'argent est aujourd'hui tout ce qui m'embarrasse.
 Pour en pouvoir trouver, que faut-il que je fasse ?

C L I T A N D R E.

C'est un autre sujet qui fait votre embarras,
 Et lui seul vers Paris précipite vos pas.
 Notre amitié demande une entière franchise ;
 Vous aimez la Comtesse, & j'aime Cidalise :
 Ces deux Beautés logeant dans la même maison,
 Nous attirent ici pour la même raison.

D O R A N T E.

Clitandre, si l'amour nous conduit l'un & l'autre,
 Mon sort fera du moins bien différent du vôtre.
 Vous aimez une Prude, & vous l'attendrirez ;
 Moi, j'aime une Coquette....

C L I T A N D R E.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

D O R A N T E.

Non , non , pour l'espérer je me rends trop justice.
Je ne fais point pour plaire employer l'artifice.
La Comtesse possède un art si dangereux ;
Ses dédains sont fardés par un air gracieux ;
Elle fait déguiser la froideur de son ame ,
Autant que je voudrois lui déguiser ma flamme ;
Ses regards , de concert avec le sentiment ,
Font naître mon espoir pour causer mon tourment.
Chez elle , du même œil , elle voit , elle attire
L'homme qui fait bâiller , & l'homme qui fait rire.
C'est un monde formé de vingt originaux ,
De naissance , d'état & d'esprit inégaux ,
Qu'un chimérique espoir force de vivre ensemble ,
Que le mepris divise & que l'erreur rassemble.
La Comtesse qui cherche à se les maintenir ,
Par leur peu de mérite a soin de les unir ,
En secret , à chacun orgueilleux & crédule ,
De tout en général offre le ridicule ,
Etablit la concorde entre tous ces rivaux ,
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

C L I T A N D R E.

Grands Dieux ! que Cidalise est différente d'elle !

D O R A N T E.

Des prudes , Cidalise est le parfait modele ;
Vous en triompherez bien plus facilement ,
L'amour propre flatté tient lieu de sentiment.

Tome I.

X

CLITANDRE.

Mon ami , Cidalise est bien loin d'être prude.
 J'ai fait de son esprit ma principale étude ;
 J'ai vu que sa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
 Elle craint un Amant , & penche vers l'amour ;
 Elle croit qu'une femme aimable , vertueuse ,
 Sans le respect public ne sauroit être heureuse ,
 Et qu'au préjugé même exacte à s'asservir ,
 Pour le pouvoir blâmer s'y doit assujettir.
 Voilà le vrai motif de sa prudence extrême ;
 Elle a le cœur sensible , & se craint elle-même :
 Plus un homme à ses yeux mérite d'être aimé ,
 Plus la froideur succède au penchant réprimé ;
 Et cet air dédaigneux qui paroît vous surprendre ,
 Vient d'un esprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'est faire son éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah ! Dorante , mon cœur ne vous est pas connu :
 Je vous cede le sien , si vous pouvez lui plaire ,
 Elle conviendrait mieux à votre caractère ;
 Car la Comtesse & vous différez trop tous deux ,
 L'un & l'autre jamais vous ne seriez heureux.

DORANTE.

Cidalise a bien peu d'empire sur votre ame.

CLITANDRE.

Ce n'est qu'en plaisantant qu'elle reçoit ma flamme.

Dès que nous sommes seuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté disparoît, & sa gaieté revient ;
Elle est sûre avec moi de son indépendance.
Cette sécurité me rebute & m'offense ;
Vengez-moi, que son cœur puisse être humilié,
Vous n'offenserez point les loix de l'amitié.

D O R A N T E.

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comtesse ;
Mais son esprit volage est loin de la tendresse.

C L I T A N D R E.

Comment ! d'aucun espoir on ne flatte vos feux ?

D O R A N T E.

Je lui laisse ignorer que j'en suis amoureux.

C L I T A N D R E.

Mais c'est un reste au moins de l'homme raisonnable,
Et je ne vous crois pas tout à fait incurable.

D O R A N T E.

Je la vois seulement en qualité d'ami.

C L I T A N D R E.

En qualité d'ami, dites-vous, Dorante ?

D O R A N T E.

Oui ;

De ceux de son mari j'étois le plus intime ;
Je puis même assurer que j'avois son estime.

C L I T A N D R E.

Mais, c'est près de la femme un titre assez mauvais.

D O R A N T E.

Comme vous croyez bien, je ne m'en fers jamais.

324 LA COQUETTE FIXÉE,

Je n'avois avec elle aucune intelligence ;
 La mort de mon ami forma la connoissance ,
 Car de son testament je fus exécuteur.
 La Comtesse eut pour lui toujours de la hauteur.
 Je la vis très-souvent , & lui rendis service ,
 Mais avec un air froid , comme rendant justice ;
 Son esprit m'enchantait bien plus que sa beauté.
 J'appris qu'elle vantoit par-tout ma probité ;
 Et par une faveur des plus particulières ,
 J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

C L I T A N D R E.

Le cœur de cette femme est bien reconnoissant.

D O R A N T E.

Je ne puis plus cacher ce que le mien ressent ,
 Et je viens , puisqu'il faut parler avec franchise ;
 Lui déclarer le feu dont mon ame est éprise.
 Oui , je touche au moment . . .

C L I T A N D R E.

De passer pour un sot.

D O R A N T E.

Mais . . .

C L I T A N D R E.

Il faut en l'aimant , loin d'en dire un seul mot ,
 Soutenir qu'un Amant est un homme en délire ,
 Dédaigner ses attraits , se taire ou contredire ,
 Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux ,
 Voir tous ses complaisans sans paroître jaloux ,
 Vanter votre bonheur ou votre indifférence ,
 Toujours prêter matière à son impatience ,

Vous faire quereller sans vous en alarmer,
 (Coquette qui querelle est sur le point d'aimer).
 Mais si vous n'avez pas sur vous assez d'empire
 Pour lui bien déguiser ce qu'elle vous inspire,
 De toutes ses hauteurs vous deviendrez l'objet,
 De vos fades rivaux vous ferez le jouet.
 L'estime dont on voit que chacun vous honore,
 Sera pour des mépris un nouveau titre encore;
 C'est pour une Coquette un point de vanité,
 Et le plus estimable est le plus maltraité.

D O R A N T E.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai sur moi-même ;

Je vais avec grand soin lui cacher que je l'aime.
 Par exemple, elle m'a prié de m'arranger
 Pour dîner avec elle.

C L I T A N D R E.

Il faut vous dégager.

D O R A N T E.

C'est mon intention ; mais il faut un prétexte.

C L I T A N D R E.

Ah ! vous vous écarterez déjà de votre texte.
 Il faut, pour la piquer, dire légèrement,
 Que vous ne le pouvez : point d'éclaircissement.

D O R A N T E.

Le conseil est fort bon, & je vais... mais je pense...

C L I T A N D R E.

Eh ! quoi, voyons....

D O R A N T E.

Qu'il est mal que je me dispense...

C L I T A N D R E.

De quoi ? d'être une dupe ?

D O R A N T E.

Oh ! non ; mais j'ai donné

Ma parole d'honneur.

C L I T A N D R E.

On a déterminé

Qu'on peut , lorsqu'il s'agit d'un fujer si frivole ,
Sans aucun déshonneur manquer à sa parole.

D O R A N T E.

Oui , je me détermine à lui désobéir.

C L I T A N D R E.

Ah ! je suis satisfait.

D O R A N T E.

Même je veux la fuir.

C L I T A N D R E.

Bon...

D O R A N T E.

Il seroit honteux qu'un homme raisonnable
Ne pût pas triompher d'un sentiment semblable.
Oui , j'en triompherai , je suis sûr de mon fait ;
Et tout ce que je veux...

C L I T A N D R E.

Eh bien ?

D O R A N T E.

C'est son portrait.

C L I T A N D R E.

Pour vous déterminer à presser votre fuite ?

D O R A N T E.

Fort bien , vous plaisantez ; vous blâmez ma conduite.

C L I T A N D R E.

Je le permets , pourvu qu'elle n'en fache rien.

D O R A N T E.

Oh ! vous avez raison , vraiment j'y compte bien.
J'attends un Peintre ici , qu'on dit un homme unique ;
Il doit avoir l'habit d'un simple domestique ;
Et s'il trouve un moment , il prétend qu'il pourra
Faire un portrait passable , & qui ressemblera.

C L I T A N D R E.

Il sera reconnu.

D O R A N T E.

Non , c'est ce qui m'étonne ,
Il dit qu'il ne sera découvert de personne.

C L I T A N D R E.

L'entreprise vous plaît , il la faut hasarder ;
Mais , sur-tout , revenez me trouver sans tarder ,
Je veux absolument que nous dînions ensemble.

D O R A N T E.

Oui , je vous le promets , soyez-en sûr.

C L I T A N D R E.

Je tremble

Que la Comtesse n'ait sur vous trop d'ascendant ,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

D O R A N T E.

Non , je suis assuré de paroître insensible.

C L I T A N D R E.

C'est , pour vous faire aimer , un moyen infailible.
 Deux esprits opposés ont su nous engager ;
 Ce n'est que par l'Amour qu'on peut les corriger.

S C È N E I I.

D O R A N T E , *seul.*

L'ORGUEIL de la Comtesse aura quelques alarmes,
 En croyant que j'échappe au pouvoir de ses charmes.
 Clitandre a bien raison , il faut dissimuler.

S C È N E I I I.

L I S E T T E , D O R A N T E.

L I S E T T E.

M O N S I E U R , un de vos gens demande à vous
 parler.

D O R A N T E.

(*bas.*) (*haut.*)

Qu'on le fasse venir ; c'est mon homme. Lisette ,
 Dis , que fait ta Maîtresse ?

L I S E T T E.

Elle est à sa toilette.

D O R A N T E.

A-t-elle ce matin beaucoup de favoris ?

L I S E T T E.

Non , ce vieil Officier , Polifandre & Damis.

D O R A N T E.

Quels Courtifans !

L I S E T T E.

Pour eux , Madame est bien changée :

D O R A N T E.

Oui

L I S E T T E.

Dans la rêverie elle est toujours plongée ;
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit ;
Elle est bien moins coquette , on lui gâte l'esprit.

D O R A N T E.

A qui s'en prendre ?

L I S E T T E.

A vous. Elle est dans l'indolence ;
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoissance ;
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit ,
Le raisonnement gagne , & le plaisir s'enfuit.
D'amoureux & de fots la maison étoit pleine ,
Nous savions les bercer d'une espérance vaine :
On rioit avec eux d'abord qu'ils se flattoient ,
On s'en divertissoit quand ils se rebutoient ;
Sans avoir rien à dire on rompoit le silence ,
L'ennui disparoissoit devant l'extravagance :

Depuis qu'on vous connoît, on raisonne, on médit,
 On disserte, on se fâche, on bâille, on contredit.
 Sur le choix des mots Madame a des scrupules ;
 L'amusement s'en va avec les ridicules.
 Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis ;
 Elle gronde, & moi je vous maudis.
 Hé mais !... c'est tout inutile de rire.
 Voilà votre homme, il a quelque chose à vous dire.

S C È N E I V.

CARMIN, *en habit de livrée*, DORANTE.

D O R A N T E.

MON cher Monsieur Carmin, vous voilà tout
 au mieux,
 Et cet habillement trompera tous les yeux.
 Notre beauté, peut-être, ici viendra se rendre.

C A R M I N.

Caché dans ce coin-là, j'aurai soin de l'attendre ;
 Et d'avance, je vais préparer mes couleurs.

D O R A N T E.

Et vous espérez faire un portrait ?

C A R M I N.

Des meilleurs.

Je ne veux point, Monsieur, vous faire mon éloge ;
 Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
 Je fis un bon portrait....

D O R A N T E.

Quoi ! pendant l'Opéra ?

C A R M I N.

Eh , oui : je ne veux pas plus de temps pour cela ;
Que celui que souvent demande un Petit-Maître ,
Pour vaincre une beauté qu'il commence à connoître.

D O R A N T E.

C'est avoir un talent marqué pour les portraits.

C A R M I N.

Celle que vous aimez a-t-elle de grands traits ?

D O R A N T E.

Assez.

C A R M I N.

A la tirer j'en aurai moins de peine.

Ah ! que j'aurois bien peint une Dame Romaine !
J'aurois, du temps d'Auguste, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi , je vous prie , a-t-elle de l'esprit ?

D O R A N T E.

Beaucoup.

C A R M I N.

Tant pis.

D O R A N T E.

Comment ?

C A R M I N.

C'est-là ce qui m'arrête ;
J'aurois bien désiré qu'elle fût un peu bête.

D O R A N T E.

Un semblable souhait me paroît curieux.

C A R M I N.

Vous l'en aimeriez moins , mais je l'en peindrois mieux.

On ne rend jamais bien la physionomie ,
L'esprit à chaque instant la change & la varie ;
Et le Peintre étonné , saisissant le pinceau ,
Retrouve à chaque trait un visage nouveau.
Parlez-moi d'un objet , modele d'indolence ,
De qui l'ame & les yeux sont sans correspondance ,
Et dont l'esprit n'a pas la force d'émouvoir ;
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette espece ,
Il est vrai , vous seriez assez mal en Maîtresse ;
Mais aussi vous seriez tout au mieux en portrait ,
Et c'est pour un Amant un bonheur bien parfait.

D O R A N T E.

Oh ! pour moi , je n'ai pas tant de délicatesse.
Je vous quitte ; employez vos soins & votre adresse ,
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvu ;
Sur-tout , ayez grand soin de n'en être pas vu.
Nous n'aurons sur le prix nulle dispute ensemble ,
Mais, comme vous savez, c'est en cas qu'il ressemble.



S C È N E V.

C A R M I N , *seul.*

EH ! s'il avoit voulu m'avancer mon argent ,
Je l'aurois mieux aimé ; car l'homme est si changeant !
Je réponds du succès à l'égard de l'ouvrage ,
Personne mieux que moi n'escamotte un visage.
Je juge par les soins qu'on prend de me cacher ,
Que cette femme-là pourroit s'effaroucher.
Tant pis , à la décence une femme asservie ,
Ne se fait peindre au plus qu'une fois dans sa vie ;
Car n'ayant point d'Amant , ou n'en changeant
jamais ,
On ne peut espérer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins sensibles qu'humaines ;
Qui pour ceux de mon art sont des rentes certaines ,
Et qui de l'inconstance ayant connu le prix ,
Ne changent point le Peintre , & changent les amis !
Quelqu'un vient , cachons - nous dans cette place
obscuré ;
C'est , je n'en doute point , l'objet de ma peinture.



SCÈNE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN, *caché.*

LISETTE.

OUI, ma Maîtresse doit se rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa visite souvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN, *à part.*

Puisqu'elle attend visite, elle est donc la Maîtresse
De la maison ?

LISETTE.

Il faut excuser sa paresse.

CIDALISE.

Ta Maîtresse, crois-moi, facile à s'abuser,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuser.

CARMIN, *à part.*

Oh ! cette femme-là se pique de morale ;
Je suis presque tenté de la peindre en Vestale.

CIDALISE.

Je ne faurois me plaire en un cercle nombreux,
Qui, loin de m'égayer, me devient ennuyeux ;
Et tous ces gens brillans dont sa maison abonde,
Me font plus que jamais détester le grand monde.

CARMIN, *à part.*

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

C I D A L I S E.

Son amour propre entend trop mal ses intérêts,
D'être de l'univers esclave volontaire,
De mépriser les fots, & de vouloir leur plaire.

C A R M I N , *à part.*

Jem'apperois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux!
Comment peut-elle avoir l'esprit si sérieux?

L I S E T T E.

Dorante cependant est un homme estimable.

C I D A L I S E.

Je le distingue, soit; mais il est trop aimable.

C A R M I N , *à part.*

Ce nom vient tout à coup d'animer son regard,
Profitions-en, l'amour tient toujours lieu de fard.
Là, fort bien, en profil.

C I D A L I S E.

Oui, je lui rends justice.

C A R M I N , *à part.*

Je la peins à présent avec l'œil en coulisse.

C I D A L I S E.

De ses autres amis il est bien différent.
Noble dans ses façons, poli, sensé, prudent,
Il ne cherche jamais à briller, à surprendre,
Et se fait remarquer sans y vouloir prétendre.

L I S E T T E.

Et Damis, n'est-il pas charmant?

C I D A L I S E.

Ah ! l'étourdi !

C A R M I N , *à part.*

A ce maudit nom-là , son teint s'est rembruni.
Si l'on pouvoit encore lui parler de Dorante !

C I D A L I S E.

Ce Damis si charmant n'est qu'un fat qui se vante ,
Un homme déplacé qui devoit fuir l'éclat ;
Son air évaporé contredit son état ;
Toujours à nos dépens ses fautes sont commises ,
Et c'est le Public seul qui paye ses sottises.
Mais Dorante....

C A R M I N.

Ah ! voilà le nom que j'attendois ;
Voilà ces yeux fercins que je redemandois :
Saisissons ce moment d'un soleil sans nuages.

C I D A L I S E.

On pourroit sans danger recevoir ses hommages.
Mais , que vois-je ! quel homme à mes yeux vient
s'offrir ?
Et que demande-t-il ?

C A R M I N.

Tout va se découvrir.

C I D A L I S E.

Que voulez-vous ?

C A R M I N.

Il faut payer d'effronterie.

Madame, serviteur.

CIDALISE.

C I D A L I S E.

Dites moi, je vous prie,

Ce que vous faisiez là?

C A R M I N.

Je m'occupois.

C I D A L I S E.

A quoi?

L I S E T T E.

Mais c'est-là le valet de Dorante.

C I D A L I S E.

Lui?

C A R M I N.

Moi?

C I D A L I S E.

Je ne le connois point.

C A R M I N.

Je suis à son service

Depuis peu.

C I D A L I S E.

Mais ici....

C A R M I N.

Je suis sans artifice :

Vous pouvez bien compter sur son attachement ;

Il me parle de vous continuellement.

L I S E T T E.

Ce garçon-là m'a l'air d'être un bon domestique.

C A R M I N.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.

Mon Maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit.

Je suis, pour vous servir, son valet bel-esprit.

Tome I.

Y

C I D A L I S E.

Comment ! c'est un beau titre.

C A R M I N , *à part.*

Ah ! qu'elle est bien en face !

(*haut.*)

Enfin je remplissois le devoir de ma place ;
Et quand vous m'avez vu je faisois un Roman.

C I D A L I S E.

Je voudrois bien le voir.

C A R M I N.

Je n'en étois qu'au plan :
Poursuivez l'entretien avec Mademoiselle ;
Je vais pendant ce temps travailler de plus belle.

C I D A L I S E.

Nous vous interrompons.

C A R M I N.

Non , rien ne me distrait :
Je vais de la Princesse achever le portrait.

C I D A L I S E.

Eh bien , je ne veux pas vous troubler davantage ;
Travaillez , j'y consens.

C A R M I N.

Je reprends mon ouvrage ;
Le portrait fera bien.

C I D A L I S E.

Au moins je le verrai
Quand il sera fini ?

C A R M I N.

Je vous obéirai.

L I S E T T E.

Ma Maîtresse bientôt va venir ; je vous prie
De ne lui point parler de sa coquetterie ;
Vous me ruineriez , si vous la corrigiez.

C A R M I N , *à part.*

Oh ! pour le coup je compte être des mieux payés ;
Cela ressemblera , je n'ai plus rien à craindre ;
Je finirai chez moi ce qui me reste à peindre.
Resserrons nos pinceaux , & décampons d'ici.

C I D A L I S E.

Eh bien donc , ce portrait ?

C A R M I N.

Madame , il est fini.

C I D A L I S E.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

C A R M I N.

(à part.)

Madame j'en conviens que pourrai-je lui dire ?

C I D A L I S E.

Allons , montrez-le moi ?

C A R M I N.

Ce n'est que mon brouillon.

Vous ne pourriez jamais....

C I D A L I S E.

Hé bien ! lisez-le donc ?

Y ij

340 LA COQUETTE FIXÉE ;

C A R M I N , *feignant de lire.*

J'obéis. La Princesse ... Ah ! vous êtes distraite.

C I D A L I S E.

Non , vraiment.

C A R M I N.

La Princesse étoit grande & bien faite.

C I D A L I S E.

Et quel étoit son nom ?

C A R M I N.

Mon application

A son portrait m'a fait oublier son vrai nom ;
Mais enfin , quel qu'il fût , c'étoit une Princesse
Dont le visage avoit un grand air de noblesse.

C I D A L I S E.

Ce style est délicat.

C A R M I N.

Ses cheveux bien placés ;
Flottoient négligemment en ondes retrouffés ;
Elle avoit les yeux noirs , une bouche à surprendre ;
Avec un air sévère elle avoit le cœur tendre :
Mais suivant la fierté de son esprit trop haut ,
Sa sagesse affectée étoit son seul défaut.

C I D A L I S E.

Mais de ce portrait-là je suis assez contente.

C A R M I N.

Trouvez-vous la peinture en effet ressemblante ?

C I D A L I S E.

Mais moi je ne puis rien vous dire sur cela ,

Je ne connoissois pas cette Princesse-là.
Et le Prince ?

C A R M I N.

Il avoit la figure charmante.
Supposons un instant qu'il s'appeloit Dorante.

C I D A L I S E.

Eh bien ?

C A R M I N.

Dorante donc , sans espoir de succès ,
Etoit de la Princesse amoureux à l'excès.

C I D A L I S E.

Comment donc ?

C A R M I N.

Je vois bien que j'ai votre suffrage ;
Serviteur , vous direz du bien de mon ouvrage.

S C È N E V I I.

C I D A L I S E , *seul.*

GRANDS Dieux ! que l'amour propre à tromper
est aisé !

Car enfin ce portrait n'étoit que supposé ;
Et j'ai craint un moment que ce Valet peut-être ,
N'employât un détour pour parler de son Maître :
Mais j'étois dans l'erreur , car Dorante est , je croi ,
Contre une passion en garde autant que moi.
Mais la Comtesse vient : ah ! quelle compagnie !
Faut-il qu'en se perdant cette femme s'ennuie !

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE , DAMIS , CIDALISE.

LA COMTESSE, *à part.*

LA voilà ; je me fais un effort de raison ,
(*haut.*)

Pour être encore six mois logée en sa maison.
Eh ! bon jour , quel bonheur que nous logions en-
semble !

A chaque heure du jour on se voit , on s'assemble ,
Cela fait un commerce aussi sûr que charmant ;
La contrainte bannie en fait tout l'agrément.

CIDALISE.

Sur-tout lorsqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE, *à part.*

(*haut.*)

Quelle aigreur ! Avez-vous ici trouvé Dorante ?

CIDALISE.

Il venoit de sortir.

DAMIS.

On en fait le sujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah ! parbleu , Madame en est l'objet ,
Et l'on est bien instruit de l'état de son ame.

L A C O M T E S S E.

Je ne puis que la plaindre.

D A M I S.

Il croit cacher sa flamme
Par son air grave & froid.

L A C O M T E S S E.

Oui, mais il est jaloux.

C I D A L I S E.

Jaloux; & de qui donc?

D A M I S.

De qui? mais c'est de nous;
De moi sur-tout. Il voit Madame la Comtesse,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politesse;
Il s'offense.

C I D A L I S E.

Il a tort; mais Dorante amoureux
M'étonne.

L A C O M T E S S E.

Son amour me paroît fort douteux.

C I D A L I S E.

Non, je n'en reviens point.

L A C O M T E S S E.

C'est Damis qui l'assure.

D A M I S.

Oh! j'en suis caution, Madame, je vous jure.

C I D A L I S E.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt.
 Vous avez, m'a-t-on dit, à me parler ?

L A C O M T E S S E.

Il faut

Que je connoisse autant votre bon caractère,
 Pour oser. . .

D A M I S.

Eh ! parbleu, faut-il tant de mystère ;
 Voici le fait tout simple. A Madame, ce soir,
 Je veux donner le bal ; mais pour le mieux pouvoir,
 Vous sentez bien qu'on a besoin de votre salle ;
 La prêter doit pour vous être une chose égale.

L A C O M T E S S E.

Eh bien ? . . .

C I D A L I S E.

Vous obliger m'est un plaisir bien doux ;
 Je vous l'ai dit souvent, ma maison est à vous.
 Mon air trop sérieux me fait passer pour prude,
 Mais on me connoît mal, mon cœur est sans étude ;
 Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
 Mais c'est par ses nœuds seuls qu'il veut être lié.
 Le monde est de l'amour un piège inévitable ;
 Si je me craignois moins, je serois plus aimable.

(Elle sort.)

S C È N E I X.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

A l'aimer désormais mon cœur est décidé.

D A M I S.

Vraiment son ridicule est assez bien fondé.
Mais mon unique objet, à présent, c'est Dorante.
Pendant tout le repas, il faut qu'en le plaïsante.

LA COMTESSE.

C'est mon dessein ; je veux développer son cœur ;
Exciter son dépit par un souris moqueur ,
Recevoir en raillant ses froides déférences ,
A tout autre qu'à lui marquer des préférences.
Je n'épargnerai rien ; c'est par l'orgueil piqué ,
Que l'homme qu'on croit sage est souvent démasqué.



SCÈNE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

D A M I S.

Il vient avec son air respectueux & tendre.

L A C O M T E S S E.

Ah ! vous voilà , Monsieur ; vous vous faites attendre :

Je ne puis cependant vous savoir mauvais gré ,
Un homme de mérite est toujours affairé.

D O R A N T E.

S'il est ainsi , je dois avoir très-peu d'affaires.

L A C O M T E S S E.

Quoi ! vous qui vous piquez d'être des plus sincères ;
Me renir ce discours !

D O R A N T E.

Peut-il être suspect ?

L A C O M T E S S E.

Comment ! vous n'avez pas pour vous un grand respect.

D O R A N T E.

Madame , je n'en ai que pour très-peu de monde ,
Et point du tout pour moi.

D A M I S.

Trouvez-vous qu'il réponde ?

L A C O M T E S S E.

Dorante , allons dîner , & laissons tout cela.

D O R A N T E.

Madame , je ne puis avoir cet honneur-là.

L A C O M T E S S E.

Quoi ? ...

D O R A N T E.

J'en suis fâché , mais

L A C O M T E S S E.

Mais , quelle est votre excuse ?
D'un engagement pris , est-ce ainsi qu'on abuse ?

D O R A N T E.

Oui , Madame , il est vrai , je vous l'avois promis.

L A C O M T E S S E.

Eh bien....

D O R A N T E.

Je vais dîner chez un de mes amis.

L A C O M T E S S E.

Monsieur , ce procédé d'une espece nouvelle
Est de rompre avec moi la volonté formelle.
Je veux absolument m'éclaircir là-dessus.

D A M I S , *bas à la Comtesse.*

Vous vous fâchez , Madame , & vous ne raillez plus.

L A C O M T E S S E.

Ah ! vous avez raison , & je ne dois qu'en rire.



SCÈNE XI.

UN LAQUAIS, LA COMTESSE,
DORANTE, DAMIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un de vos gens vous cherche, pour
vous dire....

DAMIS.

Il suffit....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? Voyez....

DAMIS.

Je suis au fait;

La Présidente attend réponse à son billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre;
Nous vous y rejoindrons.

DAMIS.

Quoi! vous pourriez permettre....

LA COMTESSE.

Ma maison fut toujours celle de mes amis;
J'y veux voir chacun libre autant que je le suis.



S C È N E X I I.

L A C O M T E S S E , D O R A N T E.

L A C O M T E S S E.

D O R A N T E , il faut ici me parler sans mystère.
Quel est votre projet ?

D O R A N T E.

De ne vous pas déplaire ;
Mais d'être exact aux loix que prescrit l'amitié.

L A C O M T E S S E.

Hier , chez votre ami vous n'étiez pas prié.
Est-il malade ?

D O R A N T E.

Non.

L A C O M T E S S E.

Quelque fâcheuse affaire
Peut-elle en sa faveur vous rendre nécessaire ?

D O R A N T E.

Oh ! non.

L A C O M T E S S E.

Quel sujet donc vous attire chez lui ?

D O R A N T E.

Quel sujet ? le plaisir d'être avec mon ami.

L A C O M T E S S E.

Ce propos est pour moi la plus cruelle injure ;
Et vous vous oubliez , Dorante.

Je vous jure,
Qu'on ne peut oublier ce qu'on fait vous devoir.

L A C O M T E S S E.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir.

D O R A N T E.

Non, Madame, & je dois dissiper vos ombrages;
Comme mes intérêts je vois vos avantages.
Je vous suis attaché; mais parlons franchement,
Pour suivre votre char j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un esprit d'éclairs & de faillies;
Je ne debite pas de ces fadeurs jolies,
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De se faire écouter en parlant par hasard;
Je n'observe jamais quelle mode circule,
Je ne sens point le prix d'un nouveau ridicule;
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer seulement les vertus.
Madame, c'est par-là que je vous considère:
Mais on parle chez vous une langue étrangère;
Et me taisant toujours sans comprendre un seul mot;
J'y fournis le portrait d'un sauvage ou d'un sot.
D'être avec mon ami je me fais une fête;
C'est chez lui que je vais, en dînant tête à tête,
Employer avec joie un langage oublié;
C'est celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guidés par la franchise & par la confiance.
C'est là, que sans avoir besoin de médifance,

Sans fronder l'univers, sans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui peche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fideles,
Nous sommes l'un de l'autre & censeurs & modeles;
Et sachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire estimer.

L A C O M T E S S E.

J'approuve ce projet, il est très-respectable;
Mais il faudroit apprendre aussi l'art d'être aimable.
Ce n'est point un talent si fort à dedaigner,
Et c'est le monde seul qui peut nous l'enseigner.
Son jargon, je l'avoue, est léger & frivole;
Mais l'honnête homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Font l'ame & le lien de la société.
On peut être amusant sans être méprisable,
Et la raison ne sert qu'à rendre sociable.
Bien loin que l'agrément puisse nuire aux vertus;
C'est pour le plus sévere un mérite de plus;
Et le monde, en un mot, formant le caractère,
Embellit la sagesse en l'instruisant à plaire.

D O R A N T E, *à part.*

Elle a vraiment raison, chaque mot qu'elle dit
Acheve ma défaite & charme mon esprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

L A C O M T E S S E.

Que dites-vous ?

D O R A N T E.

Je dis que le monde a des charmes;

352 LA COQUETTE FIXÉE ;

Mais que si l'on y veut être bien désiré ,
Il faut de quelque femme être Amant déclaré ;
Changer en sa faveur d'amis & de conduite ,
Au spectacle, en tous lieux s'enchaîner à sa suite.

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur, qu'un tel événement !

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment ;
D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine si grande....

LA COMTESSE.

Mais il se peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part.*

Je commence à penser qu'il n'est point amoureux ;
Et j'en suis offensée.

DORANTE.

Eh, quoi ?

LA COMTESSE.

Monsieur, je pense

Qu'on a tant de respect pour votre indifférence ,
Qu'on vous y laissera.

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel seroit mon plaisir de le voir soupirer !

DORANTE.

D O R A N T E.

Oui, le joug de l'amour est un joug tyrannique.

L A C O M T E S S E.

Oui, lorsqu'on vous ressemble.

D O R A N T E, *à part.*

Ah ! bon, elle se pique ;

Et mon espoir commence à naître.

L A C O M T E S S E.

Quel malheur ,

De n'espérer jamais triompher de Monsieur !

D O R A N T E.

Je suis sûr de mon fait.

L A C O M T E S S E.

Voyez cette assurance !

D O R A N T E.

Je ne la dois qu'à vous.

L A C O M T E S S E.

Oh ! je perds patience.

D O R A N T E.

Madame, un tel discours n'est point injurieux.

Si j'ai pu, sans aimer, voir l'éclat de vos yeux,

Je serai toujours libre.

L A C O M T E S S E.

Ah ! que vous êtes fade !

Si vous étiez Amant, vous seriez trop maussade.

D O R A N T E.

Vous avez résolu de ne jamais aimer ,

Et mon cœur sur le vôtre a voulu se former.

LA COMTESSE.

Je lisois mal alors dans le fond de mon ame.

(à part.)

Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement.*

Quoi ! vous aimeriez, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en conviens pas : mais quand cela feroit ;
Monfieur ?

DORANTE.

Mon amitié dans ce cas vous plaindroit.

LA COMTESSE.

Moi , je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh ! vous plaifantez.

LA COMTESSE.

Non , & je me remarie.

DORANTE, *très-vivement.*

Vous vous remariez ?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il est outré.

(haut.)

Je me remarie , oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en fais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je fuis au défefpoir !

D O R A N T E.

Et pourroit-on apprendre
Quel est l'heureux mortel qui va tant nous sur-
prendre ?

L A C O M T E S S E.

Ce n'est pas vous toujours.

D O R A N T E.

Oh ! non , sans contredit.
Cet homme apparemment est un homme d'esprit ?

L A C O M T E S S E.

Sur quoi le jugez-vous ?

D O R A N T E.

Mais sur la connoissance
Qu'il a de votre cœur , & de votre constance.

L A C O M T E S S E.

Mais , sans doute , Monsieur ; ne plaïsantez pas tant.

D O R A N T E.

Eh bien ! il faut qu'il ait l'esprit bien pénétrant.

L A C O M T E S S E.

Il en aura le prix.

D O R A N T E , *à part.*

Mais je commence à craindre
Qu'elle ne dise vrai : non , non , elle veut feindre ,
Et pénétrer mon cœur.

L A C O M T E S S E.

Vous êtes étonné ?

Z ij

D O R A N T E.

Non, vraiment.

L A C O M T E S S E.

Vous avez pourtant l'air consterné.

D O R A N T E.

Est-ce un de mes amis?

L A C O M T E S S E.

Cela pourroit bien être.

(à part.)

Son dépit, pour le coup, est facile à connoître.

D O R A N T E.

Ma foi, je n'en crois rien.

L A C O M T E S S E.

Vous n'en croyez rien?

D O R A N T E.

Non.

L A C O M T E S S E.

Et si je vous disois que cet homme est Damon.

D O R A N T E.

Cela ne se peut pas; Damon!

L A C O M T E S S E.

Oui, je le nomme.

D O R A N T E.

Pour vous... vous faites bien, c'est un fort honnête homme.



SCÈNE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

JE viens vous annoncer un convive de plus,
Madame, c'est Damon.

DORANTE.

Ah ! me voilà confus !

LA COMTESSE.

(à part.)

Damon ? j'en suis ravie ! Ah ! de bon cœur j'enrage !

LISETTE.

Il ne veut vous parler que sur son mariage.

LA COMTESSE, *bas*.

Tais-toi, sur-tout.

DORANTE.

O Ciel !

LA COMTESSE, *bas à Lisette*.

Ne dis pas un seul mot ;

Et fors au même instant.



SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

~~A~~ H ! que mon homme est sot !

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire !

LA COMTESSE.

Dorante , au moins chez moi vous viendrez me conduire.

DORANTE.

Je ne saurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ? à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout , jusqu'à ce que lui-même Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime ;
Il vous en instruira des premiers sans doute ?

DORANTE.

Oui,

J'y compte bien vraiment.

LA COMTESSE.

Dînez donc avec lui.

D O R A N T E.

Avec lui ! moi , Madame ! oh ! non , je vous l'assure.

L A C O M T E S S E.

Vous paroissez ému.

D O R A N T E.

Moi ! non : mais je vous jure
Que si votre Damón tous les jours dîne ici ,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D A M I S , *seul.*

LA Comtesse est rêveuse ; en serois-je la cause ?
 Je le crains : j'ai pourtant si peu prévu la chose,
 Que je l'ai forttement fait peindre à son insçu.
 Je vois bien que j'ai tort ; car enfin j'aurois dû
 Me tenir pour certain que cette femme m'aime,
 Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
 Pour avoir été peint hier à l'Opéra,
 Ce portrait n'est pas mal , on la reconnoît là ;
 On a bien attrapé le tour de son visage.
 Que voilà bien ces yeux dont elle fit usage
 Pour fixer !... Mais on vient, renfermons ce portrait ;
 Car , puisque je suis humble , il faut être discret.



SCÈNE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

NON, rien n'étoit égal à mon impatience ;
Je ne me suis jamais tant ennuyé , je pense ;
Je brûlois du desir de revenir ici ,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah ! l'on n'espéroit pas vous voir sitôt , Dorante.
Votre air calme & serein marque une ame contente ;
Vous venez de goûter le prix de l'amitié ;
C'est ainsi que le temps devoit être employé.

DORANTE.

La Comtesse est chez elle encore ?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Je vous quitte.

DAMIS.

Demeurez donc ; pourquoi m'abandonner si vite ?
Informez-moi du moins du plaisir inoui
Que vous avez goûté seul avec votre ami.
Ah ! que vous avez dû vous amuser !

DORANTE.

Sans doute.

362 LA COQUETTE FIXÉE;

D A M I S.

Aussi paroissez-vous bien gai : je vous écoute ;
Allons , parlez.

D O R A N T E.

J'enrage !

D A M I S.

Eh bien ?

D O R A N T E.

Un tel plaisir

Est toujours un récit ennuyeux à mourir.

Vous devriez plutôt me faire part des vôtres ;

Tous vos plaisirs , Messieurs , sont différens des
nôtres ;

Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant ,
Et les nôtres ne sont sentis qu'en les goûtant.

D A M I S.

J'aime à vous voir penser avec délicatesse.

D O R A N T E.

Hé bien ! Damon a donc dîné chez la Comtesse ?

D A M I S.

Oui , vraiment ; il étoit même en regne aujourd'hui.

D O R A N T E , à part.

Juste Ciel !

D A M I S.

Les regards ne s'adrescoient qu'à lui.

D O R A N T E , à part.

Le dépit me suffoque.

D A M I S.

Eh quoi ?

D O R A N T E.

C'est à merveille.

D A M I S.

Tous deux presque toujours se parloient à l'oreille.

D O R A N T E , *à part.*

Ah ! l'ingrate !

D A M I S.

Plaît-il ?

D O R A N T E.

Qui, moi ? je ne dis rien ;

Mais je la blâme fort.

D A M I S.

Ah ! vous concevez bien

Que j'ai cru lui devoir parler avec franchise.

D O R A N T E.

Vous avez très-bien fait , & tout vous autorise.

Que vous a-t-elle dit ?

D A M I S.

Elle m'a confié

Que Damon dans deux jours doit être marié.

D O R A N T E.

Quoi ! la chose est donc vraie ?

D A M I S.

Oh ! tout au plus réelle.

La fille qu'il épouse est , dit-on , jeune & belle ;

C'est la fille d'Ormon.

D O R A N T E.

Damis, que dites-vous?

C'est elle....

D A M I S.

Dont Damon va devenir l'époux.

D O R A N T E.

Ah! Damis, vous avez mis fin à ma tristesse;
Je croyois que Damon épousoit la Comtesse.

D A M I S.

En étiez-vous jaloux?

D O R A N T E, *à part.*

Me ferois-je trahi?

(*haut.*)

Moi, jaloux! non vraiment, mais je suis son ami;
Et je ne pourrois voir, sans une peine affreuse,
Qu'un tel engagement la rendroit malheureuse.

D A M I S.

Vous croyez donc son cœur tranquille absolument?
Incapable, en un mot, d'aucun attachement?

D O R A N T E.

J'en suis très-assuré, car elle est si coquette!

D A M I S.

Coquette?...

D O R A N T E.

Mais sans doute.

D A M I S.

Ah! l'erreur est complete.

D O R A N T E.

Comment donc ?...

D A M I S.

Mon ami , je vous crois très-discret ;
Vous ne voudriez pas abuser d'un secret.
Si la Comtesse étoit si vive , si légère ,
Elle se borneroit au seul désir de plaire ,
Et n'aimeroit rien.

D O R A N T E.

Oui.

D A M I S.

Si je vous assurois
Que son cœur est touché ?

D O R A N T E.

Je m'en étonnerois.

D A M I S.

Eh bien , que votre esprit s'apprête à la surprise.

D O R A N T E.

Quoi ?...

D A M I S.

Du plus tendre amour la Comtesse est éprise.

D O R A N T E.

La Comtesse aimeroit ?

D A M I S.

Oui , mais très-vivement ;
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour Amant
Quelqu'un qui , je l'avoue , est un fort honnête
homme ,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

D O R A N T E.

Il se nomme ?

D A M I S.

Je veux que son portrait le fasse deviner.

D O R A N T E.

Je ne le pourrai pas seulement soupçonner.

D A M I S.

C'est un garçon modeste, & vraiment estimable;
Mais son humilité l'empêche d'être aimable;
Pour faire une conquête il ne se croit pas né;
De sa bonne fortune il est tout étonné,
Quoique ce ne soit pas cependant la première:
La tête d'une femme est au plus singulière.
Eh bien, devinez-vous cet heureux ?

D O R A N T E.

Non, ma foi.

(à part.)

Quel supplice !

D A M I S.

Il faut donc vous dire que c'est moi.

D O R A N T E.

Vous ?...

D A M I S.

Moi-même.

D O R A N T E.

Eh ! morbleu la chose est incroyable.

D A M I S, montrant le portrait.

Son portrait peut, je crois, la rendre vraisemblable.

D O R A N T E.

C'est elle ; puis-je croire un fait si surprenant ?

D A M I S.

Mais moi, bien plus que vous, je le trouve étonnant ;
Je réussis , je plais , sans paroître y prétendre :
Je suis né fort timide , on croit que je suis tendre.
Oui , je suis à la mode ; il faut cependant bien
Que je sois fort aimable , & je n'en savois rien.

D O R A N T E.

Il faut que cela soit , puisque l'on vous écoute.

D A M I S.

Je ne puis m'aveugler , la Comtesse me goûte ;
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous ,
De cet amour nouveau qui n'est su que de nous ,
Peut-être elle voudra vous instruire elle-même.
Ah ! cette attention au moins seroit extrême :
Un secret en vos mains est toujours bien commis ,
C'est votre probité qui vous fait tant d'amis.

(Il sort.)

S C È N E I I I.

D O R A N T E , *seul.*

J'ALLOIS faire éclater le transport qui m'anime.
D'une femme & d'un fat je suis donc la victime !
Puisque je peux l'aimer , je le mérite bien ;
Mais je veux avec elle avoir un entretien ,

368 LA COQUETTE FIXÉE ;

La railler de sang froid : la chose est impossible !
Mon dépit feroit voir combien je suis sensible ;
Elle en triompheroit ; l'excès de la fureur
Honore une Coquette autant qu'une fadeur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon désespoir extrême ?
Comment l'humilier ?

SCÈNE IV.

C I D A L I S E , D O R A N T E .

D O R A N T E .

Vous venez à propos ,
Madame ; c'est de vous que j'attends mon repos :
Ce n'est point que l'amour & me trouble & m'en-
flamme ,
Toujours l'amitié seule eut des droits sur mon ame.

C I D A L I S E .

On la méconnoîtroit à tant d'émotion ;
Elle prend chez vous seul l'air de la passion.

D O R A N T E .

Voilà malgré moi-même à quel point je la porte ;
Les fautes d'un ami m'affligent de la sorte.
Hélas ! si l'on pouvoit les choisir tels que vous ,
On jouiroit d'un sort trop paisible & trop doux.

C I D A L I S E .

Du choix de ses amis on est toujours le maître.

DORANTE.

D O R A N T E.

Souvent on l'est de ceux dont on ne doit pas l'être ;
Vous même êtes amie , à ce que j'ai pu voir ,
De la Comtesse.

C I D A L I S E.

Autant que je crois le devoir ,
Enfin autant qu'on peut l'être avec bienfiance.

D O R A N T E.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence ,
Vous la connoissez.

C I D A L I S E.

Oui , j'y prends même intérêt ;
Mais je fais en l'aimant la voir telle qu'elle est :
Elle se perd.

D O R A N T E.

Sans doute , & c'est ce qui m'afflige ;
Même à vous en parler c'est-là ce qui m'oblige ,
Et mon respect pour vous a droit de l'exiger.
Oui , Madame , j'aurois voulu vous engager
A lui représenter en véritable amie ,
Le tort qu'elle se fait par son étourderie.

C I D A L I S E.

Dorante , vous prenez ses fautes bien à cœur ;
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur.
Quoi ! la seule amitié , si pure & si parfaite ,
Peut-elle pour objet avoir une Coquette ,
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri
Ne peut pas même avoir un Amant pour ami ?

370 LA COQUETTE FIXÉE,

Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre,
Et craignez l'intérêt que vous semblez y prendre.

D O R A N T E.

Qui? moi! de la Comtesse esclave méprisé,
Vous croiriez?...

C I D A L I S E.

Mais cela me paroît plus aisé
Que d'être son ami.

D O R A N T E.

Je pense le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, sans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes sentimens
Pourroient me tenir lieu du défaut d'agrémens :
Aussi, loin de choisir une beauté volage,
Qui méprise un Amant en briguant son hommage,
Je ne voudrois aimer qu'un respectable objet,
Dont on ne fût jamais amoureux par projet,
Qui d'une passion eût l'ame susceptible,
Crût pouvoir sans danger voir un ami sensible,
Et que chacun des deux, l'un par l'autre entraîné,
Fût soumis à l'amour sans l'avoir soupçonné.

C I D A L I S E.

La façon de penser est vraiment estimable.

D O R A N T E.

Oui, mais si l'on veut plaire, il faut être agréable.

C I D A L I S E.

La Comtesse devoit sentir votre amitié.

D O R A N T E.

A sa légèreté mon esprit s'est plié.
Je voudrois cependant que sagement guidée ,
Elle eût du vrai bonheur une plus juste idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer :
Je ne fais pas comment on pourra réparer
Sa dernière imprudence.

C I D A L I S E.

Hélas ! on doit la plaindre.

D O R A N T E.

Elle s'oublie enfin jusqu'à se faire peindre.

C I D A L I S E.

Jusqu'à se faire peindre ! ah ! que dites-vous là ,
Monsieur ? ...

D O R A N T E.

Ce n'est vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait se fait sans nul mystère :
Mais savez-vous quel homme en est dépositaire ?
Damis....

C I D A L I S E.

Ah !

D O R A N T E.

Le premier de tous nos étourdis ,
Qui pour le divulguer va courir tout Paris ,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte ,
Tire un indigne honneur de ce qui fait sa honte.

C I D A L I S E.

La Comtesse auroit dû mieux placer ses amours.

A a ij

372 LA COQUETTE FIXÉE,

Nous aimons malgré nous , mais nous devons
toujours

Eclairer notre amour avec la raison même ,
Montrer dans notre choix une prudence extrême ,
Et savoir ménager , par un accord si doux ,
La tendresse d'un seul & le respect de tous.
Sur la foi d'un Amant lorsqu'une femme compte ,
Le temps la met en droit de se rendre sans honte ;
Et le monde éclairé juge par le vainqueur ,
S'il l'est par le caprice ou par le choix du cœur.

D O R A N T E.

Parlez-lui donc , Madame ?

C I D A L I S E.

Oui, je puis le promettre.

D O R A N T E.

Qu'elle sache à quel point elle a pu se commettre.

C I D A L I S E.

Je compte lui parler sans nul déguisement.

D O R A N T E.

Ce fera l'obliger bien véritablement.

C I D A L I S E.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je pense ,
Je veux lui demander un moment d'audience.

D O R A N T E.

Vous me ferez , Madame , un plaisir infini.

C I D A L I S E.

C'est vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

S C È N E V.

D O R A N T E , *seul.*

LA Comtesse par-là se verra confondue ;
Je vais voir éclater tout son trouble à ma vue ;
Après quoi , pour jamais , je veux l'abandonner :
Oui , je me promets bien de n'y pas retourner.

S C È N E V I.

C A R M I N , D O R A N T E , *sans l'appercevoir.*

C A R M I N .

AH ! bon , le voilà seul ; c'est l'instant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

D O R A N T E .

Je la flatteroïs trop en vivant sous sa loi.

C A R M I N .

Vous aurez tout sujet d'être content de moi :
C'est ce portrait , Monsieur , où tout mon art éclate.

D O R A N T E .

Non , je ne veux jamais songer à cette ingrate.

(*Il sort.*)



SCÈNE VII.

CARMIN, *seul.*

CET homme me paroît ou bizarre ou distrait ;
De cet événement je suis très-inquiet ;
Je ne m'attendois pas à pareille aventure ,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt , moi seul en souffrirai ;
J'ai fini la peinture , & je la garderai.
Dorante est dans son tort , car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi je trouve très-bon que l'on soit inconstant ;
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant ;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme ,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'ame
Pour laisser achever le Peintre , & le payer ;
Il peut changer après , de peur de s'ennuyer.



SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

QUEL est cet homme-là ?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne fais....

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître ;
Vous ne m'avez pourtant jamais vu , que je croi.

LA COMTESSE.

C'est un extravagant.

CARMIN.

Ah ! j'exerce un emploi
Où souvent la raison court risque du naufrage ;
Et ma surprise, à moi , c'est d'être encor si sage.

LA COMTESSE.

C'est s'étonner de peu. Mais pour tant hasarder ,
Quel est votre métier ?

CARMIN.

C'est de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

Aa iv

C A R M I N.

Pour bannir l'artifice ;
Je suis Peintre.

L A C O M T E S S E.

Ah ! j'entends.

C A R M I N.

Fort à votre service.

L A C O M T E S S E.

Vous venez donc ici faire quelque portrait ?

C A R M I N.

Je suis plus avancé, l'ouvrage est déjà fait.

L A C O M T E S S E.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable ?

C A R M I N.

Sur ce chapitre-là je fais impénétrable.

L A C O M T E S S E.

A quoi bon ce secret ?

C A R M I N.

Madame, croyez-vous
Que je sois assez sot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des peres ?
Je ne m'amuse point à toutes ces miseres ;
Tous ces originaux sont brouillés, désunis,
Avant que leurs portraits soient à moitié finis ;
Et ces tableaux laissés nous servent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.

Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi :
Malgré cela, Madame, assez souvent je voi
Quel'on se brouille avant la fin de mon ouvrage.
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge ;
Le portrait le plus cher , bientôt placé par rang ,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

L A C O M T E S S E.

Je ne puis soupçonner qui vous avez pu peindre
Ici sur ce pied-là ?

C A R M I N.

J'ai le secret de feindre ;
Oui, j'attrape un visage avec précision ,
Et je le peins souvent sans sa permission.

L A C O M T E S S E.

Je vous crois fort savant , mais cela ne peut être.

C A R M I N.

Vous êtes, malgré vous, dans ce cas-là peur-être.

L A C O M T E S S E.

Qui ? vous, vous m'auriez peinte ?

C A R M I N.

Oui.

L A C O M T E S S E.

Sans que je l'aie su ?

C A R M I N.

Oui.

L A C O M T E S S E.

Sans que l'on vous ait seulement aperçu ?

378 LA COQUETTE FIXÉE ;

C A R M I N.

Oui. . .

L A C O M T E S S E.

Pour rendre la chose encore plus plaisante ;
Je voudrois que ce fût par l'ordre de Dorante.

C A R M I N.

Ah ! vous connoissez donc ce Dorante ?

L A C O M T E S S E.

Beaucoup.

C A R M I N.

L'événement n'est pas malheureux pour le coup.
Parlez sans déguiser, est-ce un bien honnête homme ?

L A C O M T E S S E.

C'est par sa probité sur-tout qu'on le renomme.

C A R M I N.

Vous me comblez de joie : & vous répondriez
De son exactitude envers ses créanciers ?

L A C O M T E S S E.

Peut-on savoir pourquoi cela vous inquiète ?

C A R M I N.

J'ai droit de réclamer une petite dette ,
Et je serois fâché de lui faire un procès.

L A C O M T E S S E.

Sur quoi donc ?

C A R M I N.

Ce Dorante amoureux à l'excès ,
Pour charmer les transports dont son ame est éprise ,
Aujourd'hui m'a fait peindre

LA COMTESSE.

Et qui donc ?

CARMIN.

Cidalife.

LA COMTESSE.

Cidalife !..

CARMIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que me dites-vous ?

CARMIN, *montrant le portrait.*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon courroux.

CARMIN.

Me payer vous feroit beaucoup d'honneur, Madame ;

Cela s'appelleroit un trait de grandeur d'ame.

LA COMTESSE.

C'est elle assurément.

CARMIN.

Ce portrait m'est resté ;

Et vous m'obligeriez beaucoup en vérité,

Si vous vouliez bien....

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre.

(à part.)

Donnez-moi ce portrait. Je prétends les confondre.

(haut.)

Dix louis, est-ce assez ?

C A R M I N.

Oui, c'est ce que je prends.

L A C O M T E S S E.

Ne revenez donc plus.

C A R M I N.

De bon cœur j'y consens.

Vous voulez bien payer les dettes de Dorante ,

Oh ! c'est un procédé d'amitié qui m'enchanté.

S C È N E I X.

L A C O M T E S S E , *seule.*

NON, je ne reviens point de mon étonnement ;
 Dorante paroïssoit m'aimer éperdument.
 Ce n'est point mon orgueil qui me l'a fait accroire ;
 Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire.
 Et Cidalise seule est l'objet de ses vœux !
 Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ses feux.
 Je ne regrette point sa conquête échappée ;
 Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
 Il est cependant sûr qu'ils sont brouillés tous deux ,
 Le portrait en fait foi , le fait n'est pas douteux.
 Cidalise a , dit-on , un secret à m'apprendre ;
 A sa priere seule ici je viens l'attendre ;
 Je voudrois qu'elle vînt me parler franchement ,
 Afin de me charger du raccommodement.



S C È N E X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

C I D A L I S E.

C O M T E S S E , le sujet qui près de vous m'amene ;
De mon attachement va vous rendre certaine ;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

L A C O M T E S S E.

Justement.

C I D A L I S E.

La franchise a des charmes si doux !

L A C O M T E S S E.

Oui , c'est de l'amitié la preuve la plus sûre.

C I D A L I S E.

Le pensez-vous bien ?

L A C O M T E S S E.

Oui.

C I D A L I S E.

Ce discours me rassure ;
Jen'osois qu'en tremblant vous épancher mon cœur.

L A C O M T E S S E.

Je croyois inspirer un peu moins de frayeur.
Pour me déclarer tout armez-vous de courage.

C I D A L I S E.

Vous connoissez , je crois , le motif qui m'engage ;

382 LA COQUETTE FIXÉE ;

Vous savez bien qu'il faut , lorsqu'on a des attraits ,
De la maligne envie écarter tous les traits ,
Pouvoir justifier la moindre circonstance ,
Et savoir au plaisir donner de la décence.

L A C O M T E S S E .

J'approuve en tous les points cette façon d'agir.
Quelquefois on peut bien aimer sans en rougir ;
Une foiblesse fait la honte d'une femme ,
Mais le sentiment fait l'éloge de son ame.

C I D A L I S E .

Sans doute , l'on ne peut s'affranchir de l'amour ;
On le brave long-temps , on s'y soumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode ;
Mais on doit sur-tout fuir tout Amant à la mode ,
Dont l'amour imprudent , sans être délicat ,
Entraîne toujours moins de plaisir que d'éclat.

L A C O M T E S S E .

Que vous développez votre ame avec adresse !
Vous savez vous y prendre avec tant de finesse ,
Que sans vous déclarer on peut vous deviner.

C I D A L I S E .

Mais c'est à quoi j'ai cru devoir vous amener.
Oui , le choix de l'Amant , ou perd , ou justifie.
On fait que le malheur de la jeune Emilie
Est d'avoir pour Erasme un penchant peu réglé ;
Au contraire l'on a du respect pour Eglé ;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle ,
Parce qu'il fait qu'elle est prudemment infidelle.

L A C O M T E S S E.

Notre prochain , je crois , se passeroit fort bien
D'être pour quelque chose en tout cet entretien.

C I D A L I S E.

Cela ne peut jamais tirer à conséquence ,
Et vous en fentez mieux le prix de la prudence.

L A C O M T E S S E.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un secret ?

C I D A L I S E.

Vous pourriez....

L A C O M T E S S E.

Je fais bien qu'il s'agit d'un portrait.

C I D A L I S E.

Ah ! qu'en me prévenant , vous me tirez de peine !

L A C O M T E S S E.

Oui , votre modestie alloit en perdre haleine.

C I D A L I S E.

Cet éclaircissement m'embarrassoit très-fort.

L A C O M T E S S E.

J'ai vu qu'il vous falloit épargner cet effort.

C I D A L I S E.

Puisque vous me parlez avec tant de franchise ,
Comtesse , il n'est plus temps qu'avec vous je déguise.

L A C O M T E S S E.

Sans doute ; vous pouvez me parler librement ;
Et ... Dorante

C I D A L I S E.

A pour vous un grand attachement.

L A C O M T E S S E.

Eh bien ! en vérité, je vous trouve estimable ,
D'en faire les honneurs.

C I D A L I S E.

Il est très-véritable ,
Que nous avons tous deux eu le cœur pénétré ,
De voir votre portrait imprudemment livré.

L A C O M T E S S E.

Mon portrait?...

C I D A L I S E.

Oui , vraiment.

L A C O M T E S S E.

Pour moi votre tendresse ;
De vous en assurer devoit avoir l'adresse.

C I D A L I S E.

Ah ! pour mon amitié rien n'eût été si doux ,
Mais je ne l'ai pas pu.

L A C O M T E S S E.

J'ai donc mieux fait que vous :
Il vient de m'arriver la pareille aventure ;
Le hasard m'a montré certaine mignature ,
Et je m'en suis faisie.

C I D A L I S E.

Ah ! vous avez bien fait,

LA

LA COMTESSE.

Mais aussi mon esprit est-il bien satisfait.

CIDALISE.

Saurai-je ?...

LA COMTESSE.

Je voudrais le cacher à tout autre.

CIDALISE.

J'y suis sensible ; enfin , ce portrait ?...

LA COMTESSE.

C'est le vôtre.

CIDALISE.

Le mien ?...

LA COMTESSE.

En doutez-vous ?...

CIDALISE.

Que vois-je !...

LA COMTESSE.

Cependant
Vous comptiez avoir fait un choix sage & prudent.



SCÈNE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA
COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, à *Cidalise*.

EH bien ! de vos conseils sent-elle l'avantage ?

CIDALISE, à *Clitandre*.

Ah ! faites-moi raison du plus sanglant outrage ;
Clitandre, dites-moi , quel est votre projet ?
Pourquoi sans mon aveu vous avez mon portrait ?

CLITANDRE.

Comment ! moi , Madame ?

CIDALISE.

Oui , vous avez tort de feindre ,
Car vous seul , en un mot , m'avez pu faire peindre.

(*Elle sort.*)



S C È N E X I I.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE,
LISETTE, *qui survient.*

L A C O M T E S S E.

DORANTE, il faut vous dire, avant de vous quitter,
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

D O R A N T E.

Une telle aventure est tout au plus étrange.

C L I T A N D R E, *à Dorante.*

Il faut qu'assurément le Peintre ait pris le change.
Comment de Cidalise appaiser le courroux ?

L I S E T T E, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monsieur, est adressée à vous ;
Elle presse, dit-on.

L A C O M T E S S E.

Si c'est de votre tante,
Lisez-la promptement, elle est intéressante.

D O R A N T E, *lit.*

„ Enfin, je me suis donné tant de mouvemens,
„ que pour vingt mille écus j'ai obtenu pour vous
„ le Régiment en question ; vous aviez un nombre
„ prodigieux de concurrens ; je vous avertis que
„ vous n'avez pas de temps à perdre ; car si l'argent
„ n'est pas porté ce soir chez votre Notaire, ce

„ fera le petit Cléon , qui , au lieu de vous , aura
„ le Brevet “.

Ah ! l'affaire est manquée , & je n'y pense plus ;
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus ;
Des terres en un soir ne peuvent pas se vendre :
Enfin , à réussir je ne dois plus prétendre.

L A C O M T E S S E .

Il faut....

D O R A N T E .

Une autre affaire agite mon esprit ;
Madame , contre moi n'ayez aucun dépit.

L A C O M T E S S E .

Moi?...

D O R A N T E .

Puisque du portrait vous savez l'aventure ;
Croyez que c'est l'effet de l'ardeur la plus pure.

C L I T A N D R E , à *Dorante*.

Taisez-vous.

L A C O M T E S S E .

Son excuse augmente ma fureur.

C L I T A N D R E , à *Dorante*.

Le Peintre s'est mépris , laissez-lui son erreur.

D O R A N T E .

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offense.

L A C O M T E S S E .

Moi , Monsieur?...

C L I T A N D R E .

Le temps presse , & dans la circonstance....

D O R A N T E.

L'amour....

C L I T A N D R E.

Et finissons des discours superflus,
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.

S C È N E X I I I.

L A C O M T E S S E , L I S E T T E.

L A C O M T E S S E.

SANS doute ils les pourront trouver chez Cidalise.

L I S E T T E.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'est une méprise.

L A C O M T E S S E.

C'est une méprise ?

L I S E T T E.

Oui, je garantis le fait,
Et je fais qu'il vouloit avoir votre portrait.

L A C O M T E S S E.

Tu le fais ?

L I S E T T E.

Oui, vraiment, j'en suis sûre, vous dis-je.

L A C O M T E S S E.

Son embarras, Lisette, & m'attriste & m'afflige ;
Il manque sa fortune en cessant de servir :
Ses amis dans ce cas devroient se réunir.

Oui , je trouve pour lui la circonstance affreuse :
Ah ! si je l'en tirois , que je serois heureuse !

L I S E T T E .

Oui , mais votre dépense excède votre bien.

L A C O M T E S S E .

Le désir d'obliger en fournit le moyen ,
Et j'en imagine un ; l'amitié m'autorise :
On en penseroit mal venant de Cidalise ;
Dans ses bienfaits l'amour se mettroit de moitié ;
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

L I S E T T E , *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'est souvent qu'une ruse ,
Que l'amour met en œuvre , & dont l'orgueil abuse.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCÈNE PREMIERE.

CIDALISE, CLITANDRE.

C L I T A N D R E.

J E viens exprès ici pour me justifier ,
Madame; des devoirs , c'est pour moi le premier.
Vous m'imputez un tort dont je suis incapable ;
La passion pourtant me rendroit excusable :
Mais ne pouvant de vous tenir votre portrait ,
Je me reprocherois de l'avoir en secret.
Un portrait dérobé par ruse ou par adresse ,
Me paroît un larcin qu'on fait à la tendresse ;
Donné , c'est le trésor d'un Amant délicat ;
Ravi , ce n'est souvent que le trésor d'un fat.

C I D A L I S E.

J'ai découvert l'erreur , & l'on vient de m'apprendre
Que le Peintre m'a fait l'honneur de se méprendre :
Il a cru distinguer la Comtesse à mes traits.

C L I T A N D R E.

Plus que tous ses Amans il flattoit ses attraits.

C I D A L I S E.

Trouvez-vous dans mon air tant de coquetterie ?

CLITANDRE.

Vos yeux, sans le vouloir, sont pleins de tromperie.

CIDALISE.

Clitandre, croyez-vous me dire une douceur ?

CLITANDRE.

Vous ne consentez pas aux charmes de l'erreur ;
Pour y participer votre ame est trop sincère ;
Vous plaisez sans penser avoir le don de plaire.
Si vos regards émus font croire quelquefois
Qu'à la fin de l'amour vous écoutez la voix ,
On se trompe , & l'Amant désirant sans prétendre ;
Trouve que votre cœur est bon sans être tendre.

CIDALISE.

Non , non , cela se touche , & c'est très-rarement
Que nous avons un cœur bien bon impunément :
On se trouve plus près du danger qu'on ne pense.

CLITANDRE.

Ce n'est point un danger , c'est une récompense.
Pourquoi craignez-vous tant la sensibilité ?
Elle est faite pour vous , pour votre honnêteté.
Dès que l'on a reçu tout ce qui la fait naître ,
Ce seroit un malheur de ne la pas connoître.
Dans les cœurs corrompus l'amour n'a jamais lieu ,
Et ce sont les cœurs vrais qui le rendent un Dieu.

CIDALISE.

Comment les distinguer ? c'est le même langage ;
L'art de séduire même est l'art du plus volage.

L'amour qu'il contrefait n'étant pour lui qu'un jeu,
Laisse à tout son esprit son effor & son feu.
Propos flatteurs, dépit, retour, tout est finesse ;
Il démêle l'instant où naît notre foiblesse ;
Il pénètre notre ame, & troublé de sang froid,
Il est de nos combats observateur adroit,
Et fait, en Général rempli d'expérience,
Apprécier le temps de notre résistance.

C L I T A N D R E.

Ah ! la vôtre pour moi ne finira jamais.

C I D A L I S E.

En êtes-vous bien sûr ?

C L I T A N D R E.

Oui, je vous le promets.

C I D A L I S E.

Vous verriez tout le faux de votre certitude,
Si je n'avois pas peur de votre ingratitude.

C L I T A N D R E.

Que dites-vous, Madame ? ô Ciel ! feroit-il vrai ?
Mon bonheur mes transports Ah ! parlez
sans délai.

C I D A L I S E.

Clitandre, vous voulez que je parle sans feindre ?

C L I T A N D R E.

Sans doute....

C I D A L I S E.

Je choisis l'Amant qui m'a fait peindre.

CLITANDRE.

C'est ce que je craignois ; je suis au désespoir ;
 Il faut que pour jamais je renonce à vous voir.
 Mais enfin ce portrait , je vous croyois sincère ,
 Vous jurez d'ignorer celui qui l'a fait faire.

CIDALISE.

Comment ! ce n'est pas vous ?

CLITANDRE.

Non.

CIDALISE.

Vous me l'assurez.

CLITANDRE.

Oui....

CIDALISE *lui donne le portrait.*

Ce sera donc vous qui le posséderez.

CLITANDRE.

Ah ! vous rendez justice à l'Amant le plus tendre.

CIDALISE.

Et moi je ne devrai mon bonheur qu'à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous assurez le mien en me parlant ainsi.
 A présent je ne plains que le sort d'un ami ;
 Dorante a le malheur d'aimer une Coquette.

CIDALISE.

Si nous l'en détachions , je serois satisfaite.
 Nous quitterons Paris quand nous serons époux ;

Déterminons Dorante à venir avec nous ;
L'absence est un remède.

C L I T A N D R E.

Oui , mais il est à craindre ;
Souvent , lorsqu'on guérit , on en est plus à plaindre.

S C È N E I I.

DORANTE , CICALISE , CLITANDRE.

D O R A N T E.

MADAME , vous voyez un homme au désespoir ;
L'excès de ma douleur ne peut se concevoir.
J'ai couru vainement les Banquiers , les Notaires ,
Même les gens de qui les âmes mercenaires ,
D'une richesse infame estimant le bonheur ,
Livrent sur intérêt & l'argent & l'honneur.
Aucun ne m'a fourni la somme nécessaire ;
Il n'en faut pas douter , j'ai manqué mon affaire.
Je ne puis plus servir , & mon chagrin est vif
D'être toute ma vie un citoyen oisif ;
De n'avoir à choisir que le rôle incommode
De Politique aride , ou de fat à la mode ;
D'être un poids au Public , & l'accabler sans fin
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

C I C A L I S E.

Jamais vous ne ferez dans cette alternative ,
Et de votre chagrin la peinture est trop vive.

396 LA COQUETTE FIXÉE ;

Un homme dont le cœur est égal à l'esprit ,
A toujours du Public l'estime & le crédit.
Je ne fais que les fots qui soient nuls dans le monde ;
C'est cette espee-là qu'il faut que chacun fronde ;
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne sont rien !

D O R A N T E.

Ce sont eux cependant pour lesquels on s'empresse ;
Et je l'ai remarqué souvent chez la Comtesse.
Lorsqu'un homme peut être étourdi par état ,
Et lorsqu'il peut avoir une affaire d'éclat ,
Tout le monde lui fait , sans avoir de scrupules ,
Autant de complimens qu'il a de ridicules.
A les entretenir chacun semble appliqué ,
Et l'homme de mérite à peine est remarqué.
Ma franchise m'expose à d'éternelles guerres ;
Aussi je me retire , & vais vivre en mes terres.

C L I T A N D R E.

Mais attendez encor.

D O R A N T E.

Non , le dessein est pris.
Mais de votre amitié comme je sens le prix ,
Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

C L I T A N D R E.

Volontiers.

D O R A N T E.

Et sur-tout ayez soin de m'instruire
De quel œil la Comtesse aura vu mon départ.

C I D A L I S E.

Elle y prendra , je crois , une assez foible part.

D O R A N T E.

Oh ! fans doute : en jugeant pourtant sur l'apparence ;
Elle devoit un peu regretter mon absence.

C L I T A N D R E.

Elle n'aime personne , & vous , trop imprudent....

D O R A N T E.

Non , non , j'ai pris sur moi , je fuis indépendant.

C I D A L I S E.

Vous aurez moins de peine à vous éloigner d'elle.

D O R A N T E.

Oui , fans doute , & j'aurois une peine cruelle
A m'en féparer ; mais je ne redoute rien ,
Je pars , j'ai le cœur libre , & m'en applaudis bien.

C I D A L I S E.

Vous êtes Philosophe....

D O R A N T E.

Elle est par trop coquette ;
Madame , c'est vous feule ici que je regrette.
Votre esprit sérieux s'accommodoit au mien :
J'estimois votre cœur , j'aimois votre entretien ;
Mais nous pourrons toujours être en correspondance ,
L'amitié sur l'amour a cette préférence ;
Elle ne prend jamais ce vol impétueux ,
Cet effor de l'amour vif & tumultueux.

Ce n'est point un éclair de qui les traits de flammes
 Répa. dent le desordre & l'espoir dans nos ames ;
 Qui fait par son ivresse oublier les vertus ,
 Dont les fers sont brisés dès qu'ils ne blessent plus.
 L'amitié nous unit par un nœud plus aimable ,
 Rien n'en peut altérer la source respectable :
 Nous voyons tous les jours ses liens pleins d'attraits
 S'étendre , se prêter , sans se rompre jamais ,
 Et des temps & des lieux rapprocher la distance ,
 Par les bienfaits , l'estime & la reconnoissance.

C L I T A N D R E.

Dorante , consentez à venir avec nous ;
 Cidalise m'emmene en qualité d'époux.

D O R A N T E.

Eh quoi ! de mon ami vous couronnez la flamme ?
 Le chagrin ne fait plus de traces dans mon ame ;
 Je vous suivrai tous deux , & je serai content ;
 Je mortifierai bien la Comtesse en partant.

C I D A L I S E.

Vous désireriez fort qu'elle en fût affligée
 Autant que vous ?

D O R A N T E.

Qui , moi ? la chose est arrangée.
 Quand quittez-vous Paris ?

C I D A L I S E.

Demain tout au plus tard.

D O R A N T E.

Je veux à la Comtesse annoncer mon départ.

C L I T A N D R E.

A partir sans la voir il vaut mieux vous contraindre.

D O R A N T E.

Ne lui point dire adieu , c'est paroître la craindre.
Je voudrois , pour pouvoir me venger pleinement ,
Qu'elle s'imaginât que je suis votre Amant.

C I D A L I S E.

Jouer une Coquette est une chose très-louable.

C L I T A N D R E , *bas.*

Damis écoute , & c'est le moment favorable
Pour le faire tomber lui-même dans l'erreur.

S C È N E I I I.

CIDALISE , CLITANDRE , DORANTE ,
DAMIS , *écoutant.*

D O R A N T E.

MADAME, vous mettez le comble à mon bonheur;
Le plaisir le plus doux , le plus digne d'envie ,
Va rendre fortunés tous les jours de ma vie.

C I D A L I S E.

Mon cœur fixé jamais ne changera d'Amant.

D A M I S , *écoutant.*

Mais , mais , Clitandre joue un beau rôle vraiment.

400 LA COQUETTE FIXÉE;

C I D A L I S E.

Je pense qu'il faudroit cacher mon mariage ,
Ou ne le déclarer qu'après votre voyage.

C L I T A N D R E.

C'est mon avis.

D O R A N T E.

Hé bien ! je promets le secret.

D A M I S , *paroiſſant.*

Il fera bien gardé , car je ſuis très-diſcret ,
Et j'ai tout entendu.

C I D A L I S E , *bas.*

Fort bien , il prend le change.

C L I T A N D R E , *bas.*

Il faut en profiter.

D A M I S.

L'aventure eſt étrange ;
La Comteſſe ſur-tout n'en rira pas trop mal :
C'eſt prendre auſſi trop tôt le ton provincial ;
Clitandre fait ſur-tout un joli perſonnage.

C L I T A N D R E.

Moi , je ſers mon ami , c'eſt un grand avantage.

D A M I S.

De cet heureux haſard je vais tirer le fruit.

C I D A L I S E.

Monſieur , on vous permet d'en répandre le bruit ;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême ,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout du moins au Palais.

CIDALISE.

Et pour quelle raison ?

DORANTE.

C'est qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Vous voulez plaifanter, je crois.

CLITANDRE.

Oh ! l'on n'a garde :

Vous avez trop d'esprit pour que l'on s'y hafarde.

DORANTE.

Madame, hâtons-nous d'accélérer l'instant
Qui doit me procurer un bonheur si constant.

SCÈNE IV.

DAMIS, *seul.*

AH ! j'en rirai long-temps, la chose est trop
comique ;

Pour ces histoires-là, je suis un homme unique :
Mais en rire tout seul n'est rire qu'à demi.

Pour moi, je ne connois le besoin d'un ami
Que pour l'entretenir des sottises du monde ;
C'est toujours sur ce point que l'amitié se fonde.
Lisette.

Tome I.

Cc

SCÈNE V.

LISSETTE, DAMIS.

LISSETTE.

HÉ bien?

DAMIS.

Est-elle à son appartement?

LISSETTE.

Oui, de mauvaise humeur.

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISSETTE.

Vous prendriez, Monsieur, une inutile peine;
Elle rentre, elle sort, s'arrête, & se promène;
Son esprit inquiet peut la conduire ici.

SCÈNE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISSETTE.

DAMIS.

JE la vois, son chagrin va bien être adouci.
Comtesse, malgré vous, je vais vous faire rire;
L'aventure est unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Hé bien, quel est ce fait si rare & si plaisant?

D A M I S.

C'est vraiment un récit tout au plus amusant ,
D'un événement mais vous le savez peut-être.
Ce n'est point aux dépens de quelque Petit Maître
Qu'on va vous faire rire : oh ! vraiment nos acteurs
Sont gens graves , sensés ; j'aime à voir ces docteurs
Faire quelque sottise avec un air capable.

L A C O M T E S S E.

Mais quel est donc ce fait ?

D A M I S.

Le fait est incroyable.

Dorante , ah ! ah !

L A C O M T E S S E.

Comment ?

D A M I S.

Ah ! j'en mourrai , je crois ;
Et quand vous le saurez , vous rirez comme moi.
Dorante va passer sa vie à la campagne ,
Et ce pauvre homme

L A C O M T E S S E.

Hé bien ?

D A M I S.

Emmène une compagne.

L A C O M T E S S E.

Une compagne ! & qui ?

D A M I S.

Son choix est merveilleux ;

C c ij

404 LA COQUETTE FIXÉE,

Et Cidalife en est l'objet très-sérieux.

Je viens dans cet instant de les trouver ensemble ;

Demain il est très-sûr que l'himen les rassemble ,

Et qu'après pour toujours ils sortent de Paris.

L'aventure est plaisante au moins... votre air surpris

M'annonce tous les traits d'une fine satire :

Oh ! j'étois bien certain que je vous ferois rire.

Je vais faire venir des instrumens chez vous ,

Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux.

Faire jouer gaiement un petit air de noce ,

Lorsqu'ils seront tout près de monter en carrosse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, vous avez bien contenu vos ris,
Et.....

LA COMTESSE.

Parlez-moi, Lisette ; où donc avez-vous pris
Tantôt que ce portrait étoit une méprise ,
Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidalife ?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et sur quoi , s'il vous plaît ?

L I S E T T E.

Mais cela devoit être. On ne fait ce que c'est
Que ces gens sérieux : ah ! j'en suis si choquée,
Et Madame, je crois, en est aussi piquée.

L A C O M T E S S E.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'est de voir que Dorante est un perfide ami ;
Car enfin il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidalise, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui : mais le voilà,
Sachons s'il est instruit de cette histoire-là.

S C È N E V I I I.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

C L I T A N D R E.

MADAME, auprès de vous j'ai crû trouver Dorante.
Je me vois sur le point de remplir son attente ;
De tous ses embarras je vais le dégager,
Et j'aurai le plaisir enfin de l'obliger.
J'ai trouvé, par bonheur, la somme qu'on demande ;
Je ne sentis jamais une joie aussi grande.
Vous représentez-vous mon bonheur tout entier ?
Des services qu'on rend on jouit le premier.

L A C O M T E S S E.

Que vous êtes, Clitandre, un ami respectable !
Je doute que le siècle en fournisse un semblable.

406 LA COQUETTE FIXÉE ;

Dorante, vous savez, se marie aujourd'hui.

Il vous en a fait part sans doute.

C L I T A N D R E.

Dorante !

L A C O M T E S S E.

Oui ;

Cidalise l'épouse , & la chose est publique.

C L I T A N D R E.

Cidalise !...

L A C O M T E S S E.

On conçoit que ce trait-là vous pique.

C L I T A N D R E.

Piqué ! Dorante & moi , nous sommes trop amis ,

Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix.

L'amitié ne prend point garde à la minutie ,

Je crois même qu'il faut que je le remercie.

L A C O M T E S S E.

Le remercier !..

C L I T A N D R E.

Oui...

L A C O M T E S S E.

Mais vous n'y pensez pas.

C L I T A N D R E.

Ce mariage-là me tire d'embarras ;

Car, en un mot , j'avois du goût pour Cidalise ,

Qui sans doute de moi n'étoit pas fort éprise :

Malgré cela peut-être elle eût pu m'épouser ,

Et nous aurions fini par nous tyranniser.
 Dorante, cependant me sauve cette peine ,
 Je dois lui rendre grace : oui , la chose est certaine ,
 Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait ,
 Que pour me réjouir du plaisir qu'il m'a fait.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Sur Clitandre à présent vous voilà sans scrupule.

LA COMTESSE.

Lisette, laissez-moi, vous êtes ridicule ,
 Et vous prenez plaisir à m'impatisenter.

LISETTE.

Mais....

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaîsez à me persécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée
 De voir....

LA COMTESSE.

Où prenez-vous, moi, que je suis fâchée ?
 Mon esprit n'est-il pas dans sa tranquillité ?

LISETTE.

Tranquille sans langueur.

Lifette , en vérité ,
Vous me poussez à bout , & je suis trop facile.
Sortez. ...

L I S E T T E.

Oui , je vous laisse en cet état tranquille.

L A C O M T E S S E.

Ah ! si je m'en croyois Lifette , écoutez-moi ;
Allez chercher Dorante.

L I S E T T E.

Et dirai-je pourquoi ?

L A C O M T E S S E.

Dites-lui seulement que je l'attends , qu'il vienne.
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne ?
Suivez mes volontés , & ne répliquez pas.

S C È N E X.

L A C O M T E S S E , *seule.*

J E crains de pénétrer d'où vient mon embarras.
O Ciel ! se pourroit-il que j'aimasse Dorante ,
Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante ?
Il ne fait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t-il eu près de moi l'amour pour son appui ?
Non , non , c'est l'amitié que j'avois seule en vue ;
L'amitié ! mais , hélas ! m'étoit-elle connue ?
Une Coquette (il faut l'avouer sans détour).

Ne connoître l'amitié qu'en connoissant l'amour.
Il vient, cachons-lui bien le trouble de mon ame.

S C È N E X I.

DORANTE, LA COMTESSE.

D O R A N T E.

O N dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur ; je voulois savoir en ce moment
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

D O R A N T E.

Moi, je n'y *peuse* plus.

L A C O M T E S S E.

Votre raison s'oublie.

Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me semble, attendre un peu plus
tard.

D O R A N T E.

Madame, je venois pour vous en faire part.

L A C O M T E S S E, *à part.*

Ah ! juste Ciel ! il m'ose avouer sa foiblesse.

D O R A N T E.

L'affaire est convenable, & n'a rien qui vous blesse.

L A C O M T E S S E.

Ah ! non certainement, Monsieur ; & votre choix
Est si beau, si *sensé*, que j'y donne ma voix.

410 LA COQUETTE FIXÉE;

D O R A N T E.

Hé bien , je suis flatté d'avoir votre suffrage ,
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

L A C O M T E S S E.

Moi , Monsieur ! Cidalise a l'esprit si bien fait !

D O R A N T E.

Savez-vous bien qu'elle est estimable en effet ?

L A C O M T E S S E.

Sa sagesse est sur-tout si douce , si traitable....

D O R A N T E.

Quand on la connoît bien , elle est vraiment aimable.

L A C O M T E S S E.

Il faut , en vérité , qu'elle ait perdu l'esprit.

D O R A N T E.

Que dites-vous ?

L A C O M T E S S E.

Comment lui cacher mon dépit ?

D O R A N T E.

Vous la verrez souvent , c'est votre intime amie.

L A C O M T E S S E , *à part.*

Sans doute : ah ! c'est trop loin pousser la raillerie.

D O R A N T E.

Son esprit , j'en conviens , n'est pas des plus brillans ;
Elle n'est pas fertile en traits vifs & saillans ;
Mais un mari n'a pas grand besoin que sa femme
Se distingue dans l'art de dire une épigramme.

Dès que l'on a pour but le lien conjugal ,
Je crois que la raison est le point capital ;
Car on est malheureux de prendre une Coquette ,
Dont l'esprit n'est jamais qu'un meuble de toilette ,
Qui , quand vous lui parlez , répond à son miroir ,
Dont la dernière mode est l'unique savoir.
Le mari le plus doux & le plus raisonnable ,
Est toujours à ses yeux un homme insoutenable ,
Qui n'a dans sa maison d'autre charge en effet ,
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en secret.

L A C O M T E S S E.

Oui , sans doute , avec elle un époux est à plaindre :
Mais je crois cependant qu'on doit encor plus
craindre ,

Ces femmes dont l'esprit , plein de fiel & d'aigreur ,
S'enveloppe toujours des voiles de l'humeur ,
Qui ne veulent d'amis que pour pouvoir médire ,
Ne prennent un mari qu'afin de contredire ,
Pensent que le tribut qu'on doit à la raison ,
Consiste seulement à prononcer son nom ;
Qui prétendent borner le don de la sagesse ,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la blesse ,
Et qui , voyant le mal sans s'attacher au bien ,
Croyent que la vertu n'est que dans le maintien.

D O R A N T E.

Entre tous ces dangers il est vrai qu'on balance ,
On n'ose à l'un des deux donner la préférence.
Sans doute les excès sont tout-à-fait fâcheux ,
Mais la coquetterie est plus fautive à mes yeux.

412 LA COQUETTE FIXÉE;

LA COMTESSE.

Lorsqu'une femme est née avec ce caractère,
Quand la coquetterie est son unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant;
Elle doit avec soin fuir tout engagement,
Même à le publier sa probité l'oblige.

DORANTE.

Je suis de votre avis, la bonne foi l'exige;
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui? moi, Monsieur!

DORANTE.

Sans doute, & c'est un grand hasard
Que mon courage ait pu prendre assez sur moi-même
Pour étouffer un feu....

LA COMTESSE.

Ma surprise est extrême.

Qui? vous!...

DORANTE.

Oui, j'ai vu l'heure où j'allois m'embarquer,
Si je n'eusse senti que c'étoit trop risquer,
Que vous m'eussiez raillé pendant toute ma vie;
En honneur, j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi, vous railler!

DORANTE.

Allons, avouez franchement

Que ç'eût été pour vous un grand amusement.
 Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuse
 De pouvoir conserver cette paix précieuse,
 De lancer tous les traits de l'amour contre nous,
 Sans craindre qu'aucun d'eux s'ose adresser à vous.

LA COMTESSE, *à part.*

Comment cacher mon trouble ?

D O R A N T E.

Oui, votre ame contente,
 Parmi tous les captifs demeure indépendante.
 D'un coup d'œil attirant vous produisez l'espoir;
 Vous caressez l'amour en bravant son pouvoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! je crois qu'il insulte au trouble de mon ame.

D O R A N T E.

Vous riez en secret, convenez-en, Madame,
 Des transports de plaisir que présente à mon cœur
 Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.
 Vous ne concevez pas & le charme & l'ivresse
 De deux époux qu'anime une égale tendresse,
 Dont les cœurs confondus, sans fard & sans détour,
 Voyent comme étranger ce qui n'est point amour.
 Mais quel trouble soudain change votre visage ?
 C'est peut-être l'ennui d'un si fade langage ?
 Je brise un entretien pour vous si peu flatteur ;
 Excusez un Amant trop plein de son bonheur.

L'A COMTESSE.

Monsieur, je vous l'avoue, un tel discours m'excede ;

414 LA COQUETTE FIXÉE;

Je méprise beaucoup l'amour qui vous possède;
Et vous défends sur-tout de revenir ici.

D O R A N T E.

Ciel! qu'entends-je? qui? moi, votre meilleur ami!

L A C O M T E S S E.

Ah! mon ami, Monsieur, est celui qui m'amuse.

D O R A N T E.

Lorsque l'on pense ainsi, jamais on ne s'abuse :
Moi qui suis sérieux, je pars sans nul espoir
De devenir un jour digne de vous revoir.

(Il s'éloigne.)

L A C O M T E S S E.

Quoi! faut-il à ce point que son départ m'afflige?
Dorante....

D O R A N T E.

Je vous quitte.

L A C O M T E S S E.

Ah! revenez, vous dis-je.

D O R A N T E.

J'obéis....

L A C O M T E S S E.

Savez-vous que vous perdez l'esprit?

D O R A N T E.

Sur quoi le jugez-vous?

L A C O M T E S S E.

Monsieur, sans contredit;

Ce mariage-là vous perdra dans le monde.
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocard ?
Que dirai je ?...

D O R A N T E.

Il faudra m'en donner votre part.

L A C O M T E S S E.

Voilà mon Philosophe, & sa belle prudence.
Si de ce projet-là j'avois eu connoissance,
J'avois pour vous en vue un parti vraiment bon.

D O R A N T E.

Mais je prends celui-ci par inclination.

L A C O M T E S S E.

Ah ! cela me confond.

D O R A N T E.

Vous en êtes surprise ?

L A C O M T E S S E.

Par inclination épouser Cidalise !
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

D O R A N T E.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.
D'ailleurs, de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchât le monde autant que vous, Madame,
Et j'ai pour ce goût-là beaucoup d'éloignement ;
Car, puisqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amene & se présente,

416 LA COQUETTE FIXÉE,

Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,
Toute espece, en un mot, excepté des amis ;
Une maison enfin, où, loin de s'en voir maître,
Le mari subjugué n'a pas droit de paraître,
Et sans cesse entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monsieur.
Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même.
Si le soir, par hasard, lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être.
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connaître,
On se leve ; & Madame, avec un air transi,
Dit : Ne vous levez pas, Messieurs, c'est mon mari ;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe ;
Tous d'un ennui marqué semblent enveloppés ;
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'homme, qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort ;
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il sort.
Madame, je craindrois de mener cette vie,
Si j'osois quelque jour épouser votre amie.

L A C O M T E S S E.

Mais avec mon mari vivois-je donc ainsi ?

D O R A N T E.

Mais à peu près, & même il s'en plaignoit aussi.

L A C O M T E S S E.

Qui ! moi , je l'ai jamais réduit à cette épreuve ?

D O R A N T E.

Mais je fais , lui vivant , que l'on vous a cru veuve.
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur ,
Votre coquetterie a sauvé votre cœur ;
Mais vous avez toujours donné de l'espérance.
Certain Marquis , dit-on , séduit par l'apparence ,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux ,
Vous proposa l'hymen pour couronner ses feux.
Votre réponse fut un grand éclat de rire ;
Après quoi , gravement vous daignâtes lui dire :
Cette offre-là, Monsieur, me conviendrait très-fort ,
Mais du moins attendez que mon mari soit mort.

S C È N E X I I.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

C I D A L I S E.

DO R A N T E , on n'attend plus que vous chez le
Notaire.

La Comtesse sans doute approuve cette affaire :
Son amitié pour moi partage mon bonheur.

L A C O M T E S S E.

Partager, c'est beaucoup ; mais au fond de mon cœur
Je ressens vivement votre amour l'un pour l'autre.

SCÈNE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE,
CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

Mon ami, nul bonheur n'est comparable au
vôtre ;

Je vous cherchois par-tout avec empressement.

DORANTE.

Quoi?....

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas ! de mon chagrin il ranime l'atteinte :
Mon argent n'est pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte,
Vous avez des amis ; l'argent est délivré,
Et tout dans ce beau jour va selon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute, vous devez ce bienfait à Clitandre?

DORANTE.

Ah ! mon ami, que j'ai de graces à vous rendre !

CLITANDRE.

Dorante, à ce bonheur un autre est parvenu ;
Je m'y suis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

D O R A N T E.

Et pourquoi tarde-t-il à se faire connoître ?

(à Cidalise.)

Mais.... Madame , c'est vous ; quel autre pourroit-ce être ?

Pensiez-vous , pour pouvoir assurer mon bonheur ,
Qu'il ne suffisoit pas du don de votre cœur ?

SCÈNE XIV , & dernière.

DAMIS , ACTEURS PRÉCÉDENS.

D A M I S.

J'E reviens tout exprès vous proposer , Dorante ;
Un marché merveilleux que le hasard présente.
Peut-être vous voulez donner des diamans
(montrant Cidalise.)

A Madame & j'en fais qui sont au plus brillans.
Sans doute ce sont ceux d'une vieille Coquette ,
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite ,
Et qui se conduisant par un système faux ,
A vendu ses bijoux , & garde ses défauts.

L A C O M T E S S E.

Et qui vous a chargé du soin de les revendre ?

D A M I S.

Assurément , la chose est facile à comprendre.
On fait bien que je suis répandu dans Paris ;
Si de la moindre chose on veut avoir le prix ,

Dd ij

420 LA COQUETTE FIXÉE,

J'ai du goût, c'est à moi sur le champ qu'on s'adresse :
Vous allez voir qu'ils sont rares dans leur espèce.

D O R A N T E.

Quoi ! vous les avez ?

D A M I S.

Oui.

C I D A L I S E.

Tant mieux, nous les verrons.

D A M I S.

Tenez, voici l'écrain.

D O R A N T E.

Sans balancer, ouvrons.

Me trompai-je ! ce sont vos diamans, Madame.

L A C O M T E S S E.

Monsieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

D O R A N T E.

Vendre vos diamans, vous, Madame ! eh pourquoi ?

L A C O M T E S S E.

Je ne m'en repens pas...

C I D A L I S E.

Ah ! j'en fais bien l'emploi.

Un procédé si noble & me touche & m'enchanté ;

C'est vous qui par ce trait avez servi Dorante.

D O R A N T E.

Madame, il seroit vrai ?...

L A C O M T E S S E.

Dans cette occasion ,
J'ai de mon amitié suivi l'impression.

C I D A L I S E.

D'un procédé si beau vous me voyez ravie.
Pour feindre plus long-temps je suis trop votre amie;
Dorante n'eut jamais de projets que pour vous ,
Et c'est Clitandre enfin que je prends pour époux.

L A C O M T E S S E.

Votre amour pour Dorante....

C I D A L I S E.

Etoit un stratagème
Qu'a dicté le hasard pour vous servir vous-même.

L A C O M T E S S E.

Ah ! que je vous embrasse !

D O R A N T E.

Est-il sûr en effet
Qu'aujourd'hui votre esprit soit changé tout-à-fait ,
Madame ?...

L A C O M T E S S E.

Oui ; trop livrée à cet esprit volage ;
Des sages & des fots confondant le suffrage ,
Mon amour propre seul , pour un instant lié ,
Méconnoissoit l'amour , l'estime & l'amitié ;
Et cet aveugle orgueil , avide de louange ,
De ceux qui la donnoient oubloit le mélange :

D d iij

422 LA COQUETTE FIXÉE ;

Un sentiment plus pur , plus tendre & plus heureux ,
En éclairant mon cœur , l'a rendu vertueux.

D O R A N T E.

Au seul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte
D'un mouvement secret de tristesse & de crainte ?

L A C O M T E S S E.

Ah ! si vous le croyez , vous me connoissez mal.
Je conçois que l'hymen peut être un nœud fatal ;
Mais lui seul fait aussi le bonheur de la vie ,
Quand par la probité sa chaîne est affermie ;
Quand deux cœurs enchantés se préviennent tous
deux ,
Savent se respecter , s'aimer , combler leurs vœux ,
D'unir leurs volontés font leur étude unique ,
Ils s'acquierent un droit à l'estime publique ;
Ils savent l'augmenter par leur félicité ;
Plus leur bonheur est grand , plus il est respecté :
Enfin , tout ce qui rend deux Amans condamnables ,
Rend aux yeux du Public deux époux estimables.
Quel plaisir pour un cœur sensible au sentiment !
L'hymen n'est que le droit d'avouer son Amant :
C'est en vain sous ces traits qu'on veut le mécon-
naître ,
Il unit deux amis , sans établir un maître ;
Et de leur sentiment le mutuel retour ,
Doit prouver que l'estime est l'ame de l'amour.

D O R A N T E.

Ah ! qu'en pensant ainsi vous flattez ma tendresse !

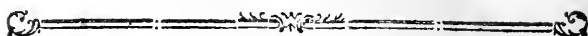
D'un pareil changement je suis charmé, Comtesse.
Décider votre cœur m'auroit rendu content ;
Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconf-
tant.

J'étois persuadé que je devois vous plaire ;
Voilà votre portrait qu'en secret j'ai fait faire ;
Je vais vous le remettre : ah ! qu'il me seroit doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous !

L A C O M T E S S E , à *Dorante*.

C'est à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire ;
Et par un changement qu'on aura peine à croire ,
Je veux que désormais le monde soit instruit ,
Que souvent c'est le cœur qui ramene l'esprit.

Fin du troisieme & dernier Acte.



DIVERTISSEMENT.

A I R.

RASSEMBLEZ-VOUS, tendres Amans,
 Le Soleil est rentré dans l'onde;
 Employez ces heureux momens,
 Ne craignez rien, tout vous seconde.



L'obscurité ferme les yeux
 Des jaloux qui vous font la guerre;
 Dès que la nuit couvre les Cieux
 L'Amour est maître de la terre.

F I N.

LE RÉVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS ;

Avec un Divertissement.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi , le 19 Juin 1750.*

Verfibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Hor. Art Poët.



ACTEURS.

MOMUS.

LA RAILLERIE.

CIDALISE.

DAMON.

COMI-TRAGIQUE.

SCAPIN.

ARLEQUIN.

Mlle. CATINON.

L'ORACLE.

La Scène se passe dans le Palais de Thalie.

E X P L I C A T I O N

D U B A L L E T.

LE Ballet-Pantomime, qui dénoue cette Comédie, ayant fait au Public tout le plaisir que l'on pouvoit attendre des soins & des talens marqués du Compositeur, nous avons cru qu'il ne seroit pas hors de propos d'en donner ici une légère idée, en faveur de ceux qui n'auront point été à portée de le voir exécuter.

Plusieurs Bûcherons, occupés dans une forêt à leurs travaux, sont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraîchissemens. Après avoir pris leur repas, pendant les danfes des femmes, ils se remettent à l'ouvrage. Un orage les surprend : l'un d'eux tombe d'un arbre. Les femmes, effrayées, courent chercher deux Médecins pour soulager le blessé. Les Médecins arrivent, visitent le malade, font une consultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier ordonne la saignée. Le Chirurgien appelé veut procéder à l'opération ; le second Médecin s'y oppose avec colere ; la dispute s'échauffe. Après plusieurs lazzis plaisans, ce dernier ordonne au Chirurgien d'apporter au malade

du meilleur vin. Le Bûcheron en boit , se trouve guéri à l'instant , & fait par ses entrechats l'éloge du remede. Chacun félicite le second Médecin , & se réjouit de l'heureux succès de son ordonnance. Cette commune alégresse occasionne une contredanse générale , qui termine le Ballet , & dans laquelle les Médecins & le Chirurgien sont introduits.





LE RÉVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.
MOMUS, LA RAILLERIE.

LA RAILLERIE.

HÉLAS ! Seigneur Momus, mon protecteur, mon
maître,

Vous seul à qui je dois mes appas & mon être,
Venez appaiser mes douleurs.

M O M U S.

Comment, aimable Raillerie,
Je crois que vous versez des pleurs ?
C'est par vous que la source en doit être tarie.

LA RAILLERIE.

On me bannit de ces lieux pour jamais.

M O M U S.

Et de quelle façon ?

430 LE RÉVEIL DE THALIE ,

L A R A I L L E R I E .

En endorimant Thalie.

M O M U S .

En décochant cinq ou six traits ,
On peut la réveiller , je pense.
Pour dissiper un assoupissement ,
Je juge que la médifance ,
Près d'une Muse opere promptement.

L A R A I L L E R I E .

Je l'ai traitée en vain suivant votre ordonnance.
J'ai medit de tout l'univers ,
Sans que ses yeux se soient ouverts.

M O M U S .

Ainsi vous avez dit du mal en pure perte.
C'est jouer de malheur.

L A R A I L L E R I E .

Le regret est placé ;
Mais je n'ai pas tout dépensé.

M O M U S .

Tant mieux. D'ailleurs j'ai fait la découverte ,
Que jamais en satire on n'épuise ses fonds.

L A R A I L L E R I E .

C'est des fautes d'autrui que la caisse est complète ;
Elle va bien , je vous réponds ;
Et le monde est exact à grossir la recette.

M O M U S .

Je remarque en effet qu'on ne s'épargne en rien.

Je trouve l'année assez bonne ;
Et les sottises rendent bien.

L A R A I L L E R I E.

Oui ; quiconque observe , moissonne.

M O M U S.

Revenons à Thalie. Avez-vous entrepris ,
En voyant son sommeil , d'en rechercher la cause ?

L A R A I L L E R I E.

Sans doute , elle écoutoit cinq ou six Beaux Esprits ,
Dont la figure étoit plus plate que leur prose.

Ils lui parloient très-gravement :
Elle a bâillé premièrement.

M O M U S.

C'est la preuve d'un esprit juste.

L A R A I L L E R I E.

Au même instant , d'un air auguste ,
Melpomene vers elle a dirigé ses pas.
Moi , comme de raison , je me suis éloignée :
Mais Thalie , en voulant embrasser son aînée ,
S'est endormie entre ses bras.

M O M U S.

Si c'est ainsi que les choses se passent ,
Tous ces événemens paroissent naturels.
Le sommeil a des droits réels
Sur toutes les sœurs qui s'embrassent.
Consultons Apollon. Du temps de son réveil ,
Il faut que ce Dieu nous informe.

432 LE RÉVEIL DE THALIE ;

O vous ! divin Phébus , Oracle sans pareil ,
Combien de temps faut-il que cette Muse dorme ?

L' O R A C L E .

*Pour la tirer de sa triste langueur ,
Pour l'éveiller , il faut attendre ,
Que l'on trouve un Auteur
Qui puisse se faire comprendre.*

L A R A I L L E R I E .

Juste Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quel funeste Oracle ! j'ai peur
Que ce ne soit un sommeil incurable.

M O M U S .

A chercher cet Auteur appliquons tous nos soins :
Peut-être que le véritable
Est celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

L A R A I L L E R I E .

J'en ai laissé tantôt un grand nombre à la porte.
Chaque jour en fournit d'une nouvelle sorte ;
Mais presque tous sont importuns ;
Avec peu de talens ils sont fots ou bizarres ;
Les Beaux-Esprits sont fort communs ,
Mais les gens d'esprit sont bien rares.

(Elle sort.)



SCÈNE II.

S C È N E I I.

M O M U S, *seul.*

QUELS qu'ils soient, je prétends en faire mon profit :
Qui se laisse ennuyer est toujours sans excuse :
On n'a qu'à se prêter ; & si le bon amuse ,
Le ridicule divertit.

S C È N E I I I.

C I D A L I S E , M O M U S.

C I D A L I S E.

SIGNEUR, je ne viens point pour réveiller Thalie ;
Son sommeil éternel ne m'embarasse pas.
Les neuf Sœurs dormiroient , sans que je fisse un pas
Pour dissiper leur léthargie.

M O M U S.

Vous en retireriez une gloire infinie.

C I D A L I S E.

Je me borne à l'esprit qui sied à mon état.
Chérissant plus le bonheur que la gloire ,
Loin de chercher des triomphes d'éclat ,
Je n'ai jamais remporté de victoire ,
Sans craindre qu'aussi-tôt on ne la publiât.

Tome I.

E e

M O M U S.

Quel est donc le motif qui vers moi vous attire ?

C I D A L I S E.

Je fais qu'à mes dépens souvent vous osez rire ;
 Mon petit Dieu ; soyez bien averti
 Que vous faites sur terre un vrai métier de dupe.
 Souvent des femmes on s'occupe ,
 Mais c'est pour en tirer parti.
 Corrigez-vous de la satire ,
 Goûtez plutôt le charme de séduire ,
 Votre plaisir naîtra de ce projet.
 La séduction est charmante ;
 Et quand les médisans la prennent pour objet
 C'est le bonheur qui fournit le sujet ,
 Et c'est le dépit qui plaisante.

M O M U S.

Le plaisir est toujours relatif à l'esprit.
 C'est un être flexible à chaque caractère ;
 De sa variété tirant tout son crédit ,
 Sa figure est changeante , & sa forme arbitraire ;
 Plusieurs femmes sur-tout pensent le bien choisir ;
 Et n'attrapent qu'un ridicule :
 A les examiner j'occupe mon loisir ,
 Et j'en plaisante sans scrupule.

C I D A L I S E.

Précisément vous donnez dans le faux.
 Un sentiment vaut mieux que toutes vos finesses.

Vous devriez excuser nos défauts ,
Et profiter de nos foiblesses.

M O M U S.

Je n'en retirerois qu'un bonheur passager ,
Et la suite en seroit cruelle.
J'ai promis de ne m'engager ,
Que quand je trouverois un cœur tendre & fidele.

C I D A L I S E.

L'amour rempliroit tous vos vœux ;
Un Dieu peut-il trouver une femme légère ?

M O M U S.

Les Dieux plus qu'un mortel n'ont pas le droit de
plaître.

C I D A L I S E.

Que leur sert-il donc d'être Dieux ?

M O M U S.

Momus n'est point celui de la galanterie ;
Il préside à la raillerie.

C I D A L I S E.

C'est un vilain département :
Votre société doit être trop piquante ;
Un mortel qui fait être amant ,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaïsante.

M O M U S.

Mes traits piquans m'ont fait bannir des Cieux ;
Mais sur mon châtiment les Dieux ont pris le change.
Ils m'auroient puni beaucoup mieux ,

E e ij

436 LE RÉVEIL DE THALIE ;

En acquérant des vertus fans mélange.
On ne peut se venger d'un Dieux malicieux
Qu'en le forçant à la louange.
Je jouis ici-bas d'un destin aussi doux.
Je suis dédommagé du séjour du tonnerre :
Tout ce que je rencontre , à commencer par vous ,
Me fait très-bien les honneurs de la terre.

C I D A L I S E .

Je vous amuse donc beaucoup ?

M O M U S .

Infiniment.

Vous vous y prenez à merveille.

C I D A L I S E .

Vous êtes un ingrat , Momus , assurément ;
Vous ne rendez pas la pareille.

M O M U S .

Votre raison sur-tout me charme & me surprend.

C I D A L I S E .

Je manque de raison par esprit de sagesse.

M O M U S .

C'est un expédient d'une nouvelle espee.

C I D A L I S E .

L'expérience est mon garant.
On s'attendrit , quand on s'attriste :
La foiblesse s'accroît par les réflexions ;
Et je soutiens que la raison n'existe
Qu'au profit de nos passions..

En combattant l'amour elle en offre l'image :
Elle réveille en cherchant à guérir.
Lorsque l'on veut songer au malheur qu'on doit fuir ;
Le bonheur qu'on espere est ce qu'on envisage.
C'est un danger que de trop réfléchir
Aux différens moyens d'éviter le naufrage ;
Notre penchant tire avantage
Des efforts que l'on fait pour n'y pas consentir :
Et la raison , si fiere & si sauvage ,
Quand même elle paroît contrarier ce sage ,
N'est bien souvent qu'un piège du plaisir.

M O M U S.

Vous vous en êtes garantie ?

C I D A L I S E.

Quels sont donc les défauts que vous me reprochez ?
De ne point renoncer à la coquetterie ?
Vous avez très-grand tort , mon cher Momus ; sachez
Que par cet art heureux , tous les temps de la vie
Sont embellis & rapprochés ;
Sans peine on peut en faire usage ,
Lorsqu'à l'Amour la jeunesse sourit.
Un seul regard où l'espérance luit ,
De vingt Amans nous attire l'hommage :
Mais la coquetterie , en atteignant mon âge ,
Dois n'exister que dans l'esprit.
Par ce charme enchanteur on peut encore prétendre
A retarder l'agrément qui s'enfuit :
La jeunesse paroît s'étendre
Au delà du terme prescrit.

E e iij

438 LE RÉVEIL DE THALIE ;

Avec plaisir on vient pour nous entendre ;
 Sous le nom d'amitié l'amour se reproduit :
 De notre adresse alors nous retirons le fruit ;
 Nous jouissons bien plus d'un ami tendre ,
 Que d'un Amant qui nous trahit.

M O M U S .

Ce système est charmant par sa délicatesse ,
 Et je vous reconnois dans cette occasion :
 Vous livrez votre cœur à la seule tendresse ,
 Et l'amitié chez vous est un vrai prête-nom.

C I D A L I S E .

Et voilà contre vous le sujet qui m'irrite.
 Vous savez aux vertus donner un mauvais tour.
 Regardez-vous comme un mérite ,
 D'exposer tout dans un faux jour ?
 Je hais un esprit qui ne s'ouvre
 Que pour voir quelque tache à des dehors flatteurs :
 J'aime mieux le Dieu des erreurs ,
 Que le Dieu qui me les découvre.
 Pour guérir votre esprit , devenez amoureux :
 Vous ne prendrez plus garde aux actions des autres ;
 Vous ne ferez occupé que des vôtres ;
 Croyez qu'on n'est méchant que faute d'être heureux.

M O M U S .

J'approuve vos conseils. Voilà pourquoi je veux
 A la Muse endormie apporter la lumière.
 Elle seroit l'objet de tous mes vœux.

Vous croiriez vous aimer tous deux
En méditant de la nature entière.
De ce commerce intime il naîtroit trop de maux :
A l'univers vous cherchiez querelle.
Loin d'arracher Thalie aux douceurs du repos ,
Je vais recommander à nos Auteurs nouveaux ,
De vous endormir auprès d'elle.

S C È N E I V.

D A M O N , M O M U S.

D A M O N.

A quoi pouvez-vous donc vous occuper ici ?
Seigneur , en vérité je viens vous faire honte.
Thalie est endormie , à ce que l'on raconte ,
Mais endormie au point qu'on lui voit un mari.

M O M U S.

Moi je ne pense pas ainsi :
Une beauté dort peu lorsqu'elle est mariée.
L'époux est maussade ou charmant ;
S'il est charmant , la femme est trop bien élevée :
Pour dormir si facilement.
Si , comme il arrive souvent ,
Avec un sot elle se voit liée ,
Dans ce cas le sommeil s'approche rarement ;
L'époux est surveillant , & l'épouse éveillée.

E e iv

D A M O N.

Momus croit que l'Hymen empêche de dormir ?
Cette opinion est nouvelle.

M O M U S.

Elle n'en est pas moins réelle.
L'Hymen veille toujours par haine ou par plaisir.

D A M O N.

Qui peut donc procurer le sommeil de Thalie ?

M O M U S.

De tous ses favoris c'est l'uniformité.
En prenant un Amant quelquefois on s'abuse ;
On croit que de son choix la constance est l'excuse ,
Et l'on s'y tient par vanité.
Tôt ou tard l'ennui vous accuse ,
On s'endort par nécessité.

D A M O N.

Mais vraiment ce discours me paroît assez sage.
Afin de mettre ordre à cela ,
Je viens de nos Auteurs réformer le langage.
Où sont donc ces especes-là ?
Je suis infiniment répandu dans le monde ,
On ne les y voit point. C'est pourrant là qu'abonde
Le mélange divers de cent originaux.
Nous fournissons des choses singulieres ;
Les aventures , les propos ,
Les contrastes de caracteres ,
Tous les ridicules nouveaux ,
Le langage affecté , les raisonnemens faux.

En un mot , aux Auteurs nous donnons pour écrire ,
Tous les grands traits , tous les fonds principaux :
Leur richesse est dans nos défauts ;
Leur but est de les peindre , & le nôtre est d'en rire.

M O M U S.

Et voilà ce que je leur dis :
Plus que jamais , Messieurs , vous vous mettez en
prise ;
Et pour donner matière au piquant des écrits ,
On croiroit en effet que chacun se cortise.

D A M O N.

Voilà pourquoi je veux parler à vos Auteurs.

M O M U S.

J'approuve fort certe entreprise.
Mais de tous les états connoissez-vous les mœurs ?

D A M O N.

J'ai là-dessus des notes merveilleuses.
Il n'est pas jusqu'à l'Opéra
Qui ne m'ait donné lieu , sur cet article-là ,
A des découvertes heureuses.
De la première main je fais tous les complots ,
Les querelles d'Acteurs , les brigues des Chanteuses ,
Et le manège des Danseuses ,
Leurs disputes & leurs bons mots ;
De leurs tours de coquetterie
Je possède les moindres faits ,
Et de leur passe-temps , à deux minutes près ,
J'écrirois la chronologie.

M O M U S.

La chose est difficile , il le faut avouer.

D A M O N.

Il est encore une partie ,
 Dans laquelle je vous défie ,
 Malgré tout votre esprit , de ne pas échouer.
 C'est une science infinie.

M O M U S.

Je la devine. C'est leur généalogie.

D A M O N.

Votre esprit pénétrant ne peut trop se louer.

M O M U S.

L'Opéra se divise en différentes classes.

Ce qu'on nomme les grands Acteurs ,
 Qui savent rassembler les talens & les graces ,
 C'est la chambre des Pairs. Les Actrices des chœurs ;
 Pour se faire rendre les armes ,
 Au lieu de talens ont des charmes.

Ainsi nous distinguons quatre ordres différens ;
 Chanteurs , Danseurs , Musiciens , Poètes.

On y peut joindre encor leurs Partisans ,
 Qui savent du pays les Annales secretes ,
 Qui depuis trente ou quarante ans ,
 Dans le Parterre sont maîtres des premiers rangs.
 On croiroit que par bail ils ont loué ces places ;
 Et j'en fai cinq ou six , pour n'en pas dire plus ,
 Dont les lettres pourroient avoir pour leur dessus :
 C'est à Monsieur un tel , dans le coin , près des Basses.

D A M O N.

Tout aussi bien que moi vraiment ,
Vous paroissez au fait de ce département.

M O M U S.

Cela ne suffit pas pour réveiller Thalie.

D A M O N.

Non ? Dans le monde il faut puiser des plans ;
Je crois , contre une léthargie ,
Les ridicules excellens.

M O M U S.

Pour en rendre les traits dans le degré suprême ;
Je crois qu'on n'a besoin souvent que de soi-même.

D A M O N.

Sans contredit : chacun fournit son contingent.

Du même défaut bien souvent

On peut tirer différentes peintures ,
Qui des sujets divers empruntent les teintures ,
Des objets que l'on prend l'impression.

L'esprit de bonne compagnie ,

N'est qu'un ton de convention ,

Qui dans chaque maison & differe & varie.

La bienséance même a des traits différens ,

Qu'elle tient des états , des âges & des rangs.

L'agrément affecté devient une grimace ;

L'esprit , un contre sens dès qu'il n'est pas en place ;

L'assurance est fatuité ;

La défiance marque une tête affoiblie ;

L'excès de la raison dégénere en folie :

444 LE RÉVEIL DE THALIE ;

Le mépris de soi-même est une vanité ;
Et dans le monde enfin , pour quiconque étudie ,
Il n'est point de société ,
Qui ne fournisse un plan de Comédie.

M O M U S.

Allez donc trouver nos Auteurs.
De tous les faits plaisans racontez-leur l'histoire ;
Que d'éveiller Thalie ils obtiennent la gloire ,
Fût-ce aux dépens des spectateurs.

D A M O N.

Je vais pour des portraits leur prêter des couleurs ;
Et par tous mes détails les mettre en droit de croire ,
Que pour bien exposer la peinture des mœurs ,
On a bien moins besoin d'esprit que de mémoire.

S C È N E V.

COMI-TRAGIQUE, MOMUS.

C O M I - T R A G I Q U E.

LORSQU'UNE Muse dort , doit-on parler si haut ?
Qui peut faire un tel bruit ? Que l'on prenne donc
garde ;
Ne fait-on pas que l'on hafarde
De la réveiller en sursaut ?

M O M U S.

Quoi ! c'est à son sommeil que Monsieur s'intéresse ?

C O M I - T R A G I Q U E.

Sans doute , il est le fruit de mon adresse ,
C'est de moi seul qu'elle tient ce bienfait.

M O M U S.

Vous pouvez vous vanter d'avoir un bon secret ;
Car je ne vis jamais de sommeil si tenace.

C O M I - T R A G I Q U E.

Depuis qu'elle est sur le Parnasse ,
Elle ignoroit les douceurs du repos.
Fermoit-elle les yeux ? aussi-tôt un Moliere
Venoit la réveiller avec tous ses propos :
Ils se liguoiient ensemble , ils se donnoient carrière ;
Personne impunément ne montrait ses défauts ;

Leur maudite langue caustique
Auroit troublé toute une République.

J'ai mis le genre humain en paix ,
Et j'ai si bien parlé d'amour avec Thalie ,
Qu'elle est tombée en léthargie.

Depuis ce temps on ne craint plus ses traits ;
Et l'on peut vivre au moins selon sa fantaisie .

M O M U S.

Les Auteurs , il est vrai , n'excitent plus les ris ;
Les rôles de Valets sont tout-à-faits proscrits ;
L'on a mis au rebut l'esprit de nos Soubrettes ;

Les personnages favoris ,
Ne sont brillans que par bluettes ;
On traite de fadeur le simple naturel :
En un mot , à présent , une Piece comique

446 LE RÉVEIL DE THALIE ;

Consiste en vains détails , où l'esprit s'alarme ;
 Et ne goûte un plaisir réel ,
 Que lorsque deux Amans , pour dialogue unique ,
 De sentimens guindés font ensemble un cartel ,
 Et forment de l'Amour un être chimérique ,
 Qui bannit la nature , & qui sur son autel ,
 Enseigne la Métaphysique.
 Pour être trop subtil on fatigue l'esprit ;
 Et lorsqu'un Auteur éblouit ,
 Il peut sauter sans conséquence
 Par-dessus toute vraisemblance.

C O M I - T R A G I Q U E .

On nous approuve , & cela nous suffit.

M O M U S .

Vous avez souvent vu de ces femmes étiques ,
 Dont la face n'est pas plus grosse que cela ,
 Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques ,
 Et se traîner à l'Opéra.
 Le Parterre ébloui regarde ,
 Voit un monceau de diamans ,
 Dont la flamme s'élance , & darde ,
 Les rayons les plus éclatans ;
 De vos Pièces voilà la peinture comique ;
 Les détails ce sont les brillans ,
 Et le fond c'est la femme étique.

C O M I - T R A G I Q U E .

Il falloit que Thalie eût un esprit plus doux ;
 Et j'en ai tout l'honneur.

M O M U S.

Le bel honneur pour vous !

Depuis un certain temps j'ai suivi le Spectacle.

Je m'attends à vous voir pénétré de douleur ,

En vous disant que , sans obstacle ,

Le Comique reprend sa premiere splendeur.

C O M I - T R A G I Q U E.

Est-il possible ?...

M O M U S.

On a remis à la lumiere ,

Turcaret & Georges-Dandin.

Le Public s'est donné carrière ,

Il a du premier mot ri jusques à la fin.

C O M I - T R A G I Q U E.

Ah ! c'est un accès de folie ,

Et l'on touche au moment de réveiller *Thalie*.

M O M U S.

Elle qu'avec tant de plaisir

Vous aviez pris soin d'assoupir.

C O M I - T R A G I Q U E.

Avec cet air railleur & ce ton lamentable ,

Monsieur Momus, vous faites l'agréable ,

Et je crois que vous plaïsantez.

M O M U S.

Entre nous vous le méritez :

Un Comique jamais ne doit paroître triste ;

Par la Satire il doit être aiguïsé ;

448 LE RÉVEIL DE THALIE ;
De différens défauts il compose une liste,
Et tombe sur chacun sous un nom déguisé.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis long-temps ce style est épuisé.

M O M U S.

Vous vous trompez ; tant qu'un vice subsiste,
Le portrait n'en est point usé.
Détruisez les abus dont Paris est la dupe ;
Il faut à cet emploi que votre esprit s'occupe ;
Faites la guerre aux vices dominans.
Chaque état en a d'étonnans.
Les jeunes gens s'épuisent en usure ,
Sans acquitter leurs creanciers ;
L'Avocat , dans ses plaidoyers ,
Au poids de l'or vend les injures ;
On est assassiné par tant de faux Marquis ,
Par tant de Prudes ennuyeuses ,
Par tant de Coquettes trompeuses ,
Et presque à chaque instant par tant de sots maris.
Moliere est mort , tous les défauts revivent ;
Ranimez , s'il se peut , cet homme merveilleux ;
Redoublez vos travaux , mais que les ris vous suivent.
Faites-vous un esprit léger & gracieux ,
Que l'enjouement vous serve d'artifice ;
Il doit envelopper des avis sérieux ;
Et pour faire pleurer le vice ,
Faites rire les vicieux.

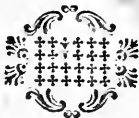
COMI-TRAGIQUE.

Mon avis est qu'on les ménage ;
Ce qui prête à railler doit être respecté :
Lorsqu'un Auteur comique est citoyen & sage,
Dans chaque ridicule il faut qu'il envisage
Un bien appartenant à la société.

S C È N E V I.

M O M U S , *seul.*

DU somméil de Thalie enfin voilà la source ;
Je crois avoir une ressource ,
C'est de poser à ses côtés
Ces Livres précieux que l'Amour a dictés ,
Ces vers que composa Catulle ,
Et le galant Ovide , & le tendre Tibulle.
Pour dissiper un assoupissement
Cette recette est sans pareille ;
Il faut avoir recours au sentiment ,
Ce n'est jamais l'esprit , c'est le cœur qui réveille.



SCÈNE VII.

SCAPIN, MOMUS.

SCAPIN.

C'EST pour vous seul que je me rends ici,
Seigneur Momus; enfin je vous rencontre.
Je vous crois bien charmé de trouver un ami.

MOMUS.

Je vous suis obligé de vous nommer ainsi.

SCAPIN.

En pouvez-vous douter, au zèle que je montre ?

MOMUS.

Affurément : j'en suis bien convaincu,
Et votre début m'intéresse.
Mais, Monsieur mon ami, malgré votre tendresse ;
Je ne crois pas vous avoir jamais vu.

SCAPIN.

Je n'en suis pas moins votre intime ;
Je me flatte d'avoir un titre assez touchant,
Pour parvenir à votre estime ;
Je suis de l'univers l'homme le plus méchant.

MOMUS.

Ne vous vantez-vous point ?

SCAPIN.

Non, j'emporte la pièce ;

Je cabale toujours contre un nouvel Auteur ,
Et je n'ai point de plaisir plus flatteur
Que de voir tomber une Piece.

M O M U S.

Mais si vous composez , on pourra se venger.

S C A P I N.

Je ne compose point , j'imprime ;
Je veux être frondeur , sans courir de danger ,
Je suis un Libraire étranger.
Le feu caustique qui m'anime
M'a fait courir tout l'univers :
J'ai cherché le pays où les plus mauvais vers
Se trouvaient en abondance ,
Et j'ai pris le parti de me fixer en France.

M O M U S.

Vos pas n'ont pas été perdus.

S C A P I N.

Je tire un grand parti des Livres défendus ,
Je les préfère aux Pieces les plus belles ;
Le sommeil de Thalie est un trésor pour moi :
Je suis transporté , quand je voi
Tous ces jolis petits libelles ,
Qui sur ce qui paroît versent tous les poisons ,
Et qu'on fait par amis vendre dans les maisons.

M O M U S.

Moi , je vois ces Auteurs aussi froids que des marbres ,
Comme des nains difformes & courbés ,

Ff ij

Qui, ne pouvant atteindre aux fruits qui sont aux
arbres ,

Vivent honteusement de ceux qui sont tombés.

S C A P I N.

Quoi ! vous frondez la raillerie ?

M O M U S.

Non : vous vous méprenez sur la plaisanterie ;
D'elle-même en tout temps disposant à son gré ,
Elle s'étend , elle s'arrête ,

Et selon la mesure & selon le degré
Des objets différens pour lesquels on l'apprête.

Toujours varié dans ses traits ,
Ce qu'on appelle l'homme aimable ,
Sait plaisanter , sans être redoutable ,
Et sans se répéter jamais.

Son essor n'a rien que l'on craigne :
Cette espece d'esprit est chérie en tout lieu ,
Dans ses portraits plaisans la légèreté regne ,
Et c'est cet esprit-là dont Momus est le Dieu.

S C A P I N.

Mes sentimens aux vôtres sont contraires.
J'imprime une brochure en très-beaux caractères ;
Mais pour ces Ouvrages divers ,
Que sur chaque Théâtre on juge sous les lampes ,
Je n'imprime jamais les vers ,
Et je prends le parti de les mettre en estampes.

M O M U S.

Je vois que vous comptez les paroles pour peu ;
Vous aimez les Acteurs , vous en gravez le jeu.

Sans contredit.

M O M U S.

J'entrevois le mystere.

Jadis sur le Parnasse on trouvoit un Libraire ;
L'esprit qu'on lui vendoit se transformoit en or ;

Chaque Piece étoit un trésor ;

C'étoit un tout composé de parties ,
Par un même intérêt l'une à l'autre assorties ,
Des mœurs , des sentimens , des situations ,
Du plaissant & du noble , en fait de Comédies ;
Du simple & du sublime , en fait de Tragédies :
De l'art pour émouvoir toutes les passions ,
Peu de détails , beaucoup de caractères ,
Nuls personnages superflus ,
Point de vains ornemens , des beautés nécessaires ;
Le vrai par-tout , & rien de plus.

Le tout se retrouvoit en sortant de la presse ,

Et l'Imprimeur en vendoit par milliers.

Aujourd'hui les Auteurs sont plus humiliés :

Un Ouvrage paroît , on s'y porte , on s'y presse ;

Mais on voit bien souvent que plus d'un en crédit ,

Hors du Théâtre est sans débit :

L'esprit consiste dans les mines ,

Dans les yeux languissans , & dans ces graces fines
Que dans le jeu l'on fait briller avec tant d'art.

Chez le Libraire , ces Ouvrages

Se trouvent dépouillés de tous leurs avantages ,

Ce sont des Coquettes sans fard.

S C A P I N.

Oui , fans doute , ce font des beautés déplacées ;
Chacun a fon département ,
Un Auteur doit fournir des Scènes simplement ,
C'est au jeu des Auteurs à les mettre en pensées.

M O M U S.

Vous êtes donc Peintre ou Graveur ?

S C A P I N.

Oui , très-bon ; & je fais rendre de chaque Ateur
Toutes les images fidelles.
Près d'Apollon foyez mon protecteur.

M O M U S.

Volontiers , j'obtiendrai qu'il vous fasse Imprimeur
De toutes les Pieces nouvelles.



SCÈNE VIII, & *derniere.*

CATINON, ARLEQUIN, MOMUS,

ARLEQUIN.

C'EST à moi seul qu'on réserve l'honneur
D'éveiller Madame Thalie.

CATINON.

Vous allez sur mes droits ? Halte-là , je vous prie ;
Mais ne voilà-t-il pas un fort joli Seigneur ,
Pour réveiller une Muse endormie ?

MOMUS.

Il regne un peu d'aigreur dans ce bel entretien.

CATINON.

Pour chasser le sommeil où languit votre Muse ,
Il prétend qu'il ne faut parler qu'Italien ,
Et moi je soutiens qu'il s'abuse ;
Car malheureusement si je m'endors jamais ,
On ne m'éveillera qu'en me parlant François.

ARLEQUIN.

Je crois que vous aurez le sommeil difficile.

CATINON.

Je ferai quelquefois semblant de sommeiller ,
Pour éprouver lequel sera le plus habile
Dans l'art heureux de reveiller.

Ff iv

A R L E Q U I N.

Cette entreprise est digne qu'on la loue ;
C'est encourager les Beaux-Arts.

M O M U S.

Dans ce projet quelquefois on échoue.

C A T I N O N.

J'en veux bien courir les hasards.

A R L E Q U I N.

En vérité, c'est penser à merveille.

C A T I N O N.

Mais c'est que j'ai l'esprit bien fait,

M O M U S.

Et si votre sommeil n'étoit pas contrefait ?

C A T I N O N.

En ce cas , il faudroit , & je vous le conseille ,
Qu'un étourdi me parlât à l'oreille.

A R L E Q U I N.

L'expédient seroit parfait ;
Un sot l'endort , mais un fat la réveille.

M O M U S.

On peut d'un tel secret retirer quelque fruit ;
Mais Thalie est bien différente ,
L'ennui seule accabla cette beauté riante ,
Et pour la ranimer , il faut un Bel-Esprit,

A R L E Q U I N.

Bel-Esprit ! me voilà , & , si je ne m'abuse ,
Je puis seul de Thalie écarter les vapeurs.

M O M U S.

On doit trouver un Auteur qui l'amuse ;
Elle s'éveillera des ris des spectateurs.

A R L E Q U I N.

Tant pis vraiment , tous nos Auteurs
Sont à faire pleurer.

C A T I N O N.

Excepté les Tragiques.

M O M U S.

Nous serons obligés d'implorer leur secours.

A R L E Q U I N.

A leurs vers boursofflés , faussement pathétiques ;
Il seroit fort plaisant que nous eussions recours.
Je renferme en moi seul toute une Tragédie ;
J'ai le son de la voix doux , terrible & touchant ;
Et , qui plus est , toute ma vie
J'ai possédé le goût du chant.

C A T I N O N.

Vous êtes le portrait de la belle Nature.

A R L E Q U I N.

Voici de mes talens un foible échantillon ;
Je vais être Princesse , & comme de raison ,
J'aurai l'ame sensible , ainsi que la figure.

C A T I N O N.

Voyons , à votre ton doux & majestueux ,
Si Thalie ouvrira les yeux.

ARLEQUIN *déclame en Princeſſe.*

Aux horreurs de ton fort tu vas livrer ta tête ;
Si rien ne te retient , qu'une femme t'arrête ;
Songe à l'état affreux où tu vas m'attacher.
Des bras de ton rival qui pourra m'arracher ?
Tu me laiffes en proie à fa fureur barbare ;
Cette crainte fans doute eſt finguliere & rare ;
Mais en nous uniſſant , nous jurâmes que rien
Ne pourroit jamais rompre un fi ſacré lien.

(*Il décl me en Prince , & change ſa voix.*)

Comblé de vos bontés , je connois votre flamme ;
Mais ſongez cependant que vous êtes ma femme.
Du projet de mourir loin de me dégager ,
C'eſt votre paſſion qui doit m'encourager.

(*Il déclame en Tyran , dans un autre ton.*)

Je t'y ſurprends , Ingrat ! Gardes , qu'on le faiſſe.

(*En Princeſſe.*)

Ah ! Seigneur , retardez l'arrêt de ſon ſupplice.

(*En Tyran.*)

Et quoi ! de ſon bonheur dois-je être confident ?

(*En Princeſſe.*)

Seigneur , il faut toujours reſpecter l'aſcendant.

(*En Tyran.*)

Ah ! lorſqu'on le reſpecte , on eſt moins reſpectable.

(*En Princeſſe.*)

Non , mais l'on eſt bien mieux , Seigneur , on eſt
aimable.

(*En Tyran.*)

Je veux vous décider en faveur de l'amour ;
Songez que je dois être Auguste quelque jour :
Recevez mes soupirs , en couronnant ma flamme ;
Allons manger tous deux du fromage à Bergame.

Qu'en dites-vous ? Hé bien !

A ce qu'il me paroît , vous êtes dans l'ivresse.

M O M U S.

Ce jeu , pour réveiller , est trop plein de noblesse.

C A T I N O N.

Oui , malgré l'air intéressant
Et les graces de la Princesse ,
Le pathétique est fort assoupissant ,
Et je m'endormois de tristesse.
Pour moi , j'imagine un moyen
Pour exciter ce réveil qu'on désire ;
C'est de ne point parler , de rompre l'entretien :
En dépit des Auteurs nous devons nous suffire.

A R L E Q U I N.

Votre projet est bon , sans contredit ,
Et doit réussir à merveille.
En entendant parler la Muse s'endormir ,
Par une Pantomime il faut qu'on la réveille.

C A T I N O N.

Sans doute , un jeu muet est ce qu'on applaudit ;
Et c'est cela seul qui fait rire.

A R L E Q U I N.

Moi je n'ai jamais plus d'esprit ,
Que lorsque je n'ai rien à dire.

M O M U S.

Vous pourriez bien avoir raison ;
Il est vrai qu'une Pantomime ,
Presque toujours a plus d'expression
Qu'une Piece nouvelle, où l'on est la victime
D'un style obscur , sans action.

A R L E Q U I N.

Je trouve, ainsi que vous, les Pantomimes drôles ,
Les gens d'esprit en paroissent contens ;
Ce sont les meilleures paroles
Que l'on fasse depuis long-temps.

C A T I N O N.

C'est un entretien que la danse ;
Et le plus simple menuet
Doit tracer avec éloquence
Une affaire suivie en langage muet.
D'abord on fait la révérence.

A R L E Q U I N.

Cela marque premièrement
Qu'on entame la connoissance.

C A T I N O N.

Le Danseur voit vos pas , vous suit exactement :
Vous vous en éloignez d'abord très-sagement.

A R L E Q U I N.

Il presse la mesure , & va plus vivement ,
Pour vaincre votre résistance.

C A T I N O N.

Vous vous laissez joindre insensiblement
Par foiblesse ou par complaisance.

A R L E Q U I N.

En présentant la main , il se déclare Amant.

C A T I N O N.

Vous lui donnez la vôtre avec décence.

A R L E Q U I N.

Arrivent les deux mains qu'on reçoit tendrement.

C A T I N O N.

On se trouble , on rougit , sans rompre le silence ,
Et l'on approuve en ce moment
Et son ardeur & sa persévérance.

M O M U S.

Oui : je suis de ce sentiment ;
Vous expliquez le vrai sens de l'Oracle.

A R L E Q U I N.

Faisons-en l'essai dans l'instant.
Le réveil est certain , si le Public content
Daigne applaudir la danse & le spectacle.

M O M U S.

Le Parterre sera chef de notre Conseil ;
Car s'il n'a pas trouvé notre Piece jolie ,

462 LE RÉVEIL DE THALIE , &c.

Nous l'intitulerons le SOMMEIL DE THALIE ;
S'il daigne l'applaudir , ce fera son RÉVEIL.

A R L E Q U I N.

Vous êtes trop galans , j'en donne ici parole ,
Pour ne pas réveiller une beauté qui dort ;
Et comme à celle-là , je m'intéresse fort ,
Je vous remercierai par une cabriole.

F I N.

L A

JEUNE GRECQUE ,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES , ET EN VERS LIBRES ,

*Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires
du Roi , en 1756.*

*A C T E U R S.*

SIMAS, pere de Policrite.

POLICRITE, fille de Simas.

PHILOXIPPE.

CRISIPPE.

AGATHON.

CRITON.

A V E R T I S S E M E N T.

ON répétoit au Théâtre François *la Fille d'Aristide*, Drame de Madame de Graffigny, lorsque les Comédiens Italiens représenterent *la Jeune Grecque* ; on ne manqua pas de dire à cette Dame, que M. l'Abbé DE VOISENON s'étoit approprié le sujet & le plan du Drame des François. Il se justifia par le Discours suivant, qu'il fit prononcer par un des Acteurs de la Piece, avant la représentation.

M E S S I E U R S ,

» Nous désirions trop l'honneur de vos suffrages,
 » de votre estime & de vos bontés, pour ne pas
 » nous disculper des propos occasionnés par la
 » nouveauté d'aujourd'hui.

» On a répandu dans le monde, que cette Piece
 » appartenoit Scène pour Scène à l'illustre Auteur
 » de Cénie ; nous sommes très-persuadés qu'il est
 » plus facile de la voler que de l'imiter ; mais quoi-
 » que nous ayons grand besoin de trésors, quoi-
 » que l'on soit bien peu dans l'habitude de nous en
 » apporter, nous n'avons jamais eu celle d'en dé-
 » rober. Nous nous piquons d'avoir en probité ce

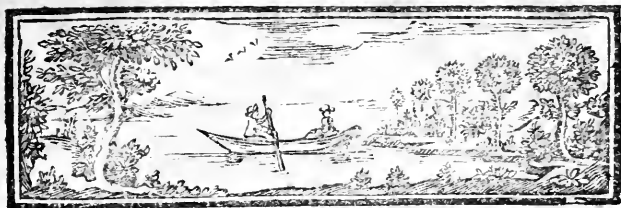
Tome I.

Gg

» qui nous manque en talens : jugez, Messieurs ;
» combien nous sommes honnêtes gens.

» Aussi nous avons été très-mortifiés , lorsque
» nous avons su qu'on accusoit *la Jeune Grecque*
» d'être la même que *la Fille d'Aristide* ; mais
» quand *la Fille d'Aristide* paroîtra , nous ver-
» rons , avec bien plus de douleur encore ,
» qu'on ne reprochera à *la Jeune Grecque* que de
» ne pas lui ressembler «.





L A

JEUNE GRECQUE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

AGATHON, *seul.*

MAUDIT soit le jour où mon Maître
S'avisa d'habiter cette belle maison ;
Il se croit libre en ce séjour champêtre ,
Et moi je me trouve en prison .
On n'apperçoit jamais ni treille ni feuillage ;
Par conséquent le vin n'y vient que rarement :
Or, je soutiens qu'on est sans voisinage ,
Lorsque les cabarets sont dans l'éloignement.
Mais je fais un moyen pour rompre mes entraves ;
Je compte que Criton, ce grand marchand d'esclaves,

G g ij

Ce matin viendra dans ces lieux ;
 Il faut lui faire acheter Policrite :
 Sans s'en douter, mon Maître en est fort amoureux ;
 En la faisant décamper au plus vite ,
 Notre départ aussi ne fera pas douteux.

S C È N E I I.

AGATHON, CRITON.

AGATHON.

TE voilà donc, Criton ; ta vue
 Me réjouit, tes pas ne seront pas perdus.

CRITON.

Oui, crois-tu qu'en voyant la fête de Vénus ;
 Je puisse de Beautés faire bonne recrue ?

AGATHON.

Ce pays-ci n'est plein que de jolis minois ;
 L'une a le nez friand & fait de bon augure ;
 L'autre a des yeux malins, & lorgne en tapinois ;
 D'un jeune chat qui joue elle offre la peinture ;
 Portant sous son menton le petit bout des doigts ,
 Crac, au cœur aussi-tôt c'est une égratignure ;
 A leur baiser la main on s'attrape toujours ;

D'ailleurs elles semblent si franches !
 Mais ces menottes-là, si douces & si blanches,
 Va, va, crois-moi, ce sont des fleches de velours.

C R I T O N.

Nigaud, pourquoi veux-tu quitter cette campagne,
Où le plaisir sans cesse t'accompagne ?

A G A T H O N.

Mon ami, l'on n'y boit, on n'y mange jamais ;
Et moi je fais cas du solide ;
Sans lui pour moi l'amour n'a point d'attraits ;
Mon cœur est toujours sec, quand j'ai le ventre vide.

C R I T O N.

Mais pour te retirer, que faire ?

A G A T H O N.

Le voici.

Mon Maître, à ce que je soupçonne,
Est amoureux d'une personne
Qui loge tout auprès d'ici ;
C'est une jeune Grecque ; oh dame !
A l'admirer on voit tous les yeux employés.
Paroît-elle ? l'on dit d'abord, voyez, voyez.
La belle invention cependant qu'une femme !

C R I T O N.

Elle est esclave ?...

A G A T H O N.

Oui, d'un homme fort guetux ;

C R I T O N.

Elle l'aime peut-être ?

A G A T H O N.

Oh ! non, il est trop vieux.

G g iij

C R I T O N.

Il faut l'engager à la vendre.

A G A T H O N.

C'est justement ce que je veux.

Mais si mon Maître alloit rous les deux nous sur-
prendre ,Il nous soupçonneroit : tu me gênes d'ailleurs ;
J'attends l'esclave ici , qui m'a donné message
De faire & d'assortir des guirlandes de fleurs ;
Je ne les prendrai pas , je crois , sur ton visage ,
Ainsi va-t-en.

C R I T O N.

Je puis compter sur toi ?

A G A T H O N.

Oui , mais ne reparois en ce lieu qu'avec moi.

C R I T O N.

J'ai faim ; où mange-t-on ?

A G A T H O N.

Mon ami , pour bien faire ,
Va gagner ce grand bois près de ce nouveau plant ,
Tu trouveras de l'eau fraîche & du gland.

C R I T O N.

Je deviendrai trop gras avec si bonne chere.



S C È N E I I I.

A G A T H O N , P O L I C R I T È.

A G A T H O N.

V O I C I l'esclave.

P O L I C R I T È.

Hé bien , m'as-tu choisi

Des fleurs ?

A G A T H O N.

Oui , j'ai pillé le jardin de mon Maître.

P O L I C R I T È.

Cela n'est pas bien.

A G A T H O N.

Oh ! que si.

P O L I C R I T È.

Mais il se fâchera peut-être ,
Quand il saura que c'est pour moi.

A G A T H O N.

Dans ce cas , il aura
De quoi reprendre sa revanche ;
Mais voici le panier , je l'avois caché là.

P O L I C R I T È.

Comment ? il est tout plein.

A G A T H O N.

J'ai détruit une planche ,
G g iv

472 LA JEUNE GRECQUÉ ;

Qui seule vaut plus d'un talent ,
Elles brilleront plus , en vous les étalant.

(*Il renverse le panier.*)

P O L I C R I T E .

En effet , elles sont bien belles.

A G A T H O N .

Asseyons-nous sur le gazon ;
En composant des guirlandes nouvelles ,
Nous parlerons tous deux raison.

P O L I C R I T E .

Volontiers , donne ces deux roses.

A G A T H O N .

Tenez. Sangodemi , quels jolis petits doigts !
Comme je mangerois tout cela.

P O L I C R I T E .

Si tu m'oses

Toucher.....

A G A T H O N .

Oh ! je perds tête alors que je vous vois.

P O L I C R I T E .

Modere-toi , si tu m'en crois ;
Nos guirlandes sont commencées ;
Affortifions-les donc.

A G A T H O N .

C'est-là mon grand talent.

P O L I C R I T E .

Ces jacinthes , entrelacées
Avec ce chevrefeuille , auront l'air très-galant.

A G A T H O N.

Il y faudroit joindre encor ces pensées,
Votre portrait seroit plus ressemblant.

P O L I C R I T E.

De Vénus Uranie on célèbre la fête :
Ton Maître compte-t-il la voir ?

A G A T H O N.

C'est une si mauvaise tête,
Que jamais avec lui l'on ne peut rien savoir.

P O L I C R I T E.

Cette guirlande-là ; je crois, sera charmante.

A G A T H O N, *à part.*

Sa mine est éveillée, elle a des yeux d'espoir.

P O L I C R I T E.

Quoi ?

A G A T H O N.

Rien, je me parlois.

P O L I C R I T E.

La chose est fort touchante !

A G A T H O N.

Si l'on vous achetoit, seriez-vous bien contente ?

P O L I C R I T E.

M'acheter ! moi ? quel terme ! & quelle insulte !

A G A T H O N.

Eh bien ?

Moi je consens à vous prendre pour rien.

P O L I C R I T E.

Qui peut avoir cette vue insolente ?

Re_o d .

A G A T H O N.

Vous vous fâchez, je ne fais pas pourquoi :
Cela doit vous prouver que vous êtes gentille ;

J'aurois très-fort désiré, moi ,

Qu'on me vendit souvent, si j'avois été fille.

(*Philoxippe vient au fond du théâtre.*)

P O L I C R I T E.

Est-ce ton Maître enfin qui croit venir à bout
De me tirer de ce séjour champêtre ?

A G A T H O N.

Qui ? lui , vous acheter ? ce n'est pas le connoître ;
Il n'achete rien , & vend tout.

S C È N E I V.

PHILOXIPPE , POLICRITE , AGATHON.

P H I L O X I P P E.

CET éloge-là veut de la reconnoissance.

A G A T H O N , *allant au fond du théâtre.*

Miséricorde....

P O L I C R I T E *fuit.*

Haye....

P H I L O X I P P E.

Hé bien ! ma présence

Produit un grand effet..... Fripon ,

Veux-tu bien revenir ?

A G A T H O N , *loin.*

Ayez la complaisance

De ne me pas appeler par mon nom.

P H I L O X I P P E.

N'approche pas , je t'en dispense ,

Reçois mes ordres seulement.

Crisippe arrive , il faut en diligence

Préparer un appartement.

A G A T H O N , *en sortant.*Un étranger , *vivat !* & nous ferons bombance.

S C È N E V.

P H I L O X I P P E , *seul.*

J E changerois mon sort contre le sien :

Avec plaisir Policrite l'écoute ;

Né son égal , il est heureux sans doute ,

Il peut parler d'amour ; moi , je rougis du mien.

Sur un coup-d'œil aussi je m'abandonne

Au premier mouvement dont mon cœur est troublé ,

Et comme un écolier , comme un écervelé ,

Je m'avise d'aimer une jeune personne

A qui je n'ai jamais parlé ;

Mais son esprit, selon toute apparence ,
 Ressemble à son état , & tient de sa naissance.
 Je prétends lui parler ; son imbécillité

Reparera mon imprudence ,
 Et détruira l'effet de sa beauté.
 Précisément vers moi mon bonheur la renvoie ;
 Je triomphe , & déjà je sens toute la joie
 D'un cœur qui se retrouve avec sa liberté.

S C È N E V I.

POLICRITE, PHILOXIPPE.

P O L I C R I T E.

J'E me souviens qu'ici j'ai laissé mes guirlandes ;
 Avec empressement je reviens les chercher ;
 A Vénus Uranie on les porte en offrandes :
 Nous y joignons nos cœurs , afin de la toucher ;
 Le zèle fait toujours l'espoir de nos demandes.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Elle ne parle point si ridiculement.
 Pour suivons , courons-en le risque en ce moment.

(*à Policrite.*)

Quand pour offrir nos vœux le hameau vous cou-
 ronne ,
 On doit de la Déesse attendre les faveurs ;
 Vous offrez à Vénus l'hommage de nos cœurs ,
 C'est ne lui présenter que ce que l'on vous donne.

P O L I C R I T E.

A quel titre , Seigneur , pourrois-je m'en flatter ?
Sédentaire en ces lieux , soumise aux loix d'un
Maître ,

Personne ne me parle & ne peut me connaître :
Pour obtenir les cœurs , il faut les mériter.

P H I L O X I P P E , *à part.*

C'est s'en tirer fort bien ; mon malheur se décide.
(*à Policrite.*)

Esclave de Simas , il doit vous rebuter ;
Sa morale est si sèche , & son air si rigide !

P O L I C R I T E.

Ses conseils doivent m'attester
Qu'il s'intéresse à moi , puisqu'il me sert de guide.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Elle a vraiment raison , je ne puis qu'approuver ;
Cela manquoit pour m'achever.

P O L I C R I T E.

Je craindrois à la fin de vous être importune ;
Me parler si long-temps , c'est trop vous abaisser.

P H I L O X I P P E.

Non , votre façon de penser
Méritoit une autre fortune.

P O L I C R I T E.

On n'en a pas besoin quand on a du bonheur.

P H I L O X I P P E.

Vous prononcez ce mot sans en avoir l'idée.
Ne jouiriez-vous pas d'un destin plus flatteur ,

478 LA JEUNNE GRECQUE ;

Si , n'étant pas sans cesse esclave & commandée ;
Vous étiez dans un rang où l'on se fit honneur
De voir vos volontés d'un œil de complaisance ;
Et , loin de se soustraire à votre obéissance ,
Que chaque ordre de vous devînt une faveur ?

P O L I C R I T E .

D'un sort plus doux j'offrirois l'apparence ,
Et le trouble seroit peut-être dans mon cœur.

P H I L O X I P P E .

Chaque mot qu'elle dit confirme ma défaite ;
J'ai fait une sottise en voulant lui parler.

P O L I C R I T E .

Mais vous paroissez vous troubler.
Si quelque parole indiscrete
M'est échappée involontairement ,
Il faudroit l'excuser ; quelquefois l'ignorance ,
Sans le savoir , s'exprime imprudemment ,
Et c'est l'intention qui seule fait l'offense.

P H I L O X I P P E .

Non , non , vous me troublez , je vous en fais l'aveu ,
Mais c'est sans m'offenser.

P O L I C R I T E .

Vous m'étonnez encore ,
Moi vous troubler !....

P H I L O X I P P E .

Je sens que je l'adore.
Ainsi donc vous avez fait vœu
De ne jamais quitter cette cabane.

P O L I C R I T E.

Etant ce que je suis , le destin m'y condamne ;
Ce n'est point un palais que je dois habiter :
 Je crois , quelque effort que l'on fasse ,
 Que l'on ne se fait respecter ,
Qu'en se bornant au rang où notre sort nous place.
Dernièrement j'en vis un exemple éclatant :
 Vous veniez d'aller à la chasse ;
Pour voir votre Château je saisis cet instant ;
J'entrai dans un salon qui me parut un Temple ;
Ensuite je passai dans des appartemens
Que l'Art enrichissoit de divers ornemens.
J'examine avec soin , je parcours , je contemple ;
 Et j'aperçus des vases précieux
 Qui renfermoient des fleurs toutes nouvelles :
C'étoient les vases seuls qui fixoient tous les yeux ,
On dédaignoit des fleurs les couleurs naturelles.
Hélas ! dis-je , leur sort seroit plus glorieux
 D'embellir le moindre bocage ,
 Que de languir avec obscurité
Dans ces lieux où la pompe , avec son étalage ,
 Empêche de sentir l'hommage
 Qu'on doit à la simplicité.

P H I L O X I P P E.

Ah ! que j'admire en vous cette candeur aimable ;
 Ce naturel heureux , cette naïveté
Qui part d'une ame vraie & d'un cœur estimable !
Pour un homme de Cour c'est une nouveauté.

P O L I C R I T E.

Je ne suis pas la seule, en ce séjour champêtre,
 Qui de votre suffrage ait obtenu l'honneur ;
 Je le fais bien.

P H I L O X I P P E.

Vous êtes dans l'erreur.

P O L I C R I T E.

Non , non, je voudrois la connoître.
 Ne me la nommez pourtant pas.

P H I L O X I P P E.

C'est m'épargner un très-grand embarras ;
 A vous dire son nom j'aurois eu de la peine.

P O L I C R I T E.

Elle a beaucoup d'esprit ?

P H I L O X I P P E.

Oui, foyez-en certaine.

P O L I C R I T E.

Sans doute elle a des attraits merveilleux ?

P H I L O X I P P E.

Je ne puis vous le prouver mieux,
 Qu'en disant qu'elle vous ressemble.

P O L I C R I T E.

Notre jeunesse à présent se rassemble
 Au tour du Temple à Vénus consacré ;
 Je vais savoir si tout est préparé.



SCÈNE VII.

S C È N E V I I.

P O L I X I P P E , *seul.*

C'EST pour son esprit seul à présent que je l'aime ;
Et de notre entretien voilà quel est le fruit.
Je veux avoir l'honneur de me dompter moi-même,
Et , malgré ses progrès , l'amour sera détruit ,
Agathon , Agathon.....

S C È N E V I I I.

A G A T H O N , P H I L O X I P P E .

A G A T H O N , *derrière le théâtre.*

H O !

P H I L O X I P P E .

Viens.

A G A T H O N .

Je suis à table.

P H I L O X I P P E .

Tu seras assommé.

A G A T H O N , *paraissant.*

C'est un vilain dessert.

Eh bien , que voulez-vous ?

P H I L O X I P P E .

Voilà donc , misérable ;

Tome I.

H h

482 LA JEUNE GRECQUE ,

Avec quelle ardeur on me sert ?
Tu passes la journée à manger , sans rien faire.

A G A T H O N .

On dit qu'on ne devient un sujet excellent ,
Qu'en étudiant son talent ;
Le mien est de manger , je l'exerce , & j'espère
M'y distinguer un jour.

P H I L O X I P P E .

Ecoute , & réponds-moi.
Tu me paroïs l'ami de cette jeune Esclave.

A G A T H O N , *d'un air de Petit-Mâitre.*
Mais oui , comme cela , quelquefois je la voi.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Je crois que ce faquin me brave.
La connois-tu beaucoup ? parle moi vrai sur-tout.

A G A T H O N .

C'est une bonne enfant.... du moins il me le semble.

P H I L O X I P P E .

Son caractère ?

A G A T H O N .

Est doux ; quand nous causons ensemble ;
Elle paroît contente , & je lui vois du goût.

P H I L O X I P P E .

Auroit-elle un Amant ? pourrois-tu m'en instruire ?

A G A T H O N .

Ah ! je vous vois venir , vous voulez me séduire ,
Vous avez le dessein de me faire jaser.

P H I L O X I P P E.

Explique-toi , que prétends-tu me dire ?

A G A T H O N.

Rien ; l'on pourroit pourtant vous amuser ,
Si l'on n'étoit pas honnête homme.

P H I L O X I P P E.

Elle aime donc.

A G A T H O N.

Oh ! oui.

P H I L O X I P P E.

Cet Amant-là se nomme ?

A G A T H O N.

Son nom ? Ah ! c'est casser les vitres , voyez-vous.

P H I L O X I P P E.

Bourreau , que tu fais bien exciter mon courroux !

A G A T H O N.

Ma discrétion vous étonne.

J'ai des principes , moi ; je dirai seulement
Que je suis fort bien fait , que j'ai de l'agrément ;
Que je suis beau ; d'ailleurs, je ne nomme personne.

P H I L O X I P P E.

Comment , c'est toi qu'elle aimeroit ?

A G A T H O N.

Je ne suis point un sot , jamais je ne me vante :
Peut-être elle vous a confié le secret ?

P H I L O X I P P E.

Me voilà bien payé.

AGATHON.

Son regard m'épouvante.

PHILOXIPPE.

Pour t'amuser , tu t'y prends donc ainsi ?
Dans un cœur innocent tu portes des lumières.

AGATHON.

Je badinois.

PHILOXIPPE.

Tu sortiras d'ici,
Et je vais t'envoyer pour ta vie aux carrières.

AGATHON.

Miséricorde !.... En honneur, je mentois.

PHILOXIPPE.

Quoi ! le fait est donc faux ?

AGATHON.

Très-faux , je l'inventoiso.

PHILOXIPPE.

Eh bien ! tu vas avoir mille coups d'étrivières ,
Pour t'apprendre à mentir.

AGATHON.

Oh ! non , je disois vrai.

PHILOXIPPE.

Aux carrières donc sans délai.

AGATHON.

Hé , pardon , mon cher Maître !

PHILOXIPPE.

Il faut que tu choisisses.

A G A T H O N.

Que je suis malheureux ! de quel côté tourner ?
Ciel ! je me trouve entre deux précipices.

S C È N E I X.

CRISIPPE , PHILOXIPPE , AGATHON.

A G A T H O N.

Vous venez à propos pour me déterminer.

P H I L O X I P P E , *bas à l'Esclave.*

Garde-toi de parler.... Eh bon jour, donc Crisippe ?

(à Agathon.)

Toi , va-t-en.

C R I S I P P E.

Serviteur , vous semblez inquier.

P H I L O X I P P E.

Non , ce n'est rien.

A G A T H O N.

Je vais vous instruire du fait.

P H I L O X I P P E.

Pour peu que d'un seul mot ta langue s'émancipe...

C R I S I P P E.

Ce drôle a bien l'air d'être un coquin en effet.

A G A T H O N.

Grand merci. Vous saurez enfin que Philoxippe...

H h ij

P H I L O X I P P E.

Ne nous romps pas la tête, & fors.

C R I S I P P E.

Accordez-moi

Sa grace.

P H I L O X I P P E.

Volontiers.

A G A T H O N.

Mon dos l'échappe belle.

P H I L O X I P P E, *à part.*

Que je souffrois !

C R I S I P P E.

Je puis.

A G A T H O N.

Quand vous faurez pourquoi

Mon Maître m'a cherché querelles

Vous verrez si....

C R I S I P P E.

Je vais me mettre contre toi.

A G A T H O N.

De mon pardon la faveur m'est bien chere ;
J'ai cependant beaucoup de regret à me taire ,
Et je suis un trésor pour les gens curieux.



SCÈNE X.

CRISIPPE, PHILOCRITE.

CRISIPPE.

Bon jour, mon cher ami, je suis comblé de joie
De passer quelques jours avec vous dans ces lieux.

PHILOXIPPE.

Ce temps pour moi sera bien précieux :
Mais si loin de chez vous quel hasard vous envoie ?

CRISIPPE.

Le désir de vous voir est mon premier objet ;
Mais j'ai de plus des affaires pressantes.
Je viens faire enfermer un fort mauvais sujet ;
C'est un de mes neveux, dont les mœurs indécentes
Pourroient déshonorer le sang dont il né.

Dans une terre confiné,
D'un simple Villageois il adore la fille ;
Cette sottise-là me force à le punir,
Pour empêcher & prévenir
Un hymen qui feroit du tort à sa famille.

PHILOXIPPE, *à part.*

Je mériterois bien que l'on m'en fît autant.

CRISIPPE.

Vous êtes homme sage, & m'approuvez, je pense.

PHILOXIPPE.

Sans doute ; je le plains pourtant.

H h iv

C R I S I P P E.

Il est votre voisin ; s'il eût eu la prudence
De vous voir fréquemment , il se fût fait honneur ;
Vous l'auriez détourné de son extravagance.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Il ne pouvoit pas mieux choisir son Gouverneur.

C R I S I P P E.

Mais cessons d'en parler , il n'en vaut pas la peine ;
Quand vous reverra-t-on ?

P H I L O X I P P E.

Incessamment , je crois ;
A la campagne , un jour paroît une semaine ;
Celle-ci me déplaît.

C R I S I P P E.

Eh bien ; vendez-la moi !
J'ai de l'argent qui m'embarasse ,
Et je n'en puis faire un meilleur emploi.

P H I L O X I P P E.

Je consens de bon cœur que le marché se fasse.

C R I S I P P E.

Combien l'estimez-vous ?

P H I L O X I P P E.

Cent cinquante talens.

C R I S I P P E.

Cette acquisition convient à tous mes plans.

N'avez-vous pas dans votre voisinage
Un certain Philosophe , une espece de Sage
Que l'on nomme Simas ?

Il est vrai, vous voyez

Sa demeure.

C R I S I P P E.

Mes pas seront bien employés ;

Il entre pour beaucoup aussi dans mon voyage :

Son pere , comme un sot , mourut banqueroutier ;

Me devant cent talens , son fils doit les payer.

J'ai découvert le lieu de sa retraite ,

Et je prétends qu'il fasse honneur à cette dette.

P H I L O X I P P E.

Philosophe indigent , Simas ne craindra rien ;

Il n'a pas un effet pour que l'on se nantisse :

Lorsque l'on n'a que la vertu pour bien ,

On ne craint point qu'on la saisisse.

C R I S I P P E.

Ce mot de Philosophe est un terme enchâssé

Qu'on affiche par prévoyance.

Voit-on tout son bien éclipser ?

C'est en grands sentimens que l'on fait sa dépense ,

Et la Philosophie est un état forcé ,

Qui sert de faste à l'indigence.

P H I L O X I P P E.

Il faut l'entretenir , vous saurez ce qu'il pense ;

Vous verrez quel parti vous en pourrez tirer.

Mais voici les Bergers , ils viennent célébrer

Une fête en l'honneur de Vénus Uranie ;

D'abord qu'elle sera finie ,

Chez Simas il faudra tâcher de pénétrer.

SCÈNE XI.

CRISIPPE, PHILOXIPPE.

(La jeunesse du Hameau paroît conduite par Policrite, Crisippe l'admire, & vers le milieu de la fête, il tire Philoxippe à l'écart, & dit :)

CRISIPPE.

QUEL est ce jeune objet ? j'aime son air modeste ;
La vertu, la douceur, brillent dans son maintien.

PHILOXIPPE.

Ce n'est qu'une Esclave.

CRISIPPE.

La peste,
Je ferois volontiers le sien.

PHILOXIPPE.

Elle feroit flattée en sachant sa conquête.

CRISIPPE.

On la nomme ?

PHILOXIPPE.

Attendez qu'on finisse la fête.

CRISIPPE, à part.

Il en est amoureux, je veux le supplanter.

PHILOXIPPE.

Il aime Policrite, il faut l'en dégôûter.

C R I S I P P E.

Grace au Ciel, la fête est finie ,

Parbleu, je ne m'en dédis pas :

Cette Esclave est jolie au moins, mais très-jolie !

Quel est son Maître ?

P H I L O X I P P E.

C'est Simas.

C R I S I P P E.

Simas ! ah ! quel bonheur ! j'en ai l'ame ravie ;

Je vais le trouver de ce pas.

P H I L O X I P P E.

Que faites vous ?

C R I S I P P E.

Il peut se tirer d'embaras ;

Je vais lui proposer.

P H I L O X I P P E.

Non, je vous en supplie ;

Je devine à peu près la proposition ,

Vous lui voulez ôter la douceur de sa vie.

C R I S I P P E.

Il n'importe ; aimât-il l'Esclave à la folie ,

C'est un effet à vendre en cette occasion ;

Je vais dans le moment lui parler de maniere....

P H I L O X I P P E , *vivement.*

Vous réussiriez mal ; chargez moi de ce soin.

Dans un cœur vertueux l'infortune est altiere ,

Vous le révolteriez ; mais je saurai de loin ,

Sans l'offenser , traiter cette matiere.

J'aurai peut-être l'art de fléchir son esprit.
 L'adversité résiste aussi-tôt qu'on l'aigrit ;
 Mais lorsqu'on la ménage & qu'on la considère ,
 La bonté l'adoucit , l'humanité l'éclaire ,
 Et l'on en obtient tout , d'abord qu'on l'attendrit.

C R I S I P P E.

Hé bien ! chez vous je vais donc vous attendre :
 S'il n'entend pas raison , au plus tard aujourd'hui...
 C'est à vous seul alors que je saurai m'en prendre ;
 Vous ferez caution , & vous paierez pour lui.

S C È N E X I I.

P H I L O X I P P E , *seul.*

IL faut absolument que ce projet échoue.
 Policrite à jamais partirait de ces lieux !
 Le malheur de Simas me paroîtroit affreux ,
 Et je dois l'empêcher ; mais lorsque je m'en loue ,
 Ce n'est que mon amour qui me rend généreux ;
 Oh ! je veux m'en rendre le maître.
 Je vais trouver Simas , sans pourtant le connaître ,
 Et l'obliger , sans nul égard pour moi.
 Les intérêts d'autrui doivent être les nôtres ;
 Il faut sans balancer faire du bien aux autres ,
 Et la meilleure part en est toujours pour soi.

(*Il frappe à la porte de la cabane.*)



S C È N E X I I I.

S I M A S , P H I L O X I P P E.

S I M A S.

EH quoi ! c'est vous, Seigneur ? A quelle circonstance

Puis-je devoir l'honneur que je reçois ?

(à part.)

Je m'en doute à peu près.

P H I L O X I P P E.

Avec impatience ,

Depuis long-temps chez vous désirant d'être admis ,

Je veux mériter d'être au rang de vos amis.

S I M A S.

Seigneur , l'amitié veut un peu plus d'équilibre ;

Son lien le plus fort vient de l'égalité :

Lorsque l'on veut s'unir avec intimité ,

Il faut former ce nœud , sans cesser d'être libre ,

Et que tous les devoirs ne soient pas d'un côté.

Précisément , c'est le cas où nous sommes ;

Je vous dois tout , suivant le préjugé des hommes.

De vous à moi l'espace est infini ,

Et l'amitié demande un terrain plus uni.

P H I L O X I P P E.

Moi , j'en conçois une autre idée ;

Et je crois quelle n'est jamais mieux décidée

Qu'entre les états différens.

Le plaisir d'obliger la rend bien plus aimable ;
Et l'on ignoreroit ce charme inexprimable ,
Sans la diversité des rangs.

S I M A S.

Je n'ai besoin de rien dans cette solitude ;
Je passe tous mes jours sans être remarqué ,
Je les consacre aux douceurs de l'étude ,
Et je suis vertueux , sans être critiqué.

P H I L O X I P P E.

Je respecte beaucoup votre philosophie :
Mais pourriez-vous , avec tranquillité ,
Vous voir priver d'une jeune Beauté
Qui peut-être adoucit votre misanthropie.

S I M A S.

Ah ! je fais à présent quel motif vous conduit ;
Et , sans être bien fin , je vois , sans contredit ,
Que votre politesse a la franchise Grecque ;
Que vous ne venez pas ici pour mon esprit ,
Ni pour rendre visite à ma bibliothèque.

P H I L O X I P P E.

C'est votre intérêt seul que j'aime & que je veux ;
Et pour vous le prouver , je vais être sincère.
Vous êtes menacé d'une fâcheuse affaire ,
Et je me croirois trop heureux
Si je pouvois vous être nécessaire.

S I M A S.

Vous paroissez vraiment zélé pour moi ,

J'en remercierai Policrite ;
Et lorsqu'on peut avoir telle Esclave c'est soi ,
Convenez donc qu'on a bien du mérite.

P H I L O X I P P E .

Ah ! si vous connoissiez le prix de cet objet !
Craignez que l'on ne vous en prive ;
Vous êtes sur le point d'avoir à son sujet
L'inquiétude la plus vive.
Je connois vos malheurs , je sais que vous devez ;
On peut vous découvrir dans ce lieu solitaire ,
Et l'on vous contraindrait alors à vous défaire
De l'Esclave que vous avez.

A cette extrémité vous seriez trop sensible ;
De ce dernier revers je veux parer les coups :
Si l'on vient vous troubler dans ce séjour paisible ,
Ne vous alarmez point , je répondrai pour vous.

S I M A S .

Vos procédés sont beaux , Seigneur , je les respecte ;
Mais me connoissant peu , j'ignore quel motif
Vous fait prendre à mon sort un intérêt si vif.

Je l'avouerai , votre offre m'est suspecte ,
Je vois que l'amour est adroit ;
Vos secours sont trompeurs ; & si je les accepte ,
Policrite en ce cas est à vous de plein droit.

P H I L O X I P P E .

Pouvez-vous concevoir une telle pensée ?
Non , mon intention est désintéressée :
Qui peut à cet excès vous rendre soupçonneux ?

S I M A S.

Je connois trop les hommes , Philoxippe ,
 Il en est peu de généreux.
 Je vois depuis long-temps que la vertu chez eux
 Est souvent un moyen , rarement un principe.

S C È N E X I V.

AGATHON , PHILOXIPPE , SIMAS.

A G A T H O N.

Vous êtes supplié d'arriver à l'instant ;
 Votre dîner servi refroidit sur la table ;
 Crisippe gronde , mange , & dit qu'il vous attend.

S I M A S.

Crisippe , ô Ciel !

P H I L O X I P P E.

Voilà l'énigme véritable ,
 Et le mot deviné doit vous rendre traitable.

S I M A S.

Quel affreux contre-temps !

P H I L O X I P P E.

Vous voilà confondu.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

S C È N E X V.

S I M A S , *seul.*

F AUT-IL t'abandonner , ô cabane chérie !
Mais opposons les traits de la Philosophie
A ce revers inattendu :
Sous un ciel plus ferein allons passer ma vie ;
Dans des lieux où l'honneur ne soit point combattu ;
Le Sage trouve sa patrie
Par-tout où regne la vertu.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIERE.

P O L I C R I T E , S I M A S.

P O L I C R I T E.

Q'EST-IL donc arrivé , Seigneur ?
 L'air triste où je vous vois me remplit de douleur ;
 Je n'ose qu'en tremblant pénétrer le mystere.

S I M A S.

Approchez , Policrite , & ne me craignez pas.

P O L I C R I T E.

La crainte est ce qu'on sent pour un Maître sévère :
 Je naquis , il est vrai , dans l'état le plus bas ;
 Mais bien loin de trouver mon infortune amere ,
 J'en goûte mieux les dons que vous daignez me faire ;
 Le plus tendre respect m'attache sur vos pas ,
 Et je vous crains, Seigneur, comme l'on craint un pere.

S I M A S.

Le moyen le plus sûr de faire mon bonheur ,
 Est de sentir combien vous m'êtes chere ;
 Je vois avec plaisir dans votre caractère ,
 De la sagesse avec de la douceur.

P O L I C R I T E.

Je ne les dois qu'à vous ; vous avez l'habitude
De joindre à vos leçons des exemples parfaits :
Mon cœur fut de tout temps l'objet de votre étude ;
Y lire des vertus , c'est y voir vos bienfaits.

S I M A S.

Eh bien ! pour me marquer votre reconnoissance ,
Confiez-moi tout ce que vous pensez.
Policrite , vous rougissez ,
Vous m'en dites beaucoup en gardant le silence.

P O L I C R I T E.

Mais , Seigneur

S I M A S.

Je connois vos nouveaux sentimens ;
Sans le savoir encor vous les avez peut-être.
Je vous ai remarquée , & j'ai cru reconnoître
Plus d'étude & plus d'art dans vos ajustemens.
Autrefois vous n'alliez au bord d'une fontaine
Que pour vous y défaltérer ;
Un dessein différent à présent vous y mene ;
Vous n'en cherchez , dit-on , que pour vous admirer.
Jadis en ondes négligées
Vos longs cheveux étoient flottans ;
En tressés maintenant avec art arrangées ,
Vous leur donnez pour nœud les trésors du printems.
Qui vous fait renchérir ainsi sur la Nature ?

Je n'en puis pas être l'objet ;
Vous me plaisez autant sans fleurs & sans parure :
Policrite , parlez , vous avez un projet.

I i ij

P O L I C R I T E.

J'ai conduit aux autels votre aimable jeunesse ;
Et je m'étois parée en l'honneur de Vénus.

S I M A S.

Votre ferveur s'accroît pour la Déesse ;
Elle reçoit de vous des vœux plus assidus.

P O L I C R I T E.

Vous doutez que je sois sincère ;
Vous me parlez avec obscurité :
Aurois-je eu le malheur, Seigneur, de vous déplaire ?
Daignez vous expliquer avec plus de bonté.

S I M A S.

Cette cabane solitaire ,
Afile de l'honneur & de la pauvreté ,
Vous est-elle odieuse , ou vous est-elle chère ?

P O L I C R I T E , *vivement.*

Quoi ! vous voudriez la quitter ?

S I M A S.

A ce que je puis voir , vous en feriez fâchée.
Convendez qu'à ce lieu vous êtes attachée ,
Depuis que Philoxippe est venu l'habiter.

P O L I C R I T E.

Je ne le cache pas , son caractère affable ,
Beaucoup plus que son rang , me le fait estimer.

S I M A S.

Il vous a déclaré qu'il vous trouvoit aimable ?

POLICRITE.

Il est vrai....

SIMAS.

Votre cœur n'est pas loin de l'aimer ?

POLICRITE.

Je l'aime tout-à-fait , Seigneur , je vous l'avoue.

SIMAS.

Quoi ! vous l'aimez , Policrite ?

POLICRITE.

Est-ce mal ?

SIMAS.

Voilà bien l'amour propre & son penchant fatal ;
Vous vous défiez peu d'un Amant qui vous loue.

POLICRITE.

Rassurez-vous , je connois mon penchant ;
Et j'en suis plus en garde sur moi-même.

SIMAS.

Vous devez l'oublier par un effort extrême ;
Car enfin de ces lieux il faut fuir sur le champ.

POLICRITE.

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

SIMAS.

L'infortune.

Crisippe est arrivé ; sa présence importune
A quitter ces climats doit me déterminer.
Mon pere paroissoit être dans l'opulence ;
J'y fus trompé moi-même , & je fis l'imprudens
De m'en rendre héritier sans rien examiner.

Je trouvai qu'il avoit moins de bien que de dettes ;
 Sur-tout à ce Crisippe il devoit cent talens :
 J'échappai dans ces lieux à ses soins vigilans ;
 Ma femme me suivit au fond de ces retraites ;
 J'y fus trop convaincu de ses vrais sentimens ;
 Elle aima mieux souffrir l'excès de la misere ,
 Que de se dépouiller , dans son ardeur sincere ,
 De ce portrait de moi , garni de diamans ,
 Dont jamais son amour ne voulut se défaire.

P O L I C R I T E .

Seigneur , de tous les dons que j'ai reçus de vous ,
 Ce portrait à mes yeux paroîtroit le plus doux.

S I M A S .

Je fais ce que je dois , lorsque je vous le donne ,
 Il vous appartient plus qu'à moi.

P O L I C R I T E .

Comment ? ...

S I M A S .

Ce discours vous étonne ?
 J'en fais le véritable emploi.
 Policrite , apprenez combien vous m'êtes chère ;
 Ce portrait à vos yeux présente votre pere.

P O L I C R I T E .

Ah ! mon cœur me disoit donc vrai :
 Mais pourquoi si long-temps m'en avoir fait mystere ?
 Doutiez-vous de mon caractère ?
 Vouliez-vous en faire l'essai ?

S I M A S.

Si je vous ai caché de qui vous êtes née ,

C'éroit par un excès de l'amour paternel.

J'ai voulu vous sauver le passage cruel

D'un changement de destinée.

Lorsque l'on n'a connu que l'état du malheur ,

A ses traits éteints notre ame s'accoutume ;

Les seuls revers affectent notre cœur :

L'infortune paroît tirer son amertume

Des droits que l'on avoit de prétendre au bonheur.

S C È N E I I.

AGATHON, POLICRITE, SIMAS.

A G A T H O N.

J'E vous annoncé une belle visite ;

C'est celle de Crisippe ; il vient exprès pour vous :

C'est un homme d'un vrai mérite ;

Il ne vous nomme pas sans se mettre en courroux ;

Il s'évapore en vives apostrophes ,

Et puis après il dit que vous avez du bon ,

Vous place au rang des plus grands Philosophes ,

Mais qu'avec tout cela vous êtes un fripon.

S I M A S.

Insolent....

A G A T H O N.

Doucement ; la sagesse s'anime :

Un Philosophe doit ignorer tous ces mots ;

504 LA JEUNE GRECQUE ;

Les prononcer , c'est sortir du régime.
Je fais bien quel sujet trouble votre repos ;
Vous avez peur de perdre Policrite ;
Une Esclave devient le bien d'un créancier :
Mais si vous approuvez un tour que je médite ,
Votre brutal pourra jurer , crier ,
Vous aurez le plaisir de ne le pas payer ,
Et cependant vous serez quitte.

S I M A S.

Eh ! pourroit-on savoir quel est ce beau moyen ?

A G A T H O N.

Le voici. Dans ce lieu Crisippe va paroître.
Moi je prendrai Madame par la main ;
Il en fera surpris , peut-être ;
Vous direz que c'est moi qui suis l'objet chéri ,
Qu'elle n'est plus esclave , & m'a pris pour mari ;
Même , si vous voulez , cela pourra bien être.

P O L I C R I T E.

Ce mariage-là seroit bien assorti.

A G A T H O N.

Apparemment ; je suis un excellent parti ,
Tous les jours je vole mon Maître.

S I M A S.

Que deviendrois-je moi ?...

A G A T H O N.

Vous seriez en prison

Tout le reste de votre vie ;
Tout n'est-il pas égal pour la Philosophie ?

S I M A S.

Cet expédient est très-bon ,

(à part.)

Mais va-t-en ... A quel point l'infortune humilie!

A G A T H O N.

Je pars ; mais j'en aurai raison.

S C È N E I I I.

CRISIPPE , POLIXITE , SIMAS.

C R I S I P P E.

J E vous trouve à la fin : j'imagine la peine
Que je vous fais en venant dans ce lieu ;
Il ne sera pas dit , morbleu ,
Que Crisippe aura fait une recherche vaine.

S I M A S.

Que me demandez-vous pour accommodement ?

C R I S I P P E.

De l'argent bien compté me plairoit en paiement ;
A son défaut , je veux que l'on me livre
Bien plus qu'il ne m'est dû , pour mon nantissement ;
Car , après tout , je suis facile à vivre.

S I M A S.

Entrez dans ma cabane , & vous n'y trouverez
Que des meubles formés des mains de la Nature.
La mousse de nos bois , les gazons de nos prés ,

Sont des sièges charmans, sans vernis, sans sculpture :
La vanité s'assied sous des lambris dorés,
Et le bonheur choisit des berceaux de verdure.

C R I S I P P E.

Tous ces beaux meubles-là ne me tentent jamais ;
Mais pour cette personne , elle est vraiment jolie :
J'ai , pendant votre fête , examiné ses traits ;
Elle offroit des présens à Vénus Uranie.

P O L I C R I T E.

Il est vrai....

C R I S I P P E.

La Prêtresse étoit très-bien choisie ;
J'ai tout d'abord été frappé de ses attraits.

P O L I C R I T E.

Seigneur....

C R I S I P P E.

Il faut qu'elle fasse partie
Dans la liste de vos effets ;
Tenez si vous voulez je ferai la folie
De ... Cependant de l'argent vaudroit mieux.

P O L I C R I T E.

La réflexion est galante.

C R I S I P P E.

Quel minois ! je ne puis en détourner les yeux.
En vivant avec moi seriez-vous bien contente ?

P O L I C R I T E.

Oh ! non , Seigneur....

CRISIPPE.

Elle a la réplique plaisante ;
Allons , pour mon paiement je m'en contenterai ;
Quand elle m'ennuiera , je pourrai la revendre.

SIMAS.

A cet accord je ne puis pas me rendre.

CRISIPPE.

Parbleu , je vous y forcerai ;
(*bas à Policrite.*)
Vous voyez comme je vous aime.

POLICRITE.

Je le vois bien.

CRISIPPE.

J'ai trop de sensibilité.

SIMAS.

Insolvable envers vous , je perds ma liberté ;
Vous pouvez m'emmener.

CRISIPPE.

Policrite de même ?

SIMAS.

Non , je vous en réponds.

CRISIPPE.

Je veux savoir pourquoi.

Quelle est-elle ?

SIMAS.

Depuis le moment qu'elle est née ,
En qualité d'esclave elle habite chez moi ;
Mais je me suis fait une loi ,

De corriger sa destinée.

Elle a gagné mon cœur par la candeur du sien ;
Ses bonnes qualités ont formé le lien
Qui me la font chérir comme ma propre fille.

J'ai toujours cru que tous les gens de bien
Ne devraient composer qu'une même famille.

C R I S I P P E.

C'est parler tout au mieux ; mais malheureusement
Cette famille-là tous les jours diminue.

P O L I C R I T E.

Oui, l'on voit peu de gens qui pensent noblement.

C R I S I P P E.

Fort peu. Mais nous perdons notre affaire de vue.

S I M A S.

Que Philoxippe soit notre arbitre aujourd'hui.

P O L I C R I T E, *vivement.*

C'est un homme équitable & sage.

C R I S I P P E.

Vous avez confiance en lui,
Et vous faites bien ; c'est dommage
Qu'à tromper votre sexe il trouve tant d'attraits.
(*à part.*)

Tâchons de le détruire.

P O L I C R I T E.

Un tel discours m'étonne.

C R I S I P P E, *à part.*

La pauvre petite personne
Auroit-elle déjà donné dans ses filets ?

S I M A S.

Mais....

C R I S I P P E.

A mille travers cet homme s'abandonne ;
 D'être Amant & perfide il s'est fait un métier ;
 Il fait donner à la supercherie,
 Des graces, un tour neuf, un esprit singulier ;
 Et tout Sparte convient, qu'en fait de tromperie
 Il fera toujours le premier.
 Il a fait là-dessus des recherches secretes ;
 On trouvoit tout particulier ;
 Mais l'on peut dire aussi qu'il s'y livre en entier ;
 Comme à des Sciences abstraites.
 Il a l'art de connoître & de concilier
 Les esprits opposés & les humeurs contraires ;
 Timide & confiant, triste & gai tour à tour,
 Il fait toujours à point varier ses manieres,
 Et, souple à se montrer dans un différent jour ;
 Prend l'air & le maintien de tous les caracteres.

P O L I C R I T E.

Ce portrait me confond.

C R I S I P P E.

Eh bien ! il est flatté.

P O L I C R I T E.

C'est un monstre à bannir de la société.

C R I S I P P E.

Et chacun veut l'avoir : ce n'est pas qu'on ne sache
 L'infailible malheur des folles qu'il s'attache ;

510 LA JEUNE GRECQUE;

Mais c'est un air, une prétention,
C'est se tirer de la classe commune;
L'indécence devient une illustration,
Et l'on se perd de réputation
Pour tâcher d'en acquérir une.

S I M A S.

Oui, vraiment, c'est ainsi qu'on s'illustre aujourd'hui.

C R I S I P P E.

La dernière tête tournée
Se nomme Cytheride; elle est folle de lui:
Quand elle vous saura dans ces lieux confinée,
Peut-être que dès aujourd'hui
Vous la verrez jaillir & dechaînée;
Rien ne pourra la retenir.
Il n'est point de moyens qu'alors, en femme habile,
Elle n'emploie afin de parvenir
A vous forcer de quitter cet asile.

P O L I C R I T E.

Il en est un bien simple, elle n'a qu'à venir.



SCÈNE IV.

AGATHON, CRITON, POLICRITE,
SIMAS, CRISIPPE.

AGATHON.

SEIGNEUR, dans un instant Simas peut être quitte;
Je ne fais pas comment ce Sage-là fera
Pour ne pas vous payer; car je lui facilite
Un moyen singulier dont il profitera:
Ce Marchand vient exprès acheter Policrite.

CRITON.

J'en donnerai tout ce que l'on voudra.

SIMAS.

Quel embarras!

POLICRITE.

O Ciel!

AGATHON, à *Crisippe*.

Comme elle est interdite!

CRISIPPE.

Hé bien! Simas, comment vous excuser?

AGATHON, à *Policrite*.

Ah! voilà ce que c'est que de me refuser.

CRISIPPE.

D'Esclaves en ces lieux avez-vous une fuite?

CRITON.

Oui, Seigneur.

CRISIPPE.

Qu'à mes yeux la troupe soit conduite ;
Si quelqu'une me plaît , je pourrai l'acheter
De l'argent de Simas.

CRITON.

Je vais vous contenter.

SIMAS.

Pouvez-vous acheter une Esclave à votre âge ?

CRISIPPE.

Cela fait oublier souvent que l'on est vieux ;
C'est , en vérité , grand dommage
Que cela soit devenu si coûteux.

SCÈNE V.

CRISIPPE, CRITON, AGATHON, SIMAS :

(*Criton revient avec les Esclaves , elles dansent après
le divertissement.*)

CRISIPPE.

TOUTES me paroissent charmantes ;
Je ne ferois qu'embarrassé du choix :
La valeur s'en monte , je crois ,
A des sommes exorbitantes ?

CRITON.

Deux cents talens.

CRISIPPE.

C R I S I P P E.

Hé bien ! elles me plaisoient fort ,
Elles ont de grands yeux capables de surprendre ;
Mais en sachant le prix que vous voulez les vendre ,
Ces yeux-là m'ont paru rapetisser d'abord.

A G A T H O N.

Concluez le marché de notre jeune Grecque ;
Songez que vous avez sur elle une hypothèque.

S I M A S.

Non , Policrite est libre , & je le prouverai.

C R I S I P P E.

Oui , mais en attendant je m'en emparerai.

P O L I C R I T E.

Tous les honnêtes gens , devenus mes arbitres ,
Sauront me respecter , en apprenant mes titres.

S I M A S.

Si c'étoit un dépôt qui m'eût été remis ?

A G A T H O N.

Cela se peut , à Sparte il avoit des amis ;
On se souvient encor , dans beaucoup de familles ,
De son ton patelin & de ses yeux roulans ;
Et pour l'honneur de ses soins vigilans ,
Peut-être il tient ici pension pour les filles.

C R I S I P P E.

Agathon rend justice à vos talens.



S C È N E V I.

UN ESCLAVE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

S I M A S.

Q U E veut-on ?

L' E S C L A V E.

En ces lieux Policrite m'attire,
Et je viens tout exprès
Lui donner cette lettre.

P O L I C R I T E.

Et qui peut me l'écrire ?

L' E S C L A V E.

Il m'est expressément défendu de le dire.

P O L I C R I T E.

Reprenez-la.

C R I S I P P E.

Lisez, & vous pourrez après
Vous fâcher s'il le faut.

S I M A S.

Je pense assez de même.

P O L I C R I T E.

Hé bien ! dans ce cas-là, lisez-la donc vous-même.

S I M A S *prend la lettre, & lit.*

» Policrite, quoique vous n'ayez pas les senti-
mens d'une Esclave, vous êtes cependant sur le

» point d'en effuyer tous les chagrins. On voudroit
» vous les épargner , & prévenir la douleur que
» vous auriez d'appartenir à un autre Maître que
» Simas. Le Porteur de cette lettre est chargé de
» vous remettre cent talens , si vous voulez ren-
» fermer vos jours dans le Temple voisin , consacré
» à Diane «.

P O L I C R I T E.

L'offre est d'une grande ame.

S I M A S.

Et l'on ne peut savoir

Quel est le nom de la personne

Qui veut que Policrite ait tout à lui devoir ?

L' E S C L A V E.

Non , mais j'ai cent talens , faut-il que je les donne ?

S I M A S.

Sur cet article-là je me consulterai ;

Il faut que Policrite y pense , y réfléchisse ;

Quelque parti qu'elle choisisse ,

Avant la fin du jour je vous en instruirai.

P O L I C R I T E.

Mais ordonnez que cet Esclave sorte ,

'Aussi bien qu'Agathon , il me blesse les yeux.

A G A T H O N.

Lorsque l'on me permet de sortir par la porte ,

Moi , je trouve toujours le monde gracieux.



S C È N E V I I.

POLICRITE, CRISSIPPE, SIMAS.

C R I S I P P E.

MON oracle se vérifie ,
Cytheride nous joue un tour de sa façon.

P O L I C R I T E.

Quoi ! c'est elle qui veut que j'accepte ce don ?

C R I S I P P E.

En doutez-vous ? je vous le certifie.
Pour se venger d'un Amant qui l'oublie ;
Elle emploie un moyen qui n'est pas rebattu ;
C'est la première fois qu'on voit la jalousie
Prendre les traits de la vertu.

P O L I C R I T E.

A remplir ses desseins je suis déterminée ;
Chrisippe, je vous promets bien
Que, dans le cours de la journée ,
Simas ne vous devra plus rien.

C R I S I P P E.

Quoi ! vous ensevelir dans un si triste asile !

P O L I C R I T E.

Cette tritelle-là n'est pas ce que je crains ;
Par cet expédient Simas sera tranquille ,
Et tous mes jours alors seront purs & sereins.

C R I S I P P E.

Allons, savez-vous bien que vous me touchez l'ame?

S I M A S.

Vos sentimens surpassent mes bienfaits.

C R I S I P P E.

Cela feroit une très-bonne femme,

Elle vivroit à peu de frais.

(à *Simas.*)

Je parierois qu'elle est fort économe.

S I M A S.

Je vous en réponds bien.

C R I S I P P E.

Elle est donc dans mon goût,

Et vous l'avez formée à se passer de tout.

S I M A S.

Mais il le falloit bien.

C R I S I P P E.

Vous êtes un grand homme,

Elever des enfans est votre vrai talent ;

Voilà ce qui s'appelle un sujet excellent ;

Sa physionomie est vraiment assez fine ;

Je la crois douce : elle a pourtant un air malin ;

J'aime ces mines-là.... Dans l'instant j'imagine,

Et peut-être qu'au fond j'y trouverai du gain ;

Oui-dà, j'irai chez vous vous dire mon dessein,

Vous saurez le sujet à qui je la destine.



SCÈNE VIII.

POLICRITE, SIMAS.

SIMAS.

UN foible espoir vient m'éclairer,
Voudroit-il par l'hymen?... Je goûterois la chose.

POLICRITE.

A Diane, Seigneur, je vais me consacrer.

SIMAS.

Oh! non pas, s'ils vous plaît, c'est à quoi je m'oppose;
J'admire, je respecte, & défends ce projet.

POLICRITE.

Votre bonheur est mon unique objet;
Mais pourquoi cachez-vous mon nom & ma famille?
Déclarez au plutôt que je suis votre fille.

SIMAS.

Je m'en garderai bien, on nous sépareroit.

POLICRITE.

Comment?...

SIMAS.

De ce malheur rien ne nous pareroit;
Si-tôt qu'un débiteur à Sparte est insolvable,
Tous ses enfans sont esclaves de droit;
Le créancier inexorable
Se fait ainsi payer ce qu'on lui doit,

P O L I C R I T E.

Que cette loi me paroît effroyable !
Mon pere m'est si cher, & l'on m'en priveroit !
Je vous réponds du plus profond secret.

S I M A S.

Pour rejoindre Crisippe en ces lieux je vous laisse ;
Evitez Philoxippe , homme frivole & fin ;
Il est faux par état , il trompe avec adresse ,
Etourdit l'amour-propre , & séduit la sagesse ,
Moins pour en être heureux , que pour en être vain.

S C È N E I X.

P O L I C R I T E , *seule.*

PLUS de la politesse il aura l'apparence ,
Plus je m'en garderai , je me le promets bien.
Je l'apperçois , il faut fuir sa présence.



SCENE X.

PHILOXIPPE, POLICRITE.

PHILOXIPPE.

Vous fuyez....

POLICRITE.

Oui sans doute, & par indifférence.

PHILOXIPPE.

Moi je pense pour vous un peu différemment.

POLICRITE.

Fort bien, nous y voilà.

PHILOXIPPE.

Jeune, jolie & sage,

Devriez-vous ici languir obscurément ?

POLICRITE.

Que voulez-vous ? c'est mon amusement.

PHILOXIPPE.

Vous voulez donc toujours vivre dans l'esclavage ?

POLICRITE.

Que puis-je désirer ? tous mes jours sont heureux,

Simas n'est point un Maître impérieux,

C'est un ami comparissant & tendre,

Qui fait parler au cœur, qui fait s'y faire entendre,

Qui cherche à soulager les peines qu'il y voit,

Sans rien exiger , sans prétendre
Qu'on lui fasse aucun gré du bonheur qu'on lui doit :

P H I L O X I P P E.

Ce portrait-là présente un Maître moins qu'un pere.

P O L I C R I T E.

Vous avez bien raison.

P H I L O X I P P E.

Ah ! qu'un fidele Amant

Qui vous adoreroit & qui sauroit vous plaire ,
Goûteroit en ces lieux un sort doux & charmant !
Pour votre bienfaiteur rempli de complaisance ,
Se faisant de Simas un ami respecté ,
On lui rapporteroit votre félicité ,
Et l'on partageroit votre reconnoissance :

Vivant toujours avec intimité ,
Pensant trop bien pour voir de l'inégalité
Dans le rang & dans la naissance ,
L'amour se soutiendrait par la sincérité ,
L'amitié par la confiance.

Des mêmes sentimens la douce intelligence
Etabliroit le calme & la sérénité.
Un tel commerce , exempt de toute inquiétude ;
En liant les esprits , produiroit la gaieté ,
Et l'on réuniroit , sans peine & sans étude ,
Les charmes de l'amour & de la solitude
Avec les agrémens de la société.

P O L I C R I T E.

Voilà précisément le langage perfide
Dont on m'a si bien peint le dangereux attrait ;

522 LA JEUNE GRECQUE ;
Voyez son air touché ; diroit-on qu'en effet
C'est la fausseté qui le guide ?

P H I L O X I P P E.

De mes vrais sentimens mes yeux font pénétrés,
Et du fond de mon ame ils font les interpretes.
Connoissez vos attraits, alors vous me croirez ;
Voyez-vous telle que vous êtes ;
Rendez-vous mieux justice, & vous me la rendrez.

P O L I C R I T E.

Je devois l'éviter, & malgré moi je reste.

P H I L O X I P P E.

Comment....

P O L I C R I T E.

Je veux le fuir sans le moindre délai.

P H I L O X I P P E.

Je ne me croyois pas un objet si funeste.

P O L I C R I T E.

Ciel ! peut-on être faux avec un air si vrai ?

P H I L O X I P P E.

Policrite à ce point humilié & condamné
Un cœur rempli du plus parfait amour !
Elle pourra me regretter un jour ,
Lorsque le Temple de Diane
La possédera sans retour.

P O L I C R I T E.

Un tel discours me cause une surprise extrême ;

D'où pouvez-vous savoir? Comment, vous con-
noissez

Un bienfaicteur qui se cache à moi-même?

P H I L O X I P P E.

Mais l'offre vous venant de quelqu'un qui vous aime;
Prouveroit que ses feux sont désintéressés.

P O L I C R I T E.

C'est vous dont l'amitié généreuse & timide
Se cache en obligeant? Mon cœur est transporté;
Ah! que Crisippe est un ami perfide!

P H I L O X I P P E.

On alloit disposer de votre liberté;
Il falloit vous sauver de cette extrémité.

P O L I C R I T E.

Un procédé si beau doit me rendre sincère :
Si vous saviez combien à Simas je suis chère ;
Il mourra de chagrin, s'il faut nous séparer.

P H I L O X I P P E.

S'il est d'autres moyens, daignez me les prescrire.

P O L I C R I T E.

Il en est un, mais je n'ose le dire ;
Je ne suis qu'une Esclave, & ne puis l'espérer.

P H I L O X I P P E.

Votre attente sera remplie ;
Ma conduite envers vous justifiera mes feux ;
Je veux vous rendre libre, & que l'hymen nous lie :
Je me mets au dessus du préjugé honteux

524 LA JEUNE GRECQUE;

Qui fixe la façon dont on se méfalle.
La beauté qu'on épouse en seroit mieux choisie ;
Si l'on ne recherchoit qu'une grande douceur ,
Du bon sens , préférable à l'esprit de faillie ,
De l'enjouement , jamais d'humeur ,
Et beaucoup de vertus sans généalogie.

P O L I C R I T E .

Oh ! de sa bonne foi je ne puis plus douter.

P H I L O X I P P E .

L'amour vous en assure , & c'est un bon oracle ;
Je vais trouver Simas , & le solliciter.

P O L I C R I T E .

Non, non, vous trouveriez un trop puissant obstacle ;
Mais j'en triompherai , s'il peut être détruit ;
De vos vrais sentimens je veux qu'il soit instruit.
(*elle revient.*)

J'y vole. . . . Cependant il me vient un scrupule :
Peut-être qu'en vous-même à présent vous riez
De me trouver si simple & si crédule ;
Cela seroit affreux au moins si vous trompiez....

P H I L O X I P P E .

Vous me croyez trop méprisable.

P O L I C R I T E .

De grace , ne vous fâchez pas ;
Je l'ai toujours bien dit , vous êtes estimable ;
Et dans l'instant je goûte une joie incroyable
D'aller tout de nouveau l'annoncer à Simas. ?

(*elle sort.*)

S C È N E X I.

P H I L O X I P P E , *seul.*

J E suis au comble de l'ivresse ,
Je cherchois le bonheur , cet hymen l'établit ;
On en voudroit à tort condamner la bassesse ,
L'objet est respectable , & cela me suffit ;
Dès-lors ma passion n'est plus une foiblesse ,
Et Policrite en rien ne m'avilit.
De l'agrément , de la sagesse ,
Un ame tendre & de l'esprit
Sont en amour des titres de noblesse.

S C È N E X I I.

C R I S I P P E , P H I L O X I P P E.

C R I S I P P E , *à part.*

O U I , je me détermine à l'hymen projeté :
Mais je crains Philoxippe , il dira qu'à mon âge
C'est s'embarquer avec témérité ,
Que de penser au mariage.

P H I L O X I P P E.

Vous paroissez rêveur , sans doute le neveu ,
Par sa sottise , occupe votre tête ?

C R I S I P P E.

Non , je commence même à l'excuser un peu.

PHILOXIPPE.

Comment donc?...

CRISIPPE.

Comme moi vous étiez à la fête ;
Je ne vis jamais tant de beautés qu'en ce lieu.

PHILOXIPPE.

Fort bien , quelque Bergere a fait votre conquête.

CRISIPPE.

Cela se peut.

PHILOXIPPE.

Je suis charmé de cet aveu ;
Et vous m'enhardissez pour en faire un semblable.

CRISIPPE.

Parbleu , je vous en trouve encor plus estimable.

PHILOXIPPE.

En ce moment , que vous me soulagez !

CRISIPPE.

Celle que vous aimiez sans doute est fort aimable ?

PHILOXIPPE.

Oui. C'est donc tout de bon que vous vous engagez ?

CRISIPPE.

Je suis sûr de l'aimer pendant toute ma vie.

PHILOXIPPE.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi ;
Votre exemple me justifie.

C R I S I P P E.

J'aime si follement, moi, que je me marie.

P H I L O X I P P E.

Et du moins de l'objet peut-on être éclairci ?

C R I S I P P E.

C'est Policrite.

P H I L O X I P P E.

O Ciel ! moi, je l'épouse aussi.

C R I S I P P E.

Vous vous moquez, & c'est une sottise.

P H I L O X I P P E.

J'ai sa parole.

C R I S I P P E.

Il vous faut un tuteur,

P H I L O X I P P E.

Eh bien ! moi j'obtiens que l'on vous interdise.

C R I S I P P E.

Je suis sûr de sa main.

P H I L O X I P P E.

Moi, j'ai déjà son cœur.



SCÈNE XIII.

AGATHON , CRISIPPE , PHILOXIPPE.

AGATHON.

AH ! je viens de surprendre une bonne nouvelle ;
Attendez-vous qu'elle vous confondra !

PHILOXIPPE.

Et quelle est-elle , dis ?

AGATHON.

Ce maudit sexe-là
N'est bon qu'à tourner la cervelle.

CRISIPPE.

Mais explique - toi donc.

AGATHON.

C'est un événement ...

Dès ce soir l'aventure en sera publiée.

PHILOXIPPE.

Finis.

AGATHON.

Vous connoissez cet objet si charmant ;
Cette esclave ingénue ? Ah ! qu'elle est déliée !

CRISIPPE.

Hé bien ! qu'a-t-elle fait ?

AGATHON.

Rien que de bien , vraiment ;
Apprenez qu'elle est mariée.

PHILOXIPPE.

O Ciel ! à qui ?

CRISIPPE.

C R I S I P P E.

Cela ne se peut pas.

A G A T H O N.

Le fait est tel que je l'expose ;
 Tantôt en vous quittant , la suivant pas à pas ,
 J'ai vu que de sa poche il tomboit quelque chose :
 Je n'en ai pas dit un seul mot
 J'ai ramassé d'une main preste ;
 Tenez , voyez , ceci dira le reste ,
 Voilà la peinture du sot.

P H I L O X I P P E , *voyant le portrait.*
 Quoi ! de Simas c'est l'image parlante.

C R I S I P P E.

En effet , c'est lui trait pour trait.

P H I L O X I P P E.

D'un bienfaiteur chéri l'on porte le portrait ;
 La preuve d'Agathon n'est en rien concluante.

A G A T H O N.

Lisez ces mots , voyez si c'est un bienfaiteur.

(à part.)

Je vois dans ce moment leur ame qui travaille.

P H I L O X I P P E *lit.*

„ Conservez le portrait d'un époux plein d'ardeur ;
 „ Et qu'il soit sous vos yeux moins que dans votre
 „ cœur “.

C R I S I P P E.

Que vois-je ? grands Dieux ! je suis mort.

P H I L O X I P P E.

C'est dont ainsi que l'on me raille.

Tome I,

L I

C R I S I P P E.

Cette aventure-là nous met tous deux d'accord.

P H I L O X I P P E.

Je me livre à l'excès du plus juste transport.

C R I S I P P E.

Me jouer à ce point ! j'en aurai l'ame nette ;
Sous peine de prison, Simas paiera sa dette.

A G A T H O N.

Comment ! me laisser avancer
Jusqu'à l'aimer & vouloir l'épouser !
Me commettre à ce point !

C R I S I P P E.

Je me fais une fête
De garder ce portrait.

A G A T H O N.

Tout doux ;
Il m'appartient par le droit de conquête.

C R I S I P P E.

Mais comme créancier j'ai droit sur les bijoux ;
Je vais voir la perfide , & je veux la confondre.

P H I L O X I P P E.

Voyons ce que l'ingrate osera me répondre.

A G A T H O N.

Je frémis de la voir l'objet de mon courroux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLICRITE, *seule.*

OU Simas peut-il être ? il faut que je le voie ;
Veut-il se dérober à l'excès de ma joie ?
Que j'aurai de plaisir d'exhaler à ses yeux
A quel point Philoxippe est tendre & vertueux !
Il me tarde déjà que mon cœur se déploie ;
En instruisant Simas, je vais le rendre heureux,
Je jouirai par-là de sa tendresse extrême.
Le bonheur ne devient bien vrai, bien précieux,
Qu'en le communiquant à quelqu'un qui vous aime.

SCÈNE II.

SIMAS, POLICRITE.

POLICRITE.

JE le vois, ah ! je suis au comble de mes vœux.
Mon pere, nous n'avons à craindre aucun orage,
Tous vos jours vont couler dans la tranquillité.

SIMAS.

Et moi, je vous cherchois pour fuir notre naufrage;

Ll ij

Plus que jamais je suis persécuté ;
Crisippe tout à coup a changé de langage.

P O L I C R I T E.

Mon hymen avec lui n'est donc pas arrêté ?

S I M A S.

Il s'en faut bien.

P O L I C R I T E.

Tant mieux ; ne craignez rien , mon pere ;
Croyez que ce Crisippe est un homme bien noir.

Philoxippe est tout le contraire
Du portrait qu'il en fait ; sensible par devoir ,
De ses seules vertus il tient le don de plaire ;
Bien loin de ressembler à ce qu'on en a dit ,
C'est un homme charmant , c'est un homme sincere :
Aux dépens de son cœur il n'a point son esprit ,
Sa conduite avec moi prouve son caractère.

S I M A S.

Par ce panégyrique , il est aisé de voir
Qu'il vous aime , ou du moins qu'il vous le fait
accroire.

P O L I C R I T E.

C'est un Amant sincere , il m'aime , j'en fais gloire ;
Et si vous le voulez , il m'épouse ce soir.

S I M A S.

Ah ! vous avez eu l'imprudence
De déclarer votre naissance ;
Jamais un tel secret n'eût dû vous échapper.

Il ne me croit qu'esclave.

S I M A S.

Il veut donc vous tromper ?

P O L I C R I T E.

Eh non, non, Philoxippe est estimable & tendre ;
Pour devenir époux , il se déclare Amant ;
Il vous cherche , & bientôt il doit ici se rendre ,
Pour obtenir votre agrément.

S I M A S.

Il y peut bien compter.

P O L I C R I T E.

Ah ! mon ame ravie

Se peint tous les momens que nous allons passer.
Je verrai mon époux sans cesse s'empresse
A respecter celui qui me donna la vie.
Il vous demandera vos leçons , vos avis ;
J'en suivrai mieux les siens , quand il prendra les
vôtres.

Dans sa propre maison tout vous fera soumis ;
Nous soignerons vos jours , pour rendre heureux les
nôtres.

Votre tendre amitié cimentera nos nœuds ,
Vous régnerez sur nous en pere de famille ,
Vos yeux caresseront & le gendre & la fille ;
Vous n'avez qu'un enfant , & vous en aurez deux.

S I M A S.

Tu portes dans mon cœur la douceur la plus pure ,

534 LA JEUNE GRECQUE ;
Ah ! ma fille , en effet voilà le vrai bonheur ;
Mais Philoxippe est-il si sensible à l'honneur ,
Et crois-tu le connoître assez ?

P O L I C R I T E .

J'en suis sûre ,
Oui , je vous garantis toute sa probité ;
Il vient , vous juge ez de sa sincérité ,
Et s'il est en effet capable d'imposture.

S C È N E I I I .

PHILOXIPPE , POLICRITE , SIMAS.

P H I L O X I P P E .

Je vous cherche , & je suis charmé de vous trouver ,
Pour vous bien assurer de tout ce que je pense.
Simas n'est pas de trop , il pourra m'approuver ,
Et de mes bons conseils sentira la prudence.
Lorsqu'on est à votre âge & sans expérience ,
L'orgueil produit l'excès de la crédulité.
Vous m'avez cru de vous follement entêté ;
 Vous pensiez avec complaisance ,
 Qu'oubliant toute bienfaisance ,
Mon amour m'aveugloit sur votre obscurité.
Vous aviez , je l'avoue , un air assez honnête ,
 Vos attraits sont assez piquans ;
Mais ce n'est pas au point de tourner une tête :
Vous l'avez pourtant cru pendant quelques instans ;
Un tel exemple doit servir à vous instruire ,

Et vous me devriez quelques remercîmens.
Adieu , tenez de moi l'art de vous mieux conduire ;
Une autre fois sur-tout croyez moins aux Amans.

S I M A S , à part.

Avec ce mépris-là puis-je voir qu'on la traite ,
Sans pouvoir la venger de ce trait offensant ?

P H I L O X I P P E , à Simas.

On fait bien qu'à vos yeux elle paroît parfaite ;
Corrigez-la pourtant d'être un peu trop coquette.
Cet article est pour vous assez intéressant ,
Et je dois vous donner cet avis en passant.

(Il sort.)

S C È N E I V.

P O L I C R I T E , S I M A S.

P O L I C R I T E.

AH, l'abominable homme ! ô mon pere ! mon pere !
Je demeure immobile , & je meurs de douleur.

S I M A S.

Loin de vous accabler d'une juste colere ,
Je partage & je plains l'état de votre cœur.
Il faut nous séparer , & tout nous y condamne ;
Un asile sacré vous attend chez Diane.

P O L I C R I T E.

Mon pere , ce secours n'est plus en mon pouvoir ,

L l iv

L'événement a trahi mon attente ;
 Cet éclair passager d'une ame bienfaisante
 Partoit de Philoxippe , & je n'ai plus d'espoir.

S I M A S.

Que dites-vous ? Ciel ! quel contraste étrange !
 De vices , de vertus l'homme est un vrai mélange
 Que la raison bornée a peine à concevoir.
 Vous jugez qu'à présent la fuite est nécessaire ;
 Mon esprit , prévoyant que l'infortune éclaire ,
 S'étoit à ce départ déjà déterminé ;
 Le projet est couteux ; mais , tout examiné ,

J'ai le moyen de l'entreprendre ,
 En trouvant un marchand à qui je puisse vendre
 Les brillans du portrait que je vous ai donné.

P O L I C R I T E.

C'est l'unique parti que nous ayons à prendre ;
 Je vais vous le donner avec empressement.

(Elle se fouille.)

Ah ! quel nouveau chagrin vient encor me surprendre !
 Je n'ai point ce portrait.

S I M A S.

Il est apparemment
 Dans la cabane ; allez le chercher promptement :
 Mais il feroit pour moi trop dangereux d'attendre ;
 Je serai sur le port , c'est là qu'il faut vous rendre ,
 Ne perdez pas un seul moment.

(Il sort.)



SCÈNE V.

POLICRITE, *seule.*

CETTE peinture, ô Ciel ! seroit-elle égarée ?
Car il ne me souvient en aucune façon
De l'avoir de ma poche un seul moment tirée :
Allons dans la cabane éclaircir ce soupçon.

SCÈNE VI.

AGATHON, POLICRITE.

AGATHON.

DITES-MOI, s'il vous plaît, avez-vous vu mon
Maître ?

POLICRITE.

Ton Maître ?...

AGATHON.

Eh oui, sans doute, il suit toujours vos pas ;
Par conséquent ne vous étonnez pas
En m'y voyant toujours paraître.

POLICRITE.

Ah ! tu cherches ton Maître ?

AGATHON.

Qui, je sens de l'ennui
Quand je ne le vois pas ; enfin, je vous ressemble.

Peut-on servir un monstre tel que lui ?

(Elle sort.)

S C È N E V I I.

AGATHON, *seul.*

MAIS ils sont sans façon ensemble ,
 A ce qu'il me paroît ; il faut qu'elle ait grand tort ,
 Puisqu'elle fait tant la fâchée ;
 Car lorsque je rêve au butor
 Dont elle s'est amourachée ,
 Cela me révolte si fort . . .

S C È N E V I I I.

PHILOXIPPE, AGATHON.

P H I L O X I P P E.

AH ! te voilà , depuis une heure entière
 Je te cherche , bourreau.

A G A T H O N.

Vous m'avez cherché mal ;
 Un si bon domestique est toujours nécessaire.

P H I L O X I P P E.

Oui , j'ai besoin de toi dans un point capital ,

Il faut que dans ce moment même
J'aye avec Policrite un second entretien.

A G A T H O N.

Affurément, vous réussirez bien,
Car cette fille-là vous aime,
C'est un plaisir.

P H I L O X I P P E.

Cours donc la chercher promptement!

A G A T H O N.

Je me sauve plutôt.

P H I L O X I P P E.

Quoi!

A G A T H O N.

Je crains une aubade ;
Je pourrois dans mon ambassade
N'être pas reçu déceimment.
(*Il sort.*)

S C È N E I X.

P H I L O X I P P E , *seul.*

GRACES aux Dieux , je ne suis plus Amant ;
En vérité je m'admire moi-même
D'avoir pu si rapidement
Passer d'un grand amour à la froideur extrême.



SCÈNE X.

CRISIPPE, PHILOXIPPE.

CRISIPPE.

HÉ bien, mon cher ami ! comment va votre cœur ?

PHILOXIPPE.

Tranquille. . . .

CRISIPPE.

Sur ce point je mérite la palme ;
Ah ! la perfide ! ah ! qu'elle a de noirceur !

PHILOXIPPE.

D'autant plus qu'elle y joint les traits de la douceur.

CRISIPPE.

Graces aux Dieux , nous sommes dans le calme ,
Nous n'avons plus le bandeau de l'erreur.

PHILOXIPPE.

Que j'aurois de plaisir à la voir malheureuse !

CRISIPPE.

Ah ! je compte avant peu vous le faire goûter ;
On fuit son vieil époux , pour le faire arrêter.

PHILOXIPPE.

L'occasion est précieuse.

CRISIPPE.

Je saurai bien en profiter ;
Peut-être elle viendra faire ici la pleureuse.

P H I L O X I P P E.

Je ne vous dirai pas un mot en sa faveur.

C R I S I P P E.

Parlez-vous vrai ?...

P H I L O X I P P E.

Sans doute, il faut être inflexible.

C R I S I P P E.

J'admire comme vous notre excès de froideur ;
Je n'aurois jamais cru que cela fût possible.

S C È N E X I.

POLICRITE , PHILOXIPPE , CRISIPPE.

(*Policrite sort de la cabane en cherchant.*)

P O L I C R I T E.

RIEN ne pourra réparer ce malheur ,
Simas d'une prison éprouvera l'horreur.
Sans doute ce portrait est tombé de ma poche.
(*apercevant Philoxippe & Crisippe.*)
Mais, sans le remarquer , où porté-je mes pas ?

P H I L O X I P P E.

Vous paroissez troublée à notre approche.

C R I S I P P E.

On juge sur votre air & sur votre embarras ,
Que vous avez appris le destin de Simas.

P H I L O X I P P E.

Votre chagrin est juste, & n'a rien qui m'étonne.

P O L I C R I T E.

Comment?...

C R I S I P P E.

Dans l'instant même il doit être arrêté.

P O L I C R I T E.

Ah ! qu'il paroisse, qu'il revienne,

Qu'on lui rende sa liberté ;

Pour vous dédommager, je vous offre la mienne,

Je me rends votre esclave, & délivrez Simas.

C R I S I P P E.

Vous me rendez encor plus intraitable.

P O L I C R I T E.

Eh quoi ! vous n'y consentez pas ?

C R I S I P P E.

Parlez à Philoxippe, il est homme équitable ;

Au bonheur de Simas s'il prête son appui,

Je veux bien m'y soumettre & remplir votre attente ;

Vous devez être bien contente,

Car vous avez, dit-on, un grand crédit sur lui.

(*Il sort.*)



S C È N E X I I.

P O L I C R I T E , P H I L O X I P P E.

P O L I C R I T E , *à part.*

J E sens qu'en le voyant la colere m'agite ;
C'est pourtant devant lui qu'il faut m'humilier.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Que je vais la mortifier !

P O L I C R I T E , *à part.*

A quelle extrémité me trouvé-je réduite !

P H I L O X I P P E.

Pourquoi craindre de m'approcher ?
Car enfin vous n'avez rien à vous reprocher.

P O L I C R I T E.

J'ai cru trop aisément que j'avois su vous plaire.

P H I L O X I P P E.

Et cette erreur vous fâche apparemment ?
Vous sentiez un amour si tendre & si sincere.

P O L I C R I T E.

Il faut bien que l'amour tienne du caractère.

P H I L O X I P P E.

Oui ; vous en fournissez la preuve exactement.

P O L I C R I T E.

Vous me rendez justice , & je dois vous la rendre ;

544 LA JEUNE GRECQUE ;

Vous avez le cœur bon , compatissant & tendre ;

Vous souffrez des peines d'autrui :

Simas est malheureux , vous parlerez pour lui.

PHILOXIPPE , à part.

Elle est tout à la fois fausse , douce & hardie.

POLICRITE.

Simas faisoit la douceur de ma vie ,

Il est mon protecteur , mon maître , mon soutien ;

Mon cœur est si content quand ma bouche le loue !

PHILOXIPPE , à part.

Pour me toucher elle s'y prend fort bien.

(haut.)

Vous aimez donc Simas ?

POLICRITE.

Beaucoup , je vous l'avoue.

PHILOXIPPE , à part.

Je n'y tiens plus , elle me pousse à bout

Par cette candeur affectée.

(haut.)

Mais vous aviez du goût pour moi.

POLICRITE.

Vous m'en avez déjà trop plaisantée.

PHILOXIPPE.

Votre simplicité m'en donne du regret.

POLICRITE.

Si c'est simplicité parmi vous que l'on nomme

La foi que l'on ajoute aux sermens que l'on fait ,

Je

Je mérite ce titre , & j'avoue en effet
Que j'avois la bonté de vous croire honnête homme.

P H I L O X I P P E , *bas.*

O Ciel ! en ce moment , que n'ai-je le portrait !
(*haut.*)

Ouvrez-moi votre cœur , faites-le moi connoître :
Vous aimez Simas ?

P O L I C R I T E .

Je le doi.

P H I L O X I P P E .

Je vous approuve , on doit aimer un Maître ;
Mais de nous deux , parlez de bonne foi ,
Lequel dans votre cœur emportoit la balance ?

P O L I C R I T E .

Me faites-vous le tort d'en douter un moment ?
Sans contredit , Simas avoit la préférence.

P H I L O X I P P E .

'Ah ! je cede à l'excès de mon ressentiment ,
Et je rendrai Crisippe inexorable.
Je connois ce Simas , je fais ce qu'il vous est.

P O L I C R I T E .

Je tiens à ce vieillard par un nœud respectable ,
Mon cœur & mon devoir y prennent intérêt ,
Et cependant pour lui mon amour vous déplaît ;
Vous êtes donc un homme détestable ?

P H I L O X I P P E .

Vous n'avez rien de vrai ; ce ton , cet air affable ,
Tome I. *M m*

Tout est piège chez vous jusqu'à votre maintien,
Et je vous ai servi de jouet & de fable;
Je ne l'aurois pas cru.

P O L I C R I T E.

Dieux ! je n'y comprends rien.

P O L I X I P P E.

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême,

Quoi ! sans modele & sans instruction,
Seule dans ce désert, vous avez pu vous-même
Pousser l'art de tromper à sa perfection ?

Je ne vous flatte point, c'est avoir du génie :
Comment donc, vous savez à la supercherie

Allier l'ingénuité,

Et vous avez cet air de vérité

Qu'avant que d'attraper il faut qu'on étudie.

Cela tient du prodige au moins, & je défie

Que l'on puisse trouver une seule Beauté

Qui connoisse le monde & l'ait bien fréquenté,

Qui sache mieux filer l'art d'une perfidie.

P O L I C R I T E.

Ce portrait vous va bien, vous qui n'êtes instruit

Qu'à chercher, qu'à trouver le foible de nos ames;

Ignorant comme on sent, sachant comme on séduit;

Tous vos nœuds ne sont que des trames;

Vous n'attaquez le cœur qu'avec l'esprit,

Vous profanez l'amour en affectant ses flammes.

Il rend notre ame tendre, & rend les hommes faux;

Il produit les malheurs & les vertus des femmes;

Il ne produit jamais en vous que des défauts :

J'en fais à mes dépens la triste expérience ,
Et je ne reviens point de l'excès de noirceur
Qui vous a fait penser que mon peu de naissance
Vous acquéroit le droit, vous donnoit la licence
De m'éblouir par une fausse ardeur ;
Bien loin que mon état méritât cette offense ,
Vous auriez dû savoir que le malheur
Est un titre sacré pour tout homme qui pense.
Si je n'ai point d'aïeux , du moins j'ai des vertus ;
Je fais m'apprécier , & je m'estime plus
Que vos Beautés pleines d'audace ,
Dont cent fois l'on m'a fait des portraits si charmans,
Et qui, sortant d'une ancienne race ,
Comptent cependant moins d'ancêtres que d'amans.

P H I L O X I P P E , *à part.*

Me voilà dans l'incertitude ;
Je la crois innocente en voyant son courroux.
(*haut.*)

Peut-être ce dépit n'est qu'un jeu , qu'une étude ;
S'il est vrai , ce seroit m'avouer , malgré vous ,
Que vous m'aimez.

P O L I C R I T E .

Oui , traître , & j'en suis furieuse ;
Cette foiblesse malheureuse
Sera toute ma vie un poison pour mon cœur.
Je dois vous trouver haïssable ,
Et je ne vous hais pas. Un prestige enchanteur
De votre art séduisant m'offre l'attrait flatteur.
J'ai cru vous détester , je vous trouve coupable ;
M m ij

548 LA JEUNE GRECQUE ;

Ah ! lorsqu'un Amant est trompeur ,
Son plus grand tort est d'être aimable.

P H I L O X I P P E .

Quoi ! vous n'avez pas eu dessein de me trahir ?

P O L I C R I T E .

J'ai formé seulement celui de vous haïr.

P H I L O X I P P E .

Ses pleurs paroissent vrais ; voudroit - elle encor
feindre ?

P O L I C R I T E .

Si j'avois cru Simas , je serois moins à plaindre ,
Il m'a toujours bien dit que vous me tromperiez.

P H I L O X I P P E .

Quoi ! c'étoit , dans ce cas , lui que vous consultiez ?

P O L I C R I T E .

Pouvois-je garder le silence ?
Représentez-vous donc ma situation ;
Vous savez qu'à Simas je dois l'obéissance ,
Son titre seul annonce sa puissance ;
Devois-je vous aimer sans sa permission ?

P H I L O X I P P E .

Oh ! c'est pousser trop loin l'insulte & l'ironie ;
Ces traits sont trop sanglans pour que je les effuie.
N'attendez plus de moi ni douceur ni bonté ,
Pour Simas désormais je veux être inflexible ;
Il vient , il a déjà perdu sa liberté.

P O L I C R I T E.

O Dieux!....

P H I L O X I P P E.

A ses malheurs plus vous êtes sensible,
Plus vous mettez le comble à son adversité.

SCÈNE XIII, & dernière.

SIMAS *environné*, CRISIPPE, POLICRITE,
PHILOXIPPE.

C R I S I P P E.

V OILA le grand Simas, ce Sage qu'on renomme,
Qui s'estime tant, & qui croit
Qu'on peut être fort honnête homme
En ne payant pas ce qu'on doit.

P O L I C R I T E.

Quel spectacle! ô Simas! qu'avec lui l'on m'entraîne;
Et rejetez sur moi tout le poids de sa chaîne.
Si ce jour peut encor m'offrir quelque douceur,
Ce n'est qu'en partageant l'excès de son malheur;
Je le verrai du moins, nous confondrons nos larmes:
M'envierez-vous encor ce funeste plaisir?
Cruels! mon désespoir a-t-il pour vous des charmes?
Ne m'en séparez pas, ou me faites mourir.

S I M A S.

Ah! Policrite! Policrite!

P O L I C R I T E.

Accablez-moi , je le mérite.

P H I L O X I P P E.

Ses larmes pénètrent mon cœur.
 Vous pouviez , Policrite , éviter ce malheur ;
 Pourquoi m'avoir trompé ? vous me faites injure ,
 J'aurois de mon amour étouffé le murmure :
 Mais il est encor temps d'être plus généreux ;
 Je ne triomphe point du sort des malheureux ;
 Aimez Simas autant que je vous aime ;
 D'une aveugle fureur l'égarement honteux
 Vous vengeroit plus que moi-même ;
 Qu'il soit libre , Crisippe , & je paierai pour eux.

C R I S I P P E.

Ce mot apaise ma colere ,
 J'accepte le parti.

P H I L O X I P P E.

Simas , heureux époux ,
 Vous jouirez d'un bien qui n'étoit dû qu'à vous.

S I M A S.

Je développe à présent le mystere ,
 Tout cet orage vient d'un mouvement jaloux.
 Policrite est ma fille.

C R I S I P P E.

Oh ! Simas est son pere ?
 Cependant de ces vers l'intelligence est claire :
 „ Conservez ce portrait d'un époux plein d'ardeur ,
 „ Et qu'il soit sous vos yeux moins que dans votre
 „ cœur “.

S I M A S.

Ces vers & ce portrait furent faits pour sa mere.

P H I L O X I P P E.

Ah ! ce mot sert à m'éclairer ;
Je connois tous mes torts , je dois les réparer.

S I M A S.

Moi , de quelle façon faut-il que je m'acquitte ?

P H I L O X I P P E.

C'est en me permettant d'épouser Policrite.

S I M A S.

Policrite a pour moi des sentimens bien doux ;
Elle en est plus digne de vous ,
C'est un titre de plus pour vous la rendre chere :
L'Amant d'une Beauté qui veut en être époux ,
S'enchaîne par l'amour qu'elle doit à son pere.

P H I L O X I P P E.

Vous ajoutez le comble à mon bonheur.

P O L I C R I T E.

Mon devoir est l'obéissance ;
Mais , je vous l'avouerai , dans cette circonstance ;
C'est le devoir le plus doux de mon cœur.

S I M A S.

Par de tels sentimens , ma fille , tu me flattes.

P H I L O X I P P E.

Philoxippe avec vous passera d'heureux jours ;
L'Amour , pour embellir leur cours ,
Tiendra le premier rang parmi nos Dieux Pénates.

C R I S I P P E.

Par cet arrangement, mon paiement est fini,
Et je n'irai chez vous qu'en qualité d'ami.

P H I L O X I P P E.

Ah! ce titre m'enchanté, & tout mon cœur s'y livre!

P O L I C R I T E.

Répondons sur nos jours le bonheur & la paix,
Et, pour être dignes de vivre,
Disputons d'amitié, d'amour & de bienfaits.

Fin du premier Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Œuvres de M. l'Abbé DE VOISENON*. La plupart des Pièces qui composent ce Recueil sont déjà très-connues du Public ; les autres méritent autant de l'être. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 8 Avril 1777.

DE SANCY.

P R I V I L É G E G É N É R A L.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A NOS amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé Madame De****, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public les *Œuvres complètes* de feu CLAUDE-HENRI FUZEE DE VOISENON, de notre Académie Francoise, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire-vendre, dé-

biter ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante , ou de ceux qui auront droit d'elle , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers à ladite Exposante , ou à celui qui aura droit d'elle , & de tous dépens , dommages & intérêts ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante , & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , &

Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné
à Paris le vingt-troisième jour du mois d'Avril , l'an
de grace mil sept cent soixante-dix-sept , & de notre
notre Regne le troisième.

Par le Roi , en son Conseil.

L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o.
504, fol. 342 , conformément au Règlement de 1723 , qui
fait défenses , Article IV , à toutes personnes de quel-
que qualité & condition qu'elles soient , autres que les Li-
braires & Imprimeurs , de vendre , débiter , faire afficher
aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils
s'en disent les Auteurs , ou autrement , & à la charge de
fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par
l'article CVIII du même Règlement. A Paris ce 29
Avril 1777.*

L A M B E R T , Adjoint.

E R R A T A

D U P R E M I E R V O L U M E.

PAGE 20 , ligne 23 , d'un si tendre amour , *lisez* d'un aussi tendre amour.

P. 34 , l. 9 , mon esprit est gâté , *lis*. son esprit est gâté.

P. 431 , l. 9 , cinq ou si beaux esprits , *lis*. cinq ou six beaux esprits.

P. 443 , l. 13 , des objets que l'on prend l'impression , *lis*. des objets que l'on rend telle est l'impression.

P. 457 , l. 10 , ce Sage , *lis*. le Sage.

Même page , l. 25 , dois n'exister , *lis*. doit n'exister.











